
LE TONKIN CATHOLIQUE
ET
Monseigneur RETORD.
1831—1858
PAR
ADRIEN LAUNAY.
EMMANUEL VITTE . LYON 1893

Mgr RETORD

ET

LE TONKIN CATHOLIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire ancienne et moderne de l'Annam. Un volume in-8. Challamel, 5, rue Jacob, Paris 7 50

La Société des Missions étrangères pendant la guerre du Tonkin. Brochure in-8. Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris 1 25

Nos Missionnaires. Précédé d'une étude sur la société des Missions étrangères. Un volume in-12. Retaux-Bray, 82, rue Bonaparte, Paris . . . . 3 »

Le séminaire des Missions étrangères pendant la Révolution. Brochure, grand in-8. Retaux-Bray, 82, rue Bonaparte, Paris 1 50

Atlas des missions de la Société des Missions Etrangères. 27 cartes in-folio, en 4 couleurs, avec 27 notices historiques et géographiques. — *Séminaire des Missions étrangères*, 128, rue du Bac, Paris . . . . 15 »

La Mission de Birmanie, par Mgr Bigandet. Traduit de l'anglais, par Adr. Launay. Illustré de 20 gravures sur bois. Téqui, 85, rue de Rennes, Paris. . . . . 2 »

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Notices sur les 52 serviteurs de Dieu, *mis à mort en haine de la foi, dans les missions de Cochinchine, Tonkin, Su-tchuen, Kouitcheou, Kouang-si,* d'après les procès apostoliques. 1 volume in-8. 27 gravures.

Histoire générale de la Société des Missions Etrangères *depuis sa fondation* (1658), *jusqu'à nos jours.* 3 vol. in-8.



Monseigneur Retord
(D'après un portrait peint en 1831.)

MGR RETORD

ET LE

TONKIN CATHOLIQUE

(1831-1858)

Par Adrien LAUNAY

De la Société des Missions Etrangères

3 MILLE



LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

EMMANUEL VITTE, DIRECTEUR

Imprimeur-Libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques.

3, PLACE BELLECOUR, 3

1893

DECLARATION DE L'AUTEUR

Nous protestons de notre pleine et entière soumission aux lois du Saint-Siège et particulièrement au décret d'Urbain VIII. S'il nous arrive d'employer certaines expressions comme celles de Saint, de Bienheureux, de Martyr, nous déclarons suivre simplement l'impulsion de notre cœur sans vouloir prévenir les jugements de l'Église.

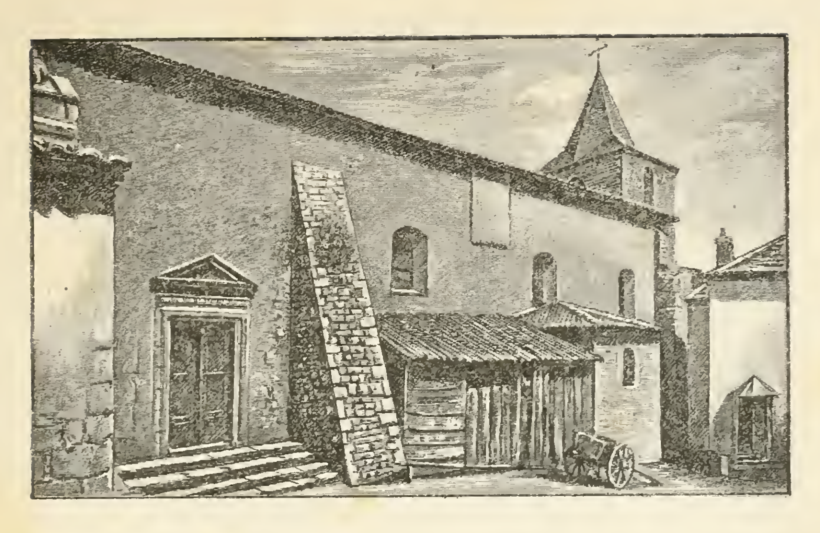
DÉDIÉ

AUX

MISSIONNAIRES

DU TONKIN





ÉGLISE DE RENAISON

CHAPITRE PREMIER

Sur une tombe. — Un village de la Loire, Renaison. — Un écolier, Pierre Retord. — Prophétie. — Sermon d'un curé par un enfant. — M. Gamot, maître de pension. — L'étude dans les vignes. — Souvenirs d'enfance. — Dévouement.

'AME des fils reflète, éclatantes ou pâlies, les qualités et les vertus des aïeux. Les sociétés religieuses ou apostoliques partagent ce privilège des familles humaines : leurs prêtres ont appris les mêmes traditions, ils sont pénétrés du même esprit, et de cette même éducation naissent des vertus identiques.

La Société des Missions-Etrangères peut constater chez elle cette loi d'hérédité spirituelle. Depuis le milieu du XVIIe siècle, elle donne à l'Église et à l'apostolat de grands évêques, de saints prêtres, de courageux martyrs; de nos jours, Dieu la comble des mêmes faveurs que par le passé !

Il y a quelque vingt ans, Louis Veuillot vit passer devant lui les évêques missionnaires, il esquissa leur physionomie austère et vigoureuse : « De loin, dans leur sublime travail, ils nous apparaissent couronnés de toutes les auréoles vraiment augustes que peut conquérir le labeur de la vie. De près comme de loin, ils soutiennent le regard du monde, eux qui se sont éloignés du regard du monde pour vivre et mourir sous le regard de Dieu. Ils sont la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de nos jours abaissés. Ils sont la folie de la croix, dans l'humanité appauvrie de cette reine des puissances et des vertus. Ils jettent vers le ciel le parfum de la prière choisie ; ils purifient l'air par l'encens du sacrifice suprême. Dieu avance chez les nations à naître sur les traces de leurs pieds saignants. »

Ce sont là les traits généraux, ceux qui constituent l'air de famille. Mais, dans tout groupe, certains hommes attirent et captivent davantage ; ils laissent deviner des qualités supérieures, une personnalité plus puissante, et l'esprit séduit s'élance à la recherche de ce que fut leur existence.

Monseigneur Retord est de ceux-là.

Il fut, pendant vingt ans, le chef du Tonkin catholique que tentait de broyer la main impitoyable de Minh-Mang, de Thieu-Tri, de Tu-Duc. Il résista avec une habileté qu'égala seul son indomptable courage. Les païens le saluèrent du nom de roi de la religion, les fidèles de France, qui lurent ses lettres et connurent sa vie, l'appelèrent le grand évêque. Il mourut de misère, proscrit et fugitif, pendant que le drapeau de la France flottait à Tourane et se promenait victorieux sur les mers de Chine. Un ami (1)

(1) Une première biographie de Mgr Retord fut publiée sans nom d'auteur chez Louis Perrin, Lyon, 1859 ; elle était l'œuvre de M. l'abbé Béraud, de la maison des Chartreux de Lyon.

déposa sur sa tombe, fleurs cueillies à la hâte, quelques pages de souvenirs résumant sa carrière. Ces fleurs ont disparu, emportées par les admirateurs ; lorsque les missionnaires du Tonkin ont voulu les détacher pour en respirer le parfum fortifiant, il n'y en avait plus.

J'ai essayé, par affection pour eux, qui sont mes frères, par admiration pour une grande mémoire, de reformer la couronne ; j'ose prier instamment Mgr Gendreau, le quatrième successeur de Mgr Retord, de vouloir bien la déposer sur le tombeau du cher et vénéré défunt.

I

Renaison est un gros bourg de 1.800 habitants, situé à 10 kilomètres de Roanne (1). Il est bâti en pleine côte, à l'entrée de la pittoresque gorge des Noës, au bas des montagnes de la Madeleine qui semblent lui servir d'appui. Le temps a modifié son aspect, et sauf quelques ruelles que bordent des maisons basses, blanchies à la chaux, garnies de petites fenêtres, s'ouvrant sur des corridors étroits et des escaliers en pierre, sauf la vieille église décorée de peintures naïves, plus rien ne rappelle le Renaison d'il y a quatre-vingts ans. Les rues se sont élargies, de grandes auberges se sont élevées, les habitants ont changé de costume et même un peu de langage.

C'est à Renaison que naquit Pierre Retord, le 23 mai 1803 (2). Son père, Jean Retord, cultivateur et vigneron, était un homme de bon sens et un excellent chrétien. Sa mère, Claudine Deschavannes, était pieuse, douce et charitable.

(1) Département de la Loire.
(2) Et non le 19 mai, comme on l'a dit.

Ils eurent dix enfants (1). Leur maison existe encore : elle est un peu au-delà du bourg, sur les bords du Renaison, humble rivière qui coule doucement sous l'ombrage des ormes, des peupliers et des troënes. On était à peine sorti des troubles de la Révolution pendant lesquels avaient sombré la richesse publique et la fortune de beaucoup de particuliers. Les Retord qui n'avaient jamais joui que d'une modeste aisance, devinrent pauvres par suite de la situation générale et de mauvaises récoltes successives; la gêne se fit bientôt sentir autour du berceau du nouveau-né. Une de ses tantes, Agathe Retord, emporta chez elle, à Saint-André-d'Apchon, l'enfant âgé de huit à neuf mois. Elle n'avait voulu que rendre service à sa belle-sœur ; l'instinct de la maternité, qui est au fond de tout cœur de femme, l'inclina vers ce petit être, elle l'aima profondément et ne consentit plus à s'en séparer. Pierre devint son fils d'adoption : ce ne sont pas les moins aimés, puisque ce sont les choisis.

Elle en fut bientôt fière, car dès que l'enfant fréquenta l'école, il prima ses camarades. On prétend que les ombres sont nécessaires à la perfection d'un tableau ; les défauts le sont-ils aux qualités des enfants ou des hommes ?

Doué d'une mémoire prodigieuse, d'une activité exubérante, d'un esprit d'invention qu'il appliquait parfois à la façon des écoliers, avec plus de bonheur que de sagesse, le petit Pierre apprenait rapidement ses leçons, achevait prestement ses devoirs, et passait le reste du temps à se livrer à des espiègleries adroitement dérobées au regard du maître. Entreprenant, franc, décidé, d'une gaieté communicative, il fut naturellement le boute-en-train de toutes les parties. Quand il gagnait au jeu, tout allait bien ; quand il

(1) De son premier mariage avec M. Barret, Mme Retord avait déjà eu quatre enfants.

perdait, sa filleule qui a gardé un culte pour lui, dit qu'il cafillait, c'est un vieux mot de Renaison qui n'est pas sans analogie avec le mot tricher. Aux combats comme aux jeux, il fut le chef obéi, et l'on se souvint longtemps au village d'avoir vu ce général de dix ans, un drapeau de paille à la main, guider à de chaudes mêlées ses bandes de gamins en sabots.

Le premier en classe, le premier au jeu, il était le premier à l'église, et chaque matin, il chantait au lutrin la messe du curé.

Au village où rien ne passe inaperçu, les tireurs d'horoscope affirmaient gravement : « Le petit Retord est fait pour être prêtre. » Il avait alors une douzaine d'années et peut-être avait-il lui-même suggéré cette pensée par ses paroles, car il songeait au sacerdoce. Dans les grottes solitaires, la voix trouve un écho plus vibrant; dans les âmes où Dieu seul réside, son appel obtient de suite une réponse. Dieu avait appelé l'enfant. Timidement, celui-ci dit son désir à son père et à sa mère : « Ne sais-tu pas que nous sommes trop pauvres... » fut leur seule objection. Pierre garda le silence, il avait perdu sa tante Agathe et ne connaissait personne qui pût l'aider; comme saint Vincent de Paul, comme beaucoup d'autres grands conducteurs d'hommes, il devint berger, petit brelot, à la ferme des Agribles.

II

Ce n'était pas le chemin du séminaire, mais la Providence a une si étrange topographie! Que pensa l'enfant? Poursuivit-il son rêve? Y eut-il lutte en son cœur, entre les aspirations surnaturelles et les nécessités de la vie réelle?

Le travail du berger n'était pas sans relâche, et, de temps

à autre, Pierre allait chez son oncle Deschavannes, vigneron des Goillards, petit hameau caché comme un nid d'alouettes entre deux collines couvertes de vignobles, qui produisent le vin de Bouteyran, le meilleur du pays.

C'est là que se brisa la chaîne qui le rivait à la houlette. — Le soleil se couchait derrière la montagne, le curé de Saint-André venait de passer dans les chemins creux, bordés de pierres sèches, qui serpentent entre les vignes ; le jeune Retord, son travail achevé, suivait le curé à quelque distance, lorsqu'il aperçut un petit rouleau de papier. Il le prit, l'ouvrit et eut un joyeux éclat de rire : « Tiens, le prône de M. le curé. »

Il revint à la maison en courant, et n'eut rien de plus pressé que de faire part de sa trouvaille aux Deschavannes réunis, et chacun de lui dire :

« Eh bien, toi qui as si bonne mémoire, voyons si, pendant que le souper se prépare, tu apprendras ce sermon. »

Le défi fut accepté. Après le repas, l'orateur monta sur la table, une grosse et lourde table de noyer, que l'on conserve encore, et débita mot à mot le discours. On juge s'il fut applaudi. En soi, le fait n'était rien, mais bien des faits ont seulement l'importance qu'on leur donne. De celui-là on conclut très sérieusement à la vocation ecclésiastique de Pierre.

Encouragé par l'approbation qu'il sentait autour de lui, l'enfant se mit à apprendre le latin sous la direction d'un autre enfant. C'est un trait de caractère qu'il importe de noter. Il prit des leçons de son cousin Claude Deschavannes (1), un futur missionnaire, qui avait commencé ses

(1) Claude Deschavannes entra dans la Société des Missions-Etrangères, il partit pour Siam le 24 avril 1829. Après avoir remonté le Mé-Nam jusqu'au milieu des tribus laotiennes, il fut atteint de la fièvre des bois et mourut le 6 septembre 1831.

études chez un curé voisin. Chaque soir, il demandait des explications sur *Rosa* ou sur *Amo*, en retenait le plus possible, puis, le lendemain, il se fixait à lui-même un certain nombre de pages à apprendre.

Afin de mener de front le travail intellectuel et le travail manuel, il employait cet ingénieux moyen : en se rendant à la vigne, il portait son rudiment, lisait quelques lignes, jetait son livre devant lui, à cinq ou six pas, puis il taillait les ceps en se remémorant sa lecture ; arrivé à son livre, il le reprenait, lisait encore quelques lignes, le jetait de nouveau et continuait à tailler de plus belle jusqu'à ce qu'il sût tout ce qu'il avait décidé de savoir. Volonté et activité d'enfant qui présagent celle de l'homme.

Ce séjour et ces travaux de Retord dans la campagne laissèrent une vive empreinte sur son esprit. On en retrouvera la trace dans ses lettres où les comparaisons de vignes, d'arbres, de ruisseaux, de sillons, d'orages, de pasteurs, émaillent son style coloré. Aux moments les plus solennels ou les plus critiques de sa vie, il aura de soudains retours vers son humble et première condition. A Manille, après l'ovation que les catholiques espagnols lui feront le jour de son sacre, il écrira à son frère : « J'étais ému de tant d'honneurs sans être ébloui, car je pensais au temps où tous deux nous portions à la cuve nos bennes pleines de raisins. » Il tiendra le même langage à un de ses amis : « Supposez que vous soyez comme moi un ancien pasteur de troupeaux et cultivateur de terre, qui mangeait son pain à la sueur de son front, et dites quelle serait votre confusion, en vous voyant élevé à une si haute dignité de l'Église. »

III

La sainte Ecriture loue ceux qui ont le zèle de la maison de Dieu, qui l'édifient et l'embellissent; quel éloge ne méritent pas les chrétiens qui ont le zèle de recruter et d'aider des lévites et des apôtres? Leur charité n'est-elle pas plus haute, puisqu'elle s'adresse aux vivantes pierres du sanctuaire?

Renaison s'enorgueillissait alors d'un maître de pension nommé Gamot. C'était un de ces types de magister que leurs petits travers et leurs nombreux bienfaits ont immortalisés. Il portait une calotte de soie noire sur un crâne chauve, de larges lunettes sur un nez long et effilé. Il ne plaisantait guère avec ses élèves, et stimulait, à l'aide d'une baguette très souple, leur amour de la discipline et leur ardeur au travail; parfait chrétien d'ailleurs, et plus sévère encore pour lui que pour les écoliers.

M. Gamot enseignait surtout le français, mais il connaissait le latin et ne refusait pas d'en apprendre les premiers rudiments à qui le désirait. On lui dit que le troisième fils des Retord était une précieuse recrue pour le sanctuaire; il ne fut pas difficile à convaincre, il reçut et logea gratuitement l'enfant. Les parents fournirent l'entretien. On s'entr'aidait ainsi, comme savent faire les pauvres gens qui ont grand cœur.

Pierre avait dix-huit ans lorsqu'il entra à la pension de M. Gamot; il désirait le sacerdoce, la plus haute royauté humaine, si elle n'était divine, mais comme ces rois qui rêvent de tremper leur couronne au feu des batailles, il voulut tremper la sienne au feu des tribulations de la carrière

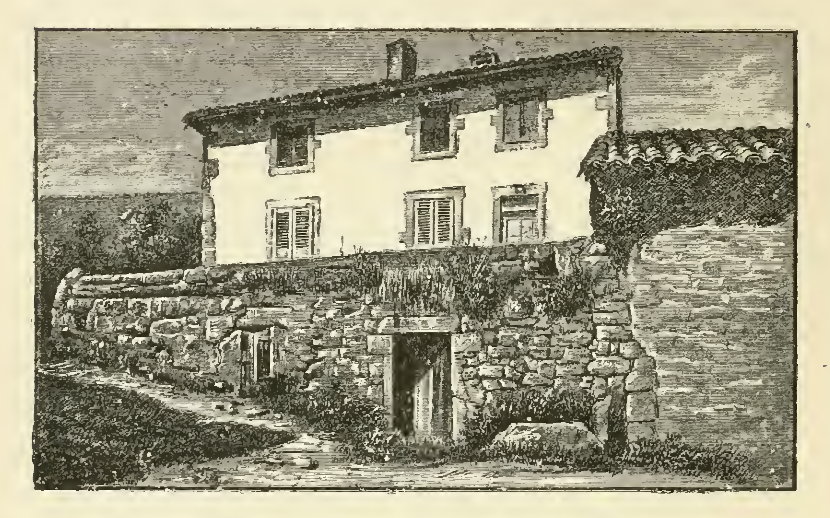
apostolique. Lui-même a raconté le fait, un martyr dont il fut le chef, l'a consigné dans ses écrits; peut-être faut-il y voir la première étincelle de sa vocation à l'apostolat :

« Toute sa vie évangélique, dit Théophane Vénard, n'a été que la réalisation d'un rêve de sa première jeunesse, dans lequel la sainte Vierge lui était apparue et l'avait transporté en songe, bien loin, sur le haut d'une montagne et au pied d'une grande croix, en lui disant que sa vie serait crucifiée jusqu'à la fin. Toute vie de missionnaire est féconde en croix, sans doute, mais celle de Mgr Retord l'a été plus que toute autre, et sa mort, au sein d'une forêt peuplée de tigres, dans le dénûment absolu de toutes choses, c'est bien la mort sur la croix, sur la croix toute nue, tout austère, comme celle du Maître, le Sauveur Jésus. » Avant que son désir d'apôtre se réalisât, bien des tribulations devaient le frapper.

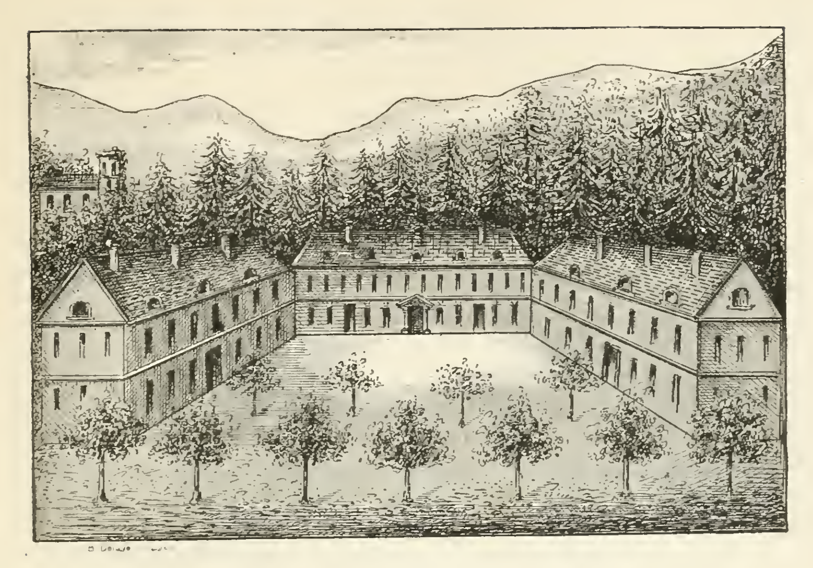
Une épreuve l'attendait dès sa première année d'études. Il était en vacances et la nombreuse famille achevait assez tristement son maigre repas; le père était fatigué, la mère malade s'inquiétait et s'affligeait : « Mon pauvre enfant, finit-elle par dire, tu vois que mes forces s'en vont, nous avons tous besoin des tiennes, il faut renoncer à ton idée. Je ne peux plus rien........ » Elle n'acheva pas, Pierre venait de tomber évanoui, sa vie semblait s'être éteinte avec sa chère espérance.

A cette vue, chacun s'agite et pleure. L'aîné de la famille intercède pour lui au nom de tous : « Mère, dit-il, il ne faut pas le tuer, vous savez que je pioche dur, le jour pour les autres et la nuit pour nous; eh bien ! je ferai encore davantage. » — « Et nous aussi, s'écrient ses frères et sœurs, nous nous priverons de tout, nous travaillerons, nous irons pour lui en service, mais qu'il continue. »

La richesse est un bien exclusif, la générosité ne l'est pas : elle germe sous le toit de la chaumière ou dans les palais, mais elle réjouit davantage dans la chaumière, semblable à ces fleurs qui ornent et égaient de pauvres maisonnettes et les rendent si charmantes que parfois on y voudrait vivre.



MAISON DE LA FAMILLE DESCHAVANNES



VERRIÈRES

CHAPITRE II

Verrières. — Le meunier. — Sur la rive étrangère. — Le séminaire d'Alix et ses origines. — Un souvenir de Mme de Genlis. — Le grand séminaire de Lyon. — Le sous-diaconat. — Un sermon. — L'oubli d'une première messe.

I

E la pension de M. Gamot, Pierre Retord passa au petit séminaire de Verrières où il devait rester trois ans (1).

« Il faut à l'enfant du soleil, un air sec et salubre. » « Etablissez vos collèges loin des villes, au milieu des beautés champêtres ; que vos écoliers puissent admirer la

(1) Le petit séminaire de Verrières, d'abord école cléricale, fut fondé en 1810, par deux sœurs, vieilles demoiselles, habitant le village de Gumières.

nature, elle élève à Dieu. » Le petit séminaire de Verrières existait, avant que Ferdinand Riant et l'anglais Godwin écrivissent ces lignes; ses humbles fondateurs et fondatrices avaient eu, sans la formuler probablement, la même pensée que des hommes de grand jugement. C'est qu'on n'a jamais tant d'esprit que lorsqu'on a beaucoup de cœur.

Verrières est jeté au milieu des montagnes qui avoisinent Montbrison; devant lui s'étendent, dans sa richesse verdoyante, parsemée de villages aux toits de brique rouge, la plaine du Forez coupée par la Loire, et plus loin, les monts du Lyonnais qu'assombrissent les masses profondes de leurs arbres séculaires; l'horizon, passant par-dessus le pic Saint-Romain, se ferme sur le mont Blanc et sur la ligne des sommets des Alpes savoisiennes. En été, rien n'est plus merveilleux qu'un lever de soleil vu de Verrières, lorsque les rayons d'or miroitent dans les étangs et les rivières de la vallée, éclairent les pentes des montagnes et font scintiller la neige des cimes alpestres.

Dans cette splendide nature, les écoliers s'épanouissaient en liberté. La simplicité, la droiture, la piété n'étaient pas dans le règlement de la maison, elles en étaient les traditions, on ne les enseignait pas, on les respirait. Retord vint à Verrières en 1822, il y a 70 ans. L'horizon offre toujours les mêmes beautés, les mêmes vertus y fleurissent et l'esprit y éclate comme autrefois.

Lorsque l'élève parut en classe de troisième, une dizaine de jeunes gens récitaient à peu près consciencieusement leurs leçons, ils les interrompirent pour contempler le nouveau. Sa veste de bure grise et son chapeau à larges bords provoquèrent un bon mot. Il est plus rare d'avoir de l'esprit que de ne pas s'en servir, quand on en a. « Le meunier, fit un élève, qui veut de la farine? » On rit bruyam-

ment. Dans nos collèges d'aujourd'hui, il se pourrait bien qu'on adressât au railleur une réprimande suivie d'un pensum.

Le professeur de Verrières préféra donner la réplique, une réplique qui semble un vague écho de celle d'Albert le Grand au sujet de saint Thomas : « Meunier ? Meunier? oui, riez bien, mes petits, c'est un meunier qui vous moudra plus de farine que vous n'en voudrez. »

Les débuts furent cependant assez durs. Le bon M. Gamot avait oublié d'inculquer à son élève plusieurs chapitres d'histoire et de géographie et quelques notions de mathématiques ; ces lacunes furent vite comblées. En trois mois, Retord en sut autant que les camarades. L'année suivante, en classe de seconde, il remporta, avec une réputation de travailleur, les prix d'excellence, de narration française, de version latine, etc... Le professeur de troisième se frottait les mains, il avait été prophète.

Les amis de l'écolier ont conservé deux compositions françaises qu'il fit pendant cette année et pendant la suivante. L'une est le songe d'un jeune candidat de la philosophie, hommage à la vérité et combat contre l'erreur ; l'autre une sorte de mélopée triste et vibrante, dans le goût de Bernardin de Saint-Pierre, à moins qu'elle ne s'inspire de *L'Exilé*, de Lamennais ; elle est intitulée : *Sur la Rive étrangère*.

« J'étais jeune encore, et déjà il y avait une bien large et bien profonde barrière entre moi et ma patrie, celle de tout l'Océan. Mon âme était souvent en proie à la tristesse et dévorée par l'exil... il se passait quelquefois dans mon cœur des choses bien extraordinaires et mes yeux se remplissaient de grosses larmes... Ah ! c'est que j'étais sur une rive étrangère.

« Souvent, dans mon ennui, j'allais sur les bords de la mer... j'interrogeais les flots qui semblaient venir de ma patrie... je les voyais s'entrecouper et se briser sur la rive avec une fureur sauvage !... mais ils ne me parlaient pas de ma chère patrie, je ne comprenais pas leur langage. Hélas ! j'étais sur une rive étrangère !

« Je prêtais l'oreille, j'écoutais si le vent ne m'apporterait pas quelque son ami, et je n'entendais qu'un sourd frémissement... C'était la feuille morte de l'automne qui fuyait à son approche..... C'était quelque vieux tronc d'arbre creux qui gémissait sous ses efforts. Son souffle me glaçait le visage... Ah ! ce vent n'était pas celui de ma patrie, c'était le vent d'une rive étrangère ! . , ...
. . . .

« Ah ! si vous saviez combien il est pénible pour une âme sensible de gémir loin de sa patrie ! Grand Dieu, toi qui commandes aux vents et aux tempêtes, daigne jeter un regard sur le pauvre exilé ; car toi seul connais ce qui se passe de misères, de tristesses, dans le cœur de celui qui se trouve sur une terre étrangère.

« Et j'entendis une voix.... elle était si douce ! l'accent était tendre et divin.... Oui, pauvre cœur, tu aimes tant et tu es si peu aimé, mais patience, tout sera récompensé... regarde à l'horizon, le soleil perce le nuage, le soleil du pur amour ! »

En écrivant cette page, le jeune homme songeait sans doute à l'avenir. L'avenir devint le présent, mais la mélancolie de rhétorique disparut de ses lettres. Exilé et proscrit, il n'interrogea plus la feuille desséchée, ni la vague expirante, il savait que la feuille emportée par le vent s'envole vers le ciel et que la vague s'arrête où Dieu veut.

II

Au petit séminaire, à Verrières, succéda le séminaire de philosophie, à Alix. Pour les solitaires, les rêveurs et les historiens, Alix est un paradis.

Eloigné de toute grande ville, caché dans un repli de terrain montueux, presque sans autre horizon que le ciel, Alix abrita longtemps un couvent de filles de Saint-Benoît, qui durent trouver que la nature sauvage du site s'harmonisait bien avec leur vie pénitente. Le chapitre noble de Saint-Denis le remplaça à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle et dut, paraît-il, être protégé par Marie Stuart contre l'archevêque de Lyon ; s'il existait encore, il aurait sans doute besoin d'être protégé par l'archevêque de Lyon contre les successeurs très indirects de Marie Stuart.

Madame de Genlis y fut reçue chanoinesse. Elle en garda un souvenir dont la piété n'est pas la note dominante : « Le jour de ma réception fut un grand jour pour moi, la veille ne fut pas si agréable. On me frisa, on essaya mes habits, on m'endoctrina, etc., etc... Un prêtre qu'on appelait le grand prieur m'interrogea, ainsi que ma cousine, et nous fit réciter le *Credo*, ensuite il nous fit mettre à genoux sur des carreaux de velours. Alors il devait nous couper une petite mèche de cheveux, mais comme il était très vieux et presque aveugle, il me fit une coupure au bout de l'oreille, ce que je supportai héroïquement sans me plaindre, on ne s'en aperçut que parce que mon oreille saignait. »

En 1807, le cardinal Fesch passa à Alix. Le maire le salua par cette très courte et substantielle harangue :

« Monseigneur le Cardinal, oserions-nous demander à

Votre Eminence le plus grand de tous les bienfaits, celui de posséder un digne prêtre pour desservir cette commune, c'est notre vœu le plus ardent et le plus sincère. »

Le cardinal empruntait parfois à son impérial neveu la promptitude des décisions, il répondit :

« Vous avez désiré posséder un prêtre, rassurez-vous, vous en aurez un grand nombre. » En effet, les bâtiments du couvent des Bénédictines, changés en chapitre de chanoinesses, devinrent séminaire.

A son arrivée, Pierre Retord trouva une centaine d'élèves à Alix.

Les plantes ont des serres chaudes où elles fleurissent mieux et plus vite, les prêtres ont des séminaires, serres chaudes aussi, car « chaque prêtre est ici-bas une tige qui fleurit Dieu » (1).

Le lévite est la plante et le jardinier, il travaille lui-même et sur lui-même; et c'est pourquoi le labeur est plus rude, il exige persévérance et précision, il se fait partout, dans la cellule, au pied de l'autel, dans le laisser-aller de la promenade; et encore à quoi serviraient ces efforts si la grâce de Dieu ne les fécondait ?

En dehors du règlement général de la maison, Retord en traça pour lui seul un second plus intime, règlement de séminariste pieux, désireux de parvenir à la sainteté, et qui reflète le caractère de décision de l'auteur et son esprit pratique. Mais le prêtre est incomplet quand son intelligence n'est pas cultivée ; la science prête à la piété le rayon qui achève son auréole. Ainsi pensait le vieux curé de Renaison qui écrivit à son cher abbé :

« Etudiez la philosophie et les sciences humaines au-

(1) Mgr Gay.

tant que vous le pourrez sans faire tort à votre piété, vous verrez combien elles vous seront nécessaires plus tard. Elles vous attireront un respect qui rejaillira sur la religion. »

Sous la double action de la prière et du travail, sous la direction d'un prêtre du séminaire, qui était un ami, la foi de Pierre Retord devenait plus robuste, son jugement plus sûr, son caractère prenait cette consistance vigoureuse, ce calme dans la gaîté qui feront sa force et soutiendront ceux auxquels il commandera.

Le grand séminaire de Lyon continua la formation commencée à Verrières, accrue à Alix. L'exubérance d'autrefois disparaissait peu à peu, pas tout entière assurément, mais à qui lui aurait reproché ce restant du jeune âge, peut-être le séminariste eût-il, en souriant, répondu cette jolie parole d'un missionnaire de Cochinchine : « Les arbres ont bien un peu le droit d'être verts au printemps ; c'est l'automne qui tarit peu à peu la surabondance de sève et fait mûrir leurs fruits; espérons qu'un jour le soleil d'automne se lèvera aussi pour moi et me fera produire autre chose qu'un stérile feuillage. »

Aucune des lettres qu'il écrivit à cette époque ne nous a été conservée, mais nous avons plusieurs de celles que lui adressa le prêtre qui, au séminaire d'Alix, avait plus particulièrement pris soin de son âme. L'approche du sous-diaconat semble avoir jeté en lui quelque anxiété, le moment qui consomme le sacrifice est toujours plus poignant qu'on ne l'aurait supposé et souvent l'humilité ajoute à la crainte et se transforme en défiance; le père eut donc à rassurer l'enfant, il le fit avec beaucoup de piété et de jugement.

« Vous m'avez fait très grand plaisir de m'écrire, et j'aime

à relire votre lettre, elle est toute dictée par le cœur, et, ce ce qui vaut mieux encore, c'est que l'esprit de Dieu s'y montre d'un bout à l'autre, le ciel en soit béni. Remerciez-bien le bon Dieu qui vous accorde tant de grâces; et puisqu'il veut que vous soyez un jour son prêtre, livrez-vous à lui sans réserve..... Vous êtes assuré qu'il vous parle par la bouche de vos directeurs, écoutez donc leur voix, et faites avec un saint abandon ce qu'ils exigent de vous. — N'allez pas même dire et encore moins crier à tout le monde, comme certains, que vous êtes indigne de la grâce à laquelle on vous appelle; toutes ces exclamations ne sont souvent que pures grimaces de l'amour-propre qui veut qu'on fasse attention à lui. Si ces gens-là sentaient bien leur misère, ils se contenteraient de s'en humilier, sans la montrer aux autres qui la voient assez, on ne dit pas qu'il fait jour en plein midi, la chose est trop claire. »

Ces paroles allèrent droit au cœur du lévite, son inquiétude se fondit dans la joie du sacrifice, et le matin du grand jour, il traça cette note :

« En allant à la cathédrale pour être ordonné, j'y mènerai avec moi Jésus, Marie, Joseph et mon bon ange... Je regarderai Fourvière comme un enfant qui appelle sa mère... Pendant la prostration de mon corps, j'aurai aussi mon cœur prosterné devant Dieu.... pendant les litanies, je penserai à chaque saint... Confiance et amour... » Après l'ordination il ajouta : « Mon Dieu, mon amour et mon tout, me voilà sous-diacre.... me voilà tout vôtre.... Depuis mes jeunes années, vous m'avez mené par la main.... Vous savez tout, vous voyez mon cœur. Que vous rendrai-je ? »



LYON ET LE COTEAU DE FOURVIÈRE

III

Après cet acte décisif, il exprima tout haut son désir de partir pour les missions étrangères. On lui objecta sa jeunesse, la pénurie de prêtres dans le diocèse de Lyon, la pauvreté de sa mère, veuve depuis quelque temps. Il obéit sans être convaincu, c'était encore un sacrifice, il l'offrit à Dieu pour obtenir le droit de lui en faire un plus grand. Il y a de ces contrats dont les natures généreuses éprouvent le besoin, elles donnent leur vie goutte à goutte pour avoir la joie de la donner en un jour tout entière.

Mais il n'oublia pas. Dans un des sermons de préparation qu'il eut à prêcher au séminaire, sa pensée se révèle, comme ces lumières que l'on enferme et que leur chaleur trahit :

« Si nous remontons à l'origine du christianisme dans notre pays, nous apprenons, qu'abandonnant leur patrie, faisant le noble sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher, des hommes dévorés de zèle pour la maison de Dieu, traversent les mers, bravent tous les dangers, pour venir dans nos pays annoncer la bonne nouvelle et nous tirer des ombres de la mort en faisant briller à nos yeux le flambeau de la foi.

« Pleins de force et de courage, ils surmontent tous les obstacles, brisent les idoles du paganisme, renversent leurs temples et leurs autels et élèvent, sur leurs ruines, des monuments consacrés au vrai Dieu.

« Non loin de nous subsistent encore ces édifices majestueux, dont la vue imposante réveille la foi, commande le respect, agrandit les pensées de l'esprit et les désirs du

cœur. Nous nous réjouissons en voyant ces signes de victoire sur l'idolâtrie et l'impiété, nous concevons en même temps la plus haute idée de la religion de ceux qui les élevèrent et qui les arrosèrent de leur sang pour les maintenir.

« Saisis d'admiration et pleins de reconnaissance, nous nous écrions : qu'il est beau et glorieux d'avoir de tels fondateurs dans la foi ! »

Enfin luit le grand jour du sacerdoce, le petit berger de Renaison a 25 ans, il va monter à l'autel. Son ancien directeur d'Alix le prend de nouveau par la main, comme il l'a fait à la veille du sous-diaconat, il lui écrit :

« Vous serez un bon prêtre de plus dans l'Eglise, vous serez un de ces saints prêtres qui possèdent leur âme dans la patience, qui ne se découragent jamais eux-mêmes parce qu'ils sont doux. Vous serez un de ces prêtres qui, comptant peu sur un goût naturel, encore moins sur une piété de tête et d'imagination, ont appris de bonne heure à vivre de foi, à porter sur leurs épaules nues leurs croix toutes nues, à placer leur dévotion, non dans des pratiques de surérogation et de singularité, mais dans la simple observance des commandements et la fidèle imitation de N.-S. J.-C. dont il n'est pas dit qu'il fut jamais ni romantique, ni enthousiaste, ni singulier ».

L'humiliation et la douleur attendaient le jeune prêtre au lieu du bonheur qu'il espérait. Ce sont des hôtes sur lesquels on devrait sans cesse compter : mais en un si beau jour, le jour d'une première messe !

En ce jour-là, le lendemain de l'ordination, l'abbé Retord devait chanter la Grand'Messe au séminaire. Par un oubli étrange, incompréhensible en un pareil moment, plus incompréhensible encore chez ce jeune homme d'es-

prit actif et toujours présent, qui devait montrer dans sa carrière tant de preuves de possession de soi, il alla déjeuner comme d'ordinaire (1).

Ses amis n'ignoraient pas qu'il devait célébrer la sainte messe ; ils n'y songèrent pas plus que lui. A peine eut-il achevé son léger repas qu'il se souvint.... Trop tard... Son chagrin fut immense, il courut le raconter au supérieur du séminaire, M. Gardette. Le vénérable Directeur eut un instant de stupéfaction profonde. Jamais il n'avait ouï semblable distraction. De l'étonnement il passa à l'indignation et réprimanda vertement le nouveau prêtre.

Celui-ci s'agenouilla humblement, écouta les reproches et, la voix tremblante d'émotion contenue :

« Pardonnez-moi, dit-il, Dieu a voulu m'humilier, je le méritais bien. »

C'était comprendre les choses par leur côté divin, le seul vrai.

(1) Notes manuscrites de M. Vialleton, curé de Rochegut.

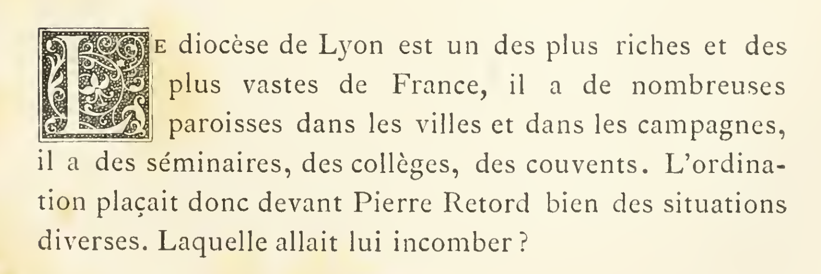


LE DÉPART DES MISSIONNAIRES

CHAPITRE III

A Saint-Georges. — Le règlement d'un vicaire. — L'abbé Pierre Retord à vingt-cinq ans. — Ses amis. — L'aumônerie de la prison. — Conversion d'une protestante et d'une juive. — Départ.

I



Le diocèse de Lyon est un des plus riches et des plus vastes de France, il a de nombreuses paroisses dans les villes et dans les campagnes, il a des séminaires, des collèges, des couvents. L'ordination plaçait donc devant Pierre Retord bien des situations diverses. Laquelle allait lui incomber ?

M. Chartre, curé de Saint-Georges, une des églises de la ville de Lyon, avait eu occasion de voir le nouveau prêtre, il avait été charmé de ses qualités sérieuses unissant la gaieté à la réserve, il pria l'archevêque, Mgr de Pins, de le lui donner pour collaborateur. L'archevêque refusa : l'abbé Retord était nommé à Tarare. Le curé insista, un de ses vicaires, l'abbé Laurens, se joignit à lui et Mgr de Pins, revenant sur sa décision, donna satisfaction aux deux obstinés solliciteurs.

Avant de marcher en avant, le jeune vicaire fit comme le pilote qui va partir pour la haute mer : il fixa les principaux points de sa route dans un règlement qu'un de ses amis nous a conservé.

La première qualité d'un règlement est d'être applicable, la seconde d'être appliqué. Celui-là les réunit toutes deux. Il ne contient aucune disposition extraordinaire, tout y est simple et pratique, la piété est mesurée, le travail également et aussi les récréations. Ce n'est pas l'œuvre d'un esprit irréfléchi, avide de faire vite et beaucoup, mais celle d'un prêtre pieux, sage, qui ordonne sa vie en tenant compte de soi et des autres. Quand ces règlements sont suivis, ils font des hommes forts et des prêtres saints, ils n'obligent pas à faire plus que les autres, ils obligent à faire mieux. Faites reproduire le même tableau par un artiste et par un peintre médiocre, donnez-leur la même palette et les mêmes pinceaux, quelle différence dans le coloris, dans le vague ou la fermeté des contours, dans le jeu des physionomies ! Ce sont deux tableaux différents.

Des réflexions pieuses, des comparaisons vives alternèrent avec les résolutions qu'il prenait :

« Chaque état a un but : la gloire, dit le soldat; la réputation, dit le savant; ma fortune, dit le marchand; mes

enfants, dit le père de famille; mon salut, dit le chrétien; et moi prêtre, je dirai : je veux devenir un saint, Dieu et les âmes toujours en vue, Jésus en pratique, les saints en aide et moi en sacrifice. » . . . .

«..... Je dirai la messe, autant que possible, après mon oraison, avec la plus grande piété; combien d'hommes la vue d'une messe a convertis, et combien la vue d'une messe a pervertis! » . . . .

«..... A chaque dîner, je pratiquerai toujours une petite mortification, me nourrirai de mets communs; je me priverai de liqueurs, les liqueurs sont de l'huile qu'on jette sur le feu . . . .

«..... Je relirai ce règlement au moins tous les mois, à ma retraite du mois, et je m'imposerai une pénitence quand j'y manquerai. Voilà les moyens que je prendrai pour conserver ma vie sacerdotale. La pureté d'intention en sera le fondement; les actions du séminaire en seront les premières pierres; la défiance de moi-même et la confiance en Dieu en seront le toit qui la protégera, et puis je livrerai des batailles, je remporterai des victoires, et la plus insigne me gagnera le ciel... Vive Jésus !... Vive Marie !... »

II

Le curé de Saint-Georges accueillit Pierre Retord avec une paternelle bonté, c'était le fils qu'il avait désiré. Le vicaire, l'abbé Laurens, se lia avec lui d'une amitié qui ne se démentit jamais. C'est à ce excellent prêtre, devenu curé de Salles, que, missionnaire et évêque, Retord racontera surtout ses luttes, ses misères, ses triomphes. En eux se réalisa cette belle parole de Lacordaire : « C'est une rare et

divine chose que l'amitié, le signe d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu. »

La paroisse de Saint-Georges était principalement habitée par une population d'ouvriers, de marchands, de petits rentiers. Le nouveau venu prit leur cœur tout de suite.

De taille au-dessus de la moyenne, la tête très droite sans roideur, le regard vif avec une expression de douceur, la lèvre relevée et souriante, la parole facile, la main toujours ouverte, une rondeur qui n'était pas du laisser-aller, un caractère qui alliait la décision à la patience, le calme à l'énergie, en deux mots, au physique et au moral, un homme fort et doux, qui sait sa force, et dont on sent la volonté sous la douceur ; tel était l'abbé Retord à 25 ans.

Afin de se faire aimer de cette population cordiale, il avait autre chose que ses qualités, il l'aimait, il aimait l'âme de tous ceux qui lui étaient confiés. Pour gagner l'affection, on n'a pas encore trouvé de meilleur aimant que l'affection. Aimer les âmes est un attribut de Dieu : *Domine qui amas animas* (Sap. XI, 27) ; ce doit être l'attribut des prêtres.

Les âmes allèrent à lui. Au catéchisme, il les séduisait par l'originalité et le pittoresque de ses explications ; en chaire, par ses élans chaleureux. Des enfants, des jeunes filles, des femmes, des ouvriers, suivirent souvent le chemin de son confessionnal. Un sentiment tout particulier possédait ces âmes, objet de son labeur. Etait-ce de l'affection, de la reconnaissance, de la vénération ? N'était-ce pas plutôt un harmonieux mélange de tout cela ? un sentiment unique qui ne ressemble à aucun autre, qui n'a pas de nom dans nos langues de la terre, mais qui doit en avoir un dans la langue des élus. Vauvenargues a écrit : « Tôt ou tard, on ne jouit que des âmes. » Le prêtre en jouit toujours, et ceux qui se confient en lui jouissent de la sienne.

Des noms viendraient ici en foule sous ma plume : Louis Berger, le Frère Bonnard, Soulari, Sophie et Marie David, Mariette Gardié, Marie Barthet, etc... Le jeune vicaire les dirigeait avec tact mais sans mollesse, il aimait ce qui est clair, simple, facile à traduire en résolutions; il n'avait aucun goût pour le mysticisme rêveur, la sentimentalité plus ou moins surnaturelle; à cette sainteté d'imagination il préférait celle du bon sens, de l'énergie, qu'il revêtait par son ardeur d'une sorte de resplendissement.

La charité n'existe pas sans abnégation, c'est pourquoi elle s'incline si vite vers les petits et les malheureux, parce qu'elle trouve près d'eux plus de facilités de se donner. L'abbé Retord aimait beaucoup ses paroissiens de Saint-Georges, et cependant, durant son séjour dans le diocèse de Lyon, il aurait volontiers dépensé son zèle pour d'autres.

Un jour se promenant avec Louis Berger sur les quais de la Saône, il s'arrêta devant l'ancienne prison de Roanne et, changeant subitement de conversation : « Vous voyez cette prison, dit-il; eh bien! si je devais rester à Lyon, toute mon ambition serait d'en devenir l'aumônier.

— Comment, Monsieur l'abbé, vous désireriez passer votre vie avec des criminels! Mais jamais vous ne pourriez, avec votre bon cœur, assister au désespoir, à l'agonie, au supplice d'un condamné à mort!

— C'est justement là ce qui m'attire. Ce malheureux que la société repousse, que la justice humaine va frapper, je serais son consolateur et son ami; je m'enfermerais avec lui dans son cachot; je baiserais ses fers pour lui apprendre à les sanctifier. Oui, je réussirais à le distraire de l'échafaud en lui peignant les joies du ciel, où je le préparerais à

entrer. Mais s'il refusait mon ministère, au dernier moment, je me coucherais en travers de cette porte, et je lui crierais, avec toute l'énergie de la foi et du cœur : Mon frère, avant d'aller en enfer, tu passeras sur mon corps. Songe donc que tu n'as plus qu'un instant à vivre, que quelques pas seulement te séparent de l'éternité; arrête-toi sur le bord de l'abîme. Faut-il refuser le pardon de Dieu, parce que tu n'as pas obtenu le pardon des hommes? Près de verser ton sang, donne ton âme à Jésus-Christ qui a versé pour toi le sien... Et s'il passait outre, je le suivrais sur la fatale charrette, en appelant Marie à mon secours. Je ne sais pas tout ce que je ferais alors, à l'approche du dénouement, sous l'inspiration et dans l'angoisse de voir cette âme en péril ; mais, j'en suis sûr, le condamné ne sortirait de mes bras que pour tomber sur le sein miséricordieux du Sauveur. »

On comprend que le prêtre qui parlait avec ce feu des malheureux et des coupables, avait à plein cœur l'enthousiasme de la charité. Ne pouvant rien pour les prisonniers, il se tourna vers les égarés. Il y avait dans la paroisse de Saint-Georges, comme dans toute paroisse de grande ville, de braves gens, assez oublieux de leurs devoirs, qui fréquentaient les tavernes bien plus que l'église ; l'abbé les émerveilla par sa franchise, sa générosité, sa connaissance des moindres détails de l'atelier, et réussit à les conduire à Dieu.

Son premier biographe raconte ce fait : Un des ouvriers, qui professait pour M. Retord le culte qu'on rend aux saints, avait été prié de le réveiller de très grand matin. Fidèle à la consigne, il entre à l'heure convenue dans la chambre du vicaire, et, après être resté quelque temps en contemplation, se retire sans oser troubler son sommeil. Comme

on lui demandait le motif de cette réserve, il se contenta de répondre : « J'ai cru voir un ange endormi » (1).

La popularité du jeune prêtre grandissait de toutes ces reconnaissances de convertis qui lui faisaient un piédestal ; les grèves ne s'élèvent-elles pas avec le grain de sable apporté par l'Océan ? Une protestante s'adressa à lui ; elle se sentait dans les ténèbres et voulait la pleine lumière. Il eut avec elle plusieurs entretiens ; il mit en œuvre son cœur et sa raison, sut lui dire de ces mots entraînants et de ces réflexions sérieuses qui jaillissaient si naturellement de ses lèvres, et il l'amena, paisible et heureuse, au catholicisme.

Mais il fut obligé de défendre sa conquête contre les attaques d'un ministre de l'hérésie. Une conférence eut lieu entre eux, devant des témoins choisis. Dans cette controverse, le champion de l'erreur, acculé sur tous les points, dut se résigner enfin à la désertion que sa défaite venait de sceller.

Cette victoire fut-elle une espérance pour l'aspirant missionnaire ? Songea-t-il à y voir le présage d'autres victoires sur un champ de bataille plus lointain et plus meurtrier ?

III

Lorsque Pierre Retord avait manifesté le désir d'être prêtre, son père lui avait répondu : « Nous sommes trop pauvres. » Plus tard il avait voulu être missionnaire, et son

(1) *Vie de Mgr Retord*, page 17.

évêque, cet autre père, lui avait dit : « Mon diocèse est trop pauvre. » Enfant, il avait été secouru par la Providence, il croyait fermement en elle, et répétait volontiers la devise de tous ceux qui ont cette foi, fondement des saintes espérances : *Spes contra spem.* Son espoir d'ailleurs n'était pas inactif. Il lisait les *Nouvelles Lettres Édifiantes* publiées par les directeurs des Missions-Étrangères et les *Annales de la Propagation de la foi ;* il les recommandait aux autres ; il émaillait ses sermons et ses conversations d'anecdotes puisées dans cette lecture.

Il avait appris, qu'en certains pays, le missionnaire doit souvent voyager en barque : il s'exerçait à manier une rame et à conduire un canot. Il essayait aussi de se blaser sur la qualité des aliments. « Ceux qui l'accompagnaient dans ses rares excursions à la campagne, disait M. Béraud, se souviennent de l'avoir vu rechercher les plantes les plus insipides qu'il mangeait toutes crues avec une prédilection alors inexplicable. » Trente ans plus tard, traqué dans les montagnes et mourant de faim, il n'eut plus d'autre nourriture que les racines sauvages de la forêt ; peut-être alors les plantes de France lui semblèrent-elles douces et savoureuses.

Il avançait ainsi dans la vie, répandant le bien dans sa paroisse, mais songeant et se préparant à le faire ailleurs. Son regard restait fixé sur le but rêvé, comme le regard du voyageur sur le rivage qu'il entrevoit et veut atteindre. Il était vicaire de Saint-Georges depuis trois ans ; et plus d'une fois il s'était dit que l'apostolat lointain est rude et que les forces de la jeunesse y sont précieuses ; il renouvela donc sa demande de départ à l'archevêque de Lyon, qui cette fois l'agréa.

Oh ! heure sainte, trois fois bénie ! Ce que le cœur désire

depuis des années, enfin il l'obtient ! Moments d'allégresse intime et débordante ! ils rappellent ces quarts d'heure d'action de grâces qui suivent les communions ferventes ; car rien ne ressemble plus à la joie de recevoir Dieu que celle de se donner à lui. N'est-ce pas toujours une communion ?

L'abbé Retord alla à Renaison faire ses adieux aux siens, à ses frères et à ses sœurs : Jean, Agathe, Claudine, Suzanne..... Ce furent des adieux silencieux, tout intérieurs; il ne leur avoua pas son départ, non qu'il eût peur de faiblir, mais il voulait éviter l'expression trop vive de leurs regrets, leurs observations, peut-être aussi quelques mots d'apparents reproches. On remarqua seulement qu'il leur fit de plus nombreuses et de plus pieuses recommandations, qu'il les embrassa plus longuement, avec abandon, comme ceux qui, avant le grand voyage, disent les suprêmes paroles et donnent le dernier baiser.

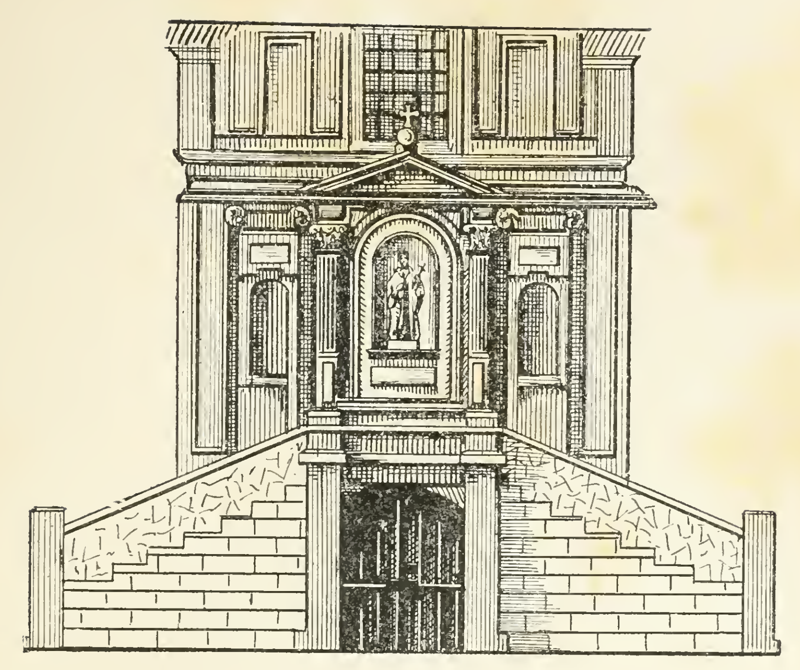
Des bras des vivants, il passa sur la tombe des morts. Son père et sa mère reposaient dans le cimetière de Renaison. A ceux-là, il dit tout : son sacrifice, sa joie, ses espoirs. Ils étaient là-haut, ils comprendraient et béniraient.

Puis il retourna à Saint-Georges et y goûta un grand bonheur en baptisant une juive qu'il avait convertie. Le lendemain, il gravit la colline de Fourvière, célébra la messe à l'autel que domine et illustre la statue de Marie. De la haute terrasse, il jeta un coup d'œil sur ce beau panorama de Lyon qui se déroule au pied de la sainte montagne, sur ces places et ces squares décorés de verdure, sur ces quais relevés de somptueux édifices, sur la Saône au cours calme et majestueux, sur le Rhône. . . . .

. . . . . Splendide aux clartés de l'aurore,
Des glaciers paternels, en son sein reflétés,
Gardant l'âpre fraîcheur et les tons argentés... (1)

Tout cela, c'était le pays, la petite patrie dans la grande, c'était le passé. . . . . . .

(1) La *Poésie des Clochers*.



ÉGLISE DU SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

CHAPITRE IV

La Société des Missions-Etrangères inconnue. — Pourquoi les aspirants à l'apostolat la préfèrent. — Conseils. — A Bordeaux. — Partir, c'est mourir un peu.

I



Il y a une vingtaine d'années, un directeur du Séminaire des Missions-Étrangères racontait cette histoire (1) :

« Il m'est arrivé plus d'une fois de rencontrer des prêtres avec lesquels j'avais à entretenir le dialogue suivant :

(1) M. Amédée Maury, du diocèse de Rodez, qui fut missionnaire à Pondichéry pendant 14 ans et 19 ans directeur du Séminaire des Missions-Étrangères. Il est mort le 21 octobre 1884; il a publié dans la *Semaine Religieuse* de son diocèse des notices sur ses compatriotes, évêques et prêtres de la Société; c'est de ce travail que nous avons extrait cette anecdote, que d'ailleurs nous lui avons entendu raconter.

— Vous êtes missionnaire?

— Oui, depuis longtemps.

— Vous avez donc été dans les pays étrangers?

— Oui, j'ai passé douze ans au milieu des peuples idolâtres de l'Inde.

— Et à quelle Société appartenez-vous?

— A la Société des Missions-Étrangères.

— Vous êtes donc de la Société du Saint-Esprit?

— Non, j'appartiens à la Congrégation des Missions-Étrangères.

— Ah! bien, je confondais; vous êtes lazariste?

— Non, encore; je ne suis pas lazariste, mais membre de la Société des Missions-Étrangères.

— Vous êtes donc de la Compagnie de Jésus?

— Pas davantage; je suis de la Société des Missions-Étrangères.

« Et il me fallait un petit discours pour apprendre à ces ecclésiastiques, qui d'ailleurs sont très zélés pour l'œuvre de la Propagation de la Foi et en lisent fort régulièrement les Annales, qu'il y a en France une société de membres exclusivement Français et exclusivement missionnaires, et qui porte le nom de Congrégation des Missions-Étrangères; que cette Société, entièrement distincte des autres, a son séminaire et son noviciat à la rue du Bac, 128, à Paris. »

Le fait est arrivé à bien d'autres, et pourtant elle méritait d'être plus connue cette Société des Missions-Étrangères, née au grand siècle de Louis XIV, en 1658, grandie dans les persécutions du Tonkin, de la Cochinchine, de la Chine, fortifiée par le sang de ses martyrs, illustrée par les services que ses évêques et ses prêtres ont rendus à l'Eglise et à la France.

Peut-être l'ignore-t-on moins maintenant. Depuis 10 ans, ses fils sont tombés si nombreux sous la balle des Pavillons Noirs, ou le couteau des Annamites, ils ont aidé tant de fois nos soldats et nos officiers qui maintiennent notre drapeau sur les bords du Mékong et du fleuve Rouge !

Pierre Retord la connaissait, et quand il choisit une milice apostolique, il entra dans ses rangs ; il n'avait pas eu à réfléchir longuement : « Je veux être missionnaire, s'était-il dit. Or, les prêtres de la Société des Missions-Étrangères sont missionnaires, ou..... ils ne sont pas, donc, si j'entre chez eux, j'irai certainement en mission. » L'argument était décisif : il tranchait toutes les objections comme un coup de sabre le nœud gordien.

En 1831, Retord était au Séminaire des Missions-Étrangères.

A cette époque, le Séminaire était tel, ou à peu près, que l'avaient fait bâtir les directeurs, 25 ans après la fondation de la Société, en 1683 (1). Placé au fond d'une cour retirée, d'un aspect modeste et tranquille, il se composait d'une église (2) et d'un bâtiment antique, extérieurement sombre et sans aucune décoration ; au dedans, de grands escaliers,

(1) Le Séminaire des Missions-Étrangères fut établi en 1663 par les directeurs qui étaient en même temps procureurs des vicaires apostoliques : Pallu et Lambert de Lamothe. Il était situé au coin des rues du Bac et de la Petite-Grenelle; cette dernière porte maintenant le nom de rue de Babylone ; il était dans la maison sise à droite en entrant dans la cour de l'église. Il fut *vendu* et non donné, comme on le répète trop souvent, par l'évêque de Babylone, Bernard de Sainte-Thérèse.

Les conditions de cette vente étaient les suivantes :

Les acheteurs devaient laisser à l'évêque de Babylone le logement qu'il occupait dans le Séminaire, lui payer une somme viagère de 3,000 fr., payer une autre rente viagère de 500 fr. à son aumônier, Sylvestre Cazadaval, une rente égale à sa domestique, Louise Chérot, verser après sa mort une somme de 2,000 fr. à l'Hôtel-Dieu de Paris et 500 fr. à l'Hôpital Général. Les bâtiments actuels furent construits en 1683.

(2) Après la Révolution l'église servit d'église paroissiale sous le vocable de Saint-François-Xavier jusqu'en 1874.

de larges corridors, qui courent d'un bout à l'autre de chaque étage, donnent à cette maison un air de vieillesse et de sérieux ; des statues de la sainte Vierge et des saints, fixées sur leur piédestal, des cartes de géographie appendues aux murs en sont les seuls ornements.

La gravité du séjour est tempérée par la vue d'un beau jardin, où l'œil se repose sur de frais gazons et va se perdre sous de longues allées bordées d'arbres, pleines d'ombre et de fraîcheur.

Les aspirants à l'apostolat n'étaient jamais plus de huit ou dix à cette époque, et cependant les survivants des anciens jours, ceux qui avaient vu la Révolution et l'Empire, s'émerveillaient de cette prospérité; si pareille prospérité revenait, nous gémirions, tant il est vrai que les jugements des hommes sont surtout des comparaisons.

On leur enseignait une piété forte, on formait leur volonté; et, pour tremper leur énergie, on leur faisait envisager les épreuves, la vie de privations dures, d'efforts continuels qui les attendaient.

Quand on les jugeait capables de travailler ou de mourir, on leur donnait leur feuille de route pour l'Extrême Orient.

II

Retord demeura quelques mois seulement au Séminaire des Missions-Étrangères. Il y subit avec la résolution de son caractère la formation d'apôtre, tout en laissant son cœur se tourner vers les siens ; il leur fit de loin les adieux qu'il avait tus lors de sa dernière visite à Renaison, il expliqua sa vocation « dont il a formé le projet depuis le

commencement de ses études », il en exposa les motifs, il en dit les difficultés et termina par ce mot touchant :

.....« Quand je n'en pourrai plus, je mourrai, et je pense bien que le bon Dieu n'osera pas me damner, lorsque je lui dirai : « Seigneur, c'est pour votre gloire que je suis mort. » Et vous, puisque vous vous obstinez à croire que je fais mal, plaignez-moi comme un insensé, priez pour moi comme pour un malheureux et ne cessez pas de m'aimer, parce que moi je vous aime toujours. »

Des parents, il passe à ces âmes qu'il a conduites vers Dieu et que son départ trouble, il les conseille et les raffermit, écrivant sur ce ton joyeux et familier qui lui est si naturel :

« Qu'elles s'adressent tout bonnement à mon successeur, s'il n'est pas M. Retord, il lui sera facile d'être quelque chose de mieux; on ne me fera jamais entrer dans la tête que ce M. Retord soit quelque chose de fameux, je le connais trop bien, et je vois en lui beaucoup plus d'orgueil qu'autre chose. Allons, il faut du courage dans ce monde pour aller au ciel, il faut ne s'attacher à rien, excepté à Dieu, ne se chagriner de rien, excepté des péchés. Un chrétien doit avoir le cœur grand comme le monde, aussi élevé que les cieux, l'âme forte comme un lion pour ne se relâcher en rien et vaincre tous les obstacles. Dites bien cela à mes autres pénitentes quand elles ont envie de pleurer, et grondez-les fortement de ma part. »

A une enfant, que l'épreuve semble courber plus profondément, il dit :

« Vous irez pendant 15 jours au jardin des Olives un bon petit quart d'heure, et là vous vous occuperez tout simplement à dire et à répéter souvent : Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne; puis vous renou-

vellerez aux pieds de Jésus la résolution de pratiquer toutes les vertus qui ont fait les saints : particulièrement l'humilité, l'obéissance, la ferveur et l'amour des croix, et vous verrez que tout ira bien. »

Avec ses amis, il a la même note cordiale et pieuse, il donne un souvenir au passé et, tout de suite, s'élance vers le ciel; tels ces oiseaux qui effleurent la terre du bout de leur aile et remontent à grand vol dans l'azur :

« C'est fini pour toujours, trois ans qui semblent ne m'avoir pas duré un jour, un beau songe qui laisse dans le cœur je ne sais quoi de doux et triste. Ce que c'est que la vie! on se rencontre quelque part, dans un coin de la terre, les sentiments et les cœurs se trouvent en harmonie, on s'aime, on est heureux. Vient un coup de la Providence qui vous disperse, jette entre l'un et l'autre d'immenses espaces, une éternité. Alors on pleure, on se sent le cœur vide et déchiré, le bonheur est devenu un fruit d'amertume. Mon ami, il n'y a que Dieu dont on ne se sépare pas, nous nous retrouverons en lui. »

III

Le 22 août 1831 (1), il quittait Paris pour la Cochinchine (2). Il avait quatre compagnons de route : Rouge et Suat allaient au Tonkin, Clémenceau à Siam, et Cornay au Su-tchuen.

Ils devaient s'embarquer à Bordeaux.

(1) Et non le 4 juillet.. Cette date du 22 août est portée sur tous les catalogues manuscrits du séminaire, et de plus elle est corroborée par les lettres de Mgr Retord. Seul, M. Dupuis partit le 4 juillet.

(2) Il était destiné pour la Cochinchine; mais le procureur de Macao le dirigea vers le Tonkin, à cause des besoins plus pressants de cette mission, et de la facilité plus grande d'y pénétrer.

Avant de commencer ses courses à travers la Galilée, le Christ se reposait quelques jours à Béthanie, entre ses amis les meilleurs et les plus dévoués, Madeleine, Marthe, Lazare. Pendant les jours qui précédaient leur embarquement, les missionnaires trouvaient une hospitalité charmante dans les séminaires ou chez de pieux chrétiens. C'était une tradition de tous les ports de mer : à Marseille, au XVIIe siècle, ils eurent M. Lefèvre, au XIXe, Mme Icard et ces quatre frères Germain restés légendaires, — à Lorient, Mme de Surville et Mme Kerallan, — à Bordeaux, le grand Séminaire.

Mais bien d'autres enviaient le privilège d'offrir cette hospitalité et, privés de cette joie, ils voulaient posséder les missionnaires chez eux, au moins pendant quelques heures. Retord racontait à ses amis ces réceptions, douces comme un dernier sourire de la France catholique. Les conseils étaient donnés, les adieux faits, la grande mer à l'horizon, et libre de tout souci, heureux de la réalisation de son vœu le plus ardent, il laissait franchement sa gaieté s'épanouir ; il suffit pour s'en convaincre de lire cette lettre dans laquelle il a une façon fort originale de parler de lui à la troisième personne :

« Arrivés à Bordeaux, le 25 août, à 7 heures 1/2 du matin, ces Messieurs sont allés loger au grand séminaire, où ils ont été extrêmement bien reçus par M. le supérieur qui est, sans contredit, un des meilleurs hommes du monde ; puis ils ont rendu visite à Monseigneur qui leur a fait bien bon accueil, a même ajouté des compliments sur leur zèle et leur dévouement pour la religion, et il les a invités à dîner, ce que ces Messieurs ont accepté avec une très profonde humilité, il est vrai, mais aussi avec plaisir et empressement. Ils ont dîné chez un Monseigneur pour la première fois de leur vie, du moins je le pense.

« Maintenant ces Messieurs sont connus dans Bordeaux comme le loup blanc; ils vont partout, dans les hôpitaux, dans les couvents, chez les bonnes dames et demoiselles pieuses, chez les bons ecclésiastiques, etc., etc... et partout on les reçoit bien, et de toutes parts on prie pour eux. Il y a des personnes qui viennent les voir comme des objets rares et curieux : on leur offre toute espèce de services, on se recommande à leurs prières tout comme s'ils n'avaient pas déjà assez à faire de prier Dieu pour eux-mêmes. Il semble vraiment que la ville de Bordeaux soit pleine de demoiselles David.

« Je ne vous dis pas tout.

« On les invite à faire des instructions par ci, des instructions par là, et, s'ils restaient longtemps à Bordeaux, je vous assure qu'il faudrait être bien grand impie pour ne pas se convertir. M. Retord a fait hier aux Dames du Sacré-Cœur un sermon qui était admirable, je vous en parle savamment, j'y étais. Demain, ce même M. Retord est nommé curé de campagne près de la ville, ou peut-être d'un faubourg de Bordeaux; je ne sais pas bien l'endroit, n'y étant jamais allé. Il dira la grand'messe et vêpres, et fera un grand sermon, c'est-à-dire convertira tout le monde.......

.....« Permettez-moi de vous faire quelque reproche d'avoir envoyé ce M. Retord chez les D^elles de Villepreux et de m'étonner grandement que vous ayez des correspondances avec de telles personnes. Savez-vous qu'elles jouissent ici d'une très mauvaise réputation? personne ne les aime; il n'est pas jusqu'aux bonnes vieilles et anciennes religieuses qui n'aient une dent contre elles. A les entendre, ce sont des accapareuses de bonnes œuvres; elles en exercent le monopole, ce qui est évidemment contraire à la cha-

rité. On ne peut pas dire un rosaire sans qu'elles en soient, on ne peut pas faire un sermon sans qu'elles l'écoutent, on ne peut pas donner une aumône sans qu'elles ajoutent quelque chose.

« Je suis allé chez elles. Ne leur aviez-vous pas écrit que parmi ces missionnaires partants, il y en avait un qui s'appelait Retord et qui était un des plus saints et des plus zélés prêtres de Lyon? Or, d'après cela, elles s'attendaient à voir un homme sérieux, âgé de 50 à 60 ans.

« Quelle a été leur surprise lorsqu'elles ont vu ce même soi-disant saint Retord arriver chez elles comme un jeune fanfaron, avec un habit mondain, un air tout étourdi et tout plaisant (1). Il a bien tâché de réparer cela en prenant pour les aller voir un autre jour la soutane, la ceinture et le rabat, mais tout cela ne lui va guère bien avec son chapeau rond, ses cheveux tondus et ses favoris.

« Pour compléter la mauvaise idée que ces demoiselles ont conçue de lui, il a eu l'imprudence d'accepter à dîner chez elles; elles ont vu qu'à tous ses autres défauts, il joignait encore celui de la gourmandise, qu'il mangeait les bonbonneries comme les autres et même mieux que les autres. Voilà ce que c'est de parler trop vite. Je suis bien sûr que si maintenant votre lettre aux D[elles] de Villepreux était à écrire, vous mesureriez un peu mieux vos éloges au sujet de M. Retord. »

Pour achever sa lettre, il élevait vers Dieu son cœur et celui de ses amis, il les entretenait des âmes si chères qu'il allait conquérir, mais il ne mêlait à ces paroles nul accent de tristesse ou de regret, de crainte ou d'inquiétude. Pour-

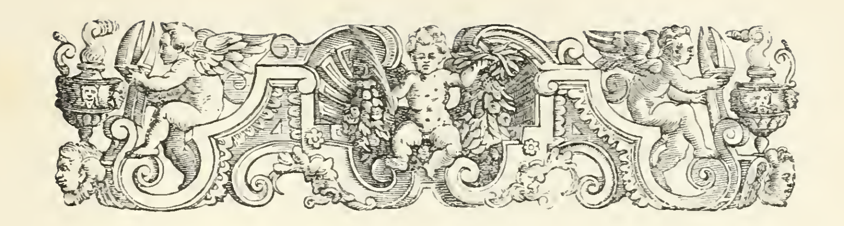
(1) Le port de la soutane était interdit à Paris et les missionnaires avaient gardé les vêtements laïques pour le voyage à Bordeaux.

tant, à cette dernière minute surtout, il devait sentir une angoisse inexpliquée lui serrer le cœur, quelque chose se briser et mourir, car, en vérité :

> Partir, c'est mourir un peu,
> Et, jusqu'à l'adieu suprême,
> C'est son âme que l'on sème,
> Que l'on sème en chaque adieu.
> Partir, c'est mourir un peu (1).

Mais il y a dans la plainte un attendrissement sur soi-même que l'apôtre repousse; il fait au contraire éclater la joie du sacrifice, un peu austère, mais pleine et entière. Dieu et les âmes, ce sont les dernières paroles qu'il prononce en quittant la France, livrant ainsi le secret de sa force et de son calme, montrant combien lui aussi aurait eu le droit de dire ce mot d'une piété charmante et vraie : « Adieu, ne s'écrit-il pas également, à Dieu, et n'est-ce pas assez pour consoler et fortifier? »

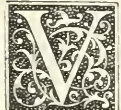
(1) Haraucourt. 1890.



CHAPITRE V

Loin de la France. — Ne plaignez pas ma misère. — Vie à bord. — Discussion. — La tempête. — Un sauvage patriote. — Manille et la Nouvelle Ségovie.

I

OYAGER, c'est vivre ». Le mot ne manque pas de vérité. Les voyages font découvrir de nouvelles terres, étudier des coutumes étrangères, éprouver des sensations inconnues ; ils doublent l'intensité de la vie.

Debout sur le tillac du *Cambacérès*, un navire à voiles qui l'emportait au loin, Retord regardait la mer, l'horizon, la France, et il écrivait sur son journal :

« Le 19 septembre, dès 4 heures du matin, nous descendîmes la Gironde, le vent était bon, le vaisseau marchait vite. A 9 heures, on cria : Voilà la mer ! Elle était devant nous, calme et majestueuse. Quelle impression sa vue fit sur mon âme ! Mon Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres ! Sur nos têtes, un ciel bleu ; sous nos pieds, l'abîme des eaux qui bouillonnaient et déroulaient leur immensité ; derrière nous, tout près, la terre de France qui s'éloignait. Voilà de ces choses que l'on éprouve et que l'on voit, mais que l'on ne décrit pas. Pauvre terre de France, cette belle et chère patrie, nous ne la vîmes pas longtemps, à 11 heures, nous ne l'apercevions plus que sous la forme d'un nuage

blanchâtre ; à 11 heures 1/2, nous ne vîmes plus que le ciel et la mer. Adieu donc, terre de France ! adieu, pour l'éternité ! »

C'était le dernier lien qui se brisait. L'émotion redoublait, les parents et les amis passaient comme dans un rêve, l'avenir se dressait entrevu dans un sombre et cependant désiré lointain ; le voyageur composa ces strophes :

Il est arrivé le départ,
Je vous quitte, hélas ! pour la vie,
O mes amis ! ô ma chère patrie.
Acceptez donc mon suprême regard;
Mais ne plaignez pas ma misère :
Je suis un enfant de la Croix,
De mon Jésus j'obéis à la voix,
Il dirigera ma carrière.

J'entrevois mon triste avenir,
Des méchants s'allume la rage,
Je les entends dans leur affreux langage,
Me commander de me taire ou mourir.
Mais ne plaignez pas ma misère. . . .

Un jour, après un long combat
Dans l'heureux séjour de la gloire,
Mon divin Roi, si j'obtiens la victoire,
Me paiera comme un vaillant soldat.
Ne plaignez donc pas ma misère :
....

C'est la première fois, mais ce ne sera pas la dernière, que nous rencontrerons ces poésies jetées à la hâte sur le papier. Le style n'est rien, la pensée est tout, et Retord l'a revêtue de cette forme sans doute pour se donner à lui-même l'illusion d'une hymne, car lorsque le cœur de l'homme est trop plein, il chante ou il pleure tout naturellement, comme les fleuves débordent et comme les oiseaux gazouillent.

Les journées de bord furent réglées et bien remplies :

« Jamais je n'ai tant eu d'occupations, ce sont des lectures d'astronomie, de physique, d'histoire, de théologie, des chapelets à faire, des prières à dire, des réflexions à approfondir. Rien n'est plus agréable que ma manière de vivre. Que j'aime donc, le soir surtout, faire ma prière, à genoux sur des cordages et tourné du côté de Lyon ! Que j'aime aussi, quand le temps est beau, chanter, sur le mât de beaupré ou dans la hune du mât d'artimon, un *Te Deum* ou un *Salve Regina !* »

La beauté des tropiques l'enthousiasme, il la goûte, la savoure, en jouit à la façon d'un artiste ; il ne dit pas simplement et profondément « que les belles choses sont donc belles », il les décrit :

« C'est sous la zone torride, aux approches de la ligne, que l'on trouve d'admirables sujets de contemplation. Pendant le jour, le ciel est couvert de nuages qui, par leur ombre, interceptent les feux du soleil et rafraîchissent l'air par de légères pluies ; vers le soir, ils retombent sur l'horizon en un rideau de pourpre et d'azur, et laissent à nu la voûte étoilée qui brille des plus beaux feux. Si à cette heure la mer est calme, ce qui est fréquent, vous avez le plus magnifique spectacle. La lumière des étoiles se réfléchit dans l'eau, se balance avec elle, et la mer, par sa phosphorescence, semble recéler dans son sein un vaste incendie ; des globes de feu roulent autour du navire, qui marque son passage par une traînée de lumière : on dirait la voie lactée de l'Océan. »

II

L'équipage du *Cambacérès* eut de bons rapports avec les missionnaires. Le capitaine était aimable, honnête homme, au sens très étonnant de ce mot que nous employons pour

désigner un homme qui n'est ni assassin, ni voleur, ni chrétien.

Les officiers ressemblaient à leur capitaine, et les matelots, qui conservaient au fond de leur cœur leur vieille foi d'hommes du peuple, n'avaient aucune pratique religieuse. Au nombre des passagers, dont plusieurs étaient Français, six jeunes Espagnols se distinguaient par leur piété qui, dans ce milieu, semblait être une haute mysticité.

Les missionnaires voulurent de suite commencer leur apostolat. Quelques matelots les écoutèrent, leur foi n'était qu'endormie, elle se réveilla.

Les officiers restèrent indifférents, le capitaine essaya de combattre. Il se posa en incroyant et discuta. Tout d'abord, on répondit doucement, sans trop s'engager, avec une prudence pleine de courtoisie. Mais le capitaine y mit de l'animation : puisque les prêtres ne le battaient pas par leurs répliques, c'est qu'il était le plus fort.

Retord n'était pas homme à le laisser ainsi maître du champ de bataille. Il avait rencontré plus rude jouteur dans le ministre protestant de Lyon.

« Enfin, Messieurs, s'écria un jour le capitaine, si vous pouvez me convaincre de la vérité de votre religion, je l'embrasserai volontiers, je voudrais bien avoir la foi. » Il disait cela, ajoute le missionnaire, d'un air qui signifiait que la chose était impossible. Sans m'émouvoir : « Monsieur le capitaine, lui répondis-je, si vous désirez être convaincu de la vérité de notre sainte religion vous le serez certainement, je ne vous demande pour cela que trois semaines, si vous voulez l'examiner attentivement et vous rendre dès que vous serez convaincu. Nous aurons des conférences en règle sur la religion, où nous vous démontrerons le peu de valeur des objections que l'on fait contre elle. »

Mis au défi, l'officier s'arrêta court et changea de conversation.

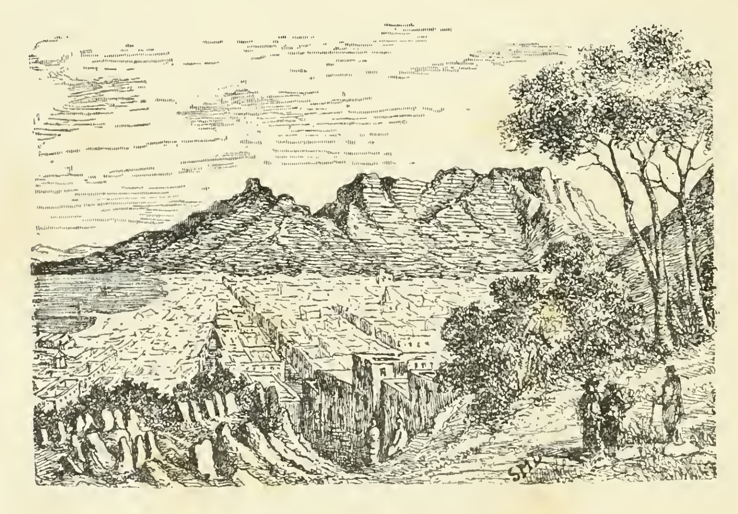
Le lendemain, Retord lui soumit par lettre la même proposition. Le capitaine ne lui répondit pas, et lorsqu'il le rencontra se promenant sur le pont : « Voyez-vous, mon cher abbé, lui dit-il, la religion est bonne pour le peuple, un honnête homme n'en a pas besoin. » C'était se décerner un brevet d'honnêteté, mais non pas la victoire. Dès lors, toute discussion religieuse cessa.

De ces récits la personnalité du jeune prêtre se dégage ; l'écrivain ne pose pas plus que l'homme, il ne vise pas au trait, il ne cherche pas la phrase, il dit ce qu'il pense et comme il le pense. Des autres il passe à lui-même, dont il parle avec la même facilité et le même abandon. La réflexion morale se présente-t-elle sous sa plume, il l'écrit parce qu'il la croit vraie, non parce qu'elle embellit sa lettre, et cependant il en a parfois de bien frappées. En parlant de la tempête, il dit :

« Cette tourmente dura toute la nuit; le lendemain matin l'air était éclairci, le vent un peu tombé, et la mer devenue plus molle, au lieu d'être plus unie, formait au contraire des vagues plus hautes, plus longues, mieux espacées, et par conséquent plus belles. Que je prenais de plaisir à considérer ces montagnes roulantes ! C'est bien là, me disais-je à moi-même, c'est bien là l'image de la gloire humaine qui s'élève rapidement et d'une manière étonnante, puis se dissipe et ne laisse sur ses traces que la misère et la honte ; c'est bien là l'image de la vie, de la mienne en particulier, heureux si au fond de mon âme, comme au fond de la mer, le trouble ne parvient jamais. »

III

Vue du rivage, la mer est belle, ses vagues moelleuses ou violentes caressent et fascinent le regard, son bruissement parle un indéfinissable et émouvant langage ; on reste des heures à la contempler, regrettant toujours de la quitter ; mais au large son immensité, sans cesse la même, comme une vaste plaine infertile, accable par sa monotonie, et c'est avec une joyeuse satisfaction que le voyageur salue la terre apparaissant dans le lointain horizon. La grande escale des navigateurs d'autrefois, en route pour l'Indo-Chine, était au cap de Bonne-Espérance, la haute montagne qui dresse sous un ciel de feu ses hauteurs de schistes régulièrement stratifiés.



LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

A deux cents pieds au-dessous du sommet, les pentes s'adoucissent et s'abaissent insensiblement. Sur cette inclinaison est bâtie la ville du Cap, entourée d'un sol aride où ne croissent guère que des arbres aux formes grêles et bi-

zarres réunis en petits groupes, des bruyères éparses, et de petites fleurs blanches, roses et jaunes, plantes souffreteuses, à l'aspect doux et mélancolique, qu'on se prend tout de suite à aimer, comme on aime ces enfants étiolés dont le regard intelligent annonce la précocité.

Après le Cap, le *Cambacérès* aborda la petite île Sumba, non loin de Timor. Le commissaire du bord y acheta un bœuf pour trois mouchoirs, deux porcs pour un couteau de six liards, et un enfant de 14 à 15 ans pour un petit poignard. Mais l'enfant résista, pleurant à chaudes larmes : son île sauvage, c'est sa patrie à lui ; et, là-bas, les belles villes et les pays civilisés, c'est l'exil. Le commissaire s'attendrit, et laissa l'enfant.

« Oh ! écrit Retord, la terre natale, tous y sont attachés. les sauvages comme les autres. »

A Manille, les voyageurs furent reçus à merveille dans le couvent des Pères Augustins. La ville plaît au missionnaire, moins par son site enchanteur, ses palais, ses jardins, ses promenades, que par le calme qui y règne. Peut-être a-t-il vu tout en beau, et les Espagnols de Manille ne méritent-ils pas tous les éloges qu'il leur prodigue. Mais il avait quitté la France en 1831, au lendemain de la révolution, et il comparait involontairement l'état social de la capitale des Philippines avec celui de Lyon ou de Paris.

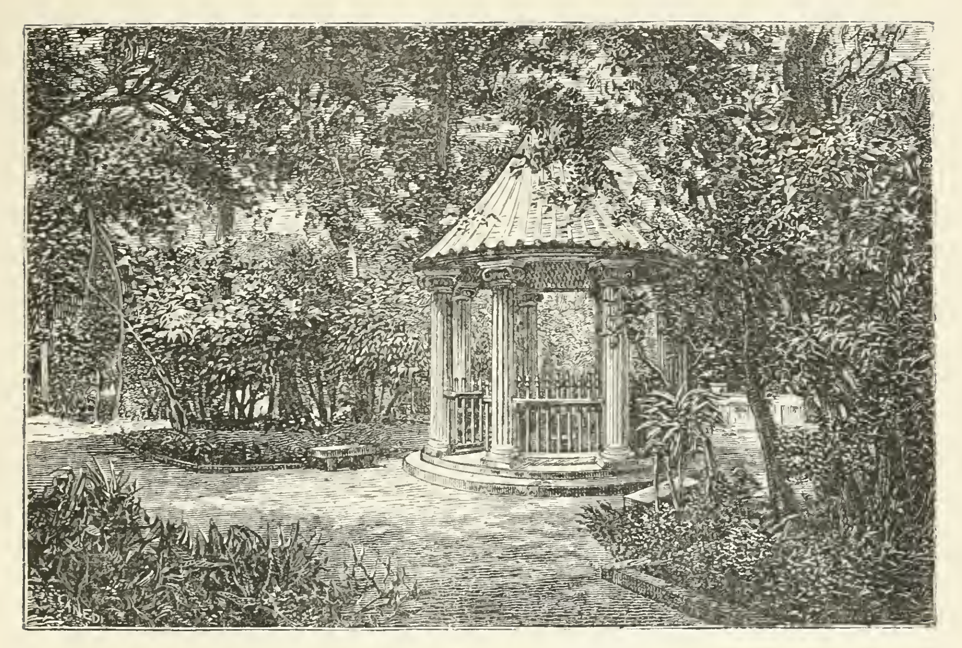
« Jamais on n'entend un mot contre la religion ; point de mauvais livre, point de café, point de salle de bal, point de théâtre, point de club, point de banquet patriotique dans tout Manille, ville de plus de 60.000 âmes. Il n'y a qu'une auberge, tenue par un Allemand et presque toujours déserte. »

La foi très vive et très apparente des Manillois le touche et il en décrit avec complaisance les manifestations. Telle est la récitation de l'Angelus :

« Je fus témoin de ce spectacle un dimanche soir que j'étais allé voir le cimetière qui est très petit mais très beau. A mon retour, quand je fus près des remparts, je me trouvai au milieu d'une grande foule de personnes qui se promenaient à la fraîcheur. D'un côté, j'avais tout près de moi les soldats indiens, exécutant une musique, qu'on ne mépriserait pas même à Paris; de l'autre, les soldats espagnols faisaient l'exercice. Soudain, je vis tout le monde, militaires et civils, mettre chapeau bas, s'arrêter et faire silence. De brillants cavaliers sautaient à terre et paraissaient se recueillir, des dames descendaient de voiture et, debout au milieu du chemin, faisaient de grands signes de croix; et, sur cette multitude immobile, semblait courir un murmure confus et mystérieux. C'était l'Angelus. »

Une petite excursion dans l'île de la Nouvelle-Ségovie lui fournit cette jolie description qui se termine par une pensée grave comme tout ce qu'il écrit; les parfums montent toujours vers le ciel, lui va toujours à Dieu ou aux choses sérieuses de l'existence.

« La fraîcheur du matin repose, le bruit vague des flots se mêle à la brise passant dans les arbres aux larges feuilles, les flocons des nuages courent au-dessus de l'Océan, l'aurore ouvre les portes de l'Orient, fait pâlir les radieuses étoiles, illumine la campagne couverte d'une éternelle verdure ; quelles brillantes phrases on pourrait laisser glisser sous sa plume ! Mais un missionnaire doit avoir renoncé aux charmes du style comme aux charmes de la vie. »



MACAO. — Jardin de la Grotte du Camoëns.

CHAPITRE VI

Macao. — La procure. — Une procession portugaise. — En jonque chinoise. — Salut, terre chérie. — Un débarquement mystérieux. — Deux évêques espagnols. — Pater, jam effugimus omne periculum. — La genèse d'un apôtre.

I

A plus belle partie d'un voyage est l'arrivée. Ainsi pensaient les missionnaires en approchant de la petite cité de Macao, le point terminus de leur grande navigation sur le *Cambacérès*.

Jusqu'à la fondation de Hong-Kong, Macao fut l'entrepôt unique entre la Chine et le reste du monde. Que de rêves on bâtit alors sur ce point infiniment petit, converti en

phare des mers de Chine, appelant à lui les navires qui venaient du bout du monde, déchargeant et emmagasinant leurs cargaisons, puis les relançant, comme les rayons divergents d'un foyer de lumière, vers de lointains parages, avec les produits encore si recherchés de l'Empire du Milieu.

Bien plus qu'un phare commercial, Macao était un phare apostolique, d'où rayonnait vers l'Extrême Orient païen la lumière de l'Evangile ; c'est de Macao que partaient la plupart des missionnaires pour pénétrer en Indo-Chine ou en Chine.

Chaque congrégation de missionnaires était représentée dans cette ville par un prêtre, désigné sous le nom de procureur, intermédiaire obligé de l'Europe et des pays évangélisés, même des missions entre elles.

La Société des Missions-Etrangères y avait fixé un de ses prêtres en 1732. C'était son procureur général en Extrême Orient. On croirait peut-être qu'au milieu des Portugais catholiques, celui-ci vivait paisible et honoré. Il avait, au contraire, subi plus d'un orage. Sous l'influence d'ambitieuses visées, toujours appuyés sur leurs prétendus droits de patronage, dont ils se refusaient à reconnaître la nullité, les Portugais avaient suscité de nombreux ennuis aux prêtres français, et l'intervention du Pape et de notre diplomatie n'avait pas toujours sauvé les procureurs de l'expulsion.

Avec le temps les esprits s'étaient calmés. Au XIXe siècle, les gouverneurs de Macao inquiétaient moins les procureurs des Missions-Etrangères et les missionnaires auxquels ils donnaient l'hospitalité.

Retord eut donc toute facilité de visiter la ville et les églises dont les cérémonies religieuses l'intéressèrent. Il raconte ainsi celle du Vendredi Saint :

« Après l'office du matin, on travaille avec activité à élever un Calvaire au milieu du chœur ; on l'orne de draperies, de fleurs, de verdure ; au milieu on plante une croix à laquelle est attachée un Christ de grandeur naturelle ; à ses pieds sont trois statues figurant Marie et les saintes filles de Jérusalem ; le tout est isolé par un grand rideau noir. Le soir on prêche la passion ; lorsque l'orateur est près de finir, on tire brusquement le rideau, le peuple frappé s'attendrit, le prédicateur s'anime ; bientôt on ôte à Jésus sa couronne d'épines, on met autour de son front un bandeau ensanglanté, on le descend tout doucement de la croix ; beaucoup de femmes pleurent ; le prédicateur parle toujours ; on enveloppe le Christ dans un suaire, on le porte ensuite par les rues, étendu sur un riche brancard ; les trois statues qui étaient au pied de la croix suivent, de petits enfants richement habillés marchent à la tête de la procession, ayant en main les différents instruments de la passion, on tient les bannières renversées, le clergé chante d'une voix basse, traînante et lugubre ; après lui viennent les soldats avec leurs tambours revêtus d'une toile noire, marchant d'un pas lourd, et exécutant une musique triste et plaintive. »

M. Retord se disposait à partir pour la Cochinchine ; mais les circonstances ne permettant à aucun missionnaire de pénétrer dans ce pays, il reçut du procureur général sa destination pour le Tonkin.

II

S'il était facile d'entrer à Macao et d'y vivre, il était difficile de pénétrer au Tonkin.

Pour y introduire les ouvriers évangéliques, on s'adres-

sait aux matelots chinois, plus braves et moins exposés que les Annamites aux vengeances du roi et des mandarins. Mais encore était-il impossible de se confier au premier venu. Il fallait un homme courageux et honnête, car le métier de contrebandier était dangereux, et la trahison eût été si facile. Quand on avait trouvé le patron désiré, on lui proposait un marché, qu'il acceptait souvent, refusait quelquefois, et faisait toujours payer très cher, de 500 à 2,000 francs.

Mme de Sévigné s'étonnait qu'un ouvrier se hasardât sur le toit d'une maison pour gagner quelques sols : « Mais, Madame, il faut bien vivre, même en s'exposant à mourir ». Les Chinois étaient de cet avis; ils risquaient leur tête pour acheter du riz.

Les traversées étaient longues et pénibles. Le missionnaire quitta Macao le 28 juin pendant la nuit ; car il ne fallait pas même s'embarquer de jour, dans la crainte des espions. Il avait trois compagnons de route : Rouge et Suat allaient au Tonkin ; Cornay, au Su-tchuen, où il devait se rendre en remontant le Fleuve Rouge. Retord a raconté son voyage sous une forme pittoresque qui ne révèle pas l'ennui :

« Pour aller de Macao au Tonkin, il faudrait tout au plus quatre jours à un navire européen ; eh bien, nos Chinois en ont mis vingt-cinq ! On dirait vraiment que leur plus doux plaisir est de jeter et de lever l'ancre. A tous les ports, à toutes les terres qu'ils rencontrent, il faut s'arrêter quelque temps. Tantôt c'est à cause du vent, qui est ou trop fort ou trop faible, ou contraire ; tantôt c'est la mer qui est trop basse, il faut attendre la marée ; ou bien c'est un courant qui empêcherait de suivre une route directe ; d'autres fois c'est un pilote qu'il faut prendre ou remettre à terre. Souvent c'est pour faire un sacrifice à la pagode et jeter les

sorts; alors on brûle du papier, on fait des saluts à la terre, à la mer, aux mâts du navire, et de grandes prostrations à la pagode; on allume des bougies; on place sur différents points de la barque de petits morceaux de bois qui brûlent lentement; on sonne de la cymbale.

« Si M. Genod eût été avec nous, quel beau tableau il aurait pu faire de notre habitation de vingt-cinq jours! quels beaux coups de pinceau pour peindre ces deux grands mâts à demi pourris, supportant chacun une grande voile de paille, montée sur des perches de bambou, et soutenue par des cordes de rotin; il lui eût été assez facile de représenter au juste la carène de la somme; mais ses yeux placés sur le devant pour diriger sa marche, comment aurait-il pu en rendre la vivacité?

« C'est surtout l'intérieur de notre appartement qui aurait offert un beau coup d'œil à l'observateur attentif. Il aurait vu à fond de cale, dans un mélange mystérieux de lumière et de ténèbres, d'abord de l'eau dormante mal recouverte par quelques planches; puis un tas de sable, un tas de pierres, un tas de cordes; ensuite une quinzaine de caisses superposées; parmi tous ces objets, quelques crapauds, beaucoup de rats, quantité de cancrelats; en haut, des lézards et des araignées grosses comme de petites noix. En regardant bien à travers toutes ces belles choses, il aurait aperçu quatre personnages qui auraient fixé son attention; l'un étendu sur une natte, se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour ne pas trop s'écorcher les membres; l'autre assis tristement sur une caisse, comme saint Siméon Stylite sur sa colonne; celui-ci debout contre la lucarne, pour respirer un air plus frais; celui-là un livre à la main, pour charmer ses ennuis : et si on eût expliqué à ce spectateur attentif que ces quatre espèces d'hommes

étaient des missionnaires français, assurément il nous aurait plaints et nous aurait crus malheureux.

« Et moi aussi, un jour, je me suis presque cru malheureux : c'était le dimanche de la fête du Saint Sacrement. Oh ! que ce jour me paraissait triste quand je pensais à cette brillante fête que j'avais célébrée, à pareille époque, à Lyon : « O Seigneur ! si aujourd'hui, comme autrefois, vous êtes porté en triomphe au milieu des fidèles français, ah ! bien qu'éloigné de mes compatriotes par un espace de 6,000 lieues, donnez-moi votre bénédiction du haut de vos sacrés autels, afin qu'elle m'aide à supporter patiemment les croix de cette vie. »

« Le Seigneur écouta ma prière : j'ouvris, comme par hasard, le livre de l'Imitation, et à la première page je lus les paroles suivantes : « Mon fils, ne te laisse pas briser par les travaux que tu as entrepris pour moi ; que les tribulations ne t'abattent jamais ; mais qu'en toutes circonstances ma promesse te fortifie et te console. »

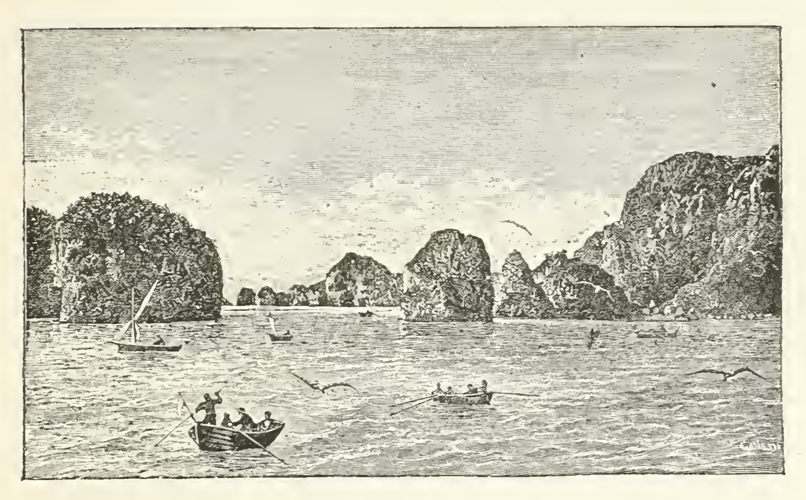
Bien des âmes chrétiennes ouvrent, elles aussi, à l'heure de l'affliction, ce livre admirable, et, comme le missionnaire attristé, elles y trouvent force et consolation. De ces pages, plus encore que de certains sachets d'Orient, s'exhale continuellement un parfum qui fortifie toutes les faiblesses : c'est le parfum de Dieu.

III

Lorsque les martyrs descendaient dans l'arène, ils saluaient leurs juges, leurs bourreaux, l'instrument de leur supplice : « O croix, ô bonne croix, s'écriait saint André, honorée par le supplice de Dieu, ô croix longtemps désirée, passionnément aimée, persévéramment demandée,

rends-moi à mon Maître. » La terre d'Annam était l'arène des missionnaires, Pierre Retord la salua avec le même enthousiasme.

Le 11 juillet 1832, en vue des côtes du Tonkin, il s'écriait :



BAIE D'ALONG

« Salut, terre chérie, vers laquelle nous sommes venus de bien plus loin que la reine de Saba vers Salomon! c'est ici que nous devons trouver notre portion d'héritage, et le calice que le Seigneur destine à ses amis : *Tu es pars hæreditatis meæ et calicis mei*. Salut, vigne du père de famille, encore couverte d'épines et de fruits d'amertume ! ah ! s'il nous était donné de l'enrichir de bons plants et de bons ceps! Salut, champ de bataille où il nous faudra, jusqu'à la mort, lutter contre le prince des ténèbres, pour planter la croix de Jésus sur ses autels brisés ! Salut aussi à vous, saints Patrons et Anges tutélaires de ces lieux, saints Martyrs qui nous avez précédés dans la carrière apostolique ! Ah ! soyez nos aides et nos guides dans les sentiers teints de votre sang que nous allons parcourir. »

Le moment le plus périlleux du voyage était venu. Il fallait descendre à terre sans être aperçu des douaniers, des espions et des païens. L'arrestation d'un prêtre européen entrant en Annam eût été suivie pour lui d'un long emprisonnement, peut-être de la mort, pour les chrétiens, d'un redoublement de persécution.

Le patron de la jonque chinoise avait choisi son point de débarquement sur les côtes du Tonkin oriental que sans doute il connaissait mieux ou qu'il savait moins surveillées.

Un canot se détacha pour aller prévenir les chrétiens. Le lendemain, une barque de pêcheurs croisait à quelque distance de la jonque, elle était montée par deux hommes, une femme et un enfant. Les Chinois la hélèrent, elle s'approcha : « Vous êtes les chrétiens ? — Oui. » Et pour le prouver ils se signèrent, et montrèrent leur scapulaire et leur chapelet.

A la nuit tombante, les quatre missionnaires, coiffés du turban et du grand chapeau à larges bords, revêtus de la tunique annamite, quittèrent la jonque chinoise et passèrent sur la barque annamite.

« Là, nous nous étendîmes les uns presque sur les autres (1), et sans rien dire, sans oser nous remuer et regarder où nous allions, nous nous laissâmes conduire comme des enfants. Nous voguons ainsi pendant environ deux heures, après lesquelles notre barque s'arrête, les deux hommes sortent, et nous laissent seuls avec la femme et le petit jeune homme. Où sommes-nous ? je n'aperçois plus la mer, la terre est à nos côtés ; nous sommes à l'embouchure d'un fleuve. Où vont nos hommes ? Ils reviennent une heure

(1) Lettre de Mgr Retord.

après dans un bateau avec quatre hommes vêtus de blanc, dont l'un était un prêtre.

« Tous entrent dans notre barque, et l'on continue à remonter le fleuve. On rame avec force, et nous nous enfonçons de plus en plus dans l'intérieur des terres. Plusieurs hommes sur le bord du rivage nous regardent attentivement, et semblent se préparer à nous demander quelque chose.

« A peine avons-nous mis le pied à terre, qu'ils nous escamotent avec une adresse merveilleuse ; sans aucune cérémonie, ils nous font coucher dans leurs filets, et nous emportent en courant, par je ne sais quelle route, jusque dans une grande maison de paille, entourée de plusieurs autres, avec lesquelles elle semblait plutôt former un petit village que l'habitation d'un particulier. Là nous trouvons des rafraîchissements tout préparés ; une dizaine d'hommes nous servent, une autre dizaine sèchent, avec de grands éventails, la sueur qui nous baigne, et plusieurs autres nous regardent et rient de tout leur cœur en voyant que nous ne savons pas nous asseoir et manger comme eux ; bref, ils étaient contents de nous voir, et nous d'être avec eux. Quel plaisir de trouver, si loin de sa patrie, des hommes qui vous aiment sans vous avoir jamais connus ! O beauté, ô puissance de la foi !

« Cependant, le bruit de l'arrivée de quatre Pères européens se répand dans le village, qui était tout chrétien ; on vient nous faire des visites en règle. Les religieuses d'abord, qui sont au nombre de trente, députent onze d'entre elles pour nous présenter leurs hommages et nous offrir quelques fruits ; des hommes les suivent avec le chef du village à leur tête, puis les femmes, avec leurs enfants sur les bras. Tous s'assirent sur des nattes au milieu de la cour, et nous

firent par trois fois le grand salut, qui consiste à porter le front jusqu'à terre. »

De ce petit village, ils allèrent à la résidence des évêques espagnols : Mgr Delgado, et son coadjuteur, Mgr Hénarès, deux futurs martyrs.

Depuis 200 ans, les missionnaires espagnols et français travaillent ensemble au Tonkin ; ils ont vu les bons et les mauvais jours, ils s'aident avec tout le dévoûment d'une charité fraternelle : leurs évêques, leurs prêtres, leurs fidèles ont porté les mêmes chaînes. « Nous avons tant souffert ensemble ! voilà l'hymne de l'amitié » (1). C'est cet hymne que chantent d'une commune voix Espagnols et Français.

Lorsque les missionnaires quittèrent les évêques, ils reçurent d'eux ce conseil : « Vous êtes encore jeunes, vous pouvez faire beaucoup de bien, si vous savez agir avec prudence et ménager vos forces. Pères, adieu jusqu'au ciel, priez pour nous. ».

Ils partirent la nuit « comme des oiseaux nocturnes. L'heure que l'homme de crime choisit pour opérer l'œuvre du démon est aussi celle que les missionnaires choisissent pour accomplir l'œuvre de Dieu. »

Ils voyagèrent pendant deux nuits, à travers les fleuves et les canaux du Delta, et passèrent inaperçus devant deux prétoires.

« J'admirais la ruse de nos conducteurs (2); ils avaient posté près de l'habitation du premier mandarin une barque de pêcheur, à qui ils avaient donné le mot. Quand nous approchâmes, cette barque nous accosta, se mit devant nous pour nous masquer, en faisant semblant de pêcher, tandis

(1) Perreyve.
(2) Lettre de Mgr Retord.

que nous, longeant le bord opposé du fleuve, nous filâmes tout doucement, tout doucement.

« Pour passer près du second mandarin, on avait pris une autre précaution : Mgr Havard avait obtenu du grand mandarin chrétien de la province qui avoisine celle où est notre collège, qu'il envoyât à notre rencontre un petit chef militaire, aussi chrétien, afin que si on nous interpellait en route, sa présence et ses paroles pussent nous protéger et éloigner de nous tout mauvais soupçon. Nous ne fûmes pas aperçus.

« Le matin, à mon réveil, j'entendis mon catéchiste me dire : *Pater, jam effugimus omne periculum.* Père, nous avons évité tout danger. »

Ce récit n'évoque-t-il pas l'idée d'un rêve ?

Vingt-cinq jours de navigation sur une jonque chinoise, à la merci d'un équipage païen, un débarquement mystérieux, un voyage plus mystérieux encore au milieu d'inconnus, une réception touchante, des dangers courus avec calme, évités avec bonheur. C'était la vie apostolique d'autrefois, elle n'était pas sans charmes et d'aucuns la regrettent, tandis que d'autres se contentent de l'admirer.

Le 19 juillet, à 6 heures du matin, les nouveaux apôtres entraient au collège de Vinh-Tri, et tombaient dans les bras de leur évêque, Mgr Havard.

Ici finit ce que nous pourrions appeler avec le P. Lacordaire « la genèse » du missionnaire, « c'est-à-dire la suite des choses qui ont formé son corps et son âme et l'ont préparé pour la fin providentielle qu'il devait librement accomplir. Tout homme a sa genèse particulière, proportionnée à son service futur dans le monde, et dont la connaissance seule peut bien expliquer ce qu'il est » (1).

(1) LACORDAIRE, *Vie de saint Dominique*, c. II.

Par la date de sa naissance, Retord, en entendant le récit des événements révolutionnaires, s'est familiarisé, avec les dangers et les malheurs qui l'envelopperont et l'accableront pendant sa vie apostolique. Par sa condition de famille, il a connu pratiquement la rude vie de l'humble enfant du peuple, obligé de travailler dès ses premières années; les misères physiques, les privations n'auront pour lui rien d'effrayant ni de nouveau, ne les aura-t-il pas rencontrées dans la petite maison paternelle? Par les oppositions qu'il a vues se dresser d'abord et ensuite se dissiper devant sa vocation, il a appris à ne pas s'effrayer des obstacles, à les vaincre par la patience, à compter toujours sur Dieu. Dans ses trois années de vicariat à Lyon, il s'est formé à conduire les hommes et à les servir. Puis sont venus le séjour au séminaire des Missions-Etrangères, un long et périlleux voyage qui ont donné à l'âme sa trempe définitive. La Providence ne s'était pas pressée avec lui : c'est ainsi qu'elle traite ses privilégiés, comme les artistes leurs plus belles œuvres.



PAYSAGE TONKINOIS
(Fac-simile d'un dessin de peintre annamite.)

CHAPITRE VII

Le Tonkin à vol d'oiseau. — Administration. — L'enfance des Annamites. — Religions. — Le catholicisme. — L'odyssée d'une vocation. — La reconnaissance d'un roi. — Un chevalier annamite. — Un édit de persécution. — Maladie de Retord. — Désir d'apôtre.

I

Dans le plus reculé des villages de France, on rencontre des hommes au visage bruni, à l'allure martiale, la boutonnière ornée d'un ruban rayé jaune et vert; ce sont des soldats de l'expédition du Tonkin. Souvent ils parlent du pays lointain où ils ont failli mourir, couchés dans la rizière par la balle des Pavillons-Noirs, ou dans un lit d'hôpital par la maladie. Ils ont oublié leurs misères, ils ne se souviennent que des beautés et des richesses des contrées tropicales. Les littérateurs, les géographes, les impressionnistes, les ministres même se sont coalisés avec les soldats pour nous dire ce qu'est le Tonkin. Il nous paraît inutile de répéter leurs récits et leurs descrip-

tions; contentons-nous de les résumer dans une vue d'ensemble, dans un de ces tableaux à vol d'oiseau qui laissent apercevoir les hautes montagnes et les larges futaies, deviner les vallées, suivre les grands fleuves. C'est du village de Ke-Non que ce tableau peut être rapidement brossé.

Ke-Non est placé à peu près à l'angle occidental d'un triangle formé par Ninh-Binh au sud et Nam-Dinh à l'est; il est dominé par une colline de quelques centaines de mètres. De cette hauteur, le regard embrasse presque tout l'immense cercle de rizières que l'on appelle le Delta. De ce côté, aucun obstacle n'arrête l'œil plongeant dans les profondeurs de l'horizon : les bosquets succèdent aux bosquets, formés d'arbres toujours verts, croissant avec une rapidité décuplée sur ce sol riche et vigoureux; les cultures s'étalent, entourées d'un petit cordon de terre qui fait ressembler la plaine à un jardin sans fin. A travers les colonnettes grêles des aréquiers, au-dessus des massifs de bananiers, on aperçoit les énormes touffes de bambous, cachant les villages composés de petites maisonnettes en terre, que recouvrent de grandes herbes semblables à du chaume ou de longues feuilles de palmier d'eau repliées; les villes, que distinguent leur citadelle en briques rouge sombre et leurs pagodes aux toits recourbés; les fleuves, les rivières, les canaux qui apparaissent comme d'immenses lames d'argent sous l'éclatant soleil.

Au nord, se dressent les hautes montagnes des provinces de Lang-Son, de Cao-Bang, de Tuyen-Quang, où les gisements de houille attendent une exploitation intelligente.

A l'ouest, la grande artère montagneuse de la rive droite du Dai va se perdre dans les pays sauvages des Lao-chau.

Au sud, les montagnes du Thanh-hoa, courant du Laos

à la mer, complètent la barrière demi-circulaire qui emprisonne le Delta.

Au delà du Thanh-hoa, trop basses et trop éloignées pour qu'on les puisse apercevoir, les terres du Nghe-an et du Bo-chinh s'allongent jusqu'à la frontière de Cochinchine.

Dans ce Tonkin d'il y a soixante ans, ouvrez des routes plus nombreuses et plus larges, bâtissez des forts et des blockhaus sur quelques points, construisez, en partie à l'européenne, deux ou trois villes comme Ha-noï ou Haïphong, et vous aurez le Tonkin d'aujourd'hui.

La population a moins changé encore que l'aspect du pays. Elle a toujours ce type d'hommes petits, aux membres grêles, à la figure plate, aux yeux bridés, avec ces longs cheveux relevés en chignon ou flottant sur les épaules, tel enfin que nous l'avons vu à l'Exposition de 1889.

Depuis que nous avons conquis leur pays, les Annamites n'ont pas encore acquis toutes nos qualités, faut-il s'en étonner? Mais ils ont les leurs; ils sont intelligents, imitateurs habiles, généreux, patients, capables de saisir très vite une situation et d'en profiter; ils possèdent bien quelques défauts, mais en vérité, s'ils n'en avaient pas, ils seraient trop différents de nous, ils sont indolents, médiocrement respectueux du bien d'autrui et fort peu amis de la vérité, à moins qu'elle ne leur soit utile.

On dit qu'ils sont enfants; Retord, quand il les eut vus de près, ajoutait : « L'enfance de ce peuple n'est pas celle de la vieillesse dont on ne peut attendre que la décrépitude et la mort; il est de nature à grandir vite et beaucoup, dès qu'il pourra jouir en liberté de l'influence catholique.

« Avec son intelligence et son activité, c'est, en somme, parmi tous les peuples d'Asie, un de ceux qui ont le

plus d'avenir et qui donnent les plus belles espérances à la religion » (1).

II

Un roi et des mandarins le gouvernaient et s'intitulaient, à l'exemple des Chinois, leurs voisins et leurs maîtres en philosophie et en administration, pères et mères du peuple. C'était le cas de répéter qu'avec de tels parents il serait préférable d'être orphelins ; de même qu'en songeant à certaines fraternités, on aimerait mieux être fils unique (2).

Retord a étudié longuement cette administration de l'ancien Annam, que nous changeons un peu chaque jour. Cette étude a été publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi.* La voici, résumée en quelques lignes :

Le roi a un pouvoir absolu mais réglé par les lois, il a un conseil privé. Toutes les affaires générales sont confiées à sept ministères. Chaque arrondissement a trois mandarins : un juge pour les affaires civiles, un capitaine à la tête de trois ou quatre cents soldats et un professeur de langue chinoise. Un sous-arrondissement a deux mandarins : l'un cumule les fonctions judiciaires et militaires et l'autre préside à la direction des études. Chaque canton a son chef ; chaque commune, son conseil. Ce sont tous ces chefs, ceux qui composent le conseil de village exceptés, que les Européens ont pris l'habitude de désigner sous le nom de mandarins, un mot capable d'exciter les méditations et les discussions des philologues.

Après l'exposé de l'organisation administrative, le missionnaire, comme le soldat qui aime à regarder ses ennemis

(1) Retord.
(2) Massimo d'Azeglio.

en face et à connaître leurs armes, jette un coup d'œil sur la religion ou plutôt sur les religions des Annamites.

Au premier rang est le culte du Ciel, dont le roi est le seul adorateur ; ensuite le culte de Confucius, que les lettrés n'adorent pas comme un Dieu, mais seulement révèrent comme un saint, c'est le nom qu'ils lui donnent. Il existe des temples élevés en l'honneur de ce philosophe. Dans les écoles et dans les salles d'examen, on attache une tablette de Confucius que l'on salue souvent et devant laquelle on brûle de l'encens. Enfin, à certaines époques de l'année, déterminées par la coutume ou par l'ordre du roi, ses adeptes font des sacrifices en son honneur.

Un culte beaucoup plus général qui existait déjà dans les âges les plus reculés est celui des esprits tutélaires ; c'est le culte pratiqué par les communes ; il consiste à se réunir le 1er et le 15 de chaque mois dans la pagode du village, pour y faire un festin et offrir à l'esprit protecteur une partie des mets que l'on dépose devant la tablette sur laquelle est inscrit son nom.

Le culte des ancêtres, pratiqué par tous les habitants, consiste à honorer les parents défunts, par des offrandes et des prosternations, aux funérailles et à certains jours anniversaires. Ce culte, simple souvenir de piété filiale entaché de superstitions, est observé en public et dans l'intérieur des familles.

Un bouddhisme très mélangé de rites étrangers termine la série des religions professées indistinctement par tous les païens.

Le catholicisme s'était implanté au Tonkin depuis plus de deux cents ans ; les premiers prédicateurs de l'Evangile, des Portugais, y arrivèrent en 1587. Ils y restèrent peu d'années, et leur œuvre disparut presque entièrement avec

eux. Le premier grand convertisseur du Tonkin fut un Français, le P. Alexandre de Rhodes (1624).

La Société des Missions Etrangères entra au Tonkin (1) en 1666, ses prêtres s'y créèrent une situation solide ; ils établirent des séminaires, fondèrent des paroisses, instituèrent des communautés de Religieuses appelées Amantes de la Croix. Quelques années plus tard, en 1680, l'un d'eux, Lefebvre, fut délégué par Louis XIV pour porter au roi Le-hi-tông une lettre autographe et des présents.

Les missionnaires faisaient apparaître le drapeau de la France; c'était le drapeau blanc fleurdelisé, aujourd'hui, c'est le drapeau tricolore : mais est-ce à la patrie ou aux couleurs d'un pavillon que le cœur s'attache?

En 1678, le Tonkin fut divisé en deux missions, désignées, d'après leur position géographique respective, sous le nom de Tonkin oriental et de Tonkin occidental. En 1682, ces missions eurent chacune un évêque, François Deydier administra la première et Jacques de Bourges la seconde.

A la mort de Mgr Deydier, le Tonkin oriental fut confié aux Dominicains espagnols, et la Société des Missions Etrangères garda la partie occidentale.

Les années passèrent, les rois et les ministres bienveillants moururent, des persécutions éclatèrent, des prêtres et des évêques furent exilés, car on redoutait leur influence religieuse qui allait grandissant. Les proscrits partaient, accompagnés jusqu'au rivage par les mandarins chargés de les surveiller, et puis, en pleine mer, leur

(1) Le Tonkin fut confié à la Société des Missions Etrangères en 1659 et le premier Evêque vicaire apostolique fut Mgr François Pallu qui, empêché d'abord par les affaires générales de la Société et ensuite arrêté par les Espagnols de Manille, ne put jamais pénétrer dans la Mission dont il avait la charge. Il ne laissa pas cependant de s'en occuper activement soit en France, soit à Rome, en demandant et obtenant pour elle des ressources et des privilèges, et en donnant une très sage direction aux missionnaires.

petite barque virait de bord, voguait droit à la côte et débarquait les infatigables apôtres.

Afin de ne pas se compromettre ou d'augmenter leurs revenus, les mandarins fermaient les yeux, et l'évangélisation reprenait sa marche prudemment, dans la pénombre, même dans les ténèbres, elle s'étendait, s'étendait toujours comme la mer qui, à chaque vague, s'avance sur la plage.

A certaines époques, les Espagnols avaient été plus rigoureusement persécutés, eux disaient privilégiés, puisque dans leurs rangs ils avaient compté des martyrs.

Les prêtres des Missions Etrangères n'avaient jamais été frappés de condamnation capitale. Leurs évêques, très sages, très habiles, servis par des catéchistes d'esprit fort délié, avaient eu presque tous de longs règnes : Deydier fut vicaire apostolique de 1682 à 1693, de Bourges resta 36 ans à la tête du Tonkin occidental; — Néez, 41 ans (1); — Reydellet, 15 ans; — Longer, 41 ans. Le cardinal Pie appelait les longs épiscopats « de grandes grâces », ils l'avaient été pour le Tonkin. Les traditions s'étaient formées, conservées, augmentées, elles constituaient une forte organisation. De cette organisation, M. Retord dira plus tard : « C'est une mécanique très habilement faite, une fois qu'elle a reçu une forte impulsion, elle marche presque toute seule, elle est, je crois, unique en son genre ; elle ressemble beaucoup à celle d'une communauté très stable mais sans vœux. »

Le personnel comprend l'évêque, les missionnaires, les prêtres indigènes, les séminaristes, les catéchistes, les employés de différents degrés, soit aides, soit domestiques ; tous se dévouent et s'attachent au service de la mission pour

(1) 16 ans comme provicaire sans évêque et 25 ans comme vicaire apostolique.

leur vie entière; ils se groupent en un seul corps qui porte le nom particulier et significatif de Maison de Dieu.

Le vicaire apostolique, chef de la mission, est naturellement le chef de ce personnel. Il a sur lui l'autorité de l'évêque, mais aussi une autorité analogue à celle d'un supérieur sur sa communauté, de telle sorte qu'il en peut disposer dans les temps, lieux, conditions, qui lui semblent bons.

Comme toute communauté, la Maison de Dieu a un seul budget réunissant toutes les ressources de la mission : allocations de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, dons, revenus généraux, etc.

L'évêque administre et distribue ces ressources ordinairement de concert avec son conseil composé de missionnaires.

Au Tonkin on n'entend parler que de la Maison de Dieu. C'est à la Maison de Dieu qu'entre un jeune homme désireux d'être prêtre ou catéchiste, qu'un chrétien fait ses offrandes, qu'un missionnaire demande des secours ou de l'argent.

Tout appartient à la Maison de Dieu, tout y va, tout en sort, puisqu'elle fonctionne, dans ses grandes lignes du moins, comme une communauté.

Grâce à cette organisation, qui centralise toutes les ressources et permet à l'évêque de s'en servir selon les besoins des situations particulières bien connues et combinées avec l'état général, aucune force n'est affaiblie ou perdue; au lieu d'avoir des individus qui se meuvent plus ou moins habilement et selon leurs vues personnelles, des ressources employées pour des nécessités plus ou moins pressantes, on a un corps très uni, partant très résistant, sous un commandement unique, et dont tous les membres se prêtent une mutuelle assistance

En 1832, le nombre des chrétiens s'élevait dans la mission française de 160.000 à 170.000.

On comptait, avant l'arrivée de Retord et de ses compagnons, 5 missionnaires : Jeantet (1), Masson (2), Marette (3), Molin (4), et Dumoulin-Borie (5). Il y avait une soixantaine de prêtres indigènes, plusieurs centaines de catéchistes, une trentaine de couvents avec 400 religieuses, fondées en 1670 par Mgr Lambert de Lamothe, qui leur avait donné le nom d'Amantes de la Croix. L'évêque se nommait Joseph Havard, il était vicaire apostolique depuis 1831. Son existence avait été une sorte d'odyssée à travers des situations très diverses.

Il était né à Thourie (6), en 1790, et avait essayé je ne sais combien de carrières avant de se consacrer à l'apostolat. Successivement professeur de mathématiques, séminariste, étudiant en droit, avocat stagiaire dans le cabinet de M. de Corbières, le futur ministre de la Restauration, il avait quitté le droit pour étudier la médecine, l'astronomie, la physique, la mécanique ; il réussissait à tout et ne se fixait à rien, aspirant sans cesse à un genre de vie différent. On eût dit un de ces marins qui voguent sur les flots d'un océan inexploré, à la recherche d'un port où ils puissent jeter l'ancre.

Ces continuels changements, ces études acharnées, n'avaient pas altéré sa foi, pas même diminué sa piété. Souvent il suppliait le ciel de lui faire connaître ce qu'il voulait de lui. Enfin, en 1818, Dieu l'appela d'une voix très haute et très ferme, et en 1822, il était au Tonkin. Il avait trouvé

(1) Du diocèse de Besançon, parti en 1819.
(2) Du diocèse de Nancy, parti de France en 1824.
(3) Du diocèse de Besançon, parti de France en 1828.
(4) Du diocèse de Meaux, parti de France en 1830.
(5) Du diocèse de Tulle, parti de France en 1830.
(6) Diocèse de Rennes.

le port, mais un port sans abri contre les vents du large et les tempêtes extérieures.

Le Tonkin était alors sous l'autorité d'un fils de Gia-long, un protégé des missionnaires et des Français. Grâce à Mgr Pigneau de Béhaine, vicaire apostolique de Cochinchine, et à une poignée de nos héroïques soldats ou marins volontaires, Gia-long avait reconquis le royaume de ses ancêtres, la Cochinchine. Il y avait ajouté le Tonkin et était mort en 1821, souverain de tout le pays, depuis les frontières de Chine jusqu'à celles du Cambodge.

Son fils Minh-Mang, un roi célèbre à la façon de Néron, craignait et détestait les Européens, plus particulièrement les Français, les seuls qui eussent fait du bien à sa famille ; il voulait abolir la religion catholique dans ses Etats, chasser ou tuer tous les missionnaires. La reconnaissance n'est décidément que la vertu des bienfaiteurs, c'est encore plus vrai en Extrême Orient qu'en Occident.

On a dit qu'il fut intelligent, peut-être, mais intelligent à la manière des lettrés chinois et annamites, ne regardant que le passé, s'y attachant avec âpreté, incapables de chercher dans le présent des signes qui font prévoir et préparer l'avenir. Il fut surtout un esprit étroit, auquel son entêtement a donné quelque relief et sa perfidie un reflet d'habileté.

Bien des escarmouches précédèrent le grand combat qu'il voulait livrer. Il avait commencé par forcer au départ le consul de France, Chaigneau et son vieil ami Vannier, les deux seuls survivants des Français soutiens de Gia-long. Il avait refusé de recevoir une lettre de Louis XVIII, apportée par Bougainville, sous prétexte que cette lettre, écrite dans une langue étrangère, ne pouvait être comprise par aucun Annamite. Il avait commandé des actes superstitieux à des

mandarins chrétiens, par exemple de planter devant leur porte un *Nêu*, grande perche autour de laquelle sont tracés sur le sol, avec de la craie, un arc tendu et une flèche, en mémoire d'une grande victoire remportée par Bouddha sur le diable.

De temps à autre, il avait des mots sinistres contre le catholicisme. A l'un de ses officiers qui lui citait l'exemple des princes japonais noyant le christianisme dans le sang : « Laissez-moi faire, répondit-il, j'ai mon plan qui est bien meilleur. »

Ce plan fut bientôt connu. Il consistait en deux opérations principales : fermer absolument l'entrée du royaume aux nouveaux missionnaires, appeler à la cour ceux qui étaient déjà dans le pays et les mettre dans l'impossibilité de remplir leur ministère. Le roi espérait qu'en enlevant les pasteurs, le troupeau serait vite dispersé.

Quoi qu'en pensât Minh-Mang, son plan n'était pas d'un succès certain ; il supposait trop facilement que les missionnaires ne pénétreraient pas dans ses Etats, il ne se rendait pas compte que l'indolence de ses sujets ne pouvait lutter avec avantage contre le zèle religieux. Surveillés ou arrêtés sur un point, les apôtres renouvelleraient, sur un autre, une tentative qui serait plus heureuse. La vénalité des mandarins devait aussi entrer en ligne de compte, l'amour de l'argent étant en eux bien plus fort que la haine. Pourvu qu'ils y missent le prix, les prédicateurs de l'Evangile étaient certains que, la plupart du temps, les gardiens des côtes et des ports fermeraient les yeux.

Le plan de Minh-Mang croulait donc comme un château de cartes. Dans leurs conceptions, les ennemis du catholicisme oublient toujours une chose, sans doute parce qu'ils en ignorent la valeur : la foi, qui veut et cherche avant tout

le salut des âmes, et pour l'obtenir, jette l'or sans compter, brave les périls et se rit de la mort.

En 1825, le souverain annamite avait lancé un édit pour défendre l'entrée de nouveaux Maîtres de Religion dans son royaume. C'était la première partie de son programme. Ensuite, il appela les anciens à sa cour; c'était la seconde. Quelques missionnaires de Cochinchine, trop connus pour se cacher, se rendirent à cet ordre; ceux du Tonkin, à peu près ignorés, restèrent chez eux.

Le succès du plan était déjà compromis. Un vieux soldat de Gia-long, le vice-roi de Saïgon, le fit échouer complètement. Il partit pour Huê, et noblement, comme l'eût fait un chevalier chrétien, il dit à son souverain : « Comment ! nous persécuterions les maîtres européens, dont nous avons encore, à l'heure qu'il est, le riz entre les dents? Qui donc a aidé le feu roi à recouvrer ce royaume? Il paraît que Votre Majesté a bien envie de le perdre de nouveau. Les Tay-Son ont persécuté la religion et ils ont été détrônés; le roi de Pegu vient de perdre la couronne pour avoir chassé les prêtres. C'en est fait du royaume, puisque le roi ne se rappelle plus les services des missionnaires, qui nous donnaient du riz quand nous avions faim, et de la toile quand nous étions nus et que nous n'avions rien pour nous couvrir. Est-ce que le tombeau du grand maître Pierre (1) n'est pas encore au milieu de nous? Non, tant que je vivrai, le roi ne fera pas cela; que Votre Majesté fasse ce qu'elle voudra après ma mort. »

Minh-Mang ne répondit pas, le vieillard était de ceux que même un roi d'Annam écoute et ne frappe pas. Il sembla plutôt se rendre à ses conseils et laissa les missionnaires

(1) Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran.

retourner vers leurs chrétiens, mais il garda au cœur le désir de la vengeance.

Le vice-roi mourut, et bientôt, semblable à ces éclairs qui déchirent l'horizon et découvrent les menaces de la tempête, le premier grand édit de persécution fut publié le 6 janvier 1833.

III

Répétant les calomnies vieilles de dix-huit cents ans, Minh-Mang accusait les prêtres de séduire les femmes et d'arracher les yeux aux malades, traitait les chrétiens « d'hommes ignorants, stupides, incapables de discerner entre ce qui convient et ce qui ne convient pas », et il concluait par ces injonctions :

« En conséquence, nous ordonnons à tous ceux qui suivent cette religion, depuis le mandarin jusqu'au dernier du peuple, de l'abandonner sincèrement, s'ils reconnaissent et redoutent notre puissance. Nous voulons que les mandarins examinent avec soin si les chrétiens, qui se trouvent sur leur territoire, se préparent à obéir à nos ordres, et qu'ils les contraignent de fouler, en leur présence, la croix aux pieds; après quoi, ils leur feront grâce pour cette fois. Quant aux maisons du culte et aux habitations des prêtres, ils devront veiller à ce qu'elles soient entièrement rasées, et dorénavant, si quelqu'un de nos sujets est reconnu coupable de professer ces coutumes abominables, il sera puni avec la dernière rigueur, afin de détruire dans sa racine la religion perverse.

« Ceci est notre volonté. Exécutez-la. »

Cet édit ne contenait qu'une partie de la pensée du souverain qui ajouta contre les missionnaires un article

secret où se dévoile sa ruse entière, qu'il a soin d'étayer sur des principes de sagesse humaine heureusement souvent mieux employés :

« Il est bon d'ailleurs d'agir dans cette affaire avec prudence, selon la maxime qui dit : « Si tu veux détruire une « mauvaise coutume, détruis-la avec ordre et patience » ; et cette autre qui dit : « Si tu veux extirper la race des « méchants, prends la cognée et frappe à la racine. » Suivons donc le conseil des sages, pour réussir certainement dans une affaire si importante.

« Nous ordonnons à tous les gouverneurs de province et à tous nos mandarins supérieurs :

« 1° De s'occuper à instruire sérieusement leurs inférieurs, qu'ils soient mandarins, soldats ou peuple, de manière qu'ils se corrigent et abandonnent la religion perverse.

« 2° De s'informer exactement de l'emplacement des églises et des maisons de religion dans lesquelles les maîtres réunissent le peuple, et de détruire tous ces édifices sans délai.

« 3° D'arrêter les maîtres de religion, mais en ayant soin d'user plutôt de ruse que de violence ; les maîtres européens, il faut les envoyer promptement à la capitale, sous prétexte d'être employés par nous à traduire des lettres ; les maîtres du pays, vous les retiendrez au chef-lieu de vos provinces, et vous les garderez strictement, de peur qu'ils ne s'échappent ou n'aient des communications secrètes avec le peuple, ce qui maintiendrait celui-ci dans son erreur.

« Vous, préfets et gouverneurs de province, conformez-vous à notre volonté ; surtout agissez avec précaution et prudence, et veillez à n'exciter aucun trouble. C'est ainsi que vous vous rendrez dignes de notre confiance.

« Nous défendons de publier cet édit, de peur que la publicité n'amène des troubles. Dès qu'il vous sera parvenu, vous seuls devez en prendre connaissance. Obéissez. »

Cette instruction ne fut pas tenue si cachée que les missionnaires n'en eussent connaissance. Retord ne lut ni l'édit public, ni l'ordonnance secrète, il était couché sur un lit de douleur, brisé par les maladies qui accablent parfois les nouveaux débarqués.

« Quand Dieu nous éprouve, la langue chrétienne dit « qu'il nous visite ». Il visitait le missionnaire. « Durant deux mois, écrivait celui-ci à sa famille, je suis resté étendu non pas sur un lit, ni sur un grabat, mais tout simplement sur le plancher de ma cabane, luttant contre la mort, dont cependant la force de mon tempérament a été vainqueur. Je ne sais pas combien d'espèces de maladies j'ai essuyées, maux de tête affreux, épuisement de toutes mes forces, fièvre, dyssenterie, ulcère au visage (1). »

« Je suis allé jusqu'aux portes du trépas, je marchais à pas de géant, deux jours de plus me suffisaient pour franchir les confins qui séparent le temps et l'éternité. Mais Dieu a pris pitié de moi, il m'a arrêté, de sa main souveraine, sur le bord de la tombe que je voyais déjà s'entr'ouvrir (2). »

Lorsqu'il se releva, le Tonkin catholique était en feu, les ordres de Minh-Mang s'exécutaient, les fidèles démontaient pièce à pièce les églises, les maisons de prière, les couvents, les séminaires, ils enfouissaient les crucifix, les images, les statues ; puis ils prenaient la fuite à travers les montagnes ou se renfermaient dans leur village sans oser sortir.

Les missionnaires d'Annam se cachaient où ils pouvaient,

(1) Lettre à ses parents, avril 1833.
(2) Lettre à M. Chartier, 2 août 1832.

et quelques-uns furent arrêtés et jetés en prison. En Cochinchine, Gagelin fut condamné à mort et exécuté, Jaccard fut envoyé en exil dans les montagnes d'Ai-lao. La terre tremblait sous les pas des chrétiens, écrivait Retord, qui, la main encore brûlante de fièvre, ajoutait :

« Pour moi, je le dis tel que je le pense, j'ai désiré mille fois de pouvoir, comme ces zoophytes que l'on voit dans le golfe de Gascogne, être divisé sans mourir en une infinité de parties capables de former une immense armée sacerdotale, pour aller renverser dans tous ces lieux, avec le tonnerre de la parole divine, l'empire tyrannique du démon.

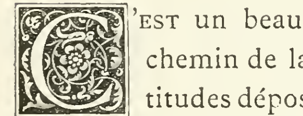
« Oh ! qu'il me tarde de me jeter au milieu des périls ! Comme mon sang bouillonne en pensant au salut du Tonkin ! »



CHAPITRE VIII

Débuts de l'apostolat. — En district à Son-Mieng. — La persécution et les mandarins. — Vive la misère ! — Le Décalogue de Minh-Mang.

I



C'EST un beau jour que celui où, parvenu à mi-chemin de la vie, tout voile levé, toutes incertitudes déposées, le front serein et le cœur à l'aise, l'homme a le secret de Dieu sur lui et asseoit sa tente où il achèvera de vivre » (1).

Retord voyait enfin luire ce beau jour; il avait 30 ans la vie apostolique s'ouvrait toute grande devant lui ; les travaux à faire étaient immenses, les périls sans nombre , toutes les forces vives de l'âme, du cœur, du corps, allaient être en jeu; mais il était fait pour le combat, il avait la bravoure, le sang-froid, l'initiative, la prudence, la persévérance, il avait la grande et grave piété qui donnait à toutes ses qualités la trempe de l'acier.

Minh-Mang jetait le gant au catholicisme, il appartenait aux missionnaires de le relever. C'était la lutte de la puissance matérielle et de la puissance spirituelle. A qui reste-

(1) Lacordaire.

rait la victoire ? Le roi et les mandarins lancèrent leurs satellites et leurs espions sur tous les chemins de l'Annam à la recherche des chrétiens et plus encore des prêtres indigènes et des missionnaires européens. A cette guerre, tantôt brutale, tantôt perfide, ceux-ci répondirent par l'habileté dans la fuite, par le courage dans les souffrances. Avant de raconter les péripéties de leur existence, jetons un coup d'œil sur l'organisation de l'Eglise qu'ils défendent.

La mission du Tonkin est divisée en districts, subdivisée en paroisses et en chrétientés. Chaque district contient trois ou quatre paroisses formées de vingt à trente chrétientés et dirigées par un prêtre indigène ; il est gouverné par un missionnaire, qui a autorité de direction et d'inspection sur les prêtres annamites. On pourrait, sauf le nom, comparer le missionnaire à un archiprêtre visiteur qui a des curés de canton pour vicaires.

Ce mode d'administration très simple et très serré a le double avantage de mettre toute la mission entre les mains des Européens, plus actifs, plus vigoureux, plus instruits que les Annamites, et de faciliter la transmission des ordres de l'Evêque. De plus, un conseil composé des délégués des chrétientés fonctionne dans chaque paroisse ; il n'est pas sans analogie avec nos conseils de fabrique, mais il jouit de pouvoirs plus étendus. Il a un président, un vice-président et un trésorier, chargés, sous la direction du curé, de veiller au bon ordre, au bien général, et d'administrer les affaires temporelles de la paroisse ; il recueille les contributions en argent ou en nature que les chrétiens s'imposent pour la construction, les réparations de l'église paroissiale et l'entretien du culte.

Si quelque différend s'élève entre chrétientés ou entre

fidèles sur des affaires particulières, ce conseil a, du consentement de tous et de par les coutumes du pays, le droit et le devoir de régler la question à l'amiable, s'il est possible.

Chaque chrétienté a également à sa tête un notable âgé et honnête, qui doit avoir l'œil sur tout ce qui se passe et faire valoir les champs que la chrétienté consacre à l'église. Le principal devoir de ce notable, que l'on appelle *Ong Trùm*, est de s'informer des malades et d'aller chercher le prêtre pour leur administrer les sacrements.

Son-Mieng fut confié à M. Retord, district très vaste, qui s'étendait depuis les portes de Ha-noï et le fleuve Rouge jusqu'aux montagnes naissantes de My-luong : il comprenait les paroisses actuelles de Ke-tru, Ke-sai et Ke-loi et renfermait plus de dix mille catholiques.

La persécution y régnait comme partout et l'espionnage y était à l'ordre du jour. « Naturellement, on avait peur surtout des mandarins, espèce de brigands illustres, les plus dangereux de tous ; ils ont partout leurs hommes ; tantôt ce sont des émissaires secrets habillés en mendiants, qui parcourent les villages, examinant s'ils n'apercevront point quelque signe de la religion de Jésus, écoutant s'ils n'entendront point réciter quelques prières ; tantôt ce sont des huissiers qui viennent exiger le paiement des impôts et dont les regards plus que profanes sont aussi très à craindre ; souvent ce sont des régiments de soldats qui vont à la recherche des voleurs ou des ennemis. »

En face des mandarins, les chrétiens se faisaient tout petits et s'efforçaient, pour ne pas être arrêtés, de gagner les chefs de canton, les chefs de village, les satellites.

L'argent était leur grand argument, il sonnait toujours juste, mais il fallait le renouveler souvent. « Les manda-

rins aiment l'argent et n'aiment que cela, disait le nouveau missionnaire; en extorquer de toutes les manières, c'est là leur métier ordinaire; pourvu qu'on leur en donne beaucoup, on est soudain sans crime à leurs yeux, mais ce n'est pas pour longtemps. Avec de l'argent on enchante, on endort pour quelques jours seulement ce monstre persécuteur; bientôt il se réveille plus furieux que jamais et hurle de nouveau : la mort ou de l'argent! »

Lorsque les fidèles étaient ruinés, ils devaient se résigner à l'alternative de fuir ou d'être emprisonnés. D'aucuns fuyaient, d'autres préféraient la prison : ils s'y montraient ordinairement braves et confessaient le nom de Jésus-Christ dans les supplices et parfois dans la mort.

Les moins soupçonnés ou les plus vaillants offraient un asile au missionnaire. Ils venaient le chercher de nuit, ils le conduisaient à pied ou en barque, par des sentiers écartés ou de petits arroyos perdus, tremblants au moindre bruit, prêts à la première alerte à se jeter dans la rivière ou dans les champs de cotonniers. Pendant ce temps, des enfants, moins compromettants que des hommes, étaient postés le long du chemin ou à l'entrée du village et faisaient le guet. Quand l'apôtre était arrivé, on l'enfermait bien vite dans une chambre retirée, entre deux cloisons; on lui préparait à la hâte un abri plus sûr encore, en creusant dans le jardin une fosse, dont on recouvrait l'ouverture de broussailles. C'étaient les jours héroïques, ceux qu'avaient connus les prêtres de la primitive Eglise, seulement les catacombes n'étaient plus creusées dans ces pierres blanches ou brunes du sol de Rome, elles l'étaient dans les boues du Tonkin.

Le proscrit demeurait plus ou moins longtemps dans

chaque asile, selon la surveillance exercée et les craintes conçues, tantôt une nuit, tantôt plusieurs semaines.

Quatre mois après son arrivée à Son-Mieng, Retord avait déjà habité huit à dix refuges. Il le disait gaiement et pieusement, car ces deux sentiments s'unissent toujours chez lui, étoiles brillantes et gracieuses qui n'apparaissent jamais l'une sans l'autre.

« L'ami lyonnais est dans un trou, environ depuis un mois. Toutes ces belles et grandes fêtes de Noël, il les a passées seul avec ses deux domestiques, dans une petite et vieille cabane, dont le principal mérite est de lui donner toute liberté d'étudier l'astronomie, à travers les lucarnes de son toit délabré, sans qu'il ait besoin de quitter la natte sur laquelle il est couché.

« Au milieu de mes misères, j'ai le bonheur de pouvoir tous les jours adorer de bien près le bon Jésus, qui tous les matins, longtemps avant l'aurore, descend dans ma cabane ; quelques Annamites, aussi simples que les bergers, lui rendent leurs devoirs, et un pauvre missionnaire qui n'est point roi, qui n'est point mage, mais qui est aussi venu de bien loin, lui offre le sacrifice de sa vie. »

II

Aucun prêtre du Tonkin n'était mieux partagé. Rouge, le compagnon de route de Retord, était dans une caverne obscure de 4 pieds et demi de large et de 9 de long. Il n'y resta pas longtemps, en 7 jours, il changea cinq fois de demeure, et vit, pendant 34 heures, soixante soldats errer autour de son refuge.

Un compatriote de Retord, récemment arrivé au Tonkin, Charrier, écrivait :

« Depuis cinq à six jours, nouvelles sur nouvelles ; le mandarin, chef du *Phu*, veut bloquer les environs, pour saisir un homme que vous connaissez bien et qu'il n'aime guère : il a su qui j'étais, dit-il, et il en veut à ma peau. Je ne suis ici qu'à la pointe de l'épée, et absolument parce que je ne sais où aller. J'attends tout de la Providence : j'ai cependant envoyé un de mes hommes à la découverte ; si je trouve un trou, je m'y mettrai. »

Quatre cent cinquante hommes entourèrent Vinh-tri, où était caché Mgr Havard, et passèrent à deux pas de lui.

« Telle est la vie des missionnaires, s'écriait le P. Retord, comme les pèlerins, ils sont sans cesse en voyage ; comme les patriarches, aujourd'hui ils plantent leur tente ici, demain ils la plient pour aller la poser ailleurs ; enfin, comme Jésus leur maître, ils peuvent dire : Les oiseaux ont leurs nids, et les renards leurs tanières ; mais nous, nous n'avons pas où reposer nos têtes. Cependant ce genre de vie a des charmes pour moi. Vivent les misères et les croix ! trêve avec les plaisirs du monde : c'est là ma devise favorite.

« Oui, que toutes les heures de ma vie soient tristes et pleines d'afflictions, peu m'importe, pourvu que l'instant de mon dernier soupir soit doux et favorable.

« Ne croyez cependant pas, cher confrère, que nos misères soient extraordinaires : il est vrai, le calice qu'il faut boire est amer en lui-même, mais Jésus et Marie y répandent souvent avec abondance le lait et le miel ; parmi les épines dont notre carrière est semée, il y a toujours quelques belles roses spirituelles. »

Vivent les misères et les croix ! c'est la première fois que

cette parole glisse sous sa plume, elle y reviendra souvent; il l'aimera jusqu'à en faire sa devise d'évêque, jusqu'à la chanter avec enthousiasme :

Comme jadis Virgile,
Du printemps chantez les bienfaits ;
Moi, je choisis, pour exercer ma rime,
Un sujet plus sublime :
C'est la misère et ses divins attraits.

Je verrai l'Univers comme un songe éphémère
Comme une ombre légère,
S'enfuir dans la nuit du néant,
Je te le jure, ô charmante misère,
A mon heure dernière,
En ton honneur, j'entonnerai des chants.

Arrière! ô plaisir insultant!
Pour moi, les seuls objets capables de me plaire,
M'attendent au Calvaire,
Près des pieds de Jésus souffrant.
Car de la mort les plus cruels supplices
Font toutes mes délices :
Souffrir, pour moi, c'est être triomphant.

Avec les peines, cet amour de la souffrance s'accroît et s'échauffe :

« Je commence à être familiarisé avec la misère, désormais je l'ai prise pour mon épouse ; jusqu'à la mort je pense vivre avec elle, et voilà pourquoi je ne la crains plus. »

Lorsqu'on entre dans l'église basse d'Assise, on s'arrête, saisi d'admiration et de pieux respect, devant une grande fresque de la voûte. Le Christ est debout, avec ce calme radieux qui illuminait sa face divine pendant les quarante derniers jours de sa vie sur la terre : il présente à l'humble François la main d'une jeune fille, et François met au doigt de la vierge l'anneau nuptial, gage d'une éternelle alliance.

Cette belle fiancée est couronnée de roses et de lumière; ses yeux sont doux et sa bouche riante, mais son vêtement

est grossier et en lambeaux; ses pieds sont déchirés et sanglants. Elle marche dans les épines et sur les cailloux aigus d'un chemin âpre et difficile. Les enfants du siècle l'outragent; ils lui jettent des pierres avec des injures, ils l'accablent de malédictions et de coups... C'est la très sainte pauvreté chrétienne...

Lorsqu'on élèvera, à Son-Mieng, une de ces belles églises orgueil du chrétien d'Extrême-Orient, je voudrais qu'à l'exemple des Franciscains d'Assise, les Missionnaires du Tonkin fissent peindre une fresque qui représenterait l'alliance de leur grand évêque Retord avec la misère ennoblie par l'amour de Dieu.

III

Que pouvait Minh-Mang contre de tels hommes ?

Il n'omettait rien cependant pour s'assurer la victoire. Le 15 juillet 1834, il publia une instruction royale assez longue et qui paraît être l'exposé de son système religieux. Il la divisa, comme le Décalogue qu'il connaissait, en 10 articles. Il la bourra d'idées philosophiques empruntées aux Chinois, et qui ne manquent ni de vérité ni de sagesse, d'opinions religieuses fausses que ne renieraient pas nos déistes, et, naturellement, d'injures contre le catholicisme.

Le P. Retord en envoya la traduction à ses amis de France. Le premier article : *De la Condition Humaine*, n'est guère qu'un commentaire de rhétorique sur cette idée émise au commencement de la pièce :

« O hommes, la nature de la condition humaine, c'est ce qu'il faut d'abord connaître : relation politique entre le prince et les peuples ; union de sang entre les parents et



MISSIONNAIRES ET INDIGÈNES DU TONKIN

les enfants ; distinction de famille entre les époux, ordre de naissance entre les frères, confiance mutuelle entre les amis ; telle est cette grande condition humaine dont la claire connaissance fait la religion de l'homme. »

Le second article : *De la Droiture du Cœur*, est plus intéressant ; il pénètre dans le vif de la philosophie qu'avait adoptée Minh-Mang, du moins pour l'enseigner, car s'il fallait se servir de cet article comme d'une loi pour le juger, la sentence serait une condamnation sans appel.

« Oui, le cœur c'est tout l'homme ; s'il est droit, mille biens en jaillissent comme d'une source ; sinon, il devient le foyer de cent maux et il conviendrait d'être inattentif sur lui.

« Le grand empereur des cieux a imprimé, dans le cœur de tous, la religion naturelle : l'humanité, la justice, l'urbanité, la prudence, la fidélité, voilà en quoi elle consiste. C'est sur ces grands et sublimes principes que repose toute la vie humaine.

« Mon désir est que tous les citoyens de mes Etats aient toujours le cœur bon, car quoique les situations de chacun ne soient pas les mêmes, tous cependant se réunissent dans la recherche du bien. Que le riche donc ne soit point orgueilleux et arrogant, que le pauvre ne s'abandonne point au brigandage et à la félonie, qu'il n'ambitionne pas des richesses au-dessus de son rang, se consumant dans l'esprit du mal pour les acquérir. »

Le royal éducateur recommandait ensuite l'économie, les bonnes mœurs, l'instruction des inférieurs, l'attachement aux études.

Il attaquait ouvertement la religion chrétienne, « assemblage de faussetés auxquelles il ne faut point se laisser prendre ; elle est de toutes la plus déraisonnable et la plus

immorale, car hommes et femmes y vivent dans un mélange confus, semblables aux animaux, commettent le crime à l'envi, sèment partout la désunion, se jettent stupidement dans les supplices de mort, détruisent le véritable enseignement et nuisent à la nature humaine. On ne doit point croire à une telle religion. Que ceux qui font état de parcourir le pays pour la préconiser l'abandonnent au plus tôt. »

Il promettait à la chasteté des femmes et des jeunes filles cette singulière récompense : « Peut-être leur établirai-je un asile particulier, peut-être leur donnerai-je un cadre où leurs noms seront écrits, afin que cela serve aux autres d'exhortations à suivre leur exemple. »

IV

Retord trouvait étrange ce prédicateur couronné qui pratiquait si mal ses enseignements. Dans son indignation qui déborde, il met en regard les actes du roi et ses conseils, et il se sert de ce décalogue comme d'un repoussoir pour tracer le portrait de Minh-Mang.

Le portrait est sombre et dur, sans doute parce qu'il reproduit exactement le modèle :

« N'est-il pas curieux de l'entendre prêcher la pratique de toutes les vertus, lui, le plus grand scélérat du royaume, de l'entendre commander la sobriété dans la table, lui qui s'enivre à chaque instant ; de l'entendre exhorter le peuple à la répression des passions impures, lui qui n'a que 700 femmes d'où lui sont nés 125 enfants actuellement vivants, sans compter ceux qui sont morts ; de l'entendre dire que le riche ne doit point opprimer le pauvre, le fort écraser le faible, lui qui écrase tout son

royaume sous une tyrannie de fer, qui sème partout la misère et la mort ; de l'entendre déclamer contre les marchands, lui qui veut le monopole du commerce, qui accapare par toutes les voies possibles les richesses de son peuple pour nourrir ses femmes, bâtir des palais à ses enfants ; de l'entendre vanter la droiture de cœur, lui, le fourbe par excellence, qui n'agit que par ruse, ne parle que par amphibologie ; de l'entendre préconiser la libéralité à faire le bien, lui qui ne fait que le mal aux pauvres chrétiens, les plus fidèles de ses sujets, qui calomnie les prêtres à la face du monde.

« Ingrat ! il ne se rappelle pas que, sans le secours des missionnaires, son père serait mort de faim en errant dans les îles de la mer de Cochinchine. Serait-il roi sans les secours que Mgr d'Adran donna à son père pour vaincre les Tay-son ? »

L'instruction royale produisit peu d'effets : dans les villages chrétiens, les fidèles ne s'en occupèrent point ; dans les communes complètement païennes, « elle dormit sur un lit de poussière » ; dans les villages mixtes seulement, elle causa des ennuis.

A Ke-voi, les païens forcèrent les catholiques à aller chercher le Décalogue, chez le mandarin de l'arrondissement, avec le palanquin dont on se servait, en temps de paix, pour porter processionnellement la statue de la sainte Vierge.

A Bang-so, ils enfermèrent l'exemplaire du Décalogue dans un calice qu'ils avaient volé, le placèrent sur un autel entouré de cierges allumés et de bâtons d'encens, et, le bambou à la main, prêts à frapper, obligèrent les fidèles à se prosterner devant le décret royal.

Ailleurs, ils exigèrent des catholiques l'assistance régu-

lière à la lecture qu'ils en firent deux fois par mois. Ceux-là étaient plus royalistes que le roi, car Minh-Mang n'avait ordonné cette lecture que quatre fois par an.

Tel fut le début de Retord au Tonkin : la maladie et les misères de la persécution. La maladie passa, la misère devint sa compagne assidue. Il ne la repoussa jamais, il la rechercha au contraire et la célébra malgré le poids dont elle oppresse le cœur et l'âme ; à cause de Jésus, le divin Crucifié, il l'aima passionnément et « l'amour ne sent jamais le fardeau, ne recule devant aucun labeur, embrasse plus qu'il ne peut et ne trouve rien impossible » (1).

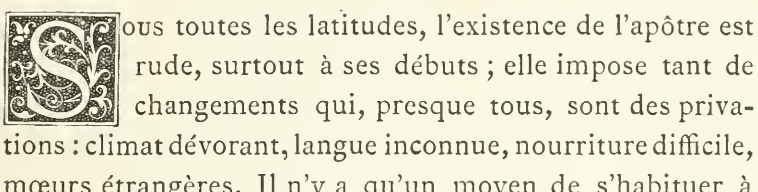
(1) Imit. Liv. 3, ch. 5.



CHAPITRE IX

Les débuts d'une carrière apostolique. — « J'ai oublié le Français ». — Les plaisirs d'un apôtre. — Comment les Annamites ont appris à aimer la France. — Conversions d'un vieillard, d'un lettré, de plusieurs familles. — La reconnaissance. — Retord à ses filles spirituelles de Lyon.

I



Sous toutes les latitudes, l'existence de l'apôtre est rude, surtout à ses débuts ; elle impose tant de changements qui, presque tous, sont des privations : climat dévorant, langue inconnue, nourriture difficile, mœurs étrangères. Il n'y a qu'un moyen de s'habituer à tout et pour toujours, c'est de s'y habituer très vite en s'y jetant à corps perdu, ou mieux à plein cœur ; il faut se donner sans réserve à cette vie, en comprendre les jouissances qui sont grandes, en supporter les déboires bravement et sans trop les analyser. Retord fut de ceux qui prennent la carrière apostolique par ce côté, le véritable ; il ne s'arrêta pas à contempler les défauts des Annamites ou l'étrangeté de leurs habitudes ; il n'ignorait pas que l'homme n'a qu'un rayon visuel restreint et que s'il regarde les défauts il ne voit guère les qualités.

Il se plia de suite aux coutumes, il se plongea dans l'étude

de la langue, dans les travaux du ministère, il écouta les longues causeries de ses néophytes, démêlant aisément ce qui les frappe et les touche, s'intéressant à leurs besoins, à leurs peines et à leurs joies ; il concentra si bien ses facultés dans ce labeur qu'il en arriva à oublier quelque peu sa langue maternelle.

En 1834, Mgr Havard, en tournée pastorale, arriva à Son-Mieng où l'attendait notre missionnaire. Une singulière circonstance signala leur entrevue, « l'ardent Lyonnais était devenu muet ».

« Eh ! comment, cher confrère, lui dit l'Évêque, êtes-vous donc fâché de me voir ? Pourquoi ne répondez-vous rien ? »

Et lui de demeurer silencieux ; cependant son embarras perçait de toute part.

« Mais parlez donc, pourquoi gardez-vous le silence ? »

Enfin, au bout de quelques instants, il prononce ces quatre mots, assez mal articulés : « J'ai oublié le français. »

Le souvenir lui en revint vite, mais le fait prouve sa complète absorption dans la vie annamite. Il aimait cette existence, en effet, non seulement parce qu'elle était le devoir, mais aussi parce qu'il y trouvait des charmes ; le cœur et l'esprit s'unissaient à l'âme pour le faire jouir des nouveautés qu'il voyait, des événements auxquels il était mêlé, même des périls qu'il courait. « Pour faire quelque chose de grand, disait Mgr de Ségur, il faut avoir une passion au cœur. » Et la passion prend l'homme tout entier, ce que le sang y dépose et ce que la grâce y développe. Retord avait la passion du Tonkin et de l'apostolat, on le sent dans ses descriptions enthousiastes. Sa parole, alerte et vigoureuse, a tous les accents de la vérité, la rhétorique est loin, et si maintenant il lui fallait recomposer son

élégie « sur la terre étrangère », sans doute l'inspiration viendrait lentement ou plutôt elle serait autre. Quand l'homme célèbre la souffrance et épouse la misère, il ne sait plus se plaindre ni gémir ; tout lui sourit et il sourit à tout.

II

Lisez ces pages sur les plaisirs du Tonkin, et voyez combien le dévouement et la générosité du prêtre y brille, combien l'ardeur et la vaillance du missionnaire y resplendissent.

Plus d'un historiographe lui a emprunté cette lettre pour rendre les sentiments de son héros, lui seul l'a écrite, peut-être parce que seul il en éprouvait avec cette acuité les nobles et saintes impressions.

Elle est adressée à une pieuse chrétienne de Lyon, une de celles dont il avait été le confident et le directeur.

« Je vous dirai mes plaisirs, bien différents de ceux que recherche le monde, et que je n'échangerais pas avec les siens.

« Vous êtes sans doute étonnée que je me propose de vous parler de mes plaisirs : Eh ! de quels plaisirs pouvez-vous jouir, me direz-vous, si loin de votre patrie, sur un sol insalubre, dans un royaume païen, peuplé de voleurs et de malheureux, gouverné par un cruel tyran ; parmi des hommes dont les mœurs et les coutumes sont si différentes des vôtres, dans un temps de persécution sanglante, sous le soleil brûlant de la zone torride ? encore une fois, quels peuvent être vos plaisirs ? »

La réponse est facile, ses plaisirs sont tous les actes de son apostolat ; ce sont ses courses apostoliques dont il dit :

« Qu'elles sont belles ! Tantôt, semblable à un gros mandarin, je les fais mollement couché dans un filet recouvert d'une belle natte et porté par deux Annamites. Dans ce filet et sous cette natte, l'œil du méchant ne peut me voir.

« Tantôt, heureux héritier de la barque de Pierre, je voyage sur les eaux des fleuves, qui sont très beaux ici et en très grand nombre, grâce à des inondations qui, pendant plus de quatre mois, couvrent entièrement le pays.

« Les païens, qui me voient voguer dans ma pauvre petite nacelle, croient que je vais comme eux à la pêche des poissons, quand je vais à celle des hommes.

« Le plus souvent, c'est à pied que je fais mes courses. Figurez-vous un individu dont la taille est de cinq à six pouces plus haute que celle de tous ceux qui l'environnent, une longue barbe cache presque son visage, un large turban enveloppe sa tête et un large chapeau de paille la couvre en entier ; ses larges habits, d'une forme toute singulière, sont relevés jusqu'aux genoux ; ses pieds sont nus et sa main est armée d'un gros et noueux bâton : le voilà qui s'avance précédé d'une douzaine d'hommes armés de longues perches de bambous ; car c'est ainsi qu'il faut en user pour ne pas s'exposer à tomber entre les mains des brigands qui pullulent sur cette malheureuse terre annamite. »

Il relève ces expéditions par le souvenir des voyages de Jésus à travers la Palestine et la Samarie ; il puise dans la vision des apôtres, ses prédécesseurs, un sentiment de confiance qui double son bonheur, et puis, se comparant à eux avec une humilité qui ne manque pas de grandeur, il ajoute :

« Je suis là, il est vrai, comme un roseau fragile au

milieu des cèdres majestueux du Liban ; mais enfin j'y suis, ma place est marquée et mon nom écrit au milieu de tous ces prédicateurs de la bonne et grande nouvelle. »

Arrivé à la station chrétienne, il est accueilli par les fidèles qui se groupent autour de lui, le saluent, lui offrent les présents de leur pauvreté, du bétel, de l'arec, du thé. On cause, « je leur raconte des histoires sur la France ; je leur dis combien est grand dans ce pays le nombre d'évêques et de prêtres, comme les églises sont hautes, ont de belles colonnes et de pesantes voûtes en pierre ; je leur parle de la multitude d'autels qui se trouvent dans ces églises, de leurs grosses cloches, du chant majestueux des offices, etc.; je n'oublie pas les pieux fidèles qui font l'aumône aux missions, qui leur envoient des chapelets, des croix et des médailles, et je rappelle aussi combien nous sommes obligés de prier Dieu pour eux.

« Ces braves gens sont enchantés de mes histoires ; ils se disent entre eux : « Il paraît qu'on est bien heureux dans ce pays, puisque la religion s'y exerce si solennellement. » Hélas ! ils ne se doutent point que je ne lève devant leurs yeux qu'un coin du voile, celui qui cache le beau côté ; mais cette partie qui dérobe à leurs regards les œuvres de crime et de mort de vos savants impies, je la laisse abaissée pour eux, comme elle devrait l'être pour toutes les générations. »

C'est dans ces entretiens que les Annamites ont appris à connaître et à aimer la France. Elle leur apparaissait si bonne, représentée par ceux à qui ils donnent le nom de Pères et qu'ils trouvent à chaque instant prêts à se dévouer pour eux !

Ils se sont longtemps imaginé que tous les Français ressemblaient aux missionnaires ; aux premiers jours de la

conquête de la Basse-Cochinchine, on voyait des indigènes venir trouver des officiers, dire leurs ennuis ou leurs espérances, demander des secours comme ils l'eussent fait à un prêtre; des païens apportaient même leurs enfants à baptiser.

« Nous, nous sommes trop vieux pour changer de religion, disaient-ils, mais voici nos enfants, ils seront catholiques comme vous. »

Peut-être n'était-il pas nécessaire d'être grand clerc pour comprendre l'avantage que notre pays retirerait de ces dispositions; l'a-t-on compris? Le comprend-on mieux aujourd'hui?

Sous couleur de liberté, ne rejette-t-on pas quelquefois des forces considérables? Sous prétexte d'équité, n'a-t-on jamais aidé les tyrans contre les victimes? L'antiquité représentait la justice avec un bandeau sur les yeux, je voudrais que la justice moderne ouvrît les yeux très grands.

III

Les plaisirs des voyages, des réceptions, des conversations, ne font qu'effleurer l'épiderme, la joie de la conversion des pécheurs et des infidèles atteint l'être dans ses profondeurs, parce qu'elle est directement et absolument l'œuvre suprême de l'apôtre, partant, son grand bonheur.

« Quel plaisir d'en pouvoir convertir quelques-uns! plaisir plus grand que celui du chasseur qui, après avoir franchi les montagnes et traversé les forêts, abat enfin la proie qu'il poursuivait avec tant d'ardeur; plus pur que celui du conquérant qui renverse une citadelle longtemps assiégée, ou qui prend une ville d'assaut! On voit aussi

assez souvent quelques chefs de voleurs, ou bien quelques victimes du monde, qui, après avoir couru longtemps à travers les lieux âpres et désolés du crime, viennent se reposer, comme Augustin, dans la mélodie intérieure et ravissante de notre sainte religion.

« Ne vous scandalisez point de m'entendre dire qu'il y a des pécheurs parmi nos chrétiens; comment en serait-il autrement, étant si destitués de secours spirituels, et en si mauvaise compagnie qu'ils le sont? Mais ce n'est que le petit nombre dont la conduite est répréhensible, la masse, comparée à celle des païens, présente un spectacle qui fait clairement comprendre combien la vraie foi change les hommes, combien elle est utile au genre humain, même pour cette vie présente. »

Au milieu même des persécutions, des païens bravaient le péril pour embrasser le catholicisme. Dans sa paroisse, Retord connaissait un vieillard septuagénaire et très malade, il lui envoya son catéchiste afin d'essayer de le convertir. Celui-ci se présente, s'informe de la santé, offre des remèdes, dit qu'il vient de la part du prêtre européen dont il fait l'éloge. Le vieillard écoute, il remercie. Le catéchiste parle de religion; son interlocuteur ne soulevant pas d'objection, il continue, il insiste et le vieillard lui répond: « Revenez demain ». Le lendemain, il retourne et confère le saint baptême. Les deux fils du moribond, ses belles-filles, ses petits-enfants suivent son exemple. C'est une dizaine d'âmes sauvées.

Une autre conversion lui fut également une douce joie. Un lettré entend parler du catholicisme, il l'étudie, le trouve beau et veut l'embrasser, mais sa famille s'oppose à son dessein. Préférant à tout la vérité, il quitte les siens et se réfugie dans une chrétienté où il se fait maître d'école

pour vivre. Deux de ses élèves l'interrogent sur la foi, il les instruit, ceux-ci catéchisent leurs parents et tous reçoivent le sacrement de la régénération.

Minh-Mang pouvait lancer ses édits, emprisonner les fidèles, forcer les missionnaires à s'enfuir dans les forêts, à s'ensevelir dans des endroits obscurs, la grâce faisait son œuvre. Dieu veut la liberté de son Eglise, mais il a pour l'obtenir des moyens à lui seul connus. Il ne révèle pas sa puissance à tous les rois comme il le fit à Constantin, il s'insinue dans leurs Etats par les plus humbles de leurs sujets et devant leur nombre il faut bien un jour que la tyrannie s'incline.

Ces baptêmes, ces communions n'étaient relevés d'aucune splendeur : « Nous faisons la mission bien simplement, sans pompe, sans appareil, sans chant, sans cérémonie. Nous logeons dans une cabane, notre église est aussi une cabane appartenant à des chrétiens. Et voilà tout ».

Cependant il y avait des fêtes, de petites fêtes hélas ! qui se célébraient la nuit, comme dans les catacombes, parfois c'était la bénédiction d'un village.

« J'ai déjà fait deux bénédictions de ce genre. La première fois j'étais monté sur une barque, en surplis et en bonnet carré ; je fis le tour du village, et le bénis solennellement aux quatre points cardinaux. L'aurore commençait à paraître; une vingtaines de barques escortaient la mienne; tout était tranquille dans la nature, excepté le zéphir qui s'agitait dans les airs, et y répandait une agréable fraîcheur. La seconde fois, je fis cette bénédiction pendant la nuit : tout le village, chantant à demi-voix les litanies des Saints et celles de la sainte Vierge, marchait à ma suite, à la lueur d'un grand nombre de torches enflammées. Alors je bénis

les maisons, l'eau du puits, et les buffles attachés près du chemin. »

Un autre jour ou plutôt une autre nuit, il célébra solennellement une messe de morts.

« Deux de mes catéchistes faisaient acolytes, trois autres, revêtus de chapes, chantaient au pupitre; seize cierges brûlaient sur le catafalque ; les fidèles des environs étaient venus en foule, dès la veille, pour y assister. Si vous saviez comme je fis retentir ma voix, quel bonheur c'était pour moi de pouvoir chanter sans contrainte les louanges du Seigneur ! »

Tels étaient ses plaisirs, dont l'énumération se termine par un hymne d'actions de grâces, car c'est toujours l'action de grâces qui jaillit de ses lèvres. Il est de ces natures fortes et loyales à qui la reconnaissance est facile; elles savent recevoir parce qu'elles savent donner.

« Oh ! que le Seigneur est donc bon ! que sa Providence est admirable ! Que les enfants de la terre s'attachent à ce monceau de boue, qu'ils se disputent à l'envi quelques grains de sable ; pour moi, je ne veux que vous, ô mon Dieu ! et je me tiens content de la part que vous m'avez assignée. Prêcher l'Evangile aux pauvres, courir de cabane en cabane sur les pas de Jésus ; oh ! que ce ministère est beau ! A d'autres le pénible état de faire retentir la parole sainte à l'oreille des grands, de la prêcher sous la voûte résonnante des basiliques riches et superbes, entourés d'un auditoire illustre et nombreux ; mais à nous la gloire de catéchiser le pauvre et l'ignorant sous sa case de paille. Que d'autres parcourent solennellement les provinces, précédés par la renommée qui proclame leur arrivée ; pour nous, notre honneur est de passer inaperçus dans les empires où le démon règne tyrannique-

ment, de ruiner sourdement son pouvoir en lui enlevant ses sujets. »

IV

Le salut des chrétiens d'Annam est sa grande préoccupation. Il n'oublie pas cependant les âmes qui, pendant son vicariat de Lyon, se sont confiées à lui ; il les suit d'un regard attentif, presque inquiet, il les exhorte et les encourage.

Dans des lettres, que de pieuses chrétiennes ont conservées comme on conserve des reliques saintes et chéries, on peut lire les conseils qu'il donne, usant du langage familier d'autrefois, avec une onction qui n'exclut ni la vigueur ni l'entrain.

A l'une d'elles, devenue religieuse et missionnaire, il disait :

« Courage, ma chère fille, soyez toujours bien détachée de vous-même et de tout, soyez ferme dans votre carrière ; plus de regard vers la France, regardez le ciel, cela vous suffit. Adieu dans le cœur de Marie, je vous écrirais un volume que je ne pourrais vous dire tout ce qui est dans mon cœur ni rassasier votre désir de lire les paroles de votre P. Retord ; puissent ces deux mots vous rappeler ce que je vous ai dit si souvent, en tout et partout, Dieu seul et toujours Dieu seul, adieu ! adieu ! »

A une autre dont il connaît l'ardeur, il se contente de ces mots significatifs : « Il faut poursuivre les âmes, chère Sophie, sans relâche, c'est le seul moyen de les arracher à la gueule du lion infernal. »

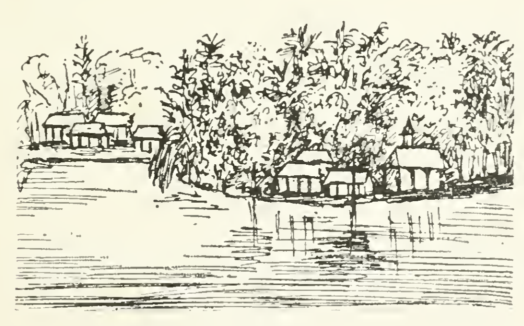
A une troisième, Euphrosine T... : « Ne craignez pas le démon, tuez-le à coups de croix et de patience, combattez

vaillamment comme un bon soldat et vous aurez aussi un jour votre petite couronne de gloire, votre petite croix d'honneur. »

En vérité, ce proscrit qui, caché dans une cabane, en butte à la misère et à la persécution, trouvait ces accents de piété, avait-il bien le droit de dire de lui-même :

« Quant à l'âme, ce pauvre père Retord est vraiment malheureux, il est dépourvu de presque tous les secours spirituels dans lesquels vous nagez à Lyon ; sermons, bons livres, bons exemples, belles cérémonies, tout lui manque.

« Aussi son âme est-elle sèche et aride comme une terre brûlée par le soleil ; elle est tiède et languissante comme une fleur à demi fanée ; elle se traîne, tombe et retombe dans le chemin de la vertu et recule plus qu'elle n'avance. Ah ! priez donc bien pour votre ancien père qu'il ne manque point la porte du ciel après avoir fait un si grand détour pour la rencontrer. »



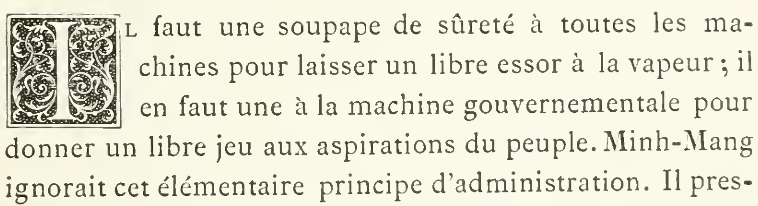
PAYSAGE TONKINOIS
(Fac-simile d'un dessin indigène.)



CHAPITRE X

Révoltes au Tonkin et en Cochinchine. — Martyre de M. Marchand. — Confession royale. — Un nouvel édit de persécution (janvier 1836). — Retord forme ses chrétiens à la bataille. — Les Exceptions. — La tactique des faibles qui veulent être forts. — Un prêtre indigène sous l'autel, en prison, en liberté. — Dans la tombe. — Des fleurs sur une tombe. — Appel aux braves.

I



Il faut une soupape de sûreté à toutes les machines pour laisser un libre essor à la vapeur ; il en faut une à la machine gouvernementale pour donner un libre jeu aux aspirations du peuple. Minh-Mang ignorait cet élémentaire principe d'administration. Il pressurait ses sujets avec une impitoyable dureté.

La compression amena l'éclatement, c'est-à-dire des révoltes. La guerre civile désola les provinces septentrionales du Tonkin où les partisans de l'antique dynastie des Lê s'agitaient, voulant faire remonter cette famille sur le trône ; les tribus laotiennes se soulevèrent le long des frontières occidentales. Les deux rébellions furent comprimées et leurs chefs mis à mort. Une troisième révolte plus sérieuse se déclara en Basse Cochinchine.

Le Tonkin et la Cochinchine ont été politiquement

séparés en fait, mais non en droit, pendant plusieurs siècles. Par les victoires qu'il remporta, grâce aux Français, Gia-long réunit de nouveau dans une seule maïn le gouvernement de ces deux pays. Minh-Mang hérita du royaume qu'avait gouverné son père, aussi tous les événements qui, pendant son règne, ébranlèrent la Cochinchine, eurent leur contre-coup au Tonkin.

Une infamie royale fut la cause de cette troisième rébellion. Minh-Mang outragea la mémoire de l'ancien vice-roi de Saïgon, un des plus vaillants capitaines de Gia-long et le défenseur des missionnaires. Pour se venger de l'opposition qu'il lui avait faite lors de l'arrestation des prêtres européens, le souverain ordonna de mettre sa tombe à la cangue et de la battre de cent coups de verges, peine odieuse dans un pays où le respect des morts est porté si loin.

Les officiers du vice-roi prirent les armes pour venger l'injure faite à leur maître. La révolte s'étendit rapidement, et la Basse Cochinchine tomba au pouvoir de Khôi le chef des rebelles, qui prit le titre de Nguyên-Soai, généralissime des armées.

Khôi était païen et n'avait aucune intention de se convertir au catholicisme : mais, par politique, il prit le contre-pied de la conduite de Minh-Mang. Il offrit sa protection aux catholiques, il voulut même avoir un missionnaire près de lui, fit enlever M. Marchand de sa paroisse, et l'enferma dans la citadelle de Saïgon qui bientôt fut assiégée.

Le roi avait envoyé ses meilleures troupes pour prendre cette ville, quartier général des rebelles. Le siège dura deux ans et demi. Enfin le 8 septembre 1835, l'armée royale entra victorieuse dans les forts. Marchand fut emmené à Hué, capitale de l'Annam.



MARTYRE DU VÉNÉRABLE MARCHAND
(Extrait des *Missions catholiques.*)

Minh-Mang choisit pour le faire mourir le plus cruel supplice du code annamite : les cent plaies.

Lorsqu'on visite, au séminaire des Missions Etrangères, la Salle des Martyrs, on voit parmi les peintures appendues au mur, le tableau qui représente, sans art et sans perspective, mais avec une terrible réalité, la mort du missionnaire.

Marchand est attaché à un poteau, il est nu, couvert de plaies, levant les yeux au ciel avec une suprême expression de souffrance. A ses côtés, des bourreaux, armés de couteaux et de tenailles froides ou rougies au feu, déchirent ses membres, et taillent dans sa chair vive. Pour obéir à l'ordre du roi, ils devaient lui faire cent blessures, mais avant l'exécution complète, la nature épuisée succomba et l'âme du martyr s'envola vers Dieu, le 30 novembre 1835.

La tête fut tranchée et promenée à travers tout le royaume. « Quand elle passa dans notre paroisse, écrit Retord, un frisson glacé saisit tous les cœurs. »

Les chefs de la rébellion subirent le même sort. Cependant la vengeance de Minh-Mang n'était pas satisfaite et ses craintes n'étaient pas calmées. Il envoya des espions au Tonkin rechercher les parents des rebelles jusqu'à la troisième génération.

Missionnaires et chrétiens, ignorant le but de ces perquisitions, tremblèrent de voir s'élever une nouvelle persécution, et ne se rassurèrent qu'après avoir appris de source certaine qu'ils n'étaient pas directement menacés. Cette sorte d'accalmie fut signalée par une confession publique de Minh-Mang. A l'exemple des empereurs de Chine et des rois ses prédécesseurs, il s'humilia devant son peuple en faisant l'aveu de ses fautes.

La Fontaine a quelque part un apologue qui rappelle

cette comédie royale. Le lion y joue le rôle du roi d'Annam.

Sa Majesté Très Païenne, comme l'appellent les missionnaires, en s'accusant d'avoir irrité le ciel, avait grand soin de ne pas mettre le doigt sur la plaie, elle avouait ses peccadilles, mais ne disait mot de sa tyrannie, de ses injustices et de ses cruautés, surtout elle se gardait d'examiner sa conduite envers les chrétiens. Avoir versé le sang des saints ne lui paraissait pas l'occasion du plus léger scrupule.

II

La trêve religieuse ne dura pas longtemps.

Dans les mers de Chine, quand un navire a le malheur de rencontrer un typhon, après avoir subi le premier effort de la tempête, il trouve presque toujours, au centre du tourbillon, une zone tranquille et se croit sauvé ; mais ce n'est qu'un répit de quelques heures, le cercle fatal l'enserre encore de tous côtés, l'orage rugit autour de lui ; il ne peut échapper qu'en traversant de nouveau la zone des vents en fureur, heureux, quand ses agrès, brisés dans la première lutte, lui permettent de tenir tête aux vents déchaînés et de soutenir ce second effort de la tourmente, presque toujours le plus terrible. Ainsi en fut-il pour l'Annam catholique.

Le 25 janvier 1836, Minh-Mang revêtit de sa sanction une nouvelle requête des mandarins contre les missionnaires.

Cette pièce se terminait ainsi :

« Tout prêtre européen pris sur un navire chinois abordant dans le royaume sera mis à mort.

« Tout prêtre européen saisi dans l'intérieur du pays sera puni de mort.

« Seront punis de la même peine ceux qui les cacheraient chez eux.

« Tous les officiers publics dans le territoire desquels un de ces prêtres sera découvert, seront punis de mort, parce qu'ils n'auront pas fait les recherches nécessaires pour les saisir. »

La mort, la mort, ne dirait-on pas le coup sec du couperet de la guillotine frappant la tête du condamné ? La mort... la mort...

Les missionnaires recommencèrent leur existence de proscrits.

Retord, toujours dans la paroisse de Son-Mieng, était maintenant habitué à ces édits du souverain, aux ordres des mandarins, aux recherches des soldats, aux trahisons des espions. Il avait appris leur guerre et il était de l'avis de Jaccard, que le canon annamite gronde souvent sans blesser.

Il s'assura deux ou trois refuges, puis se mit à parcourir son district, prêchant et confessant avec le sang-froid et l'ardeur d'un homme qui jouit de la liberté.

« Qui peut mourir n'est jamais faible », a dit Bossuet. Retord en faisait l'expérience. L'acceptation qu'il avait faite de la mort doublait sa tranquillité. Ce n'est pas qu'il dédaignât les précautions ; il voulait bien le martyre s'il était arrêté, mais il entendait ne pas se faire arrêter. C'était l'ordre d'ailleurs et le devoir. Le chef se devait à ses soldats : il fallait d'abord qu'il leur apprît à combattre contre le démon et contre les persécuteurs ; s'il était fait prisonnier, il leur montrerait l'exemple du courage.

Du confessionnal ou de ses cachettes, ayant à ses ordres

des catéchistes et des chrétiens à peu près exactement informés des projets du sous-préfet et du préfet, des marches et des contremarches des soldats, il surveillait ses ennemis. Quand les poursuivants étaient à l'est, il partait pour l'ouest; s'ils s'avançaient vers le nord, il descendait au sud. Il essayait d'apprendre à ses chrétiens à ne plus trembler et il y réussissait parfois, car il maniait les Annamites avec une merveilleuse aisance ; il était joyeux, habile, hardi, il n'hésitait jamais sur le choix des moyens pratiques, il démêlait les écheveaux les plus embrouillés avec une sûreté de coup d'œil qui ébahissait ses fidèles. « Oh ! disaient-ils, le Père est très fort. » — Etre très fort pour les Annamites, c'est être très habile. Mais si l'habileté se double de l'énergie et du calme, ils admirent sans réserve : sous un tel chef, ils accompliront tous les exploits.

Il y a bien quelques exceptions. Où n'y en a-t-il pas ? Les exceptions confirment la règle... comme les coups d'Etat brisent la légalité en raffermissant le droit ! Parmi ses 10.000 chrétiens, le missionnaire en comptait quelques-uns qui ne se sentaient pas la vocation du martyre. Plusieurs ne se contentaient pas de l'éviter par la fuite, ils apposaient leur signature au bas d'actes officiels afin de se soustraire à la prison.

On le leur avait sévèrement défendu, leur disant que c'étaient là des billets d'apostasie, ils avaient respectueusement écouté et si bien compris qu'ils avaient cherché le moyen de tourner la défense, de se mettre en règle avec le père spirituel et le mandarin, avec le ciel et la terre, Dieu et le diable. Les uns prétendaient y avoir réussi, en donnant une feuille de papier blanc avec leur signature au bas. « Puisqu'il n'y avait rien d'écrit, disaient-ils, ils n'avaient rien signé. » Les expéditionnaires de la préfecture rem-

plissaient les feuilles de la formule prescrite par les mandarins et les envoyaient à Hanoi et à Hué, où on les enregistrait comme autant de preuves de l'apostasie des néophytes.

Souvent aussi, les chefs de paroisses traitaient l'affaire avec les chefs de canton ou avec les mandarins inférieurs. Ensemble, ils fabriquaient des pièces qui n'avaient aucune signification. Il y était dit que les deux ou trois signataires de la déclaration étaient les seuls chrétiens du village et qu'ils étaient très soumis aux lois.

Ce ne fut pas à ces subterfuges cependant que l'Eglise Tonkinoise dut son salut, mais bien à sa solide organisation, à la vaillance et au nombre de ses fidèles. Lorsque les mandarins virent 160.000 catholiques devant eux, ils reculèrent. Cette tactique a sauvé plus d'un parti près de la défaite. On frappe la faiblesse, on respecte la force. Cette fois encore, les persécuteurs se contentèrent d'argent ; pour quelques barres, ils consentirent à être sourds et aveugles. Mais, la razzia finie dans un village, ils en attaquaient un autre, poursuivant avec plus d'âpreté les prêtres indigènes et les missionnaires, parce que leur rachat rapportait une plus grosse somme ; heureusement ces recherches étaient parfois déjouées même par des infidèles.

Un espion ayant dénoncé la commune de Ke-dam, qui cachait un prêtre annamite, le mandarin arriva au petit jour et fit cerner le village. Le prêtre célébrait la messe, un des assistants entendit le piétinement de la troupe, il regarda et vit briller les sabres à travers les arbres des jardins. « Les soldats, » fit-il. Le diacre qui servait la messe se précipita vers l'officiant. « Nous sommes bloqués, lui dit-il à voix basse, coulez-vous sous l'autel et quittez les ornements. » — Le prêtre obéit, l'antipendium retombe sur lui, une minute

plus tard il sort portant le costume annamite ordinaire et se perd dans la foule.

Il était temps, les soldats entraient; ils déclarèrent tous les assistants prisonniers et les emmenèrent au prétoire; un païen, très lié avec le prêtre arrêté et encore inconnu des magistrats, résolut de le délivrer. Il rendit visite au mandarin et lui raconta qu'un de ses amis, nullement chrétien, avait été enveloppé dans la razzia, et qu'il sollicitait sa liberté pour des affaires extrêmement pressantes.

L'explication était donnée avec tout le sérieux désirable; le païen y mettait cet incomparable accent de conviction qui trompe les Européens, mais ne donne pas le change aux Annamites. Le mandarin l'écouta avec le plus grand flegme, et quand il vit briller plusieurs barres d'argent entre les mains de son interlocuteur: « Je comprends, lui dit-il, mes soldats ont été maladroits, il n'est pas juste que l'innocent soit confondu avec les coupables. » — Et, sur cet aphorisme digne d'un sage antique, il donna l'ordre de délivrer le prisonnier.

III

Le Père Retord lui aussi fut recherché. Il avait alors à Tan-Dô, une cachette assez sûre. C'était une fosse profonde de deux mètres, ayant une prise d'air par un tube de bambou dont l'extrémité était dissimulée sous une touffe de joncs. Au mois d'avril 1836, trois cents hommes traversèrent le village. Plusieurs heures avant leur arrivée, Retord fut prévenu. Il attendit encore quelque temps: il voulait bien des précautions, mais il n'en voulait pas trop. Quand les soldats approchèrent, il descendit dans la fosse et y

fit une méditation sur la mort dont il parle en ces termes :

« Oh ! oui, me disais-je alors, cette vie n'est qu'une ombre légère, elle se flétrit avec les rêves de bonheur, comme les feuilles de la vigne et du figuier. Aujourd'hui je suis étendu vivant dans le sépulcre, mais demain on m'y jettera et je serai mort. Il est donc bien vrai que cette vie n'est autre chose qu'un peu d'espace entre un berceau et une tombe, autre chose qu'un chemin fort court, dont les cyprès tracent les bords... Et toi, monde orgueilleux, qu'es-tu? sinon un désert aride, où l'on jette sa tente en courant; un vaste cimetière, où, de toutes parts, s'élèvent des cris de douleur... O mort ! toi seule es désirable : les insensés te regardent comme le voile qui couvre l'affreuse nuit du néant; mais pour moi tu es le fanal de feu qui brille au bout de l'horizon du monde, pour m'introduire dans l'éternité.... O mort ! ils sont heureux les amis du Seigneur, qui s'endorment doucement dans tes bras : accompagnés de leurs bonnes œuvres, comme de joyeux moissonneurs chargés des fruits de la moisson, ils se reposeront éternellement de leurs fatigues : *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* »

Il appelait loyalement et hardiment la mort, et cependant que de vie, que d'ardeur débordante! et comme on le comprend mieux enfiévré de travail et bataillant sans trêve ni repos, que couché sur un grabat ou captif dans un sombre cachot !

Ce fut au milieu de ces tribulations qu'il apprit la mort d'un de ses compagnons de voyage de France au Tonkin, François Rouge, enlevé par la fièvre à Lao-ca, sur la lisière des montagnes. Il eut, pour raconter cette trop courte carrière, des accents d'une infinie douceur, et pour saluer une dernière fois cet ami, une belle et pieuse pensée de

poète : « Ah ! donnez, donnez-moi du moins des lis et des fleurs pourprées, pour que je les répande à pleines mains sur la tombe de ce saint Prêtre, sur cette tombe ignorée, cachée avec soin dans un lieu solitaire, de crainte que le mandarin ne vienne exhumer ses cendres, et trouver, dans le tombeau d'un mort, une raison d'État pour persécuter les vivants. »

Et puis tout de suite il se redressait, plein d'une virile énergie, appelant les braves au combat ; dans ses lettres, si fortes et si enthousiastes, nous ne connaissons pas de page plus vibrante :

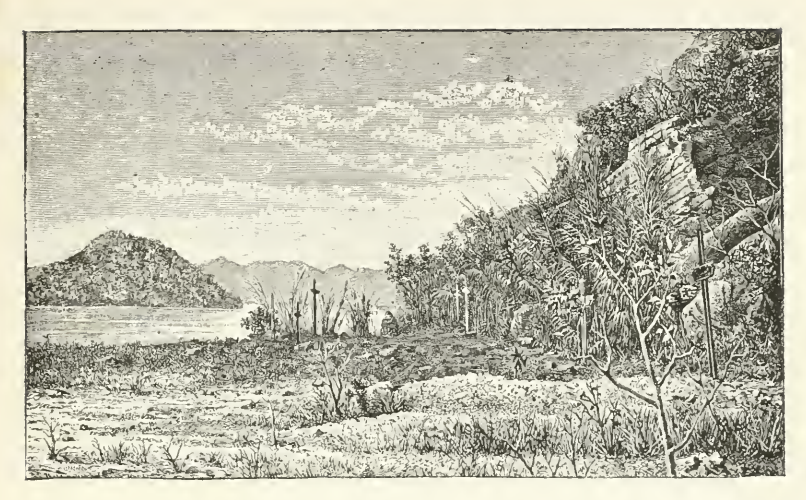
« Voilà comme la vie des Missionnaires s'en va vite : ils passent comme le messager qui porte à pas rapides des nouvelles pressantes, comme la flèche qui fend l'air et tend à son but ; mais ce but c'est l'éternité ! M. Suat est mort il y a trois ans ; M. Molin a péri sous les eaux d'un fleuve ; un Prêtre annamite a eu la tête tranchée ; M. Gagelin a été étranglé ; le P. Odorico est mort en exil ; M. Rouge a succombé sur les montagnes ; M. Jaccard meurt lentement dans un cachot ; M. Marchand !!!.... et voilà, je le répète, comme les Missionnaires passent vite !...

« Quels sont les hommes hardis qui viendront maintenant pour les remplacer, pour remplir, comme dans un jour de bataille, les vides de ceux qui tombent, et pour combattre avec ceux qui restent? Oh ! qu'il nous vienne donc de France des athlètes robustes, fervents et courageux : ils trouveront ici du travail, et un terrain immense à défricher ; ici des travaux, des fatigues, des croix, des périls, et aussi la mort ; mais qu'est-ce que tout cela quand il s'agit de gagner des âmes?

« Oh ! oui, qu'ils viennent : les fils de lumière seraient-ils moins braves que les enfants de ténèbres ?... Prêtres de

Jésus-Christ, les méchants nous ont dit en face que nous avions dégénéré de la vertu de ceux qui nous précédèrent ; eh bien ! prouvons à tout l'univers, par nos actions, qu'ils ont bassement menti. »

En vérité, n'est-ce pas le clairon de la bataille sonnant la charge des âmes ? Et quand on songe que l'homme qui écrivait ces lignes, vivait à 3.000 lieues de sa patrie, que sa tête était à prix, qu'à chaque heure il bravait la mort, on se sent pénétré d'une admiration profonde et l'on se demande si le mot d'héroïsme est trop grand pour qualifier un tel caractère et une telle vie.



CIMETIÈRE DE LA BAIE D'ALONG

CHAPITRE XI

Arrestation de Xavier Cân, catéchiste de Retord. — Démarches pour le délivrer. — Six jugements. — Romance mélancolique. — Un charpentier ingénieux. — Poésie d'un captif. — Lettres de Retord au prisonnier. — Martyre de M. Cornay. — 7ᵉ et dernière condamnation. — Martyre de Cân. — Drapeaux pris à l'ennemi.

I

Le 19 avril 1836, Retord appela son catéchiste Xavier Cân : « Va à Ké-chuong parler au maire qui est chrétien. Demande-lui si le P. Tuân ne pourrait pas passer un jour ou deux chez lui pour faire l'administration de la paroisse. Tu iras ensuite à Ke-vac et tu transmettras la réponse au père. » — Xavier Cân partit. Il alla trouver le maire qui lui donna une réponse affirmative, et se dirigea ensuite vers Ke-vac pour avertir le prêtre annamite.

Celui-ci n'y était plus, ayant appris que les païens connaissaient sa présence et voulaient l'arrêter, il s'était enfui. Ceux qui l'avaient poursuivi étaient encore réunis dans une maison à l'entrée du village « oubliant leur déception dans le vin ». Ils virent passer Cân.

— Où vas-tu ? lui crièrent-ils.

— Je passe mon chemin.

— As-tu quelque connaissance dans notre village ?

— Oui, je connais particulièrement l'ancien chef de canton.

Ce chef était catholique, les païens devinèrent que Cân l'était aussi. Parmi eux se trouvait un ennemi personnel du chef de canton, il les excita : « C'est un ami de Tong Quan, arrêtez-le, s'écria-t-il. » Ils l'arrêtèrent, lui présentèrent des images et des croix qu'ils avaient volées et voulurent le forcer à les fouler aux pieds. Le jeune homme refusa. Les misérables prévinrent le sous-préfet, qui arriva à la tête d'une douzaine de soldats et fit jeter Cân en prison.

Le catéchiste écrivit alors à son père spirituel le récit de son arrestation et de sa détention, qu'il terminait ainsi :

« Je sais que le Seigneur m'a conduit sur ce champ de bataille pour combattre avec force et valeur. Je suis ici comme un bœuf entre les mains du boucher : ils feront ce qu'ils voudront de moi, ils assassineront ma chair à la manière qu'il leur plaira. Je ne regrette rien sur cette terre, je ne crains point l'ennemi, je ne redoute nullement la fureur des bourreaux. »

Retord avait une grande affection pour son catéchiste. Calme, bienveillant, avec cet air de dignité qui distingue les annamites intelligents, Cân était depuis quatre ans son factotum.

« Il m'a suivi partout depuis que je suis au Tonkin, écrivait-il, il a habité avec moi dans les réduits humides et sombres, il a couru avec moi pendant les nuits dans l'eau et la boue des rivières et des marécages, il a partagé tous mes dangers, m'a soigné dans ma maladie ; il m'a aidé à apprendre la langue annamite, enfin il m'a assisté dans toutes les fonctions de mon ministère, à travers des difficultés et des privations sans nombre et sans mesure. Il était très ardent à prêcher les idolâtres, à encourager les chrétiens persécutés, à aller chercher et ramener au bercail les pécheurs endurcis. C'était mon grand commissionnaire, expéditif, obéissant, il allait promptement partout où je l'envoyais, loin ou près, la nuit comme le jour, dans les pays paisibles et dans les villes et villages que bouleversait la tourmente de la persécution religieuse. »

Son arrestation causa donc au missionnaire une peine extrême, il mit tout en œuvre pour obtenir sa délivrance. Aucune demande, aucun sacrifice ne lui coûta ; ce fut une sorte de duel entre lui et les juges : de son côté, la générosité et l'habileté ; du côté des mandarins et des païens, tantôt l'acharnement et la cupidité, tantôt le laisser-aller et quelque pitié qui éveillaient l'espérance de la libération. Plus tard il raconta dans un mémoire d'une centaine de pages toutes les péripéties de la longue captivité du malheureux jeune homme.

Le spectacle n'est ni sans grandeur ni sans intérêt : Retord y apparaît avec tout son cœur et son initiative, Xavier Cân dans le charme de sa jeunesse et la splendeur de sa foi. En l'enlevant au martyre, Retord l'enlevait à la gloire et au bonheur. En avait-il le droit ? c'est une question qu'il se posa. Mais la question avait deux faces comme ces lithographies faites sur du papier plissé qui, selon le côté que

l'on examine, laissent apparaître le visage d'un roi ou celui d'un berger. Le côté pratique n'échappa point à Retord, il ne se perdait pas dans les abstractions. Du sommet des principes, il redescendait vite au terre-à-terre des conséquences, pesait froidement les raisons et allait aussitôt de l'avant.

La condamnation de Cân était, aux yeux des païens, une défaite pour les catholiques, le signal d'une recrudescence de persécution, un excitant à arrêter d'autres chrétiens et puis, qui pouvait assurer de la persévérance du confesseur de la foi? « La palme du martyre est bien belle, mais elle est placée sur le sommet d'une montagne très élevée et très escarpée : le Calvaire, que tous ne gravissent pas. »

Il résolut donc de le sauver à tout prix, il lui prodigua les encouragements, il lui fit parvenir des secours, lui écrivit des lettres affectueuses et réconfortantes. Au premier billet de Cân, il répondit par ces vers de Virgile et par ces paroles de l'Ecriture sainte :

Quidquid erit, superanda omnis fortuna ferenda est,
Macte animo, venerande puer, sic itur ad astra.

Sois fort et patient à braver les désastres ;
Courage ! tes malheurs t'élèveront aux cieux.

« *Esto fortis in bello cum antiquo serpente, et accipies coronam gloriæ :* Sois fort dans la guerre contre l'antique serpent, et tu recevras la couronne de gloire. » Et, ajoute-t-il, je lui promettais de ne point l'oublier ni devant Dieu ni devant les hommes. »

Il envoya la mère de Xavier vers les persécuteurs, la pauvre femme n'avait que ses larmes et l'argument était faible. Retord la fit accompagner par un catholique influent, qu'il munit d'argent. Les persécuteurs demandèrent trois cents ligatures, il les leur donna. Cette générosité les

excita : ils en demandèrent cent de plus, il les leur donna encore. Ils en exigèrent deux cents de plus, Retord se mit en devoir de les recueillir, il n'en eut pas le temps. Les Annamites n'ont pas inventé le télégraphe, ce qui n'empêche que chez eux les nouvelles vont avec une incroyable rapidité. Le bruit de l'arrestation de Cân s'était répandu et le sous-préfet craignant d'être blâmé, s'il n'en référait à ses chefs, conduisit le captif à Hanoi chez le grand mandarin.

Le missionnaire redouta l'effet de cet interrogatoire solennel qui devait être accompagné de supplices. Le catéchiste prévit-il ces craintes? Sur son chemin il rencontra un chrétien et, se penchant vers lui, il murmura : « Allez dire au Père d'être tranquille; lors même qu'on m'écorcherait vif, j'espère, avec la grâce de Dieu, ne rien dire qui puisse lui susciter quelque embarras. »

Les inquiétudes étaient d'ailleurs sans fondement, le vice-roi refusa de juger l'accusé et ordonna au sous-préfet d'instruire la cause.

II

Il faut avoir suivi un procès annamite pour savoir ce qu'il peut faire germer de mensonges, de faux témoignages, de parjures, d'histoires fabriquées de toutes pièces, de concussions, d'exactions, etc... Les accusateurs ne reculèrent devant aucune invention.

Une seule accusation tint debout et celle-là était vraie : la religion de Cân.

Le jeune homme était chrétien, donc il était coupable. Le juge lui intima l'ordre de marcher sur la croix, Cân

refusa ; il fut frappé, il refusa toujours. Supporter les coups n'était peut-être pas la partie la plus rude de sa tâche, il devait se roidir contre les suggestions de ses compagnons de captivité.

Certains connaissaient un peu la religion catholique et ils disaient à l'inculpé :

« Insensé que tu es ! Saint Pierre n'a-t-il pas renié Jésus-Christ trois fois ? Et en est-il moins un grand saint et le premier des apôtres ? Veux-tu être plus saint que lui ? Foule la croix aux pieds une fois seulement, tu t'en confesseras et en feras pénitence après. Ou crains-tu de descendre en enfer ? j'y descendrai pour toi. Crains-tu le jugement de Dieu ? moi-même je te défendrai devant le tribunal suprême, je te permets de jeter tout le mal sur moi. Quels beaux effets résulteront de cette action ! Quelle gloire pour la religion ! Nous serons tous renvoyés absous, nos accusateurs seront condamnés à la mort ; qui osera dans la suite nous intenter procès ? personne assurément.

« Les prêtres et les catéchistes pourront aller et venir tout à leur aise dans nos environs sans que personne ose leur dire un mot. Au contraire, si tu t'obstines à ne pas obéir au mandarin, nous serons honteusement condamnés comme des criminels ; les dignitaires de ton canton et de ta commune le seront aussi, et dans leur indignation ils accuseront les chrétiens. »

« Il a fallu, ajoutait Retord, que le Seigneur lui-même l'environnât pour soutenir sa faiblesse contre des ennemis si puissants. Il s'est toujours montré ferme comme un rocher au milieu des flots. »

Cân fut condamné à mort par le sous-préfet, mais le vice-roi cassa la sentence « comme manquant de clarté dans l'énoncé des accusations », et le procès recommença. Une

seconde, une troisième, une quatrième sentence eurent le même sort.

Des recommandations et quelques barres d'argent données à propos arrêtaient le glaive. A la prière de M. Retord, le préfet de Hung-hoa plaida pour le condamné, il n'obtint rien ou à peu près.

Cân continuait de souffrir courageusement. Il gardait son âme dans la paix, il nourrissait son esprit des plus hautes pensées de la foi, il disait à son père spirituel : « Vous devez plutôt vous réjouir de mes malheurs en voyant que le Maître du ciel m'a déjà accordé une partie de la grâce que vous lui demandez souvent vous-même dans la prière d'actions de grâces après la communion, quand vous lui dites : *Plaise au ciel que je puisse souffrir la mort et répandre mon sang pour vous prouver, ô mon Dieu, l'amour dont mon cœur est embrasé pour vous!* Priez Dieu de me donner une grâce de patience et de force pour supporter avec courage la mesure de mes maux, car la chair en moi est bien faible, hélas !

« Je suis comme un navire qu'un typhon furieux jette sur des rivages inhospitaliers, engage dans des passes inconnues d'où il ne peut sortir ; et point de pilote, point de rameurs, point de capitaine, seulement une mer sans port, des flots courroucés et des écueils sans nombre! C'est pourquoi souvenez-vous de moi dans vos bonnes œuvres. »

Huit mois s'étaient écoulés depuis que le vaillant catéchiste était en prison et rien ne faisait prévoir son sort. Retord ne désespérait pas, mais il était inquiet. Qu'adviendrait-il?

Retiré près de M. Jeantet, dans une petite paroisse adossée aux montagnes de Son-nam et presque inconnue des païens, il promenait à travers les montagnes solitaires sa

douleur et ses anxiétés, et, comme il avait chanté en quittant la France, sur le pont du *Cambacérès*, il chantait dans les solitudes du Tonkin.

« Que j'aimais, s'écrie-t-il, à faire redire mes chants aux échos de nos forêts ! Ecoutez quelques couplets de ma romance mélancolique :

Le ciel est noir et sans étoiles,
Sur mer rugissent les autans,
De mon esquif les faibles voiles
Rompent sous la force des vents ;
De la mort l'ombre m'environne :
Je vois flotter son crêpe noir.
De l'éternité l'heure sonne :
Mourons ! c'est le dernier espoir.

III

Cependant un charpentier de Son-mieng s'était avisé d'un stratagème; on le laissa faire.

Les chrétiens lui achetèrent une élégante boîte à thé en bois d'ébène, marquetée de nacre, il la prit partit pour Hanoi et se présenta devant le vice-roi.

Son discours ne fut pas un chef-d'œuvre de vérité, mais il est un modèle de style et d'habileté annamites :

« Salut profond, grand mandarin, vivez dix mille ans dans la prospérité la plus brillante, afin que nous puissions mendier quelques parcelles du superflu de votre bonheur et de vos vertus.

« Grand mandarin, vous êtes comme une lampe étincelante suspendue à la voûte du ciel qui éclaire jusqu'aux plus petits vermisseaux qui rampent sur la terre ; vous êtes comme un nuage bienfaisant, élevé au haut de l'atmo-

sphère, d'où tombe sans cesse une pluie salutaire jusque sur les plus viles herbes des champs.

« Grand mandarin, j'ai une grâce à vous demander : Un de mes cousins, excellent charpentier, travaillait avec moi au service du roi et au vôtre. Mais, au second mois de l'année présente, il me pria de le faire remplacer pendant quelque temps, car, dit-il, j'ai une petite terre que je veux aller labourer pour m'aider à nourrir ma mère. J'acquiesçai à sa demande. Quelques jours après son arrivée chez lui, lorsqu'il allait à Kè-Vac acheter un buffle pour labourer son champ, il fut arrêté près de ce village. Les accusateurs lui supposèrent des objets de la religion chrétienne, qu'ils ont sans doute volés aux chrétiens, et le conduisirent au mandarin du Huyên, qui le tient en prison depuis plus de huit mois et l'a fait inhumainement fouetter plusieurs fois.

« Grand mandarin, j'attends avec la plus grande impatience qu'il revienne travailler auprès de moi. Voilà plusieurs jours que son tour est venu, et, s'il n'arrive bientôt, je ne sais vraiment par qui le remplacer, car c'est incontestablement le plus habile de nos charpentiers. Grand mandarin, voulez-vous juger de son talent ? Voyez la jolie boîte qu'il a faite dans sa prison, malgré ses inquiétudes, ses entraves et le manque d'outils. Grand mandarin, il vous en fait présent. Daignez l'accepter comme une marque de son attachement et du grand désir qu'il a de pouvoir bientôt venir travailler auprès de vous au service de Sa Majesté. »

Le mandarin général examina la boîte et, la trouvant fort belle : « Ne t'inquiète pas sur le sort de cet excellent charpentier, dit-il, j'en fais mon affaire. »

Quelques jours plus tard, en effet, le préfet portait une sentence que les Annamites appellent une sentence blanche.

C'est un jugement en vertu duquel l'accusé est envoyé chez lui jusqu'à ce qu'on ait pu trouver des témoins pour le condamner ou l'absoudre.

On ne pouvait pas attendre une décision plus favorable; c'était la victoire, hélas ! la défaite approchait.

Cet arrêt irrita et inquiéta les accusateurs de Cân. S'il n'était pas condamné, eux le seraient peut-être. Leur expédient pour se tirer d'un mauvais pas est toujours le même : ils gagnèrent par des présents les mandarins, les greffiers, et tout fut mis de nouveau en question.

De sa prison, le catéchiste écrivait à M. Retord :

« Mon Père, je pense continuellement à vous. La nuit, je ne puis dormir; le jour, j'oublie de manger, dans l'impatience où je suis de vous voir. Mon pinceau épanche mes sentiments sur cette feuille de papier que j'enverrai vous visiter à ma place, vous faire entendre mes soupirs et vous saluer au commencement de cette année. Que le Père céleste répande la rosée d'en haut pour arroser et rafraîchir le jardin de votre cœur, afin qu'il produise beaucoup de fleurs odorantes dont je puisse, du fond de ma prison, flairer le doux parfum. »

Et le père répondit à celui qu'il appelait son fils, en lui annonçant que le sacrifice suprême était proche :

« Que la volonté du Maître du ciel est impénétrable ! Qui aurait cru qu'en t'envoyant, selon ma coutume, veiller aux intérêts de la religion, je t'envoyais à la mort ? Qui aurait pensé qu'au jour où tu partais joyeux pour un court voyage, tu me quittais pour ne plus revenir ? J'ai appris que les mandarins t'avaient condamné à la peine capitale ; cette nouvelle m'a causé tout ensemble une grande douleur et une grande joie... Tes tribulations me désolent; la cangue me pèse plus qu'à toi ; depuis que tu es en prison, j'y suis

aussi et j'en ressens toutes les horreurs ; mais la foi me console de toutes tes souffrances.

« Embrasse donc ta cangue avec autant de force et d'amour, que Madeleine les pieds du Sauveur : un jour elle sera changée pour toi en une auréole lumineuse. Place tes pieds dans tes ceps avec autant de joie que les mandarins les leurs sur un duvet de roses, et pense qu'ils doivent te servir de degrés pour monter sur le trône immortel qui t'est préparé dans les cieux. Habite avec joie ta prison noire, songeant qu'elle est le vestibule des palais éternels. »

Ces correspondances étaient la joie du prisonnier ; elles ne dissipaient pas cependant toutes ses tristesses. Le rayon de soleil qui pénètre à travers les barreaux d'un cachot allège peut-être les chaînes du captif, il ne les fait pas tomber. Cân avait ses heures d'abattement que reflètent les vers adressés à ses amis et que Retord a traduits :

« Qu'il est différent mon sort actuel de celui d'autrefois ! et quelle abondance de larmes cette triste pensée arrache de mes yeux.

« Le jour, mon cœur est dans l'abattement, en voyant se développer devant moi la perspective d'une mer immense de misères ; et la nuit, ma douleur redouble en n'apercevant au ciel que des étoiles obscures et clairement semées. Les afflictions se succèdent dans mon âme comme dans les eaux d'un fleuve intarissable. Je vois devant moi passer les saisons comme la navette du tisserand, mais je ne vois point passer mes maux.

« Je suis comme une fleur fanée que les mauvaises herbes étouffent. Je suis comme un agneau éloigné du troupeau et que des loups dévorants se disputent.

« Je roule en moi-même mes pensées solitaires, et je me

demande, en comptant sur mes doigts, combien d'années encore ? Je pousse des cris perçants vers le ciel. »

A ces accents désolés, les amis du captif firent cette forte et touchante réponse que leur dicta le missionnaire :

« Ah ! combien ton sort actuel vaut mieux que celui d'autrefois ! Sèche tes larmes, il te sied mieux d'être dans la joie. Le jour, arme-toi de courage et rame avec force contre la fureur des flots ; et la nuit, ne détache point tes yeux du ciel : l'étoile polaire, guide des matelots, ne se couche jamais.

« Les afflictions passent comme l'eau des torrents, mais la vraie vertu reste immuable comme le rocher des montagnes. Après les saisons d'automne et d'hiver, les fleurs s'épanouissent au printemps, et le plaisir remplacera les maux.

« La force du Tout-Puissant s'est aussi fanée comme une fleur au jardin des oliviers ; souviens-toi que se faner comme lui, c'est fleurir. L'agneau divin a aussi été égorgé par des loups furieux sur le mont Golgotha ; rappelle-toi que mourir avec lui, c'est vivre. »

IV

Pendant la captivité de Xavier Cân et de plusieurs autres chrétiens, un nouveau et plus grand malheur fondit sur la mission du Tonkin.

Jusqu'alors les édits de Minh-Mang n'avaient pas obtenu l'arrestation d'un seul missionnaire européen ; une vengeance particulière fut plus puissante que les ordres royaux.

Un chef de pirates avait été chassé de la commune de

Bau-no (1) et fait prisonnier; pour se venger il accusa ce village de donner asile à un prêtre européen. Les mandarins de la province de Son-tay, assez bienveillants, refusèrent de recevoir la plainte. Mais les Annamites ont l'imagination féconde, la femme du condamné imagina un stratagème et une calomnie qui, après les bruits répandus sur M. Marchand, avaient de grandes chances de réussir.

Pendant une nuit, elle enfouit des armes près du presbytère de Bau-no, puis, elle alla accuser le village d'être le foyer d'une insurrection fomentée par un missionnaire européen ; ce missionnaire était M. Cornay (2).

Les mandarins, qu'ils crussent ou non la chose vraie, ne pouvaient éluder une enquête; il paraît bien, d'ailleurs, qu'ils ne furent pas sans accorder quelque créance à l'accusation, et cependant qui fut jamais moins rebelle que ce bon et si doux père Cornay !

Le blocus de Bau-no fut décidé, et le 20 juin 1837, quinze cents soldats, renforcés par trois cents païens, vinrent cerner le village et l'occuper militairement.

Le maire, un chrétien, fut sommé de livrer les armes et de nommer les chefs de la révolte. Naturellement il nia les faits, mais lorsque les païens apportèrent les piques et les lances qu'ils avaient cachées quelques jours auparavant, lorsque les mandarins ordonnèrent de le frapper, le malheureux avoua tout ce qu'on voulut et dénonça le missionnaire.

Celui-ci était à quelques pas de là, caché dans un épais buisson : le maire ignorant l'endroit précis, n'avait pu l'indiquer; mais les soldats commencèrent une battue générale et arrivèrent bientôt près du fugitif.

(1) Village de 500 chrétiens.
(2) Né à Loudun le 12 mars 1809.

L'apôtre a lui-même raconté les détails de son arrestation et des premiers jours de sa captivité :

« Quand je vis pénétrer dans mon buisson les longues lances, armées de fer, je sortis hors de ma cachette et me livrai aux soldats. On coupa aussitôt une liane, et pendant qu'on m'attachait les bras derrière le dos, je m'offris à Jésus garrotté.

« Conduit aussitôt devant le mandarin, j'y fus décoré d'une belle cangue. Après être resté longtemps exposé aux ardeurs du soleil, je m'assis et attendis patiemment ce qu'on ordonnerait de moi.

« Vers les cinq heures, voyant mon jeûne se prolonger, je demandai au mandarin un peu de riz, et il m'en fit donner trois cuillerées, qui furent toute ma réfection. Ainsi se termina cette première journée.

« On m'avait donné une mauvaise natte toute déchirée. Je m'assis dessus difficilement à cause de ma cangue, mais il me fut impossible de fermer l'œil pendant toute cette nuit. Le lendemain, on ôta ma cangue pour me faire entrer dans une çage provisoire, confectionnée à la hâte avec des bambous, à l'exception des quatre angles qui étaient en bois. Puis on se mit en marche. Arrivés au lieu de la couchée, les mandarins se retirèrent dans un temple, mais la cage resta en bas. Ce fut ainsi que je passai ma seconde nuit en plein air.

« Le jeudi, 22 juin, le convoi repartit au point du jour, pendant le trajet, je priais, je lisais, chantais et causais tour à tour, en sorte que tout le monde vantait ma gaieté. Ma marche, d'ailleurs, était en un sens fort pompeuse. Environ cent cinquante soldats me précédaient et autant me suivaient avec des mandarins en filets surmontés de dais.

« Ma cage, portée par huit hommes et ombragée à l'aide de mon tapis d'autel, occupait le milieu. Ce fut ainsi qu'on arriva au relai d'une préfecture. Je fus déposé devant un mandarin qui commença par me dire de chanter, parce que mon talent en ce genre était déjà renommé. J'eus beau m'excuser que j'étais à jeun, il fallut chanter. Je déroulai donc toute l'étendue de ma belle voix, desséchée par une espèce de jeûne de deux jours et demi et leur chantai ce que je pus me rappeler des vieux cantiques de Montmorillon. Après cela on me donna à manger.

« Enfin, nous arrivâmes au chef-lieu de la province de l'ouest, dite Doai (1). Je fus déposé devant l'hôtel du gouverneur général et, là encore, pour obtenir à dîner, il me fallut chanter un couplet à la sainte Vierge.

« Bientôt parut la grande cage dans laquelle je devais définitivement habiter. Sorti de la première j'eus les bras liés, et de plus, je fus enchaîné. »

Instruit aussitôt de cette capture et interrogé sur ses projets à l'égard de M. Cornay, Minh-Mang répondit qu'il remettait le jugement aux mandarins.

Le 20 juillet, les interrogatoires commencèrent et se renouvelèrent uniformes et fastidieux ; on voulait absolument que le prisonnier s'avouât coupable du crime de rébellion.

« Non, répondait-il, ce n'est pas, et j'aime mieux souffrir tous les tourments que d'avancer une calomnie et de me sauver par un mensonge. »

Le 11 août, il reçut cinquante coups d'un rotin garni de plomb à l'extrémité, huit jours plus tard, on essaya de le le traîner sur la croix ; rapidement il la prit de ses deux

(1) A Son-tay.

mains et la baisa pieusement ; il reçut 65 coups de rotin et l'on brisa trois verges sur sa chair.

Enfin, il fut condamné à mort par les mandarins et la sentence fut ratifiée par le roi.

Le pieux confesseur avait un extrême désir d'être fortifié par une dernière absolution et par la réception de l'Eucharistie ; aucun prêtre n'ayant réussi à arriver jusqu'à lui, il en exprima ses regrets par ces belles paroles :

« O mon Dieu ! contrition pour confession, mon sang à la place de l'Extrême-Onction. Je ne me sens la conscience chargée d'aucun péché grave ; pour cela cependant, je ne me sens pas justifié. Mais Marie m'obtiendra la contrition et le sabre me fera l'onction. »

Il fut décapité le 20 septembre 1837, à quelque distance de la forteresse de Son-tay. L'édit royal prescrivait de le couper en morceaux. Ce supplice, réservé aux criminels d'Etat, consiste à trancher d'abord les bras et les jambes, ensuite la tête et enfin à fendre le tronc en quatre. Par humanité, le mandarin commandant changea le mode d'exécution, et ordonna aux bourreaux de trancher premièrement la tête. Les membres furent coupés ensuite. Sur le lieu même de la mort, le courage du martyr reçut un premier et horrible hommage. Les Annamites croient que manger le foie d'un homme intrépide rend plus vaillant ; un des bourreaux arracha donc le foie de la victime, en mangea une partie, pendant que celui qui avait tranché la tête léchait son sabre rouge de sang... (1).

(1) Plus tard M. Retord fit peindre, par un Annamite nommé Thu, de Vinh-tri, des tableaux représentant le supplice de plusieurs martyrs, M. Cornay fut de ce nombre. Ce tableau de 1m57 de hauteur sur 1m13 de largeur, est aujourd'hui dans la salle des Martyrs, au séminaire des Missions Etrangères; c'est celui que notre gravure reproduit en réduction exacte, sauf un point; ici la cage est en bambous, tandis que sur l'original les barreaux sont figurés avec un bois différent.



MARTYRE DE M. CORNAY

V

La mort de M. Cornay faisait présager celle de Xavier Cân. Une septième sentence, en effet, le condamna à être étranglé.

Retord ne s'avoua pas encore vaincu. Il s'adressa à un chrétien influent du Tonkin oriental, ami du grand mandarin de Hâ-noi ; il tendit la main à son évêque, sollicitant quelques barres d'argent pour tenter un dernier effort. Mgr Havard les lui envoya avec ces gracieuses paroles :

« J'aime à faire, à un Lyonnais dans le besoin, les honneurs de l'argent envoyé par les bonnes âmes de Lyon. »

Ces derniers efforts furent inutiles. Cân était irrévocablement condamné. Le P. Retord n'avait plus qu'à le préparer au dernier grand sacrifice. Il pria l'un des prêtres annamites d'aller lui porter le viatique du voyage, et il retraça en ces termes l'entrevue suprême du condamné et de son consolateur :

« O sainte religion, que tu es admirable, lorsque tu pénètres inaperçue jusque dans les noires ombres des cachots païens ! C'est ici que tu es unique, et que l'humanité mandarine et la philanthropie philosophique n'ont point de ruses pour te contrefaire.

« D'une part, voyez ce prêtre qui passe silencieusement les cinq portes de la prison à travers les mandarins et leurs soldats, couvert de mauvais habits, à la suite d'un médecin en honnête tenue, innocent stratagème de la charité pour donner à croire que le supérieur était le domestique et l'inférieur le maître, équipage et ordre ingénieux attirant toutes les interrogations sur le médecin qui répon-

dait hardiment et savamment d'après son art et évitait au prêtre l'occasion de mentir ou d'être découvert.

« D'autre part, voyez au fond d'un fétide et obscur cachot le jeune confesseur de la foi qui se relève pesamment de dessus la claie formant sa couche, il s'avance les genoux tremblants, les reins courbés, les pieds écorchés par les ceps, le cou déchiré par une lourde cangue de six pieds qui pèse jour et nuit sur ses épaules depuis douze lunes, et que deux soldats soutiennent aux deux extrémités, de crainte que le prisonnier, dans sa faiblesse, ne succombe sous le poids. Il se glisse vers un endroit retiré de la prison, où le geôlier nous avait promis, pour dix ligatures, de le faire conduire, au jour et à l'heure marqués, pour être visité par un médecin de ses amis et régler en même temps quelques affaires spéciales.

« Bientôt tout est fini : le captif retourne dans son cachot, heureux de son sort ; le prêtre revient chez lui, joyeux d'une si belle œuvre. »

Après avoir donné au futur martyr cette grande consolation, M. Retord lui écrivit :

« Quel honneur les mandarins t'ont décerné ! En te condamnant au supplice des prêtres, ils t'ont fait prêtre à leur manière. La corde ne t'était pas légalement réservée : les lois la passent au cou de ceux-là seulement qui sont revêtus de la dignité sacerdotale. Courage donc, mon fils !... Devenu un spectacle aux anges et aux hommes, tu fais l'orgueil des uns et l'admiration des autres ; ton nom sera porté jusque par delà les mers ; ta renommée durera longtemps encore, après que celle de tes persécuteurs sera tombée dans le néant de l'oubli... Jette ton âme dans les bras du Seigneur, crucifie toute ta chair avec celle de Jésus ; ne pense qu'à ce bon Maître, ne désire que lui être

réuni dans le ciel. Je le prie souvent pour toi, et si mes faibles prières sont exaucées, les consolations célestes descendront dans ton cœur comme une fraîche rosée sur une terre brûlée du soleil. Car ne crains pas que je t'oublie jamais; autrefois je t'appelais mon serviteur, dès à présent je ne te donnerai plus que le doux nom d'ami, et je prendrai soin de toi comme d'un autre moi-même. »

Cân put une dernière fois exprimer à son père ses sentiments d'affection et de piété. Il y a un charme singulièrement pénétrant dans ces derniers entretiens; les roses ont un plus doux arome quand elles vont se flétrir; ainsi en est-il des mourants qui souvent exhalent dans leurs suprêmes paroles le meilleur parfum de leur âme :

« Mon Père, jour et nuit, je pense à vous, et toujours en sentant d'abondantes larmes couler de mes yeux. Vous êtes mon directeur pour le corps comme pour l'âme; vous prenez soin de moi comme un bon père qui est toujours plein de sollicitude pour son enfant.

« Le 20 de la 5e lune, on a ajouté à ma chaîne une jolie petite cangue de deux coudées et demie de long avec quatre chevilles de fer aux deux extrémités, et dont le poids joint à celui de ma chaîne à dix-neuf grandes boucles, est à peu près égal à cinq ligatures (environ dix livres). Pendant la nuit, on me met aux ceps ainsi que les autres prisonniers; le jour, on me laisse plus libre qu'eux.

« Telles sont, mon Père, les grâces que le bon Dieu m'envoie chaque jour. Oserais-je me plaindre de sa bonté? Les gens du monde ressemblent à l'araignée qui s'arrache les entrailles pour former un filet avec lequel elle prend péniblement un vil moucheron. Moi, je veux tâcher d'imiter les vers à soie qui s'arrachent aussi les entrailles, mais c'est pour construire un beau cocon dans lequel ils s'envelop-

pent pour mourir, d'où ils renaîtront en brillants papillons, et dont ils paieront les services de ceux qui les ont nourris. »

Le martyre du vaillant chrétien eut lieu le 20 novembre 1837.

Sur le lieu même du supplice, il eut à combattre contre les suggestions de ceux qui voulaient l'arracher à la mort par l'apostasie :

« Tu peux vivre encore, s'écria le chef militaire, tu peux vivre encore, tu n'es ni voleur, ni rebelle, ta sentence n'est point irrévocable, fais un pas sur la lettre Dix (1) et j'irai parler en ta faveur. »

Xavier Cân répondit : « Ma résolution est inébranlable, faites ce que vous avez à faire. »

Le mandarin donna un ordre, les bourreaux tirèrent la corde, puis montant sur les épaules du confesseur de la foi et faisant un brusque mouvement, ils lui brisèrent le cou.

Les souffrances du catéchiste de M. Retord étaient finies, son bonheur éternel commençait.

En écrivant le récit du martyre, comme il avait écrit la captivité, Retord jetait sur lui-même un regard de tristesse : cette mort lui apparaissait si belle !

« Ne répandrai-je pas aussi mon sang pour la foi ? Ne serai-je pas aussi appelé à combattre dans l'arène des martyrs ? Qu'ils sont heureux ceux qui tombent sur le champ de bataille ! »

De sa cabane, il levait les yeux vers le ciel et, s'adressant au jeune homme couronné de l'auréole brillante, il disait :

« O âme de mon cher élève, nouvellement jetée toute brûlante d'amour aux pieds du Souverain Juge, à genoux

(1) Les païens désignent ainsi la croix.

devant le trône de l'Agneau, au milieu de la brillante cohorte des martyrs, intercède pour moi auprès du Dieu des armées, pour moi autrefois ton père spirituel sur la terre, que je sois ferme dans les jours de la tempête comme le rocher des îles au milieu des flots, que je porte ma croix avec joie et courage, comme toi, jusqu'à mon dernier soupir. »

Et comme si cette douleur avait remué toutes les tendresses de son âme et les avait fait monter à ses lèvres, il s'écriait :

« Et toi France, ma belle patrie, toi grande Église de France, mère de la petite et pauvre Église annamite, soutiens ta fille qui succombe.

« Un lion furieux l'étreint et la déchire de ses griffes meurtrières, la terrifie par ses rugissements sauvages : elle est aux abois, elle tombe ! Église de France, soutiens ta fille !

« Toi, surtout, Église des martyrs et des aumônes, Église de Lyon, ma mère à moi et à laquelle je tiens toujours par toute la force de mon cœur, montre-toi fidèle à ton ancienne renommée; marche, selon ta coutume, à la tête de tous les bienfaiteurs des malheureux.

« Nous ne te demandons pas les biens de tes enfants, mais seulement les miettes qui tombent de ta table. »

Après cette mort glorieuse, l'affection de M. Retord pour son disciple devint une sorte de culte. Il lui avait élevé un petit monument au milieu du jardin où reposaient ses restes vénérés, et il aimait à venir faire sa retraite annuelle, à se retremper près des reliques du héros.

« J'ai souvent pris un grand plaisir, dit-il, en me promenant dans ce jardin, à entendre le chant des prières que nos chrétiens récitaient sur la tombe de mon bien-aimé

catéchiste; je me sentais fier d'avoir formé un tel jeune homme, et de penser qu'autrefois, encore sur la terre, il m'appelait son père, et que maintenant, dans le ciel, il est mon protecteur. Moi aussi, je venais tous les jours m'agenouiller sur la pierre qui recouvre sa cendre, et lui demander de m'attirer à lui tôt au tard, avec les fidèles qui me sont confiés. »

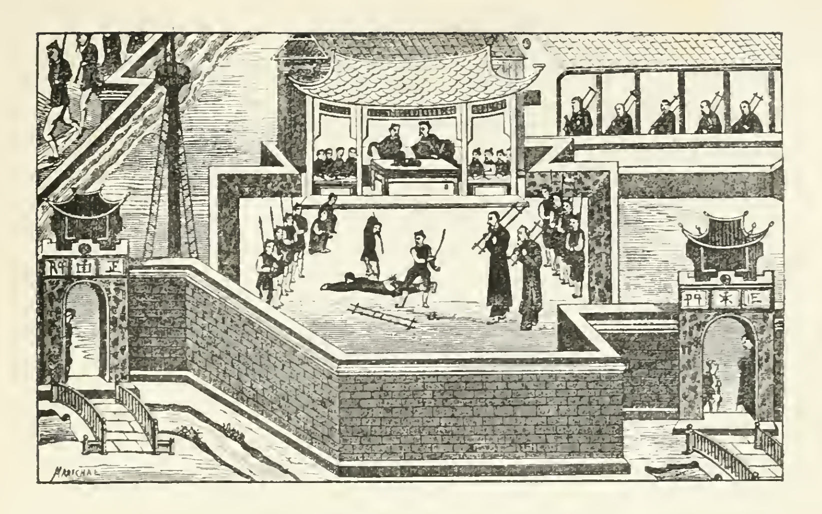
Mais ce culte solitaire ne lui suffit pas, il voulut le faire partager, il envoya quelques reliques du martyr, à l'Archevêque et au Grand Séminaire de Lyon, au curé de Saint-Georges, au curé de Renaison, et appuyé sur sa croix comme il l'eût été sur la garde d'une épée, il disait :

« Messieurs, les guerriers envoient ordinairement à leur patrie les dépouilles et les drapeaux qu'ils ont pris sur l'ennemi. Je n'ai pas moi-même remporté de victoire complète; je suis encore sur le champ de bataille, sans savoir si je serai vainqueur ou vaincu. Mais un jeune soldat, qui combattait sous mes ordres, a triomphé seul de toute la force du tyran et de ses ministres ; il est mort en vrai héros, et je vous envoie quelques-uns de ses trophées glorieux. »

Dieu lui-même, semble-t-il, voulut qu'aucune gloire ne manquât à cette mémoire chérie et aucune joie à ceux qui la vénéraient : onze ans plus tard, un des juges qui avaient condamné Xavier Cân se convertit. Ne voit-on pas quelquefois, sans qu'aucune main les ait semés, des lis germer et fleurir sur les tombes des saints ? (1).

(1) Nous ne pouvons faire entrer dans le cours de notre récit tous les détails de l'histoire de la mission signalés dans les lettres des ouvriers apostoliques, nous en mettrons quelques-uns en notes :

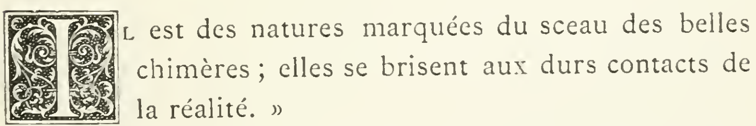
Mgr Havard signale, dans une lettre à la Propagande du 20 janvier 1838, la mort de cinq prêtres indigènes décédés en 1837, André Nguyên, Joseph Binh, Luc Hoa, Ignace Liêm, Pierre Nghia « *optimi operarii in vineâ Domini :* excellents ouvriers de la vigne du Seigneur », et décédé au commencement de 1838, le P. Pierre Nhuê, âgé de 80 ans. (*Archives M.-E. vol. 696, p. 1.*)



INTERROGATOIRE DE MGR DUMOULIN-BORIE

CHAPITRE XII

Le P. Retord, caractère et style. — Désir de vengeance d'un apôtre. — Nouvel édit de Minh-Mang. — Refuges des missionnaires Gauthier, Jeantet, Charrier, Retord. — Un apostat. — Des martyrs. — Mgr Havard nomme ses successeurs et meurt. — Martyre de Mgr Dumoulin-Borie. — Retord évêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tonkin occidental.



« Il est des natures marquées du sceau des belles chimères ; elles se brisent aux durs contacts de la réalité. »

Ces natures ne sont pas faites pour la vie apostolique, il y a cinquante ans encore moins qu'aujourd'hui. Que l'on regarde la situation des missionnaires du Tonkin en 1838, que l'on imagine quatre ou cinq prêtres français, jetés au milieu de dix millions d'Annamites païens, commandant à 70 prêtres indigènes, à 400 catéchistes, à 170,000 chré-

tiens, en butte à une persécution sans trêve et sans merci, forcés, pour sauver une existence nécessaire à leur œuvre, de vivre comme des malfaiteurs, se cachant à peu près à tous les regards, obligés, par devoir de situation et de conscience, de donner l'impulsion à une armée dispersée, faible, quelquefois démoralisée : qu'aurait fait un poète ou un rêveur dans ce milieu ? Il eût été brisé.

Vue de loin, dans le vague de l'avenir, sous l'auréole de la sainteté, la souffrance est belle ; de près, elle est très méritoire et très dure. Regardez l'homme qui souffre, ses traits se contractent et se déforment, il n'est impassible qu'à la condition de se raidir contre l'impression qui le frappe, c'est-à-dire d'être très fort et très maître de lui-même. Retord avait cette force. Enthousiaste de sa vocation qu'il aimait pour elle-même et pour les âmes qu'il gagnait à Dieu, il avait dans l'ordinaire de la vie un calme imperturbable. Ce n'était pas le calme extérieur, ressemblant à de la froideur, mais le calme de la volonté qui ne faiblit pas. Grâce à cette vigueur morale et non à une tension continuelle, il ne s'effrayait jamais et s'étonnait très peu, mais il ne se concentrait pas à la façon de ceux qui croient nécessaire d'être silencieux pour être dignes ; il causait volontiers et beaucoup, souriant et joyeux. Après six ans d'apostolat, les paroissiens de Saint-Georges eussent reconnu leur vicaire, libre dans son allure, affable dans sa parole, avec la maturité que donnent l'âge et l'expérience d'une vie mouvementée.

Son style, nous l'avons vu souvent, reflète bien les qualités de son caractère, il est brillant et hardi, il a des images vives, avec des phrases d'une grande douceur; l'écrivain ne cherche jamais la repartie piquante, mais il dit clairement sa pensée sans ambages ni tergiversations. S'il ne va

pas toujours assez vite au but, c'est que les mots viennent trop abondants sous sa plume; il ne les retient pas, on pourrait même croire qu'il se complaît dans cette abondance, il me semble plutôt qu'il écrit avec tout son être, et que tout son être est ainsi fait. Qu'il parle de malheur ou d'espérance, la même fermeté apparaît, ne fléchissant jamais, ardente dans sa douleur et dans ses joies, adoucie quelquefois par une mélancolie plutôt vibrante qu'attristante et cependant à cette époque, que de sujets d'amertume !

I

Au commencement de l'année 1838, Minh-Mang expédia 40 crucifix, qu'il avait fait lui-même fabriquer, au gouverneur de la province de Nam-Dinh, nommé Trinh-Quang-Khanh. Il y joignit l'ordre de les placer aux portes de la ville afin d'obliger les chrétiens à marcher dessus.

Le gouverneur s'empressa d'obéir; les fidèles ne pouvaient se tromper sur la signification de cette mesure, elle annonçait la persécution. Aussi ceux de Nam-Dinh et des environs prirent la fuite, d'autres se préparèrent à les imiter.

Ces craintes ne furent pas vaines.

La persécution sévit avec plus de violence que précédemment, pillant, rançonnant, emprisonnant, condamnant à mort.

Le missionnaire contemplait ce douloureux spectacle; il le retraçait dans son horreur, mais l'on dirait que la vivacité de ses couleurs enlève quelque chose de sombre à la réalité.

« Oh ! qu'il est triste le sort de l'Eglise annamite ! Assise sur les ruines de ses temples, comme autrefois le prophète Jérémie sur les ruines de l'infortunée Jérusalem, elle est faible, abattue, tremblante ; elle est chargée de chaînes, méprisée et haïe, en butte aux calomnies les plus affreuses. Sur sa tête, à chaque instant la foudre gronde ; sous ses pieds, l'enfer rugit ; devant elle, l'avenir est noir et la fait frissonner d'horreur. Voilà l'Eglise annamite aujourd'hui, telle que le roi Minh-Mang l'a faite. »

En face de ce spectacle, la faiblesse serait tombée abattue, la vigueur se relève, et ce n'est pas uniquement la vigueur humaine, faite de chair et de sang, non, le prêtre s'adresse à Dieu avec la liberté de ceux qui ont l'habitude de lui parler, il lui expose ses désirs et ses ambitions. Il voudrait la vengeance, mais la meilleure des vengeances n'est-elle pas de pardonner, et la plus belle victoire de faire de son ennemi un serviteur dévoué du Christ ? Retord le dit dans une prière :

« Vous, mon Dieu, qui n'avez point laissé impuni autrefois le sang de vos Prophètes, ni les outrages faits à votre peuple, ni les blasphèmes lancés contre vous, vous tirerez vengeance du sang de vos prêtres injustement répandu, et des persécutions suscitées contre votre Epouse : le feu de votre colère embrasera ce nouvel Assur, ou peut-être, et bien mieux encore, ô mon Dieu ! vous toucherez le cœur de celui qui vous persécute, car vous êtes le Dieu des miséricordes ; et alors nous dirons avec le Prophète : « Chan- « tons des hymnes au Seigneur, peuples de la terre, parce « qu'il a fait des choses magnifiques » : *Cantemus Domino, quoniam magnificè fecit.*

« Donc, je ne me décourage point ; que je vive ou que je meure, je suis à Dieu : il porte mon nom écrit dans ses

mains, il ne m'oubliera jamais. O espérance, que tu es douce dans l'exil! belle fleur, le fruit que tu produiras sera délicieux, puisque le parfum que tu répands est déjà si suave. »

Les miséricordes de Dieu sont grandes, elles ont cependant leurs heures que tous n'entendent pas sonner. Retord implorait la conversion de Minh-Mang, et le roi s'endurcissait dans sa haine; en 1838, il lança des édits plus terribles :

« Qu'on frappe sans pitié, écrivait-il aux mandarins, qu'on torture, qu'on mette à mort ceux qui refusent de fouler aux pieds la croix! qu'on sache que ce refus les constitue en état de rebellion : qu'on prenne donc, sans autre forme de procès, une hache, un sabre, ou un coutelas, tout ce qui se trouve sous la main, pour exterminer ces aveugles et ces endurcis, sans qu'il en échappe un seul... »

A cette nouvelle, la consternation fut grande parmi les chrétiens, l'effroi universel. La peine de mort, portée contre ceux qui oseraient donner asile aux missionnaires, refroidit le zèle des plus dévoués et personne, ou à peu près, ne consentit les recevoir.

Ils s'enfuirent donc au loin, dans les forêts et les montagnes où quelques fidèles, au péril de leur vie, leur apportaient la nourriture. Gauthier (1) s'ensevelit dans une solitude si profonde, pendant quatre mois, que lorsqu'il en sortit, « il ressemblait à un mort qui, par miracle, aurait brisé la pierre de son sépulcre ».

Jeantet, blessé à la jambe, fut transporté sur les épaules des chrétiens jusqu'au pied des montagnes. Arrivé là, il dut gravir lui-même la pente abrupte : à moitié chemin,

(1) Arrivé au Tonkin en 1836.

ses forces le trahirent, dans cette extrémité, il se traîna vers un fourré, s'y glissa et dit à ceux qui l'accompagnaient :

« Retournez chez vous ; si Dieu veut que je sois arrêté, qu'au moins je le sois seul. »

Charrier changea plusieurs fois de retraite, toujours harcelé par un ennemi qui semblait devenir plus ardent à poursuivre sa proie, à mesure qu'elle lui échappait.

« Si je suis pris, écrivait-il à M. Retord, j'espère que Dieu mettra dans mes veines quelques gouttes du sang des martyrs lyonnais, il me semble déjà y être. »

Retord resta plus longtemps à son poste, passant de Ke-voi à Son-mieng et à Tan-dô ; néanmoins, il dut aussi prendre la fuite et errer plusieurs nuits sans savoir où se fixer. Enfin il découvrit au milieu des broussailles un vieux hangar sous lequel on avait entassé les colonnettes et les claies d'un couvent que les religieuses avaient démonté pour qu'il ne fût pas pillé par les persécuteurs. Il se pratiqua dans ce réduit une petite cellule « où il restait aussi immobile que les soliveaux poudreux qui l'entouraient ». Les chrétiens lui élevèrent ensuite une petite cabane sur six colonnes de bambou : il y demeura deux mois. Il y data une lettre écrite à ses sœurs qu'il encourageait par ces mots :

« Oh ! mes sœurs, qu'il fait bon souffrir pour Dieu ! qu'il est doux de porter la croix sur les traces teintes du sang de Jésus-Christ ! la vie est courte : lors même que nos misères s'amoncelleraient comme une montagne, le vent des derniers jours les dissipera comme un grain de poussière. »

Il alla ensuite partager le refuge de M. Jeantet. Cet asile lui fut doux.

« Je puis, disait-il, épancher mes chagrins dans le sein de l'amitié, car avec un cœur gai et content, il n'est pas de

solitude qui ne s'embellisse et ne reflète, comme notre âme, une image des cieux. »

Ces douceurs n'étaient pas sans amertumes, car de bien douloureuses nouvelles arrivaient presque chaque jour au missionnaire.

II

La persécution faisait des martyrs, des apostats aussi. Il y a toujours des soldats qui désertent le champ de bataille. Quand il faut signaler la fuite d'un chef, la honte et l'amertume sont plus vives.

Un prêtre indigène, Duyêt, renia sa foi.

En vain ses compagnons de captivité l'exhortent et l'encouragent, il demeure insensible :

« Vois ta tête, lui disait le prêtre Dominique Hanh, en présence même des mandarins, vois ta tête, elle est déjà chauve, ou à peine couverte de quelques cheveux blancs; combien espères-tu vivre encore? et tu abandonnes ton Dieu, pour quelques jours d'une vie qui t'échappera bientôt! et tu couvres notre état de honte, pour le plaisir d'un roi cruel! tu affliges ainsi l'Église qui t'a nourri et élevé, pour te faire l'ami du démon qui veut te perdre! »

« Père, ajoutait un soldat, prisonnier comme lui, si nous, hommes du monde et soldats du Roi, faisions ce que vous faites, ce serait sans doute un crime énorme, mais qui étonnerait peu chez des gens grossiers, ignorants et coupables de plusieurs autres péchés, comme nous; mais vous qui êtes instruit, et qui avez instruit les autres pendant tant d'années, qui leur prêchiez qu'il faut plutôt mourir que de commettre un péché mortel; vous qui avez abandonné le

monde depuis votre enfance, vous, fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ! »

Tout fut inutile. « D'où lui vint une telle lâcheté au jour du combat, un tel endurcissement de cœur à de si pressantes remontrances? se demande Retord en signalant cette chute, hélas! des mêmes causes qui, de tout temps, ont causé la perte de tant d'âmes; de l'orgueil de l'esprit, de l'irrégularité des mœurs, et de l'amour des biens de ce monde. »

On ne pouvait dire mieux, et en moins de mots, la genèse de toutes les infidélités. Cette désertion, cependant, ne fut que momentanée, la foi était trop profondément ancrée au cœur du prêtre, pour ne pas vaincre un jour la faiblesse. Duyêt reconnut sa faute, il fit pénitence et mourut en consolant ceux que naguère il avait attristés.

Sur d'autres points de l'Annam transformé en arène sanglante, la bataille se continuait ardemment : les évêques espagnols, Hénarès (1) et Delgado (2), les premiers qui avaient béni Retord à son arrivée au Tonkin, donnèrent noblement leur vie, le P. Fernandez (3) les suivit bientôt, des prêtres indigènes, des catéchistes, de simples chrétiens, moururent en braves (4).

Ils ne saluaient pas César comme les gladiateurs antiques, ils se mettaient à genoux, levaient vers le ciel des mains et

(1) Mgr Hénarès fut décapité le 25 juin 1838.

(2) Mgr Delgado mourut en prison le 12 juillet 1838. François Chieu, un de leurs catéchistes, fut décapité le 25 juin.

(3) Le P. Fernandez fut décapité le 24 juillet.

(4) Egalement dans la mission du Tonkin oriental furent arrêtés, décapités ou moururent en prison : le P. Vincent Yên (30 juin 1838), le P. Thuân (juillet), les PP. Dominique Hanh et Bernard Dué (1er août), le P. Joseph Vien (21 août), et plusieurs autres parmi lesquels les martyrs de Ke-mot.

Ces arrestations amenaient de nouveaux rescrits prescrivant la recherche des missionnaires et accordant des récompenses aux espions et aux délateurs. Ces rescrits sont datés des mois de juin, juillet et août.

des bras suppliants : « Seigneur Père, Maître du ciel et de la terre, nous te livrons notre vie pour que tu nous pardonnes nos fautes. »

Il y eut des actes d'héroïsme merveilleux, humainement incompréhensibles. Quand on a mesuré la faiblesse des Orientaux et qu'on les contemple stoïques dans des supplices qu'un mot leur ferait éviter, on reste stupéfait. — Ici, c'est une femme qui se présente au juge pour souffrir à la place de son mari ; — là un fils qui reçoit les coups destinés à son père ; — ailleurs, un enfant qui va dire au mandarin : « Grand homme, donnez-moi un coup de sabre, afin que je m'en aille dans ma patrie. — Où est-elle, ta patrie ? — Elle est au ciel. — Où sont tes parents ? — Ils sont au ciel, je veux aller auprès d'eux ; donnez-moi un coup de sabre pour me faire partir. »

Peut-être aussi y a-t-il dans ces actes des enseignements autres que ceux qui peuvent édifier les chrétiens.

La grâce divine n'est pas le seul moteur de l'homme, et en admirant cette énergie et cette vaillance, il est bon de se dire que la souplesse des Annamites n'est pas toute leur nature. Il y a dans les lianes des principes invisibles de résistance, elles fléchissent mais elles ne se brisent pas et, quand elles trouvent un appui, elles montent très haut. Pourquoi la France, aujourd'hui maîtresse du Tonkin, ne serait-elle pas cet appui vigoureux qui aiderait les Annamites à s'élever ?

L'évêque du Tonkin occidental, Mgr Havard, s'était réfugié dans les montagnes de Bach-bat (1), et errait d'un asile à l'autre. Il fut saisi de la fièvre et se coucha pour ne plus se relever. Autour de lui, on espérait la guérison : on

(1) Province de Ninh-Binh.

la souhaitait si vivement. Lui ne s'illusionnait pas sur son état : « Cette fois, je vais mourir, disait-il, mais je ne regrette pas de perdre la vie dans une persécution si fatale à nos églises. » Paroles de saint qui a l'espoir que son trépas attirera les miséricordes divines sur son peuple !

Il prit donc ses dernières dispositions : ayant depuis longtemps reçu de Rome le pouvoir de se choisir un coadjuteur, le 2 juillet, il écrivit ces lignes : « J'établis par ces présentes M. Pierre Borie (1), pour me succéder sous le titre d'évêque d'Acanthe, *juxta Breve Sanctæ Sedis;* et en cas de mort dudit Pierre Borie avant d'avoir reçu la consécratiou épiscopale, M. Retord me succédera sous le même titre. J'établis, en outre, M. Retord, pour provicaire général de la partie extérieure de ce vicariat, jusqu'à ce que mon coadjuteur et successeur en ait autrement disposé.

« Les présentes dispositions n'auront lieu qu'en cas de ma mort et non autrement. »

Trois jours après, il expira, assisté par des prêtres indigènes. « Voilà assurément une mort apostolique, s'il en fut jamais : mourir à cinq mille lieues de sa patrie et de ses proches, dépourvu de tout, au milieu de quelques pauvres néophytes, dans une chétive cabane couverte en paille, sur un petit treillis de bambou recouvert seulement d'une mauvaise natte ; mourir sans avoir pu rencontrer un seul missionnaire européen, pour en recevoir quelques paroles de consolation ; mourir encore à la fleur de l'âge, brisé par les sollicitudes du plus pénible ministère, par les tribulations de la plus affreuse persécution, n'est-ce pas mourir en apôtre ? »

Ainsi parlait Retord, se demandant si cette mort ne

(1) Pierre Dumoulin-Borie, né le 20 février 1808 à Cor, petit village du diocèse de Tulle, partit pour les Missions le 4 novembre 1830.

serait pas aussi la sienne. En effet, une circonstance exceptée, elle devait l'être.

En se nommant deux successeurs, Mgr Havard avait été bien inspiré. Quelques semaines après sa mort, avant même d'avoir reçu la nouvelle de son élévation à l'épiscopat, M. Dumoulin-Borie était arrêté. Il s'était caché dans les dunes au bord de la mer; il fut trahi.

Une nuit, vers deux heures, il entendit ceux qui le poursuivaient s'approcher de sa cachette. Il jugea inutile d'attendre qu'ils vinssent jusqu'à lui.

Il souleva le sable qui obstruait l'entrée de la grotte et marchant vers eux, il les salua de cette parole, souvenir et écho de la parole du Roi des martyrs : « Qui cherchez-vous ? » Dumoulin-Borie était de haute taille. En le voyant dans l'ombre, surgir de terre et leur apparaître brusquement comme un gigantesque fantôme, les soldats s'arrêtèrent muets de surprise. Le missionnaire ne faisant aucun mouvement, ils s'enhardirent et lui intimèrent l'ordre de s'asseoir en signe de soumission.

Il obéit. L'obéissance est le premier degré du Calvaire.

Il fut conduit dans la prison de Dong-hoi, chef-lieu de la province du Quang-Binh où il trouva deux prêtres indigènes, les PP. Diem et Khoa.

Le premier, bon vieillard de 77 ans, avait été fort effrayé par l'appareil des supplices étalé devant lui, et avait fait quelques réponses indiscrètes, capables de compromettre plusieurs chrétiens. Le missionnaire le réconforta, lui donna des conseils de prudence qu'il suivit exactement et, dès lors, il supporta courageusement les plus dures épreuves.

Les trois prêtres furent amenés devant le tribunal; dans le premier interrogatoire, le 3 août 1838, le mandarin leur proposa l'apostasie.

« Mieux vaut cent fois la mort, répondit M. Borie. »

Questionné sur les villages qu'il avait habités, il refusa d'abord de les déclarer, mais sur la menace que son élève Pierre Tu allait être impitoyablement frappé, il donna les noms de deux ou trois paroisses dans lesquelles il avait demeuré à son arrivée au Tonkin, ayant soin de ne citer que les maisons des personnes mortes, et de confondre les dates.

Pendant ses trois mois de captivité, il fut mis une fois à la question et reçut trente coups de rotin.

Le juge lui ayant demandé s'il souffrait beaucoup, il répondit :

« Je suis de chair et d'os comme les autres, pourquoi serais-je exempt de la douleur ; n'importe, avant comme après la torture, je suis également content. »

Mais chose rare, le mandarin incapable de comprendre l'énormité de sa demande sacrilège, insistait pour le faire apostasier. Un de ses interrogatoires se termina par ce dialogue :

« ... Demain, nous vous appliquerons cent coups de rotin.

« — Quand vous m'en feriez donner trois cents j'y consens ; mais la seule chose que je désire de vous, c'est de ne mettre à la question aucune personne du peuple.

« — Vraiment, vous êtes un grand lettré d'Europe et non pas un maître de religion ! Vous ne voulez pas parler maintenant, mais supposons que le roi vous mande à la capitale ; là, un grand feu est allumé, les tenailles sont rougies au feu et votre chair arrachée par lambeaux : pourrez-vous l'endurer et vous taire ?

« — Mandarin, quand le roi me mandera, je verrai ; je n'ose présumer de moi-même à l'avance. »



MGR DUMOULIN-BORIE
(Extrait des *Missions Catholiques.*)

Dans toute la procédure, rapportent les actes du martyre, Mgr Borie montra une telle fermeté unie à tant de prudence et d'affabilité, que les païens, dans l'ardeur passagère mais sincère de leur admiration, s'écriaient :

« Ce maître a vraiment un cœur fait pour enseigner la religion ; si par la suite il veut nous instruire, nous embrasserons sa doctrine. »

Ce fut pendant ces jours de douleur que le missionnaire reçut les lettres de Mgr Havard, qui le nommaient vicaire apostolique du Tonkin occidental avec le titre d'évêque d'Acanthe.

Mais le bourreau trancha cette tête destinée à recevoir l'onction des pontifes.

Le 24 novembre, le mandarin annonça au captif sa condamnation à mort, et son exécution immédiate avec celle des PP. Diem et Khoa.

Mgr Borie écouta silencieusement la lecture du décret royal, puis gravement il se leva et prononça ces paroles :

« Mandarin, depuis mon enfance, je ne me suis encore prosterné devant personne, mais aujourd'hui je remercie le mandarin de la faveur qu'il me procure et je lui en témoigne ma reconnaissance par cette prosternation. »

Et il s'agenouillait.

Emu de cette grandeur d'âme, le madarin bégaya quelques mots pour refuser cet héroïque hommage.

Les trois condamnés furent immédiatement conduits au supplice. — Un mandarin qui avait toujours fait preuve de malveillance à l'égard des confesseurs rencontra le cortège et demanda à Mgr Borie si à cette heure il craignait enfin la mort.

« Je ne suis point un rebelle ni un brigand pour la craindre, répondit le martyr, je ne crains que Dieu.

Aujourd'hui c'est à moi de mourir, demain ce sera le tour d'un autre. »

— Quelle insolence ! s'écria le mandarin en lançant une imprécation ; qu'on le soufflette.

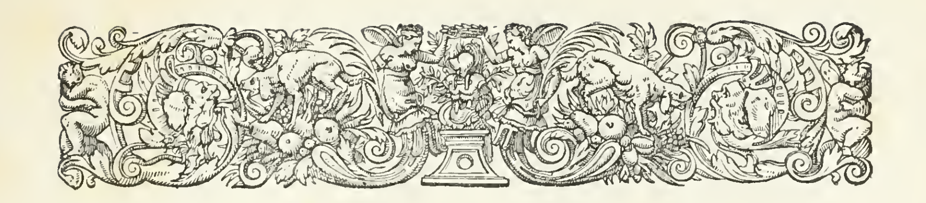
Dans les rangs pas un soldat ne bougea, mais, par délicatesse de cœur ou de conscience, Mgr Borie fit dire à l'insulteur que si sa réponse avait pu l'offenser, il lui en demandait pardon.

Le supplice des deux prêtres annamites fut prompt, celui de Mgr Borie, long et horrible. Le bourreau, très attaché au prisonnier, s'était enivré pour se donner le courage de sa triste besogne, et d'une main mal affermie portait ses coups à faux ; le premier atteignit l'oreille et descendit jusqu'à la mâchoire inférieure qu'il entama ; le second enleva la chair du haut des épaules. Le troisième fut mieux dirigé, mais il ne fit point tomber la tête qui ne fut tranchée qu'au septième coup.

Quot plagis laniatus
Cœlo tot radiis nites.

Oh oui ! chaque empreinte du fer meurtrier est devenue un rayon de la couronne céleste qui orne pour l'éternité le front du saint missionnaire.

La mort de Mgr Borie avait eu lieu avant sa consécration épiscopale. Ainsi que l'avait spécifié Mgr Havard, Retord devint donc chef du Tonkin occidental et évêque d'Acanthe. Le bâton pastoral, échappé de la main d'un vicaire apostolique expirant, était tombé dans le sang d'un martyr. Retord le ramassa par dévoûment plus encore que par obéissance. Pouvait-il refuser la mitre lorsqu'elle s'imposait à son front comme une couronne d'épines ?



CHAPITRE XIII

Un évêque missionnaire. — Sa cabane épiscopale. — Les lettres de Mgr Retord. — Situation du Tonkin catholique. — Un apostolat païen par les Maîtres d'école. — Grégoire XVI exhorte les martyrs. — Lettre de Mgr Retord au P. Khoan. — En route pour Macao. — Coupons la tête à ces scélérats. — Consécration épiscopale à Manille.

I

Pierre Retord devenait évêque missionnaire, c'est-à-dire chef spirituel et conquérant ; chef, il va commander aux prêtres, hier ses égaux, à tous les fidèles du vicariat apostolique qui maintenant forme sa paroisse, juger de haut la situation, prendre des mesures générales, traiter avec la Congrégation de la Propagande, avec le Séminaire de Paris; conquérant, il organisera la résistance et la victoire, il lancera ses missionnaires sur les points les plus menacés ou les plus faciles à emporter, il écrira les travaux, les combats, les triomphes de ceux qui sont sous ses ordres.

Les évêques du Tonkin occidental avaient depuis plus de cent ans pour gardes fidèles, les générations successives de la paroisse de Vinh-tri, appelée aussi Ke-vinh. C'était un village de quelques centaines de vieux chrétiens situé

en plein Delta, sur les bords du canal qui joint deux points du Lach-day, et par là atteint le Fleuve Rouge, non loin de modestes arroyos remontant au nord ou descendant vers le sud. Les maisons en terre durcie au soleil, recouvertes de feuilles, s'y groupaient en désordre, séparées par des ruelles étroites ou par des petites cours ornées d'arbres rabougris et convulsionnés, à la façon chinoise.

A l'extrémité du village, le grand séminaire que rien ne distinguait de la demeure des particuliers, abritait une cinquantaine de théologiens, l'évêque, ses catéchistes et les missionnaires de passage.

Le palais épiscopal était pauvre, « une petite cabane près de laquelle il y a un souterrain pour que j'y descende, si les mandarins viennent à ma poursuite, deux catéchistes pour m'aider à répondre aux lettres qu'on m'écrit en français, en latin, en annamite, en chinois, point de cathédrale, point de chanoines, point de secrétaires comme les évêques de France, un grand vicaire qui est très loin, perdu dans les montagnes, tels sont ma résidence et mon personnel. »

De ce réduit, Mgr Retord gouvernera la mission, envoyant des conseils et des encouragements, recevant toutes les mauvaises nouvelles; car le lot du chef, comme celui du paratonnerre, est de recevoir la foudre pour briser son élan, et en ce temps-là il n'y avait guère de bonnes nouvelles, les meilleures étaient le salut d'un catéchiste ou d'un missionnaire par le don de quelques barres d'argent, le martyre de chrétiens courageux. L'évêque consignera ces faits dans de longues lettres adressées en Europe et qui relatent très en détail l'histoire de la Mission du Tonkin occidental, souvent aussi une partie de celle du Tonkin oriental.

Une des premières racontera le triomphe du prêtre Jac-

ques Nam (1) et de deux chrétiens Antoine Dich et Michel Mi, d'autres parleront de la maladie de Minh-Mang dont il est tenté « de souhaiter la mort s'il ne se convertit pas ».

Quelques-unes donneront le récit des punitions des persécuteurs. Dieu est patient parce qu'il est éternel, mais sa patience accompagne la justice et parfois elle venge immédiatement ses injures. Au IVe siècle de l'Eglise, Lactance écrivit un livre intitulé : *La mort des persécuteurs ;* un lettré annamite pourrait ajouter un chapitre à cet ouvrage.

明命拾玖年
六月廿四日
一牌阮輝耀貫南定省永治社該犯係是里
長容隱枚五又不肯跨過欽案處斬決

FAC-SIMILE DE LA PLANCHETTE PORTANT CONDAMNATION DE MICHEL MI

Dix-neuvième année du règne de Ming-Mang, sixième lune, vingt-quatrième jour. Une planchette. — Nguyen-huy-Dieu (Mi), demeurant province de Nam-Dinh, commune de Vinh-tri. Ce coupable qui était un chef de la commune, cachait Mai-ngu (*le prêtre Nam*) et il ne veut pas marcher sur la croix, le jugement royal le condamne à être décapité.

Entre temps, l'évêque annonce sa nomination épiscopale à ses parents, paysans de Renaison, qui certes vont s'étonner : « Quoi donc, mon frère qui autrefois travaillait la vigne et labourait les champs, le voilà évêque ? — Eh oui, mon bon ami, mais il t'aime autant et toute la famille. » Puis il reprend sa plume d'administrateur pour tracer à la Propagande le tableau de son vicariat.

Ces lettres longues et assez fréquentes, ne présentent nulle part

(1) Le prêtre Jacques Nam, né dans la commune de Dong-bien, province de Thanh-hoa ; les chrétiens Antoine Dich, né à Vinh-tri et Michel Mi, son

ces pensées hardies, ces images gracieuses ou vives, ces grands coups d'ailes auxquels nous ont habitué les lettres à ses amis ; ce sont des rapports simples, sobres et clairs (1).

La première, datée du 23 juin 1839, comprend 40 pages

gendre, né à Vinh-tri (Nam-Dinh), et maire de cette commune, furent arrêtés ensemble le 2 juillet et et emprisonnés à Nam-Dinh; ils confessèrent généreusement la foi et furent décapités le 12 août 1838.

(1) *Afin de montrer l'importance et la longueur des lettres de Mgr Retord, nous donnons le titre des paragraphes de la première qu'il écrivit, sous la date de fin décembre 1838, elle contient 132 pages in-folio.*

Relation des affaires religieuses qui ont eu lieu, en 1838, dans le royaume annamite et spécialement dans la partie extérieure du Tong-King.

Coup d'œil sur la fin de l'année dernière. Bruits alarmants. — Le mandarin général de Nam-dinh fait fouler la croix. — Arrestation d'un catéchiste du Tong-King oriental. Lâche chute. — Instruction royale du 14 mai à l'occasion de l'affaire du catéchiste Van-lan. — Nouvelle ordonnance du roi. Nouvelles déclarations de Van-lan. Grande agitation. — Nouvelles arrestations. Nouveau décret du roi au sujet des missionnaires dénoncés. — Blocus et pillages. Perte d'un envoi de Macao. Nouvelles arrestations. Mot curieux d'un mandarin. — Affaire d'un de nos clercs. Grandes dépenses et chutes à cette occasion. — Nouvelles arrestations. Décret du roi. — Péril imminent que court M. Charrier. Retraite profonde de M. Gauthier. Tribulations de MM. Jeantet et Retord. — Nouvelles arrestations. Apostasie. Entrevue touchante. — Martyre de Mgr de Fesseiten et de son catéchiste Van-chieu. — Affaire d'un vieux prêtre du Tong-King oriental et martyre d'un autre prêtre du même vicariat. — Nouvelles arrestations en Quang-binh et en Nam-dinh. — Terrible catastrophe de notre mission dans la mort de son vicaire apostolique. — Courte notice sur la vie de Mgr Havard. — Mort de Mgr de Mellipotame et du vénérable Pierre Tuan, prêtre indigène. — Analyse des décrets royaux rendus à l'occasion du R. P. Fernandez et du vénérable Pierre Tuan, etc. — Martyre du R. P. Joseph Fernandez, provicaire général du Tong-King oriental. — Nouvelles arrestations dans la Haute-Cochinchine. Mort de M. Candalh, missionnaire apostolique. — Martyre des RR. PP. Dominique Hanh et Bernard Duê, prêtres annamites du Tong-King oriental. — Glorieux combats de MM. Jacques Nam, Antoine Dich et Michel Mi. — Sentence des vénérables confesseurs Jacques Nam, Antoine Dich et Michel Mi. — Martyre et funérailles des vénérables Jacques Nam, Antoine Dich et Michel Mi. — Arrestation et martyre du R. P. Joseph Vien, prêtre annamite du Tonkin oriental. — Arrestation d'un de nos prêtres annamites avec deux de ses élèves et leur condamnation à la mort pour la foi. — Lettre de M. Retord à ces trois confesseurs, courte notice sur chacun d'eux. — Nouveaux blocus et nouveaux martyrs. — Terribles ravages d'une tempête. Glorieux martyre de M. Jaccard et d'un jeune élève Cochinchinois. — Arrestation et apostasie d'un de nos catéchistes. Nouvelles vexations. Trois nouveaux martyrs. Courte notice sur les trois vénérables prêtres dont nous venons de rapporter le glorieux martyre. — Terrible blocus. Saisie de livres religieux. Mort de M. Vialle. Nouveaux martyrs. — Affaire des soldats confesseurs dont il a été parlé au second paragraphe. Lettre intéressante de l'un d'eux. — Sentence portée contre ces trois soldats. Lettre et aumône que nos chrétiens leur envoient. Lettre de remerciement de leur part. — Conclusion de l'affaire des trois soldats. Statistique.

et répond à 69 questions posées par la Propagande sur l'état du vicariat du Tonkin occidental.

Toute la situation de la mission s'y reflète : les pouvoirs de l'évêque, les qualités des missionnaires, le pays, les ressources, la statistique, la valeur des chrétiens, l'héroïsme des martyrs, la cruauté des bourreaux ; les édits de Minh-Mang y sont résumés avec une concision qui n'omet aucun point important.

La forme de ces rapports vaut le fond, ils sont écrits en latin avec une grande pureté, les mots importants sont soulignés, les idées et les faits principaux forment des paragraphes particuliers, et du commencement à la fin, rien ne sent la contrainte, le travail laborieux ou hâtif. L'évêque a-t-il écrit sur des notes préparées d'avance et bien classées? Peut-être, mais à coup sûr, avec la facilité d'une intelligence lumineuse.

La partie de son premier rapport, la plus intéressante pour nos lecteurs, nous paraît être celle qui traite du nombre et de la valeur des chrétiens, d'autant qu'elle a l'avantage d'exposer en quelques lignes, l'état de la mission du Tonkin, au moment où Retord en prenait le gouvernement.

On y retrouvera des noms que depuis dix ans nous avons pris l'habitude de lire dans les journaux, dans les livres des voyageurs de l'Indo-Chine, dans les revues de géographie; ce qu'ils ont eu de barbare ou d'étrange pour nous a disparu, maintenant qu'ils appartiennent à la France.

« Le nombre des chrétiens de ce vicariat est d'environ 170.800, ils sont répandus dans 1.300 chrétientés ou villages. Tous suivent le rite latin de la sainte mère Eglise catholique, apostolique, romaine. S'il y a quelques diversités, elles sont de peu d'importance et pour la plupart

elles tirent leur origine des privilèges conférés par le Saint-Siège.

Le nombre des chrétiens de chaque province est estimé comme il suit : « Dans la province de Quang-binh, les chrétiens sont au nombre de 17.617, de caractère un peu léger et changeant, et c'est une des raisons de l'arrestation de Mgr Borie et des PP. Vincent Diêm et Pierre Khoa prêtres indigènes.

« Dans les deux provinces de Ha-tinh et de Yen-tinh naguère Nghe-an (1), le nombre des chrétiens s'élève au chiffre de 45.364 ; on dit que ce sont les meilleurs de tous. Cette année ils ont supporté une grande persécution qui dure encore.

« Dans le Thanh-hoa, les chrétiens sont environ 13.000. Ils passent pour simples, mais ignorants.

« Dans la province de Ninh-Binh on compte 22.500 fidèles.

« Dans les cinq départements de la province de Nam-dinh qui appartiennent à ce vicariat, on compte 16.114 fidèles. Ils sont instruits, mais quelque peu insouciants.

« Dans la province de Ha-noi ils sont au moins 39.300. Ceux qui demeurent dans la partie méridionale n'ont point la ferveur désirable, ils sont troublés bien souvent par de faux frères ; ceux du nord sont plus vigoureux, mais encore un peu timides.

« Dans la province de Son-tay, il y a environ 13.000 fidèles bons et mauvais, sans caractère bien tranché.

« Dans les deux autres provinces de Hung-hoa et de Tuyen-quang, nous comptons très peu de catholiques, tout au plus trois ou quatre mille.

« Je dois avouer que nos chrétiens sont loin d'être parfaits,

(1) Cette province a repris le nom de Nghe-an.

mais pourrait-on s'en étonner en considérant les temps agités qu'ils traversent et l'absence de secours spirituels qu'ils ont à supporter ? »

Il termine par un exposé des moyens indispensables pour augmenter le nombre des fidèles et améliorer l'état de leur âme. Ces moyens se résument en un : « la paix », la paix que le monde, et surtout le monde païen, ne veut pas donner : « O Seigneur, donnez votre paix et nous serons sauvés. » Le salut était bien éloigné.

II

Minh-Mang venait d'imaginer un apostolat païen : « l'apostolat par les maîtres d'école ». La chose vaut la peine d'être notée pour nous Français de 1893... Le maître d'école devait faire venir chez lui tous les chrétiens, leur enseigner une doctrine imaginée par le roi et leur commenter le décalogue, ce fameux décalogue que beaucoup avaient oublié, mais dont l'auteur se souvenait toujours.

On consulta l'évêque sur la conduite à tenir, il connaissait trop bien la situation et le caractère des persécutés et des persécuteurs pour hésiter, il répondit :

« Refusez hautement d'abord, et quand vous ne pourrez autrement, payez les maîtres d'école pour qu'ils se taisent. » Ainsi fut fait.

L'Europe tressaillait au récit de ces luttes sans trêve et sans merci ; avec certains prophètes très myopes, hélas ! qui proclamaient les batailles religieuses à jamais finies, elle s'étonnait de voir en plein XIXe siècle se renouveler les actes qui avaient ensanglanté et illustré les premiers âges

de l'Eglise. Peut-être serait-elle moins surprise, maintenant qu'elle a son expérience personnelle.

Le chef de la catholicité ne s'étonnait pas, son prédécesseur avait été exilé, son arrière-prédécesseur était mort en prison sur la terre étrangère; les vicaires de Jésus-Christ combattent toujours, puisqu'ils remplacent le Maître, ils font ce qu'il a fait. Egalement ils exhortent et encouragent : Grégoire XVI loua les martyrs d'Annam, et grava le nom des plus braves dans ses lettres apostoliques (1).

« A nos fils bien-aimés, les fidèles du Christ, qui habitent les vicariats apostoliques du Tonkin et de la Cochinchine.

« Grégoire pape, seizième du nom.

« Chers fils, salut et bénédiction apostolique.

« Les nouvelles récentes qui Nous sont venues de vos contrées, très chers fils en Jésus-Christ, Nous ont causé tout ensemble une vive douleur et une grande consolation. Nous avons appris, en effet, que la persécution des païens contre les fidèles du Christ continuait, multipliait même ses ravages..... Ne vous laissez pas effrayer par la courte et légère épreuve de la tribulation, sachant qu'elle prépare en vous un poids immense de gloire.

« Considérez aussi les illustres exemples de vos chefs : afin de remplir dignement leur devoir de pasteurs, ils n'ont pas hésité à donner leur vie pour vous. Si donc il s'en est trouvé parmi vous, qui, comme nous l'avons appris avec une extrême douleur, ont été saisis d'une trop grande terreur à la vue des tourments, et ont été assez impies pour rougir de confesser le Christ devant les hommes, Nous les exhortons et conjurons de laver dans les larmes de la péni-

(1) Le bref est du 4 août 1839.

tence un crime si détestable, et d'implorer avec ardeur leur pardon de la divine miséricorde.....

« Pour vous, nos très chers fils, qui avez eu horreur de commettre un pareil forfait, ne vous laissez pas décourager par la gravité de vos souffrances, car c'est le dessein providentiel du très sage et très clément Modérateur des choses, que ceux qu'il entoure d'une prédilection particulière, soient éprouvés par de nombreuses et diverses adversités. Regardez le ciel; à ceux qui combattent avec courage est réservée la couronne de l'immortalité; les jours de votre lutte seront courts, mais la félicité qui vous attend est éternelle, comme celle de Dieu même. »

Le Pape terminait par ces paroles d'espoir : « Vous n'êtes pas voués pour jamais à cette atroce persécution ; un jour viendra que, délivrés de vos alarmes, et comme échappés à cette furieuse tempête, vous rendrez en paix un culte au vrai Dieu, et vous lui adresserez d'éternelles actions de grâces pour le calme enfin rétabli. » Tels les pilotes habitués à la tempête voient, dans le lointain, invisible à tous, le point bleu qui annonce les beaux jours. Bien des tempêtes devaient encore éclater avant que le petit point bleu envahît le ciel de son azur.

III

Ces encouragements n'étaient pas encore parvenus au Tonkin qu'un nouvel édit frappa les populations de terreur. Il enjoignait à tous les chrétiens d'élever des temples domestiques pour y offrir des sacrifices aux ancêtres et des pagodes publiques pour sacrifier aux idoles. Cette érection

devait s'achever en une année(1). « C'est un arbre de mort que l'ennemi du genre humain vient de planter au milieu de mon troupeau, s'écriait Retord! Puisse-t-il ne porter que les fruits du martyre!... »

Ces fruits furent nombreux; parmi les choisis, deux prêtres annamites, les PP. Thi(2) et Dung(3) furent mis à mort le 21 décembre 1839, à Ha-noi « à l'endroit même, rappelait Mgr Retord, où deux ans auparavant mon cher catéchiste Xavier Cân a obtenu la même couronne ».

Le P. Khoan et deux catéchistes furent emprisonnés. « J'ai des combats à soutenir ici, disait un chevalier à son fils, mais si les Sarrasins te font prisonnier, j'irai partager ta prison. » Retord lui aussi soutenait d'autres luttes et ne pouvant aller partager la captivité de ses fils, l'adoucissait par ses exhortations. Craignant cette fois que son courrier ne fût arrêté et sa lettre prise, il mêla aux consolations religieuses les axiomes les plus élevés de la philosophie chinoise :

« Je viens d'apprendre que, par ordre du roi, les Mandarins vont livrer à votre constance un nouvel assaut. Je ne doute pas de votre victoire dans ce combat, comme dans les précédents. Dieu est avec vous, qui oserait donc être contre vous? Cependant pour vous rendre le triomphe plus facile, permettez que je vous adresse quelques mots d'exhortation : s'ils sont superflus pour ranimer votre courage, peut-être ne me seront-ils pas inutiles pour avoir part à vos mérites.

(1) Le texte entier de cet édit est dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Tome XIII, page 263.
(2) Né à Ke-so, province de Ha-noi en 1763.
(3) Dung, qui après avoir été arrêté une première fois changea son nom en celui de Lac, né dans la province de Bac-ninh, fut ordonné prêtre par Mgr Longer, le 15 mars 1823.

« Qu'ils sont grands ces mérites acquis par vous dans l'ombre des cachots! et quel malheur si, dans un instant de faiblesse, vous veniez à perdre ce qui vous a coûté de si longues souffrances, ce qui doit aboutir à un bonheur sans fin ! Tenez-vous toujours debout dans le sentier du ciel, où la main de Dieu lui-même vous a placés.

« Plutôt mourir, a dit un philosophe, que d'abandonner « ce qui est conforme à la raison. Dans la bonne comme dans « la mauvaise fortune, le sage se tient debout, sans s'incliner « ni à droite ni à gauche pour chercher un appui. Quand il « rencontrerait la mort sur son chemin, l'homme vertueux « ne s'écarterait pas de la voie qu'il a jusque-là suivie. » Persévérez donc dans votre inébranlable fidélité... Il est écrit dans les livres chinois : *Mieux vaut mourir avec gloire que vivre dans la honte.* Or, voyez les apostats : à quelles insultes, à quelle ignominie est dévouée leur existence ! Au contraire, le monde entier répète les louanges de ceux qui meurent pour la foi : les martyrs sont comme une trompette céleste dont tous veulent entendre les mélodieuses fanfares. Les apostats restent dans ce monde comme des troncs d'arbres desséchés, que la hache coupera bientôt pour en nourrir le feu de l'enfer ; mais le sang des martyrs est comme une rosée du soir, qui rafraîchit le jardin de l'Eglise et lui communique une nouvelle fécondité... Je vous écris ce peu de paroles à la hâte : puissent-elles être pour vous comme un vent favorable qui vous conduise doucement vers les rivages de la patrie ; puissent-elles être comme un bouquet de fleurs odoriférantes, dont le parfum remplisse vos cœurs de joie au moment du dernier combat ! Je vous salue respectueusement, baisant vos cangues et vos chaînes, et vous priant de ne m'oublier jamais. »

Cependant ces arrestations faisaient des vides sensibles dans les rangs, il était nécessaire de les combler au plus vite et de remplacer ceux qui tombaient. Retord n'étant pas encore sacré ne pouvait ordonner de prêtres et par suite des circonstances, il n'avait aucun consécrateur à sa portée ; les deux évêques espagnols du Tonkin oriental étaient morts martyrs, Mgr Cuénot, le seul évêque présent en Cochinchine, était à plusieurs centaines de lieues, errant dans les villages des côtes du Binh-Dinh ou du Phu-yen, on ne savait trop où. L'évêque de Macao apparaissait le seul consécrateur possible. Aller le trouver, impliquait un voyage de plusieurs centaines de lieues et de plusieurs mois, et ce qui était plus difficile, il fallait sortir du Tonkin et y rentrer.

Mais l'hésitation n'était pas permise lorsque la vie de la mission était en jeu.

Retord essaya donc de partir, il ne se faisait illusion sur les dangers qu'il allait courir.

« Je serai peut-être pris par les pirates, englouti par la tempête, arrêté par les mandarins qui me couperont tout simplement la tête ; il arrivera ce que le bon Dieu voudra, rien ne m'épouvante. »

Rien ne l'épouvantait lui, mais les autres... ; les patrons de barque, annamites ou chinois, ne voulaient pas prendre d'européen à leur bord, car s'ils étaient surpris avant de lever l'ancre, c'était la mort ; s'ils étaient dénoncés et revenaient plus tard au Tonkin, c'était la mort.

IV

Enfin, après six mois de recherches, un catéchiste découvrit un chinois et fit marché avec lui, le prix du voyage fut fixé à 1.000 francs.

« Je sortis donc secrètement de ma retraite, écrit le vicaire apostolique et, après quatre nuits de marche, j'arrivai à l'endroit convenu, sans autre accident que de nombreuses chutes dans la boue, à travers les mauvais chemins et au milieu des ténèbres.

« A peine notre frêle esquif fut-il sorti des hautes herbes où il se tenait caché, que l'on aperçut deux grandes barques mandarines qui se dirigeaient sur nous, paraissant venir à notre poursuite. Mes gens effrayés se précipitèrent sur les rames, et travaillèrent quelques moments avec une telle activité, qu'ils échappèrent aux mandarins et les laissèrent bien loin derrière eux. »

En arrivant près de la jonque chinoise on vit qu'elle était à l'ancre, et rien ne faisait prévoir qu'elle fût en partance, Retord y voulut monter, le capitaine l'en empêcha et d'un ton froid, mais péremptoire, il lui dit : « Trois fois j'ai demandé à ma mère la permission de te conduire et trois fois elle me l'a refusée. » Or, cette mère n'était autre qu'une idole, adorée, sous le nom de Ba-cung-chua, comme la divinité tutélaire des navigateurs. Sur toutes les barques on lui dresse un autel où sa statue, sceptre en main et couronne en tête, est placée sur un socle, environnée de cierges rouges, de fleurs, de mets et d'encens. Le matelot chinois l'avait consultée par les sorts, et les sorts ayant été défavorables,

il refusait de mettre à la voile ; un ancien Romain n'eût pas été plus superstitieux.

Aucune sollicitation ne put vaincre cette obstination, et Retord dut retourner à son asile.

« Je reprenais tristement le chemin de mon ancien gîte, quand tout à coup s'éleva un vent si violent qu'il fut impossible à notre petite barque de tenir la mer. On aborda près d'un village chrétien dirigé par les révérends pères de l'ordre de saint Dominique, et qui n'est pas éloigné du port. J'y demeurais tout le jour, dans une chambre fort obscure, la nuit je redescendais pour essayer, malgré l'orage, de rentrer dans ma mission. Ce ne fut qu'au cinquième jour que, la mer étant moins agitée, nous pûmes atteindre les bords opposés, près du département de Ninh-Binh.

« Là, dans le lieu le plus solitaire, au pied des montagnes, un de mes élèves m'attendait depuis sept jours, couché dans les hautes herbes qui couvrent ce rivage. Un chrétien m'apporta secrètement, dans une feuille de bananier, du riz cuit et deux œufs de cane. Cette nourriture avec un peu d'eau de pluie fut pour moi un repas délicieux.

« Vers minuit, je sortis doucement du milieu des herbes, accompagné de deux élèves et de deux chrétiens, dont l'un formait notre avant-garde et l'autre nous suivait, portant mon petit bagage dans un panier. Nous étions arrivés près de l'endroit où le père Joseph Fernandez fut arrêté l'année dernière, lorsque nous aperçûmes, à quelque distance devant nous, des hommes assis sur le bord du chemin. « Attendez, me dit notre conducteur, je vais voir ce que c'est. » Mais, à peine eut-il fait quelques pas, que nous entendîmes crier d'une voix terrible : *Coupons la tête à ces scélérats, coupons la tête à ces scélérats.* Aussitôt nous rebroussons

chemin, courant à perte d'haleine, jusqu'à ce que les forces nous manquent entièrement. Je sentais mes genoux battre l'un contre l'autre, et, malgré l'appui d'un gros bâton, j'avais de la peine à ne pas tomber de lassitude. Nous pensions que c'étaient les satellites, ce n'étaient heureusement que des propriétaires qui couraient après les voleurs de leurs buffles. »

Quelques mois plus tard, il conclut un second contrat avec un autre Chinois, et se mit en route le 19 janvier 1840, au milieu de la nuit. Douze jours après, le 1er février, il arrivait au petit village de pêcheurs où la jonque stationnait. Le Chinois tenait parole, mais le missionnaire, serré de près par les mandarins, guetté par les espions, était dans l'impossibilité d'aller le rejoindre. Il attendit quatre jours ; puis se hasarda, passa presque sous les yeux des mandarins, gagna la jonque qui cingla vers la haute mer.

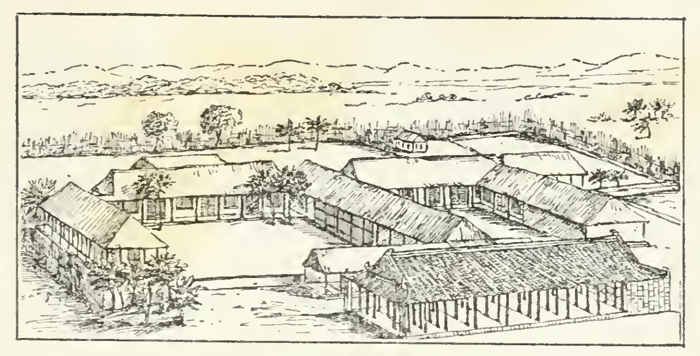
Contrarié par les vents, le voyage dura quarante-six jours. Mais à Macao, quelle allégresse ! C'était la liberté, les amis, la famille des Missions Etrangères, c'était le culte catholique dans toutes ses splendeurs, plus belles après une longue privation. Qu'elles étaient loin les cabanes du Tonkin et ces messes, dites à la dérobée, entourées par les fidèles tremblant d'être surpris !

« J'éprouvais ce qu'éprouve à son réveil un homme qui sort d'un songe plein d'inquiétude et d'angoisse, ce que sent le poisson jeté sur le sable, lorsqu'il rentre dans une eau fraîche et limpide, et l'oiseau longtemps captif, lorsqu'il reprend son vol dans les libres espaces de l'air. »

Il n'y avait pas alors d'évêque à Macao, Mgr Retord reprit la mer pour aller chercher aux Philippines la consécration épiscopale. Il la reçut le 31 mai 1840. « Ce fut, a-t-il dit, le jour le plus mémorable de ma vie, parce que jamais

je ne reçus tant d'honneurs de la part des hommes et tant de grâces de la part de Dieu. » Ces honneurs ne le troublèrent point, et ces grâces lui firent envisager l'avenir sous son vrai jour.

La croix lui était apparue dans son enfance, étendant les bras sur une montagne qu'il essayait de gravir, la croix est pour les chrétiens le symbole de la misère qu'il avait prise pour épouse, il voulut donc pour blason de sa noblesse épiscopale les deux croix entrelacées de saint Pierre dont il avait reçu le nom au baptême, et de saint André qu'il prit pour second patron en souvenir de la paroisse de sa vieille et chère tante, et de son oncle Deschavannes : Saint-André-d'Apchon; il y joignit cette devise qui résumait les ardeurs de son âme d'apôtre : *Fac me cruce inebriari.* Faites que je m'enivre de la croix.



PRESBYTÈRE TONKINOIS ET SES DÉPENDANCES
(Fac-simile d'un dessin de peintre annamite.)

CHAPITRE XIV

L'Angleterre en Chine. — Une ambassade annamite à Paris. — Retour de Mgr Retord au Tonkin. — Arrestation de MM. Galy et Berneux. — « Je prendrai sa place au ciel. » — Sacre de Mgr Hermozilla. — Arrestation de M. Charrier. — Cangue et mitre. — Sacre de Mgr Gauthier.

I

Il y a des mères qui admirent même les défauts de leurs enfants, des négociants qui soutiennent les méchefs de leurs employés. L'Angleterre ressemble-t-elle aux mères ou aux négociants ? Aux deux sans doute, car partout elle défend les intérêts de ses marchands qui sont ses fils.

En 1840, les Anglais de Canton étaient en querelle avec le vice-roi, le Chinois Lin ; ils voulaient vendre leur opium en toute liberté, Lin refusait, arguant de ce que semblable marchandise empoisonnait le peuple. L'Angleterre ne répondit pas à l'objection, elle décida simple-

ment que si la Chine n'était pas plus équitable, elle lui déclarerait la guerre.

Les amiraux bloquèrent la rivière de Canton, le fleuve Bleu, la rivière Min et détruisirent les fortifications élevées près de Macao. L'affaire se poursuivit plus tard avec les mêmes procédés.

Mgr Retord, revenu de Manille à Macao, vit arriver l'*Ariel* portant les ordres du cabinet britannique et l'escadre commandée par sir Gordon Bremer, il eut occasion de rencontrer l'amiral G. Elliot. Il était évident que des faits graves allaient se passer. Quels seraient-ils ? L'Angleterre serait victorieuse... Comment profiterait-elle de sa victoire? Les premiers coups de canon d'une nation protestante briseraient-ils la barrière qui arrêtait l'élan du catholicisme? Et la France, absente maintenant, paraîtrait-elle à son tour? Le Tonkin ressentirait-il le contre-coup de ces événements ? Telles étaient les questions que se posait le nouvel évêque et qu'il terminait par ces mots : « Nous ne pouvons rien savoir, ni rien prévoir, mais peut-être que Dieu tirera quelque bien pour nous de l'ambition et de la cupidité des Anglais. Nous n'avons qu'à attendre en priant la Providence de faire son œuvre pour sa plus grande gloire. »

A trois cents lieues de Macao, un autre homme interrogeait l'avenir avec plus d'anxiété encore, et pour se rassurer, il n'avait pas la foi en Dieu. Minh-Mang connaissait les hostilités de l'Angleterre et de la Chine. Qu'en résulterait-il? Les barbares osaient attaquer le grand Empereur. — Que machinaient-ils contre le royaume d'Annam et son souverain ?

Comme les malfaiteurs qui se trahissent eux-mêmes pour savoir s'ils sont soupçonnés, Minh-Mang se trahit.

Il envoya en France trois mandarins qui se dirent

chargés de nouer des relations commerciales, en réalité, ils venaient connaître les dispositions de notre pays.

Dès leur arrivée, ils se hâtèrent de publier que les missionnaires étaient bien traités chez eux et que le catholicisme y jouissait d'une liberté complète. Ce mensonge, qu'on ne leur demandait pas, fut promptement contredit avec pièces à l'appui.

Les Directeurs du séminaire des Missions Étrangères adressèrent au maréchal Soult, président du conseil, un mémoire exposant l'état des choses : édits publiés contre la religion, emprisonnements et martyres de missionnaires, arrestations et exils de chrétiens.

Grégoire XVI pria Louis-Philippe d'user de son autorité pour mettre un terme à la persécution.

Plusieurs journaux insistèrent afin que le gouvernement intervînt au nom de la France.

La question que la dernière expédition du Tonkin a fait entrer dans une phase qui n'est peut-être pas la dernière, se posait déjà en 1840. Les choses passées sont ce qu'elles sont et rien ne les changera plus, il n'en est pas de même de leur signification. L'intervention européenne en Orient se développe avec les années, à la lumière de faits nouveaux, au spectacle de conséquences imprévues ; plus celles-ci se déroulent nombreuses, interminables, plus se précise le sens de ces événements. C'est pourquoi vouloir dès à présent, prononcer sur les résultats de la présence de l'Europe en Extrême Orient un jugement irréductible, serait affirmer qu'elle a produit tout ce qu'elle pouvait, en bien ou en mal. N'est-ce pas se hasarder beaucoup ?

Louis-Philippe ne donna pas audience aux ambassadeurs, se retranchant derrière cette excellente raison, que leur visite ne lui avait pas été officiellement annoncée.

Les ministres les reçurent et essayèrent de leur faire comprendre que les cruautés de Minh-Mang étaient connues, et que tôt au tard elles attireraient sur lui et sur son royaume une éclatante vengeance. En même temps qu'il prononçait ces graves paroles à l'adresse des Annamites, le ministère ordonna aux commandants de nos vaisseaux dans les mers de Chine de protéger nos missionnaires sans cependant engager notre drapeau. C'était une demi-mesure dont on se promettait beaucoup de bien, mais les mesures d'ordre politique ne doivent pas toujours être comme la vertu, entre les extrêmes. Malheureusement il semble que ce soit de tradition dans la politique coloniale française. On dit, sans beaucoup le croire, que Pierre le Grand a laissé un testament dont ses successeurs doivent suivre les prescriptions, peut-être quelque chef de bureau a-t-il laissé quelque testament de ce genre...

Après cet avertissement qu'ils n'étaient pas venus chercher et dont ils comprirent peu l'importance, les ambassadeurs repartirent pour Huê. A la même époque, Mgr Retord voguait vers le Tonkin :

« Ce retour sera périlleux, écrivait-il, et il pourrait bien arriver qu'après avoir reçu la mitre, je reçoive un coup de sabre qui abatte en même temps et la mitre et la tête. »

Avant son départ de Macao, quelqu'un lui avait conseillé un voyage en France, il s'était redressé de toute sa hauteur :

« Sans doute la patrie m'est chère, et je la reverrais avec bonheur, avait-il répondu ; mais faut-il que je laisse périr les deux cent mille chrétiens qui sont dans ma mission, et que l'on voie s'éteindre par ma lâcheté ce flambeau de la foi que d'autres ont allumé avec tant de sueurs et de fatigues ? Est-ce au moment où les lions rugissent

avec le plus de fureur que le pasteur doit s'éloigner du troupeau ? Convient-il à un soldat d'abandonner son poste, parce qu'il voit le glaive étinceler à ses yeux ? Non, non, dussent toutes les armées du tyran être échelonnées sur ma route, pour me fermer l'entrée du Tonkin, il faut que je réponde à l'ordre qui m'y appelle. Les murs de ma Jérusalem sont tombés ; nouveau Néhémie, il faut que j'aille les relever ou m'ensevelir sous leurs derniers décombres. »

Il avait trois compagnons : deux missionnaires français, Galy (1) et Berneux (2), et un dominicain espagnol, Emmanuel Rivas. Il débarqua les deux premiers sur les côtes de la province de Ninh-Binh, et, s'avançant dans l'intérieur du pays, le 20 janvier 1841 à une heure après minuit, il était à Vinh-tri. A la même heure, dans le palais de la citadelle de Huê, le roi Minh-Mang mourait des suites d'une chute de cheval, à l'âge de cinquante ans, après vingt-un ans de règne.

« La religion qu'il s'était flatté d'anéantir est encore debout, écrivait Retord, toujours féconde, plus aguerrie, aussi consolée par ses nouvelles conquêtes qu'elle est fière de ses nombreux martyrs. » Les catholiques respirèrent ; même dans la population païenne, il n'y eut pas de regrets. On cita sur le défunt des anecdotes effroyables, pas une seule qui révélât la bonté ou même la bienveillance. Les plus saisissantes étaient celles-ci :

Il assassina son frère, il fit égorger une jeune fille dépositaire d'un secret important, et, pour s'assurer de sa mort,

(1) Jean-Paul Galy, du diocèse de Toulouse, parti de France pour le Tonkin le 15 mai 1838, mort à Saïgon le 15 octobre 1869, à l'âge de 59 ans.

(2) Siméon-François Berneux, du diocèse du Mans, parti de France pour le Tonkin le 15 janvier 1840, missionnaire au Tonkin et en Mandchourie, évêque de Capse, vicaire apostolique de la Corée en 1854, décapité pour la foi à Sai-nam-to, près de Séoul, le 8 mars 1866, à l'âge de 52 ans.

il se fit apporter sur un plat la langue de sa victime. Un jour, par un caprice sanguinaire, il jeta je ne sais quel objet dans la cage de son tigre favori, et ordonna à un soldat qui se trouvait là d'aller lui chercher cet objet ; le malheureux, entre ces deux bêtes féroces, espéra dans le tigre et ne se trompa point ; plus humain que le tyran, l'animal laissa le soldat entrer et sortir sain et sauf.

Aussi déraisonnable que cruel, il faisait mettre à la cangue et fouetter les navires qui ne marchaient pas bien, les idoles qui ne lui accordaient pas à son gré la pluie ou le beau temps ; il allait jusqu'à faire administrer des médecines aux canons exposés à l'air lorsqu'il les voyait se ternir par l'humidité « parce que, disait-il, ils suent de la peine qu'ils ont eue pendant la guerre aux rebelles ».

II

Le successeur de Minh-Mang fut son fils Thiêu-Tri, prince faible et irrésolu, affirment les historiens; nous dirions plus volontiers, prévoyant et circonspect. Il laissa ses ministres gouverner sous son nom. Les ministres furent prudents, craignant de perdre leur situation. On trouve de ces ministres-là en Annam, plusieurs de nos contemporains et compatriotes s'en étonnent...

Mgr Retord attendit avec anxiété la conduite que le nouveau souverain tiendrait vis-à-vis des catholiques. S'il imitait l'ancien, qu'adviendrait-il du christianisme au Tonkin?

Pendant l'absence de l'évêque, des calamités avaient fondu sur la mission, bien des vides s'étaient faits dans les rangs des prêtres indigènes et des catéchistes !

Le P. Khoan avec deux catéchistes, fut décapité le 28 avril 1840, le curé de Ha-noi, le P. Loan, le 5 juin. Le 10 juillet, Antoine Nam et Pierre Tu furent étranglés ; le 8 novembre, trois prêtres et deux chrétiens (1); d'autres prêtres encore furent mis à mort pendant le mois de décembre, nous ne pouvons les citer tous, pas plus que nous ne pouvons raconter en détail la vie et la mort de ces vaillants, l'honneur du clergé indigène du Tonkin ; qu'il nous soit au moins permis de citer quelques-uns des faits ou des paroles qui ont illustré leur captivité, leur trépas ou leur mémoire.

Lorsque le premier mandarin exhorta le P. Khoan à fouler la croix aux pieds, celui-ci répondit doucement :

« Ce que vous me proposez n'est pas raisonnable. — « Comment ne serait-ce pas raisonnable, puisqu'en le faisant tu conserves ta vie, et qu'en ne le faisant pas tu la perdras ? »

— « Mandarin, ne serait-ce pas pour vous une lâche ingratitude et une honteuse infidélité, si vous abandonniez le roi au moment de la guerre, sous prétexte qu'en combattant pour lui vous vous exposeriez à la mort ? Eh bien ! de même, j'ai reçu les grâces et les bienfaits du Seigneur du ciel depuis ma naissance, et vous voudriez que je l'abandonne au temps de l'épreuve ? non, cela n'est pas raisonnable. »

En se rendant au supplice le P. Khoan et ses catéchistes chantaient le *Te Deum*, qu'ils terminèrent par le *Benedicamus Domino*, expression suprême de leur amour pour Dieu et de leur allégresse.

Quelque temps après la mort du P. Loan, et sur le

(1) Les PP. Joseph Nghi, Paul Ngan, Martin Thinh, et les chrétiens Martin Tho et J.-B. Con.

conseil de Mgr Retord, un chrétien devenu aveugle s'adressa au martyr afin d'obtenir la guérison par son intercession, et il fut exaucé (1).

Pendant les interrogatoires simultanés du P. Joseph Nghi et de ses compagnons, la haine inspira au magistrat une de ces pensées que la charité a fait parfois germer dans le cœur des saints, il ordonna aux fidèles de lécher les plaies des prêtres debout dans la cour du prétoire.

Les confesseurs y coururent, ils se prosternèrent devant les ministres de Dieu et collèrent leurs lèvres sur les chairs saignantes.

Beaucoup de chrétiens avaient été emprisonnés, d'autres avaient dû s'acheminer vers la terre d'exil.

Le front du pasteur se courba sous ces cruels soucis de l'heure présente, son cœur s'étreignit dans les plus pénibles angoisses. Dieu seul, il n'y avait vraiment que Dieu qui pût sauver son infortuné vicariat apostolique!... Cependant, encore avait-on quelques mois devant soi, du moins on le croyait, puisque les convenances du deuil imposaient au nouveau roi une sorte de repos officiel. Mais l'incertitude cessa bientôt quand on vit Thieu-Tri « occuper ses loisirs à faire, comme dit Mgr Retord, une collection de missionnaires français et de prêtres indigènes ».

Le 13 avril, en effet, un courrier arriva en toute hâte près de l'évêque, porteur d'une lettre d'un catéchiste annonçant que les deux missionnaires nouvellement débarqués au Tonkin, les PP. Galy et Berneux, avaient été arrêtés.

Ils venaient de célébrer la fête de Pâques dans la chrétienté de Phuc-Nhac. Averti de l'arrivée des mandarins et de leurs satellites, au moment même où ils cernaient le

(1) Ce chrétien s'appelait Thomas Nguyên van Ha.

village, M. Berneux se réfugia dans le couvent des Amantes de la Croix, se glissa sous une claie de bambous et se blottit dans une corbeille d'oignons. Les soldats furent bientôt sur ses traces ; son asile n'était point sûr, aussi, la seule religieuse restée dans la maison, eut-elle recours à un singulier stratagème pour mieux le cacher. « Elle brûlait de la paille au-dessous de mon gîte, écrivit plus tard M. Berneux, et m'enveloppait dans un épais tourbillon de fumée, il lui arriva même dans l'excès de son zèle ou de sa crainte, de me chauffer plus que je n'aurais voulu. » Malgré cette ruse, il fut découvert et conduit devant le mandarin ; M. Galy y était déjà ; il avait été pris couché dans un fossé, caché sous des broussailles. « Voilà un beau jour, dit-il à M. Berneux en l'embrassant. — Oui, répondit celui-ci, c'est bien le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous. »

Le grand mandarin de Nam-Dinh avait reçu du roi l'ordre de prendre le dominicain espagnol Hermozilla, il voulait absolument le reconnaître dans le P. Galy. Celui-ci ne le nia pas, mais il dit en français à son compagnon : « Je prendrai sa place au ciel. »

Tous les deux furent conduits à Nam-Dinh d'abord et ensuite à Huê.

Pendant ce temps, Mgr Retord sacrait évêque le P. Hermozilla « car ici, disait-il, il faut se hâter d'imprimer l'onction sur d'autres fronts, quand notre tête est à la veille de tomber sous le fer des bourreaux ». La cérémonie eut lieu le 25 avril 1841, vers une heure du matin, au village de But-son, à quelques lieues de Phu-ly. La forêt était proche, et à la moindre alerte, consécrateur, consacré et assistants s'y seraient jetés.

Temps héroïques que nous admirons, dont nous envierions les saints combats et les brillantes couronnes, si

nous ne savions que la vocation de l'apôtre est de prêcher plutôt que d'être enfermé dans les cachots, que si son sang fait germer des chrétiens, encore cette moisson veut-elle des ouvriers prêts à la recueillir.

III

Cette année 1841 devait être fatale. Elle n'était pas achevée qu'un vétéran du Tonkin tombait entre les mains des persécuteurs. Après Galy et Berneux, Charrier était arrêté en quittant Bau-nô dans les circonstances suivantes que lui-même a racontées :

« Comme nous passions en vue d'un hameau païen, nous entendons crier :

« Qui va là ?

« Notre patron déconcerté répondit quelques mots en tremblant ; aussitôt on battit le tambour et voilà tout le village à notre poursuite, les uns en barque, les autres à pied. Nous nous jetâmes dans le fleuve ; mais bientôt je me sentis harassé de fatigue ; je tombai trois ou quatre fois, je croyais ma dernière heure arrivée. Cependant, je m'efforçai de marcher dans l'eau, tantôt jusqu'à la ceinture, tantôt jusqu'au cou, quelquefois aussi, jusque par-dessus la tête ; une fois je disparus dans un trou et ce ne fut qu'en frappant fortement du pied contre le fond que je parvins à surnager.

« Après une course aussi pénible, n'ayant plus la force de faire un pas, me voyant poursuivi par plus de cent personnes sans qu'il fût possible de leur échapper, je dis à ceux qui étaient avec moi de faire comme ils pourraient et de

me laisser seul, afin que les païens n'impliquassent aucun néophyte dans mon procès. Ces derniers m'arrêtèrent donc et me conduisirent mouillé de la tête aux pieds à la guérite de leur village. »

Deux jours après, M. Charrier fut transféré au chef-lieu du département.

Comme on l'emmenait, son regard chercha dans la foule et rencontra un chrétien ; aussitôt il lui donna pour l'évêque, son ami, un mot de souvenir et de joyeuse familiarité. « Tu diras à Monseigneur, cria-t-il en riant, que j'aime mieux ma cangue que sa mitre, et ma chaîne que sa crosse. Il n'y a que sa croix qui vaille quelque chose ; mais j'en ai de plus précieuses que la sienne. »

Aux questions des juges, il répondit avec tant de calme, de fermeté et de prudence, que le mandarin général dit au chef de la justice :

« Ses réponses sont adroites, il faudra l'examiner encore. »

Les juges crurent utile pour le second interrogatoire de se faire aider par le bourreau. Le missionnaire reçut nombre de coups de rotin « que, dit-il, je demandai au Seigneur de compter et qu'il compta si bien pour les adoucir, que je n'éprouvais presque aucune douleur. » Naturellement, il ne donna aucun des renseignements qu'on lui demandait. Les témoins de cette scène murmuraient entre eux : « Il est intraitable. » Le grand mandarin lui posa alors cette question : « Si le roi vous pardonne, et vous renvoie en Europe, n'en serez-vous pas bien aise ? — Non, au contraire, répondit le confesseur de la foi, je reviendrai à la première occasion, prêcher de nouveau la religion aux Annamites. »

Le courageux prêtre devait tenir parole.

Il subit également le supplice des tenailles, sa vaillance

n'en fut point abattue. Selon ses vœux, Dieu lui mit dans les veines du sang des martyrs lyonnais.

Aussitôt que Mgr Retord avait appris la nouvelle de l'arrestation de son compatriote, il avait chargé deux catéchistes de lui porter dix barres d'argent pour ses plus pressants besoins, avec une lettre d'encouragement et de consolation.

Les envoyés parvinrent jusqu'au captif, eurent la joie de l'entretenir longuement et rapportèrent à l'évêque deux lettres qui racontaient les glorieuses souffrances du héros de la foi.

Le 20 octobre, Charrier fut tiré de sa cage et enfermé dans la prison des condamnés à mort « bâtiment immense, habité par quarante-trois prisonniers, tous assassins, voleurs, brigands ou rebelles ».

On le traita avec honneur et ce n'est pas le moindre sujet d'étonnement de ceux qui ignorent l'Annam de voir les relations qui s'établirent entre un condamné à mort, ses gardiens et ses juges.

Le mandarin chargé des prisons le visita, il le fit asseoir près de lui, il lui donna des sandales, lui offrit le thé ; bien plus, il invita M. Charrier chez lui, lui fit partager son goûter et permit à tous les chrétiens de venir le voir.

Notre formalisme occidental est bien loin et les mémoires de nos prisonniers doivent contenir peu de récits semblables.

Charrier croyait, espérait être bientôt conduit au supplice, mais un ordre du roi l'appela à Huê ; il retrouva à la capitale des magistrats qui lui posèrent les mêmes questions, auxquels il fit des réponses identiques, également récompensées par des coups de verge.



M. CHARRIER

Mais il n'était plus seul à souffrir, il avait pour compagnons de captivité Galy et Berneux, pris avant lui.

Tous les trois furent enfermés dans le cachot où était mort M. Delamotte le 3 octobre 1840 (1).

Deux missionnaires de Cochinchine, Miche (2) et Duclos (3), arrêtés en allant évangéliser les sauvages, habitant les montagnes de l'ouest, partagèrent leur sort en 1842. A aucune époque, les espions annamites n'avaient eu la main aussi heureuse.

Tous les cinq furent condamnés à mort, mais avec sursis, ce qui équivalait ordinairement à la prison perpétuelle.

« Tout mon regret est de n'être pas de leur nombre, écrivait Retord, que la sainte volonté de Dieu soit faite! Mourir d'un coup de sabre pour monter au ciel tout droit est une chose que j'aimerais beaucoup, cependant si le bon Dieu veut que je vive pour travailler à sa vigne, je le veux aussi bien volontiers. »

C'était la parole de saint Martin. On la retrouve sur les lèvres de tous ceux qui aiment les rudes labeurs, mais qui préfèrent à tout le repos en la Providence, sachant que c'est une façon très commode et très douce de se reposer.

Mgr Retord n'avait plus avec lui que cinq missionnaires, Jeantet, Masson, Simonin, Gauthier et Taillandier.

Lui-même pouvait être arrêté d'une heure à l'autre, il ne

(1) Gilles-Joseph-Louis Delamotte, du diocèse de Coutances, agrégé à celui du Mans, parti de France le 4 novembre 1830, missionnaire en Cochinchine.

(2) Jean-Claude Miche, du diocèse de Saint-Dié, parti de France le 27 février 1836, missionnaire en Cochinchine, vicaire apostolique du Cambodge en 1852, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale en 1864, mort à Saïgon le 1er décembre 1873, à l'âge de 69 ans.

(3) Pierre-Irénée Duclos, du diocèse de Bayeux, parti de France le 12 juin 1837, missionnaire en Cochinchine, deux fois prisonnier pour Jésus-Christ, mort dans les cachots de Saïgon le 17 juillet 1846.

voulut pas que la mission demeurât sans évêque, il choisit M. Gauthier pour coadjuteur et le sacra le 6 février 1842.

Les contraires s'attirent. Est-ce pour cette raison que Mgr Retord avait élu ce coadjuteur ? On eût pu le croire. Dans les deux évêques, sans doute il y avait le zèle, l'amour des âmes, le désir du bien, mais que de contrastes dans les hommes !

Froid, méthodique, plutôt pessimiste que facile à l'espérance, écrivant peu, concentrant ses idées dans quelques mots ou dans quelques lignes, tel était Mgr Gauthier.

Et Mgr Retord ardent, plein d'espoir même au plus fort de la tempête, d'une initiative qui ne redoutait pas les complications, souple jusque dans ses hardiesses, toujours prêt à prendre la parole ou à laisser courir la plume, et pourtant dans son exubérance, plus résistant encore que son coadjuteur dans sa fermeté un peu rigide.

Cette consécration achevée, les missionnaires se dispersèrent de nouveau avec ce mot d'ordre : « Travaillez en silence, voyons ce que décidera Thieu-Tri et comment se conduiront les mandarins. »



BAIE DE TOURANE

CHAPITRE XV

Gesta Dei per Francos. — « L'Héroïne » en rade de Tourane. — Un billet de M. Chamaison. — Discussion du commandant Lévêque et du mandarin de Tourane. — Lettre à Thieu-tri. — Délivrance des missionnaires. — Comment l'apprend Mgr Retord. — En France. — Le sang français toujours prêt à couler.

I

Gesta *Dei per Francos!* « Les gestes de Dieu par les Francs », le mot est ancien, la chose aussi, tous les deux furent vrais, le sont-ils encore? Beaucoup le nient, plusieurs l'affirment, d'autres le désirent. Ils le furent en 1843.

Le gouvernement de Louis-Philippe avait, selon sa promesse aux Directeurs du Séminaire des Missions Étrangères, donné l'ordre, aux capitaines de ses navires dans les

mers de Chine, d'entrer en pourparlers avec la cour de Huê et de surveiller sa conduite envers les missionnaires.

Le 25 février, le commandant Lévêque, un marin hardi et expérimenté, entrait dans le port de Tourane. Il venait demander si Thieu-tri voulait conclure un traité de commerce avec la France. Les négociations s'engagèrent comme d'habitude, par des visites, des présents, des assurances de bonne amitié. Mais chaque fois que le commandant pressait les mandarins sur la question commerciale, il recevait, sous une forme ou sous une autre, cette invariable réponse : « Notre pays est trop éloigné du vôtre, il est trop pauvre, que gagneront vos marchands à venir apporter chez nous les produits de leur industrie ? Les Annamites ne pourront rien acheter, rien payer. »

Il était difficile de donner une repartie moins fière ; les mandarins l'estimaient la meilleure, parce qu'ils la trouvaient la plus propre à éloigner les étrangers. Peut-être n'ont-ils pas inventé que le succès justifie les moyens, mais ils sont très convaincus que le triomphe, comme la neige, couvre tout d'un vêtement immaculé.

Pendant la durée des pourparlers, les matelots de l'*Héroïne*, qui n'avaient pas de diplomatie à faire, descendaient à terre de temps à autre.

Un jour, ils virent derrière un massif d'arbousiers, se dissimulant à moitié, un Annamite qui les regardait avec anxiété, et qui se mit à faire de rapides signes de croix, posant en même temps sa main gauche sur ses lèvres. Les marins, en hommes intelligents, firent eux aussi le signe de la croix, et indiquant à l'indigène qu'il n'avait rien à redouter, ils s'approchèrent de lui.

L'Annamite continuait à faire le signe de la croix et à regarder craintivement autour de lui, enfin il avança de

quelques pas et remit à l'un des matelots une lettre dont la suscription portait : à Monsieur le Commandant français en rade de Tourane.

Le marin prit le billet et non sans s'étonner un peu que son capitaine eût des correspondants en ce pays, puis il s'empressa avec ses compagnons de retourner au canot qui rallia la corvette.

La lettre était signée par un missionnaire, M. Chamaison (1), elle annonçait la détention et la condamnation à mort de cinq prêtres français dont elle citait la date d'emprisonnement et les noms : Galy, Berneux, Charrier, Miche et Duclos. Le commandant Lévêque a écrit dans son rapport officiel : « Je ne pus supporter que cinq Français fussent immolés, en présence, pour ainsi dire, du pavillon de leur nation et je pris sur moi de les réclamer au nom de la France. »

Ce n'était pas la première fois que les flottes françaises intervenaient en faveur des prêtres de la Société des Missions Étrangères. Depuis près de deux cents ans que la Société évangélisait l'Extrême-Orient, elle avait toujours trouvé dans notre marine appui et bienveillance. Mgr Pallu et les vicaires apostoliques du XVIIe siècle n'avaient eu qu'à se louer des services qu'elle leur avait rendus aux Indes, à Siam et au Tonkin ; pendant le XVIIIe siècle les procureurs de Macao avaient été protégés et défendus par elle. Mgr Pigneaux de Béhaine avait recruté, dans son corps d'officiers, ses compagnons les plus courageux et les plus dévoués. Maintenant, relevée des désastres qu'elle avait subis sous la Révolution et sous l'Empire, elle repre-

(1) Jean Chamaison, du diocèse de Montauban, parti de France le 15 janvier 1840, successivement missionnaire en Cochinchine, directeur au séminaire des Missions Étrangères, missionnaire au Japon, mort le 26 juin 1880.

nait son rôle de protectrice des missionnaires. Quoi d'étonnant? Le marin porte à travers les mers et sur toutes les plages le nom et le drapeau de la France; partout où il aborde, il rencontre l'apôtre, cet ouvrier humble et trop souvent dédaigné de la grandeur française. Il est témoin des transformations merveilleuses opérées par ses travaux. Il le voit changer les sauvages en des hommes civilisés, les ennemis de l'étranger en amis. Il se rend compte de l'analogie de l'œuvre apostolique avec son œuvre personnelle, et il traite le missionnaire en compagnon d'armes.

Le lendemain de la réception du billet, M. Lévêque avait une entrevue avec le mandarin de Tourane. Lorsque celui-ci voulut, selon son habitude, protester des bons sentiments de son roi envers les Français, le commandant l'interrompit brusquement :

« Cela n'est pas, lui dit-il, car en ce moment même, cinq Français sont enchaînés dans la prison de Huê, ils ont déjà subi la torture et ils sont condamnés à mort. Eh bien, je réclame ces Français comme sujets du roi de France, je veux qu'ils me soient livrés, et malheur à vous si ma demande n'est pas écoutée. »

L'ultimatum était posé, la question des relations commerciales était, pour le moment, laissée de côté.

Le mandarin fut stupéfait, mais il se remit vite ; il était, à peu près comme tous ses compatriotes, de l'école de ceux qui pensent que tout mauvais cas est niable, il affirma donc qu'il n'y avait aucun missionnaire dans les cachots de Huê.

Le commandant lui dit le nom des prisonniers et la date de leur arrestation. L'Annamite prit le parti de se taire; c'était plus sage. « Ainsi, ajouta M. Lévêque, je veux abso-

lument que ces cinq Français soient mis en liberté et conduits à bord de mon navire. Je le veux absolument. »

II

L'*Héroïne* n'était plus sur la rade de Tourane, avec ses canons chargés, que pour exiger la liberté des missionnaires.

Le mandarin s'inclina. Puisqu'il n'était pas le plus fort, il jugea bon d'être le plus doux, il assura le commandant de toute la bienveillance du roi d'Annam et lui fit espérer que dans deux ou trois jours, un officier supérieur viendrait de Huê pour conférer sur cette question. L'officier arriva, mais il ne venait pas de Huê, c'était le gouverneur de la province auquel le mandarin avait raconté son terrible embarras. Devant les réclamations du commandant, il se montra hésitant et répondit que ces Français avaient commis un crime, qu'ils étaient punis conformément aux lois du pays. M. Lévêque insista pour leur mise en liberté immédiate et déclara que, si on ne voulait pas satisfaire à sa juste demande, il irait mouiller avec sa corvette devant la barre de la rivière de Huê et que là, avec ses marins, il saurait bien arriver jusqu'au roi et se faire rendre justice.

En même temps il présenta au gouverneur une lettre très polie, mais ferme, elle était adressée au premier ministre et demandait la liberté des prisonniers :

Tourane, le 7 mars 1843.

« Le commandant de la corvette de Sa Majesté le Roi des Français, l'*Héroïne*, à Son Excellence le grand mandarin

Ong-Qué, beau-père du roi de la Cochinchine, premier ministre à Huê.

« Seigneur,

« Cinq infortunés, cinq Français, sous le poids d'une condamnation à mort, sont détenus, depuis bientôt deux ans, dans les cachots de Huê et y souffrent journellement les tourments les plus affreux.

« La France a entendu leurs cris de détresse et je viens, au nom de Sa Majesté le Roi des Français, réclamer leur mise en liberté pour les ramener dans leur patrie.

« Déjà, et grâces en soient rendues au Dieu qui dirige la pensée des rois comme celle des plus simples mortels, déjà Sa Majesté le roi de la Cochinchine a, dans sa justice et sa clémence, suspendu le glaive du bourreau prêt à frapper la tête de ces malheureux.

« Que Sa Majesté veuille bien donner un libre cours à ses sentiments généreux. En agissant ainsi, elle évitera non seulement les chances funestes d'une rupture possible avec la France, mais elle attirera encore sur son règne et son auguste personne les actions de grâces et les bénédictions de tous les Français.

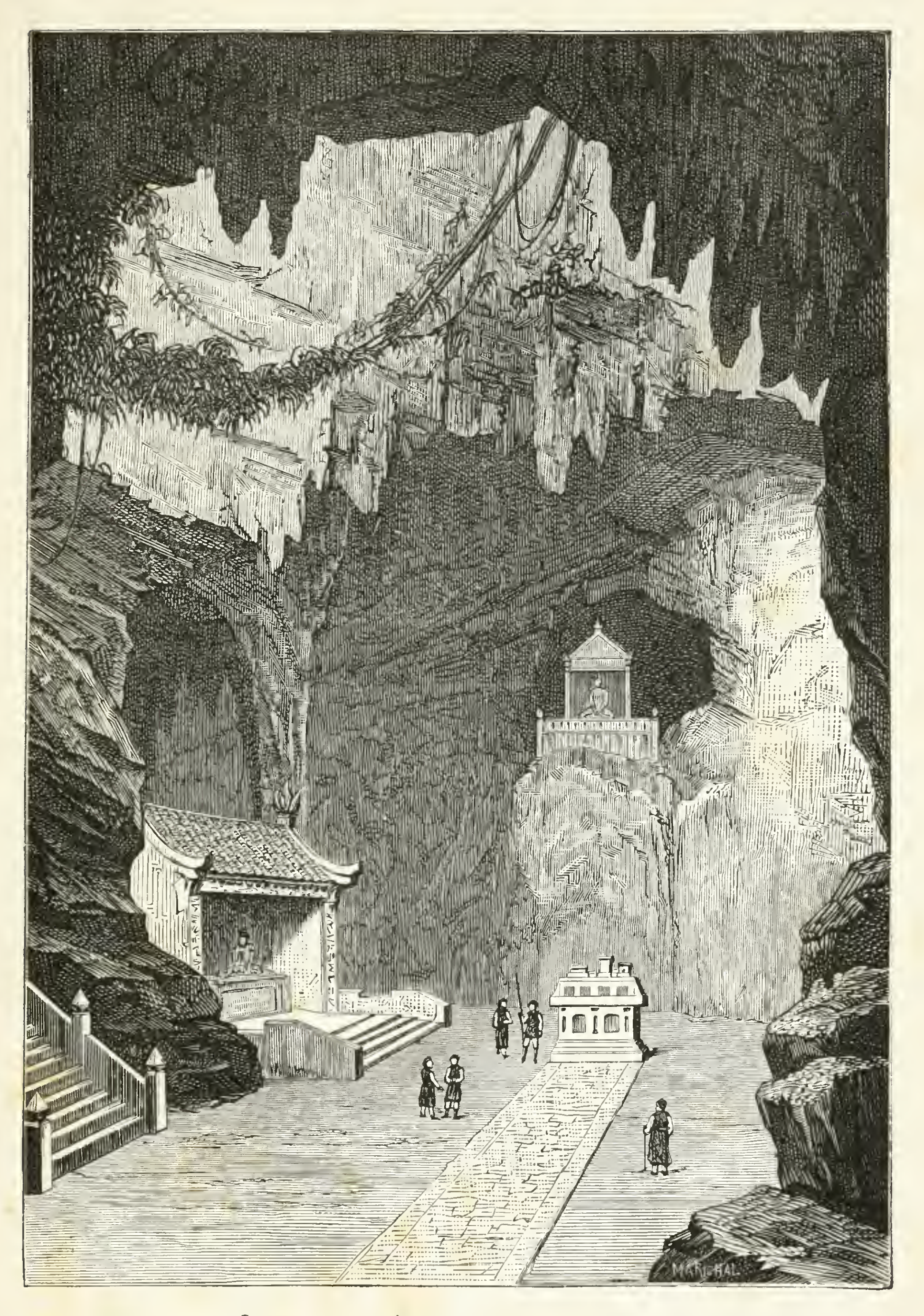
« Vous, Seigneur, qui par votre position êtes placé près du trône et avez l'honneur d'approcher la personne de Sa Majesté, veuillez plaider auprès d'elle la cause de ces infortunés ; vous contribuerez ainsi à les rendre à leur patrie et vous rendrez à la vôtre un service signalé.

« Recevez, Seigneur, l'assurance des sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Votre très humble serviteur,

« *Le commandant de la corvette du Roi de France « l'Héroïne »*,

« FAVIN-LÉVÊQUE. »



GROTTE ET PAGODE SOUTERRAINE DANS LA BAIE DE TOURANE

L'interprète du commandant lut à haute voix la traduction de cette lettre ; sans répondre, le mandarin se leva, et montrant une quantité considérable de volailles, de bœufs, de porcs, il les offrit aux Français.

Accepter ces présents eût été entrer dans les vues du mandarin et diminuer la liberté d'action de ceux qui réclamaient. M. Lévêque le comprit, et décidé à brusquer la conférence, il fit répondre par son interprète :

« Les officiers de Sa Majesté le Roi de France ne reçoivent de présents que des souverains amis ou alliés de la France. » Puis, se tournant vers son état-major, il ajouta : « Messieurs, allons-nous-en. »

En Europe, cette apostrophe eût tout perdu. En Annam, où il est bon de parler haut et ferme, elle sauva tout.

En l'entendant, le mandarin et les personnages qui l'accompagnaient perdirent contenance. Il se placèrent devant les officiers pour les empêcher de partir, le gouverneur prit la main du commandant en le suppliant de rester.

Celui-ci avait l'intention de ne faire qu'une fausse sortie, il s'arrêta, et s'adressant à l'interprète : « Dites au gouverneur que j'accepterai ses présents, s'il me donne sa parole d'honneur de faire parvenir immédiatement ma lettre au ministre. »

Le gouverneur le promit, et n'eut garde de manquer à sa parole. Avec ces diables d'Occident, il était bon de prendre des précautions.

La lettre arriva à Huê portée par un mandarin qui expliqua l'imbroglio en train de se dérouler à Tourane.

Si Minh-Mang avait encore vécu, plus d'un officier annamite aurait sans doute payé de sa tête l'embarras qui devenait une impasse pour le gouvernement, mais avec Thieu-Tri, on pouvait espérer sortir sain et sauf...

Ainsi en fut-il. Le conseil royal décida de rendre la liberté aux prêtres étrangers et le roi approuva.

Les prisonniers connurent leur libération avant même qu'elle fût officiellement prononcée. L'interprète] royal, qui savait quelques bribes de français, avait été chargé de traduire la lettre du commandant Lévêque. Sa science linguistique fut bientôt épuisée, il alla la renouveler auprès des missionnaires, et en les instruisant de ce qui se passait, les pria de lui faire la traduction demandée.

Le 12 mars, les captifs furent enfin avertis de leur délivrance. Quatre jours plus tard, ils étaient à Tourane et le mandarin faisait prévenir le commandant français. Suivi de plusieurs officiers, M. Lévêque descendit immédiatement à terre, et fut reçu avec un cérémonial militaire .extraordinaire.

Le gouverneur lui remit une lettre du premier ministre, et lui fit signe qu'il pouvait se diriger vers la maison du mandarin de Tourane où étaient, lui dit-il, les cinq Français.

« J'avoue, a écrit l'un des officiers de l'*Héroïne*, que nos cœurs battaient d'aise en ce moment, et c'est avec une vive émotion que nous aperçûmes, dans la cour de l'habitation, cinq Cochinchinois, ou du moins cinq hommes qui en portaient l'habit, mais que, à leurs longues barbes épaisses, nous reconnûmes pour nos chers missionnaires !

« Ils étaient très émotionnés eux-mêmes, et c'est presque les larmes aux yeux qu'ils nous serrèrent les deux mains, avec une profonde reconnaissance et une étreinte affectueuse. Nous avions enfin, devant nous, les PP. Berneux, Galy, Charrier, Miche et Duclos, arrachés à la mort et aux tortures par notre brave commandant.

« Pendant que nous échangions avec ces courageux

et saints missionnaires des paroles de vive satisfaction de notre part et, de la leur, des témoignages de reconnaissance pour la bonté, l'énergie et le patriotisme déployés en cette circonstance par le commandant de l'*Héroïne*, celui-ci se fit traduire la lettre sous les yeux des grands mandarins. »

C'était une sorte de memorandum adressé aux Annamites et aux Français. Pour pallier son humiliation, Thieu-Tri exposait les choses à sa manière : le roi des Français, disait-il, informé des crimes commis par les cinq prêtres européens, avait envoyé un de ses officiers supplier le roi d'Annam de leur faire grâce, ce que Sa Majesté très clémente avait cru devoir accorder, à condition qu'ils ne recommenceraient plus.

Le commandant mit cette lettre dans sa poche sans faire aucune observation, et accompagné de ceux dont il venait de sauver la vie, il passa entre la haie de la garde d'honneur et se rendit à son bord.

Le lendemain, le navire français quittait la Cochinchine.

III

La nouvelle de l'apparition de la corvette à Tourane avait promptement éclaté au Tonkin, peu à peu celle des négociations du commandant Lévêque s'y fit jour. Les missionnaires avaient peine à croire ce que racontaient les Annamites ; tant de fois déjà ils avaient entendu des récits qui n'étaient que des fables !

Mgr Retord voulut savoir d'une façon précise ce qu'il en était. La vie de trois de ses prêtres était en jeu, si elle était sauve, quelle allégresse ! Il mit en campagne deux de

ses catéchistes, et bientôt ceux-ci revinrent lui apportant une certitude complète. Le gouvernement annamite lui-même faisait des aveux, et quoiqu'il cachât la vérité sous de grossiers artifices, se permît de dire que le roi de France avait envoyé un mandarin sauvage pour emmener les Français dans leur patrie et les punir sévèrement, il n'en affirmait pas moins la libération des missionnaires.

A peine en mer, ceux-ci supplièrent le commandant de les débarquer sur un point isolé de la côte d'Annam. Pendant que leurs frères combattaient, pouvaient-ils s'éloigner ? et puis, tout au fond de leur cœur s'agitaient le regret d'avoir perdu la palme du martyre qu'ils avaient été si près de cueillir et l'espoir de la retrouver ? M. Lévêque refusa : « J'ai promis de vous ramener en France, leur dit-il, vous ne voudriez pas me faire manquer à ma parole. »

Il céda cependant partiellement à leurs instances, laissa trois d'entre eux dans les escales des mers de Chine et des Indes, et ne ramena à Paris que les PP. Charrier et Galy.

Le Séminaire des Missions Étrangères reçut avec honneur les deux confesseurs de la foi, ils étaient sa gloire, comme les soldats blessés celle d'un régiment. Il eut de chauds remerciements pour le vaillant capitaine de l'*Héroïne*. Mais à ceux qui le pressèrent de demander au gouvernement une action plus énergique et une protection plus étendue, il fit cette noble réponse :

« Honneur, honneur à l'homme généreux qui, en procurant l'élargissement des missionnaires, a rendu un si grand service à l'humanité et à la religion. On saura désormais que le nom du roi des Français ne retentit pas en vain aux oreilles du tyran de Cochinchine et que les missionnaires de l'Océanie ne sont pas les seuls auxquels il puisse venir en aide.

« Vous savez, Messieurs, que ce ne serait pas la crainte des supplices et de la mort qui pourrait faire désirer à nos missionnaires une semblable protection. Nos chers confesseurs vous ont peut-être dit, comme à nous, que les plus beaux jours de leur vie sont ceux qu'ils ont passés en prison, avec l'espérance de n'en sortir que pour aller porter leur tête sous la hache du bourreau, et que si leurs chaînes leur étaient rendues, ils les baiseraient avec amour. Aussi, au milieu même de leurs compatriotes, ne semblent-ils avoir de pensées et d'affections que pour cette patrie adoptive à laquelle un vaisseau, trop lent à partir, doit bientôt les rendre. Nous laisserons donc agir la Providence, et si le tyran annamite a encore soif de sang français, il en trouvera de tout prêt à couler, dans les veines de ces jeunes missionnaires, qui sont allés plus nombreux prendre la place de ceux que son glaive a moissonnés. »

Cette admirable lettre résumait la question. Les missionnaires avaient encore du sang, les chrétiens du courage, les églises s'étaient fondées au milieu des persécutions, il n'y avait donc ni à s'étonner, ni à s'inquiéter. Tel était le langage du Séminaire des Missions Étrangères, exclusivement celui de la foi.

Faire intervenir la France, tant que l'Eglise d'Annam n'était pas menacée d'une ruine complète, eût compromis les missionnaires. Ils auraient alors paru mériter cette accusation, que les païens lançaient déjà trop souvent contre eux, d'être les espions et l'avant-garde des armées étrangères. Il ne restait qu'à attendre des circonstances une solution qui préserverait tous les intérêts (1).

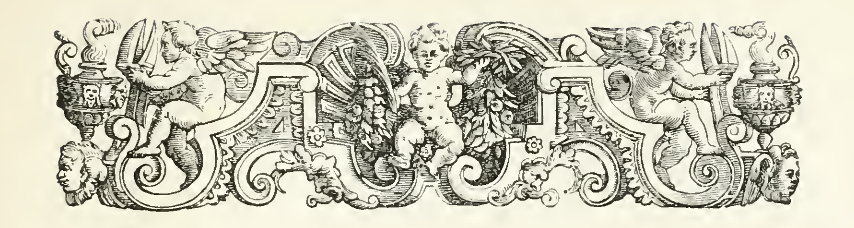
(1) I. *Dans une lettre adressée à la Propagande en date du 20 mai 1843, Mgr Retord donnait les nouvelles de la marche et de l'état de sa mission; nous résumons cette lettre :*

En 1841, mort de trois prêtres indigènes, François Phuong, décédé le 23 jan-

vier, à l'âge de 80 ans; Pierre Truc, le 2 mars, 50 ans ; Joseph Bien, 27 juillet 43 ans. En 1842, Mathias Tan, 7 mars, 50 ans. Arrestation de prêtres et de chrétiens pour cause de religion. Mort en prison, le 12 juillet 1841, d'Agnès Ba De, arrêtée avec MM. Galy et Berneux. Au mois de février 1842, le P. Pierre Khanh arrêté dans la province de Ha-tinh, décapité le 12 juillet. Le 10 mai, Paul Tinh arrêté dans la province de Ha-noi, condamné à mort avec sursis ; le 13 juin, le P. Sylvestre Kham arrêté, racheté pour 120 ligatures ; le 24 décembre, le P. Chat, arrêté avec plusieurs catéchistes et chrétiens, condamné à mort avec sursis ; le 30 mars 1843 le P. Thomas Trieu arrêté dans la paroisse de Bau-no, puis délivré à prix d'argent ; le 7 avril le P. Laurent Tang arrêté dans la province de Ha-tinh, sa sentence n'est pas encore portée; le 11 avril, le P. Joseph Duc arrêté avec plusieurs chrétiens dans le Bo-chinh, leur sentence n'est pas encore portée. (*Archives*, *M.E.*, vol. 697, p. 649.)

II. *Statistique de la mission du Tonkin occidental, extraite d'une lettre à la Propagande, du 30 mai 1843 :*

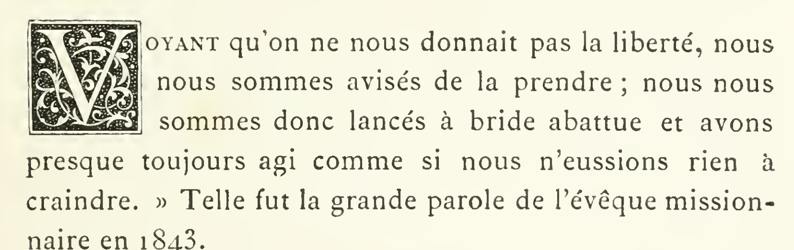
« 2 Evêques, 5 missionnaires, 80 prêtres indigènes, 40 élèves au grand séminaire, 90 élèves dans les petits séminaires, 137 catéchistes, 47 paroisses, 28 couvents avec 648 religieuses Amantes de la Croix. 171.945 chrétiens, mais ce chiffre est certainement inférieur à la réalité. Parmi les prêtres indigènes, quelques-uns ont une piété fort ordinaire, beaucoup sont bons, plusieurs très bons, aucun d'eux n'hésiterait à donner son sang pour Jésus-Christ, c'est le plus grand éloge que j'en puisse faire. » (*Arch. M. E.*, vol. 697, p. 668.)



CHAPITRE XVI

Mgr Retord prend la liberté. — Changement de front. — Pacte avec la sainte Vierge. — Conduisez les Annamites par un fil. — En mission. — La journée d'un évêque missionnaire. — Confession des scélérats. — Espérances.

I



Voyant qu'on ne nous donnait pas la liberté, nous nous sommes avisés de la prendre ; nous nous sommes donc lancés à bride abattue et avons presque toujours agi comme si nous n'eussions rien à craindre. » Telle fut la grande parole de l'évêque missionnaire en 1843.

Tout homme a dans ses qualités ou dans ses défauts une dominante qui marque, d'un caractère spécial et toujours le même, ses paroles et ses actes. La dominante de Mgr Retord fut la force dans l'habileté.

Après avoir compris une situation, ce qu'il faisait très vite, il avait le don rare d'en savoir tirer parti sans hésitation, ni tergiversation. Le coup d'œil était juste et la main prompte.

Thieu-Tri accédant à la demande d'un capitaine français,

et ouvrant aux missionnaires les portes de leur prison, c'était Thieu-Tri moralement vaincu. Les Annamites vont assez souvent jusqu'à l'exagération, dans cette conclusion, que tout acte de prudence est un acte de faiblesse, et que tout acte de faiblesse est l'irrévocable preuve de l'anéantissement du pouvoir.

L'évêque avait de trop fréquents rapports avec eux pour ne pas connaître leur logique. N'en eût-il pas fait cent fois la remarque, qu'à ce moment, elle ne lui eût certainement pas échappé. Les mandarins et le peuple ne s'entretenaient que des Français, du commandant Lévêque, de ses matelots, de son navire ; ils ne se gênaient pas pour en dire du mal, mais leur dernier mot était pour s'étonner de leur puissance et pour l'admirer.

Avec les dispositions assez pacifiques de Thieu-Tri, les succès des Anglais en Chine, les concessions faites à l'Europe par l'Empire du Milieu, l'incident de Tourane prenait des proportions énormes. Si l'on savait en profiter, la situation des Tonkinois catholiques pouvait changer.

Sans doute, les anciens édits faisaient toujours loi, les prisons gardaient leurs confesseurs ; sans être recherchées, les accusations contre les chrétiens continuaient d'être accueillies, et les dénonciateurs des prêtres indigènes ne cessaient pas de toucher la prime de leurs délations. Mais il n'y avait plus ou presque plus de martyrs et surtout on ne s'attaquait plus aux missionnaires européens. A quoi bon ? puisque le roi les relâchait, et par là même subissait un échec.

Mgr Retord saisit le point précis de cet état de choses, et de suite il marcha de l'avant. Ce fut un revirement complet, un de ces changements de front qui dénotent une étonnante justesse de jugement et une force d'âme extraordinaire dans ceux qui les conçoivent et les ordonnent.

Jusqu'alors les missionnaires s'étaient dissimulés et les catholiques étaient restés dans l'ombre. Comme par un coup de baguette magique, les catacombes s'entr'ouvrirent, et évêque, missionnaires, prêtres indigènes, chrétiens, apparurent, célébrant solennellement leurs fêtes, élevant des églises, multipliant les réunions. Dans certaines contrées du Nord, le printemps succède brusquement à l'hiver; hier la neige couvrait le sol, aujourd'hui un tapis de verdure la remplace. Tel fut le spectacle que présenta la mission du Tonkin occidental (1).

L'évêque n'avait pas seulement compris la situation générale, il avait saisi le caractère des foules : « Remuez les masses, a dit de nos jours un homme politique, des fêtes, des chants, des rassemblements suffisent pour donner au peuple le sentiment de sa force. »

Retord trouva dans son cœur d'apôtre une inspiration

(1) Dans une lettre à la Propagande du 8 août 1844, Mgr Retord exposait l'état de son vicariat depuis le mois de janvier 1843 ; nous résumons cette lettre. Mort des cinq prêtres indigènes au mois de mars 1843 : Matthias Tân, 50 ans ; le 21 décembre 1843, Pierre Thien, 80 ans ; le 16 janvier 1844, Ninh, 78 ans ; au mois de mars 1844, Philippe Trac, 50 ans ; le 11 juillet, Jean Bao.

A cette époque, il y avait encore onze confesseurs de la foi en exil dans les prisons. Le P. Pierre Khanh, exilé en Cochinchine ; le P. Jean Chât, emprisonné à Ha-tinh ; le P. Laurent Tong, emprisonné à Ha-tinh et condamné à mort avec sursis ; le P. Joseph Duc, emprisonné à Quang-Binh, condamné à mort avec sursis ; le P. Thomas Trieu, arrêté une première fois, puis mis en liberté, fut arrêté une seconde fois, emprisonné à Hung-hoa, condamné à mort avec sursis ; le séminariste Joseph Tu, arrêté à Phuc-nhac avec MM. Galy et Berneux, emprisonné à Nam-Dinh, condamné à mort avec sursis ; le séminariste Paul Tinh, emprisonné à Ha-noi, condamné à mort ; le catéchiste Pierre Nghia, exilé en Cochinchine ; un autre catéchiste, aussi appelé Pierre Nghia, condamné à l'exil en Cochinchine ; le petit séminariste Hanh et le chrétien Xa Loc, condamnés à l'exil en Cochinchine.

En 1843 et les sept premiers mois de 1844, arrestation : d'un séminariste que les chrétiennes délivrèrent; de trois jeunes gens à Ngan-Sau, rachetés pour 240 piastres; de trois des principaux chrétiens de Vinh-tri, lorsque le mandarin de Nam-Dinh vint faire une perquisition; plusieurs prêtres activement recherchés, purent s'enfuir en laissant leurs ornements et les objets des cultes entre les mains des persécuteurs. (*Archives des M.-E.*, vol. 697.)

qui le conduisit par la même route. Mais il mit le Ciel de son côté. Ce n'était pas en vain que, séminariste et jeune prêtre, il était allé se prosterner aux pieds de Notre-Dame de Fourvière ; son âme avait gardé en la Reine des Apôtres un ardent amour et une invincible confiance. Il fit avec elle un pacte filial, dont il a donné la teneur :

« Je vous ai dit : Marie, vous êtes ma mère et je suis votre enfant ; c'est pour la gloire de Jésus, le fruit de vos entrailles, que je veux travailler ; ce sont les âmes qu'il a rachetées de son sang que je veux retirer de la gueule du serpent infernal ; ce sont les brebis confiées à mes soins que je veux paître : pour cela je vais parcourir ma Mission dans tous les sens ; j'irai dans les montagnes et dans la plaine ; je voguerai sur les fleuves et sur la mer ; j'irai partout où il me sera possible de pénétrer, sans craindre ni les mandarins ni les fatigues ; je prêcherai à voix forte tous ceux qui voudront m'entendre ; et il faudra que vous me protégiez dans toutes mes courses apostoliques, car vous êtes ma mère et je suis votre enfant. Vous corrigerez mes imprudences si j'en fais, vous me retirerez du péril quand je m'y serai trop exposé, et cela ne vous coûtera pas beaucoup, vous êtes si puissante ! je vous confie mon sort, entre vos mains il sera mieux qu'entre les miennes. »

La Vierge sainte écouta cette prière. L'apôtre s'en alla à travers le Tonkin de jour et de nuit, près ou loin des mandarins, dans les villes ou dans les campagnes, il appela à lui des milliers d'hommes et jamais il ne fut arrêté. Les chrétiens hésitèrent d'abord un peu à entrer dans cette voie, si différente de celle qu'ils avaient jusque-là suivie. L'évêque leur eut bientôt expliqué que c'était la conséquence nécessaire de l'état actuel. Puisque le roi rendait la liberté aux Français, puisque les mandarins n'osaient plus

les arrêter, c'est qu'ils avaient peur. Pour les chrétiens, le moment de se montrer était donc venu. Peut-être même, car il ne redoutait pas la franche gaieté, leur répéta-t-il le mot du gascon : « Si tu recules, j'avance... »

Les Tonkinois ont l'esprit trop délié pour ne pas saisir de telles conclusions. Et, d'ailleurs, Retord n'eût guère toléré d'hésitation. Lorsqu'il voulait une chose, il la voulait bien, et lorsqu'il l'avait nettement formulée, il entendait qu'elle s'accomplît. « Conduisez les Annamites avec un fil, disait Mgr Cuénot, mais ne lâchez jamais ce fil. » Retord n'a pas formulé la théorie, il l'a pratiquée.

Les chrétiens savaient très bien à qui ils avaient affaire, la force et la bonté de leur chef ne leur avaient pas échappé. Ils ne lui refusèrent rien, ni leur temps, ni leur argent. L'évêque l'a dit, l'évêque le veut, et ils marchaient, moins encore par obéissance que par affection. Car, quoi qu'on en ait dit, ils ont l'affection vive et la reconnaissance vraie. Ils sentent très bien le degré de dévoûment que le missionnaire a pour eux, ils essaient d'y répondre.

Et quand je dis dévoûment, je ne parle pas uniquement de celui qui a inspiré au missionnaire d'abandonner parents et patrie, il y a si longtemps qu'on l'a dit aux néophytes et qu'ils le voient, ils ont fini par s'y habituer ; mais de ce dévoûment qui consiste à se dépenser, par petits morceaux en quelque sorte, à les bien recevoir, à les bien traiter, à les écouter, à être généreux, à prendre intérêt à leurs affaires domestiques, sans négliger le soin de leur âme, à souffrir sans se plaindre les incommodités de leur pays, à admirer leurs coutumes, à connaître leurs gloires nationales et à leur en parler avec respect. A qui saura agir ainsi les Annamites seront profondément attachés, ils seront les fidèles de Dieu d'abord, les siens ensuite.

Telle était la conduite de l'évêque vis-à-vis d'eux, aussi les maniait-il comme une pâte molle qui, sous son action, devenait résistante.

II

Il avait déjà, les années précédentes, mais plus secrètement, parcouru la province de Nghé-An ; il passa alors dans la province de Ninh-Binh, et inaugura en grand un nouveau système d'évangélisation. Il prit avec lui plusieurs prêtres européens et indigènes, et alla avec eux de paroisse en paroisse, appelant successivement au village principal les habitants des chrétientés voisines.

Ceux-ci arrivaient aussitôt, revêtus de leurs habits de fête, verts, bleus, rouges, noirs, à manches larges ou étroites, portant à la main de petits paquets de poissons secs et de riz cuit, qu'ils avaient enveloppés dans des feuilles de bananiers ou des écorces de palmier, et liés avec des cordes faites de filaments d'aréquier. Ils logeaient chez des amis, à l'église, au presbytère, pendant quatre ou cinq jours, qui étaient de grands jours, suivant leur expression, puisqu'ils commençaient avant l'aurore pour s'achever au milieu de la nuit suivante ; de saints jours, car on y priait le Seigneur de tout son cœur ; d'heureux jours, puisqu'on y retrouvait la paix de l'âme.

L'évêque a décrit ses expéditions apostoliques, participant à la fois d'un pèlerinage et d'une mission :

« Voici en peu de mots comment nous procédons :

« On élève une grande baraque en bambous et en paille ; on l'orne de tentures à l'intérieur, on y dresse un autel qu'on décore le mieux possible : c'est là notre cathédrale, c'est là que nos chrétiens se rassemblent le soir pour réci-

ter leurs longues prières, pour faire le chemin de la croix, entendre l'instruction et la lecture que leur fait un catéchiste ; et tous ces exercices se prolongent bien avant dans la nuit. C'est là que le matin, bien avant l'aurore, ils se réunissent de nouveau pour entendre le sermon et la sainte messe, pendant laquelle des jeunes filles chantent à l'envi des prières correspondant à toutes les parties du saint sacrifice ; c'est là que nos néophytes venus de loin, couchent pendant la nuit et mangent durant le jour.

« Quant à nous, une partie de notre journée se passe à recevoir la visite des chrétiens, qui de toutes parts nous apportent, avec leurs présents, l'expression filiale de leurs respects et de leurs félicitations, nous exposent leurs misères, nous expliquent leurs différends; et nous les égayons par le récit de mille histoires pieuses, nous les réjouissons par le bon thé que nous leur faisons boire, nous les consolons dans leurs peines, nous les réconcilions entre eux et les ramenons à Dieu par nos exhortations et nos encouragements.

« Grande est la multiplicité des affaires qu'ils viennent nous soumettre, qu'il faut à toute force décider, grande aussi l'importunité de leurs demandes de chapelets, croix et médailles; Dieu en soit encore béni. Je me fâche souvent très fort, j'enfle le son de ma voix, je prends un air rébarbatif; alors ils se taisent, mais si j'ai le malheur de rire sous cape tant soit peu seulement, aussitôt ils reviennent à la charge, et je ne puis les renvoyer qu'après avoir cherché dans le fond de mon coffre de vieilles médailles que je leur donne, et qu'ils reçoivent avec un contentement et une joie inexprimables. »

Ce que Mgr Retord raconte en général de ses campagnes apostoliques, ses missionnaires l'ont détaillé. « Il était, nous

disent-ils, d'un grand sens pour résoudre promptement les questions les plus délicates et les plus difficiles ; il savait allier admirablement la bonté du père avec l'autorité du supérieur; un seul mot de reproche faisait trembler tout le monde, et cependant les vieillards, les pauvres, les enfants, s'approchaient de lui sans crainte, toujours sûrs d'être bien accueillis » (1).

Ainsi se passait la journée. Bien peu d'hommes en ont d'aussi occupées; elle n'était cependant pas encore achevée.

Le soir, les catéchistes réunissaient et instruisaient les enfants de la première communion et les néophytes. Des jeunes gens étaient désignés pour faire la patrouille autour du hameau, d'autres pour maintenir l'ordre dans l'église.

L'évêque et les missionnaires entraient au confessionnal et y restaient jusqu'à minuit. Tout était alors en mouvement dans le village ; on entendait prier, étudier, chanter, avec un merveilleux entrain, et Mgr Retord jouissait à plein cœur.

« Rien ne m'est plus agréable que de voir cet empressement de nos Tonkinois à s'instruire et à s'approcher des sacrements ; mais aussi rien n'est plus fatigant pour le corps que ces longues séances qu'il faut passer au confessionnal ; Dieu en soit béni. »

Les catholiques du Tonkin sont excellents, ils ont la foi robuste et le repentir facile. Mais ils venaient de traverser une terrible persécution, plusieurs d'entre eux avaient faibli, d'autres avaient conclu avec leur conscience des compromis d'une déplorable timidité. Ils avaient donc grandement besoin de ces ébranlements qui les jetaient palpitants au saint tribunal. Presque tous y venaient aisément, d'ail-

(1) Charbonnier.

leurs la confession ne les effraie pas, ils croient beaucoup à l'indulgence du prêtre et plus encore à celle de Dieu. Ils ne diraient point avec le poète :

Nos fautes... ont causé nos souffrances,
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous.

Ils sont convaincus que Dieu commencera par eux.

Ils préféraient cependant l'absolution de l'évêque à celle des simples prêtres et délaissaient les trois ou quatre missionnaires présents dans l'église pour aller vers le vicaire apostolique.

Leur ardeur dégénérait même en tumulte : ils entraient précipitamment quatre ou cinq au confessionnal et, la place prise, il était impossible de la leur faire quitter.

Un soir à Ke-dam, afin de mettre un terme à cette obsession, Mgr Retord appela son diacre et lui murmura quelques mots. Interprète plus ou moins fidèle, celui-ci publia à haute voix, que les scélérats, les brigands, les voleurs, enfin ceux dont la conscience était chargée de tous les crimes, auraient seuls le privilège de se confesser à l'évêque. Plus de cinquante personnes entourèrent aussitôt le saint tribunal, se disputant la primauté du rang, énumérant leurs titres à cette préférence, se faisant le plus noirs possible et se diffamant à l'envi pour obtenir la faveur d'être entendus de leur premier pasteur.

Le lendemain, la besogne de la veille recommençait. Parfois le catéchiste prévenait l'évêque que, dans cette paroisse, cinq ou six pécheurs endurcis ne voulaient pas aborder l'église ; et alors Mgr Retord prenait les grands moyens, de grands moyens qui eussent été petits, si la foi et l'affection ne les eussent soutenus.

Il déclarait qu'à tel jour il bénirait le village, à tel autre jour, les petits enfants, qu'il célébrerait une messe pour la prospérité des chrétiens de la paroisse. « Mais, sachez-le bien, ajoutait-il, je ne veux point bénir les enfants de ceux qui refusent d'observer leurs devoirs religieux, ni offrir pour eux le saint sacrifice. »

La menace épouvantait plus que les sermons ou les reproches, elle frappait au cœur les malheureux dont la foi restait vivace malgré les défaillances ; leur désir de la bénédiction du Pasteur les amenait repentants à ses pieds. Si ce moyen ne réussissait pas, Mgr Retord en appelait à sa prière de prédilection, le chemin de la croix. Il prescrivait à la paroisse entière de le faire, et le succès couronnait ordinairement cette ferveur.

Aussi avait-il établi la pratique de cette dévotion dans toutes les paroisses de son vicariat. Hommes, femmes, enfants, tous savaient par cœur les réflexions sur chaque station : « Rien, disait-il, n'est plus attendrissant que d'entendre nos chrétiens réciter ces méditations dans leur langue chantante, sur un ton triste et doux et avec un merveilleux accord. Oui, leurs gémissements sur la cruelle agonie de Jésus, dans ces pays lointains et idolâtres, dans cette vallée d'exil et de larmes, sont encore plus touchants que ceux des enfants d'Israël sur les rives du fleuve de Babylone. »

S'il survenait une fête, les fidèles accouraient plus nombreux; l'évêque célébrait la messe en plein air, sur une estrade élevée à la hâte. D'interminables processions se déroulaient à travers le village et s'étendaient dans la campagne. L'Annamite aime les distractions bruyantes, les réunions nombreuses, les couleurs brillantes, tout l'apparat plus ou moins comique des drapeaux, tam-tams, sabres

et lances de bois doré ; ce jour-là il rayonnait, prenant sa revanche des heures sombres et silencieuses de la persécution. Le complément indispensable de toute cérémonie, un grand festin que les invités s'offraient à eux-mêmes, terminait la solennité.

Certains détails auraient pu choquer des Français, excellents civilisateurs, empressés et généreux, mais comprenant difficilement que leurs pratiques ne peuvent et ne doivent pas être universelles.

« Peut-être, leur disait Retord, voudriez-vous nous faire changer quelque chose dans nos cérémonies et nos habits religieux ? Dans ce cas, vous passerez ici pour un hérétique, on vous poursuivra comme un excommunié, car nos Annamites sont persuadés que la religion étant l'œuvre de Dieu, elle est immuable comme Lui et doit être aujourd'hui absolument comme dans les temps passés, et si on leur disait qu'en France il y a des diocèses où les prêtres ont dans un temps suivi le rit romain, porté le surplis, la barrette, le chapeau rond et la soutane sans queue, et dans d'autres ils avaient un rit particulier, portaient le rochet, le bonnet carré, le chapeau tricorne et la soutane à queue, ils en seraient grandement scandalisés ; ici on peut bien perfectionner et embellir ce qui existe déjà, ce que les anciens ont établi, mais il faut le faire avec prudence et comme insensiblement, sans toucher aux anciennes choses. »

III

Après deux ou trois semaines écoulées dans ces travaux qui régénéraient une paroisse, l'évêque pliait sa tente et la portait ailleurs. Le départ était touchant, pénible

aussi par l'émotion des chrétiens. « C'était une explosion de larmes et de soupirs. » Tous pleuraient en le suivant bien loin du village, traversant les champs, roulant dans les fossés, courant dans l'eau jusqu'aux genoux, répétant mille fois leurs adieux, joignant les mains ou s'agenouillant dans la boue pour baiser encore l'anneau épiscopal. Des groupes de 25 à 30 hommes l'accompagnaient jusqu'à la paroisse voisine. La torche allumée en main, car on voyageait surtout la nuit, les chants ou les prières sur les lèvres, ils formaient une sorte de cortège triomphal, et les païens, que leur marche éveillait, disaient avec un respect mêlé de crainte : « Voilà le roi de la religion qui passe » (1).

Ranimés par cette audace heureuse, fortifiés par la prière et la grâce, les Annamites ne redoutaient plus rien. Cette hardiesse n'empêchait cependant pas plusieurs d'entre eux d'employer de ces petits expédients dont l'humanité ne se débarrasse jamais complètement : ils prévenaient les chefs de canton et les mandarins inférieurs, que peut-être dans telle semaine ils feraient une fête religieuse et leur en demandaient humblement l'autorisation. Si ceux-ci accordaient bénévolement, les solliciteurs les en remerciaient avec de profondes inclinations ; s'ils avaient l'air de menacer, ils ajoutaient une ou deux barres d'argent à leur prière et le traité de paix était signé.

L'évêque jouissait du présent, il avait confiance en l'avenir :

(1) Il serait trop monotone de suivre pas à pas Mgr Retord; mais comme plusieurs de nos lecteurs désireront peut-être savoir l'itinéraire de son voyage, nous donnons, d'après une de ses lettres datée de janvier 1846, les principales stations de sa visite pastorale. Travaux apostoliques à Ke-non, visite à Ke-dam, à Ke-suy, à Lang-doan, à But-dong, à Hoang-nguyen, à Bai-vang, à Ke-luong, à Tan-do, à Ke-tru, à Ke-la, à Yen-duyen, à Tach-bich, à Phung-quang, à Ke-set, à Son-mieng, à Nam-xang. Retour à Ke-non. (*Archives des M.-E.*, vol. 693, p. 827-860.)

« Déjà, disait-il, notre navire qui avait été démâté, qui avait vu périr son pilote et décimer son équipage, notre petit navire qui faisait eau de tous côtés, et dont le naufrage paraissait inévitable, le voilà radoubé ; son équipage est au complet, capitaine, officiers, matelots, rien n'y manque ; ses mâts et ses voiles sont remis en état ; tout le pont, réparé à neuf, est couvert de passagers mieux aguerris. Il est vrai, la tempête souffle toujours ; mais dégagé des récifs et des écueils les plus dangereux, le vaisseau est lancé en haute mer, où il lutte avec avantage contre les flots et les vents.

« Les choses étant ainsi, et protégés de Dieu comme nous le sommes, secourus par les prières et les aumônes des pieux associés de l'Œuvre de la Propagation de la foi, je défie la persécution de nous exterminer, dût-elle y employer vingt ou trente années de rage. Et non seulement je la défie d'anéantir l'Eglise annamite, mais même je l'avertis, qu'avec la grâce Dieu, j'espère tous les ans grossir notre troupeau de plusieurs centaines de néophytes, pris dans les rangs du paganisme. Ainsi donc courage, confiance et prière ! »

Les gouverneurs des trois provinces de Nghe-An, de Ha-noï et de Nam-Dinh essayèrent bien de s'opposer à ces manifestations, ou tout au moins de faire croire à leurs administrés qu'ils voulaient les empêcher : ils lancèrent un édit contre les catholiques. Celui de Nam-Dinh vint bloquer Vinh-tri, mais il se contenta d'emmener trois chrétiens.

Deux prêtres indigènes furent arrêtés, des villages bloqués. Les P. P. Masson et Barbier durent changer de demeure pendant quelques jours. Puis, tout retomba dans le calme. A la façon des projectiles qui manquent leur but, l'édit fit

quelque bruit et excita quelques mouvements suivis d'une complète immobilité. Plus que jamais digne du titre de roi de la religion, l'évêque continua ses travaux.

Il termina l'année 1844 à Bai-vang, où il avait un séminaire, et le jour de Noël, il fit une ordination de quatorze lévites.

Beaucoup de païens s'étaient glissés parmi les fidèles pour jouir de ce pieux spectacle. « Ces journées, disait Retord, sont pour l'âme des journées de vie et de joie, mais de mort pour le corps. Point de repos pendant le jour, ni de sommeil pendant la nuit; on oublie presque de se nourrir, ou si l'on mange, c'est sans appétit et presque rien. Vivent les travaux! avec eux le temps passe inaperçu comme un songe, il fuit avec plus de vitesse que l'éclair, les années finissent lorsque à peine on les croyait commencées. Notre vie n'est qu'un souffle.

« Croiriez-vous que je suis déjà vieux, moi qui, il n'y a que deux jours, étais encore enfant? Si vous en doutez, venez voir mes cheveux et ma barbe qui commencent à blanchir, et vous serez convaincu. »

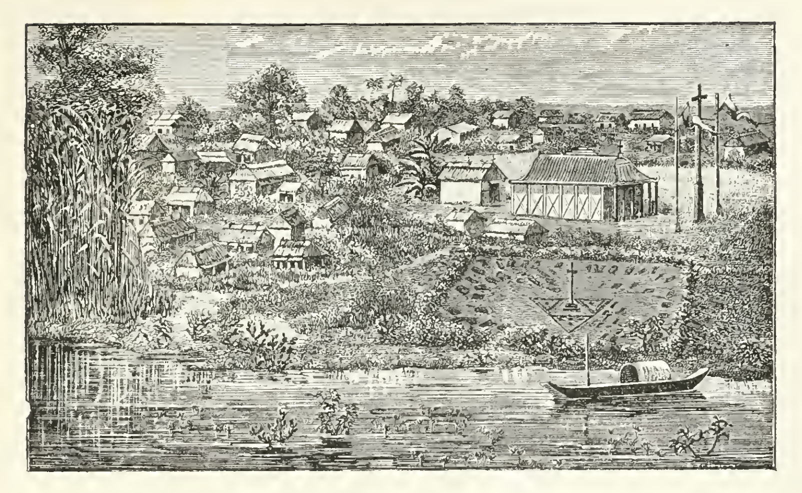
Peut-être aurait-il pu ajouter cette pensée d'une reine : « que les cheveux blancs sont comme l'écume qui frange la vague après la tempête ». Il préférait cette parole d'homme d'action : « C'est égal, vieux ou jeunes travaillons toujours jusqu'à la mort avec le même courage et la même joie. »

En transcrivant ces dernières lignes, un souvenir personnel se glisse sous ma plume. Le 21 septembre 1890, au Séminaire des Missions Etrangères, le cardinal Richard, archevêque de Paris, venait de sacrer deux évêques missionnaires(1), et en leur faisant ses adieux, il leur dit

(1) Mgr Kleiner, évêque de Mysore, et Mgr Mutel, vicaire apostolique de la Corée.

cette parole des grands serviteurs de l'Eglise et des âmes : « Messeigneurs, travaillons, travaillons jusqu'à la mort (1). »

(1) Voici le nom de tous les membres du clergé de la mission du Tonkin occidental en 1844. — 2 évêques : Mgr Retord, vicaire apostolique, Mgr Gauthier, coadjuteur. — 6 missionnaires : Masson, premier provicaire général, Jeantet, second provicaire général, Simonin, Taillandier, Barlier, Titaud, — 76 prêtres indigènes (avec la date de leur ordination). (1801) André Doan, Pierre Ly. (1804) Joseph Hoan. (1806) Etienne Hien, Pierre Ninh, Paul Thanh. (1808) Thomas Lâm. (1810) Jean Quyên, Pierre Khanh, Pierre Triêm. (1813) Pierre Tuyên, J.-B. Hiên, Marc Cung, Laurent Tang, Pierre Tân. (1817) Jean Duyêt, Pierre Kim, Thomas Chiêu, Benoît Daong, Pierre Tien, Jean Huy. (1818) Benoît Thanh, Benoît Thuong, Paul Toan, Augustin Khâm. (1823) Paul Phê, François Tin, Luc Hoa, Jérôme Trach, Pierre De, F.-X. Sung, André Mau, Pierre Cân, Pierre Thach, Benoît Daong, Jean Nghia. (1827) Paul Thê, André Linh, Pierre Luu, Pierre Thao, Jean Duc, Paul Viêm, Pierre Dong, Paul Hô, Pierre Ly. (1830) Jean Thiêu, Thaddée Lang, J.-B. Tu. (1835) Jérôme Tuân, Dominique Trinh, Pierre Thâp, J.-B. Hô, Thomas Triêu, Paul Hanh. (1838) Alexis Thuc. (1840) Pierre Dinh, Jacques Liêm, Augustin Vân, Jean Chât appelé aussi Phac, J.-B. Nghi. (141) Pierre Chuyên, Paul Diêu, Jean Chât, appelé aussi Chân, Pierre Huy. (1842) Sylvestre Khâm, Mathias Câm, Jacques Truc, Paul Cat, F.-X. Chân, Ange Xuyen, Joseph Nhân, Antoine Xuân. (1843) Pierre Viêt, Marc Diên, Sylvestre Phuong. (1844) André Thuong, Mathias Tué. (*Archives M.-É.*, vol. 697.)



UNE CHRÉTIENTÉ TONKINOISE UN JOUR DE FÊTE

CHAPITRE XVII

L'année 1845. — Retour du P. Charrier. — Lettres de Mgr Retord à ses amis de France. — Un souvenir de la famille Zacharie. — Appel aux séminaristes de Lyon. — André Castex. — La vaccination. — Reprise des travaux. — Les concours. — Deux pères Charrier.

I



Les années ressemblent à des boîtes à surprise ; on ne sait jamais ce qu'elles renferment avant de les avoir ouvertes.

L'année 1845 débuta par une joie. Un des anciens prisonniers de Huê, un des missionnaires délivrés par le commandant Lévêque, rentra au Tonkin : le P. Charrier, le compatriote de Mgr Retord.

« C'était le guerrier revenant victorieux d'une longue et

périlleuse campagne, l'athlète de la foi auquel un seul coup de sabre a manqué pour en faire un illustre martyr. »

La réception eut lieu à Hoang-Nguyen (1), elle fut quasi royale. A la nuit tombante, un courrier accourut annonçant que le P. Charrier approchait. Des hourras répétés saluèrent la nouvelle, et la torche d'une main, la rame de l'autre, cinquante hommes s'élancèrent sur leurs barques et voguèrent à sa rencontre. Les élèves achevaient la décoration du collège, dépeçaient un buffle pour la fête du lendemain, accordaient leurs guitares, essayaient leurs tambours. Retord a laissé parler son cœur en racontant ce retour :

« Une vigie, montée sur un arbre, embrassait l'horizon pour signaler l'approche de la flottille lumineuse. Elle l'a aperçue. Le voilà ! Aussitôt M. Titaud, le P. Ligne (2) et moi, nous nous avançons jusqu'aux portes du village : « Eh ! Monsieur le Saint, arrivez donc vite. » — « Ah ! dit-il, c'est donc vous. » Et il descendit à terre.

« Comme nous nous embrassâmes fortement ! Comme nos cœurs étaient inondés de joie ! A ce moment, nos élèves entonnent le *Te Deum*, le tambour bat, la musique joue, nous allons à l'église, où nous chantons d'une voix de tonnerre le *Laudate Dominum*, et où je donne solennellement la bénédiction pontificale. »

Le missionnaire arrivait de Lyon en ligne directe, une ligne qu'il avait mise dix mois à parcourir; mais qu'étaient ces dix mois pour celui qui avait quitté la France en 1831 ? Les causeries furent longues, l'arrivant avait tant de questions à poser et de réponses à faire : le Tonkin, les chrétiens, le roi, son ancienne paroisse et puis les parents, les

(1) Source jaune.
(2) Un prêtre indigène dont Mgr Retord traduit le nom.

amis de l'évêque qu'il avait visités. Il était allé à Renaison, à Saint-André d'Apchon, il avait prêché à Saint-Georges, à Notre-Dame de Fourvière.

« Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance ! »

Retord respirait un parfum du pays ; la vision d'un passé très cher se dressait devant lui ; et puis, à travers les années, les choses et les hommes s'embellissent, comme les couleurs à travers les prismes.

Personne ne l'avait oublié, il en fut ému. Ces affections qui le suivaient depuis 14 ans sur la terre étrangère lui semblèrent plus douces. Lui aussi les avait conservées, car il y avait place pour tous les nobles sentiments dans sa large poitrine. Il le dit en termes émus :

« Que je vous remercie de penser à moi ! J'en suis ravi, je ne sais rien de meilleur, et je voudrais mieux vous exprimer ma joie et ma reconnaissance : vous me connaissez assez pour deviner tout, tout ce qui remplit mon cœur. »

Il mêle à son merci la pensée du ciel, qui seul fait les souvenirs bons et durables, recommandant aux prières de tous sa mission, ses chrétiens, lui-même.

« Ames pieuses de Lyon, vous mes anciens amis, mes enfants spirituelles de Saint-Georges, soyez le Moïse qui prie sur la montagne d'Horeb, les mains élevées vers le ciel ; nous, dans ces plaines asiatiques, nous serons les guerriers qui combattent contre les ennemis du peuple de Dieu. Oh ! que vous avez à Lyon une belle montagne d'Horeb, et combien il fait bon prier sur son sommet ! Que de grâces en découlent par les mains de Marie, par l'intercession de Notre-Dame de Fourvière ! »

Il avait pour exhorter à la piété des mots charmants que n'eût pas désavoués saint François de Sales.

« Déjà il me faut vous dire adieu. Eh bien oui, adieu jusqu'au revoir dans le ciel. Conservez bien la robe blanche de la pureté et le large chapeau de l'humilité et le grand châle de la charité et la belle ceinture de la vigilance. Que votre lampe ne s'éteigne pas. Ne perdez pas de vue Jésus et la croix, Marie et ses douleurs. Grimpez toujours courageusement pour arriver jusqu'au haut du Calvaire et là mourir avec Jésus, pour ressusciter et vivre éternellement avec Lui. Adieu encore. »

En causant ainsi des jours d'autrefois, des amis petits et grands, les réminiscences lui reviennent en foule ; il les rappelle d'un ton si enjoué, que l'on se demande, en lisant quelques-unes de ses lettres, si c'est bien le grand évêque Retord, le roi de la religion catholique au Tonkin, qui parle ainsi. Oui, c'est lui, pourquoi pas ? A-t-il perdu le droit d'être bon et doux parce qu'il est grand ?

« Je me souviens bien clairement de ma dernière visite à la famille Zacharie. Je vous charge aussi de l'aller voir pour moi, vous regarderez si la coche que je fis au rouet existe encore, car dans ma dernière visite, accompagné de M. Cheynet, je fis cette entaille, en disant : « Quand je « serai loin d'ici et qu'on verra cette marque, on dira : c'est « M. Retord qui a fait cela quand il était à Saint-Georges ; « il était bon enfant, mais qu'il était donc farceur ! Pauvre « M. Retord, où est-il maintenant ? »

Et cette autre lettre, écrite à un jeune homme qu'il avait connu enfant et qui, devenu séminariste, avait voulu se recommander à ses prières :

« Tu me demandes si je me souviens de Berthet, du petit Berthet, le fils du boulanger du Pont-Neuf à Saint-Georges. Oh ! oui, je m'en souviens fort bien, et si j'étais peintre je pourrais, sans le voir de nouveau, en tracer un portrait

très ressemblant ; bien entendu que je ne le peindrais pas tel qu'il est maintenant, un grand M. Berthet sous-diacre et peut-être même prêtre, parce qu'il doit avoir beaucoup changé en hauteur, en largeur, en grosseur, mais je le peindrais tel qu'il était autrefois, un petit Berthet à figure ronde et rouge, aux yeux noirs très éveillés, avec des cheveux qui frisaient mal. »

Un regret suit l'évocation de la figure enfantine, regret qu'il n'exprimerait plus aujourd'hui, car Lyon est noblement représenté au Séminaire des Missions Etrangères :

« S'il vous plaisait de ceindre l'épée des forts et de venir combattre dans nos rangs, ce serait une chose très excellente; mais il paraît que vous avez trop peur d'être martyr et d'aller au ciel de bonne heure. Comment se fait-il que le séminaire de Lyon, qui autrefois fournissait plusieurs sujets pour nos missions, n'en fournit plus maintenant ; avez-vous donc tous dégénéré de vos ancêtres ? Comment ! parmi les jeunes prêtres de Lyon, pas un ne s'est offert pour accompagner M. Charrier à son retour au Tonkin ! »

Oh ! le Tonkin, c'était tout son amour, il aurait voulu multiplier le nombre de ses apôtres, il se dévouait corps et âme à son salut. Les lettres à ses amis de France ne détournaient pas son regard du champ de bataille, d'ailleurs elles lui prenaient si peu de temps ! à peine quelques heures de la nuit.

Les rares survivants, parmi ses compagnons d'armes, nous racontaient, il y a une quinzaine d'années, qu'après ses longues journées de prédication ou de confession, vers onze heures ou minuit, l'évêque prenait sa plume, et avec une rapidité prodigieuse, il écrivait sans s'arrêter, d'une écriture large et régulière, huit à dix pages qu'il terminait par un superbe paraphe. Il ne se contentait pas de raconter,

les nouvelles de sa mission, il y ajoutait les événements les plus intéressants de la mission des Dominicains espagnols, qui sans lui eussent été inconnus en France. C'est ainsi que, pendant son séjour à Macao, il avait fait le récit du martyre des PP. Thrach et Hoa, plus tard il écrira le martyre de Mgr Diaz, le pillage de deux grandes paroisses du Tonkin central, Bui-Chu et Ngoc-duong. Beaucoup de ces lettres étaient publiées dans les Annales de la Propagation de la foi; et ceux qui ont aujourd'hui l'âge de vieillard se souviennent encore du frisson qu'elles faisaient courir dans leurs veines, soulevant l'enthousiasme, excitant le courage, jetant dans l'âme les plus nobles ardeurs.

De nombreuses vocations apostoliques ont germé et grandi à la lecture de ces pages, que l'on dirait, suivant une expression forte et vraie, « écrites avec du sang d'apôtre et de martyr ».

Il tenait beaucoup, en effet, à donner aux *Annales* la primeur des nouvelles des missions; il s'en exprimait en ces termes :

« C'est dans les *Annales de la Propagation de la Foi* que doivent paraître en premier lieu les documents importants et les nouvelles intéressantes des missions; l'intérêt de votre œuvre admirable, la pieuse avidité des associés, la gloire de l'apostolat, la reconnaissance des missionnaires pour les bienfaits signalés qu'ils reçoivent de vous, le veulent ainsi. Pour ces motifs, chaque fois que j'ai écrit ou que j'ai eu entre les mains des lettres ou des relations que j'ai pensé pouvoir intéresser et édifier vos fervents associés, je vous les ai adressées directement ou par l'intermédiaire de notre Séminaire de Paris. »

Quelques mois après M. Charrier, arriva de France un

jeune missionnaire du diocèse de Toulouse que Mgr Retord aspirera plus tard à nommer son successeur, André Castex (1). Mais, hélas ! au lieu de lui laisser son manteau, il devait, entre deux sanglots, graver son épitaphe par ces simples mots d'une éloquente concision : « Enumérer ses qualités éminentes serait tracer l'idéal d'un apôtre. »

Sur la demande de l'évêque, Castex avait apporté du vaccin. Les Annamites ignoraient ce préservatif d'une maladie qui, chaque année, faisait parmi eux d'effrayants ravages. A certaines époques, la moitié des enfants mouraient de la variole. La première inoculation se fit à Hoang-nguyên et eut un plein succès. L'opération fut enseignée aux prêtres indigènes et aux catéchistes et pratiquée dans les villages ; le remède se propagea rapidement.

« Je ne saurais vous dire, écrivait le vicaire apostolique, à combien d'enfants nous avons déjà inoculé le vaccin ; chaque jour il nous en vient de grosses troupes. L'empressement que mettent les parents à nous apporter leurs enfants et la confiance qu'ils ont en cette opération sont quelque chose d'étonnant, aussi j'espère que nous pourrons annuellement sauver un tiers des générations naissantes. »

Le bienfait fut immense ; il doit être compté parmi les services que les missionnaires ont rendus au Tonkin. Qui se le rappelle ?

De Hoang-nguyen, où il avait goûté tant de joies, Mgr Retord repartit pour ses courses apostoliques, pendant que M. Charrier retournait à son ancienne paroisse. Le cœur très aimant de l'évêque eut alors la plus charmante définition de la séparation : « C'est le devoir qui vous jette vous et votre bonheur loin l'un de l'autre. »

(1) Parti de France le 10 mars 1845.

II

Prenons la liberté ! était plus que jamais son mot d'ordre. Il venait d'apprendre qu'en Cochinchine Mgr Lefebvre, emprisonné, avait été délivré par l'intervention du commandant français Cécille. Dans ces conditions, il était bien évident que les mandarins seraient moins que jamais disposés à arrêter les prêtres français.

Les visites pastorales, avec leurs fêtes, leurs processions, leurs réunions de fidèles, continuèrent donc plus nombreuses, elles eurent lieu cette fois dans la province de Ha-nôi.

Pendant les fêtes religieuses avaient lieu les célèbres concours pour la récitation du catéchisme.

Ces concours remontent au moins à la première moitié du XVIIIe siècle ; ils avaient été institués pour achever l'étude de la doctrine catholique en entretenant l'émulation ; un peu négligés pendant les grandes persécutions de Minh-Mang, ils recommencèrent plus solennels.

Ils étaient fixés au dimanche, et pour y prendre part les chrétiens arrivaient dès le samedi. Le lendemain, jour du concours, chaque paroisse se groupait, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, autour d'un poteau portant sur une large affiche le nom de chaque chrétienté.

A un second poteau plus élevé était appendu un placard écrit en grands caractères chinois, proclamant les beautés du catholicisme, la nécessité et les avantages de l'étudier, et l'énumération des différents prix, croix, médailles, chapelets qui seraient décernés aux vainqueurs.



STATION CHRÉTIENNE

Au milieu de l'assemblée était dressée une estrade pour les candidats et des sièges pour les catéchistes examinateurs.

« Lorsque tout est prêt, raconte l'évêque, des jeunes gens vont chercher la table sur laquelle sont placés les prix, et l'apportent solennellement, au son de la musique, au lieu du concours. Alors les examens commencent. Toutes les chrétientés passent chacune à leur tour; les hommes d'abord, puis les garçons, les femmes, les filles, les enfants ; ils viennent par pelotons s'asseoir sur les nattes qui leur sont préparées; là ils doivent répondre, sans la moindre faute, à trois ou quatre demandes du catéchisme prises au hasard, et résoudre trois objections, ou donner trois explications sur quelques points difficiles.

« Or ces objections, déterminées d'avance, ne sont pas les mêmes pour chaque division.

« Si le groupe qu'on interroge répond bien à tout, on l'en félicite par quelques coups de cymbale et de tambour ; s'il se trompe, un notateur marque la faute; et à la fin de la journée, lorsque tous ont subi leur examen, et qu'on a compté les bons et les mauvais points, les prix sont distribués selon le mérite des candidats. »

Malgré la bravoure que leur inspirait l'évêque, les Annamites, nous l'avons dit, n'étaient pas sans redouter que l'éclat de ces fêtes n'amenât la compromettante visite des mandarins; aussi s'avisaient-ils parfois de stratagèmes qu'ils inventaient avec une facilité surprenante et qu'une morale bien sévère oserait seule condamner. Le retour du père Charrier leur fournit une occasion dont ils se hâtèrent de profiter.

A l'arrivée de leur premier pasteur dans une paroisse, les chefs allaient trouver le mandarin :

« Grand homme, lui disaient-ils, notre père, M. Char-

rier, ce missionnaire renvoyé en Europe par le roi les années précédentes, est revenu nous visiter. »

Peut-être y avait-il quelque malice dans cette prudence, et, tout au fond de leur cœur, les chrétiens éprouvaient-ils une certaine jouissance en prononçant ces mots « le missionnaire renvoyé par le roi est revenu nous visiter ». Qu'il saisît ou non l'intention, le mandarin restait impassible et répondait avec nonchalance :

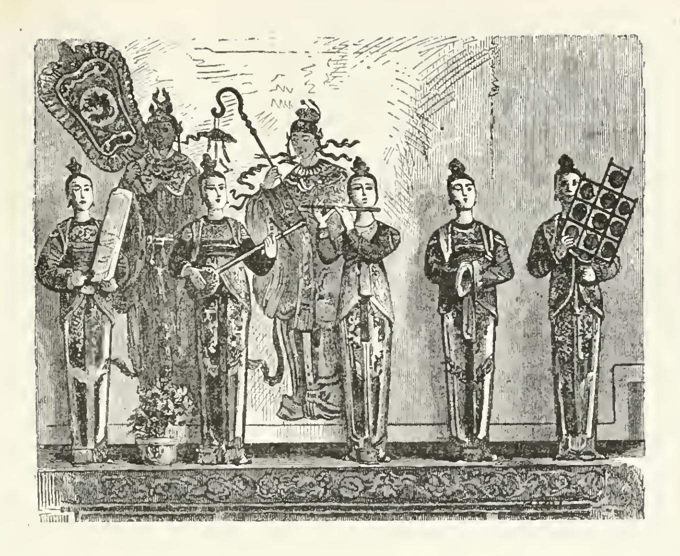
« Eh bien, qu'il vous visite ; ce n'est pas moi qui chercherai à l'arrêter de nouveau; à quoi bon? il faudrait encore le conduire à Huê, puis le roi d'Europe enverrait encore des navires le réclamer; ce qui ne servirait qu'à nous susciter des embarras, ainsi qu'à notre jeune prince, et cela sans aucun profit pour personne. »

Dans le district visité par M. Charrier, les fidèles racontaient la même histoire qui, cette fois, était véridique. Il y avait ainsi deux pères Charrier, le vrai et le faux, protégés par le même argument. Un paratonnerre suffit parfois à protéger plusieurs demeures.

Pendant ce temps, le second provicaire général de la mission, M. Jeantet, réchauffait la piété des chrétiens par l'établissement d'une confrérie de la Sainte-Vierge et du Sacré-Cœur, et par une association littéraire dont le règlement était divisé en douze articles, « autant d'échelons, disait l'auteur, qui aideront les associés à monter au ciel. »

Les principaux articles obligeaient les associés à réciter, chaque jour, la Salutation angélique et deux invocations des litanies de la sainte Vierge : *Refuge des pécheurs*, et *Reine conçue sans péché;* chaque semaine, de plus longues prières en l'honneur de Marie, à se confesser et à communier deux fois par an, à prier pour les défunts, à se

réunir une fois par an en assemblée générale, et enfin à pratiquer toutes les œuvres de zèle et de charité compatibles avec leur situation. Mgr Retord approuva les projets du saint missionnaire, pria Rome de les bénir, et bientôt il eut la joie de voir sa demande agréée et l'œuvre prospère.



IDOLES BOUDHIQUES : MUSICIENNES DE LA COUR CÉLESTE

CHAPITRE XVIII

A travers le Tonkin. — Arrestation de M. Titaud. — Le Roi de la religion. — Un mandarin qui ne comprend pas le *Pater*. — Les bonzes. — Les conversions. — Ke-non. — Repos.

I

ES visites pastorales se succédèrent. En trois ans, Mgr Retord parcourut presque toutes les paroisses du Tonkin occidental, depuis l'extrémité de la province de Son-tay jusqu'à celle du Thanh-hoa.

Aguerris par l'habitude et par le succès, les Annamites continuaient à lui faire d'éclatantes réceptions.

Il se hâtait de les raconter à ses amis, toujours en verve dès qu'il s'agissait de parler de ses chrétiens.

« Nous partîmes pour Ke-luong vers la fin de janvier. Il faisait froid, c'était la nuit, et la nuit était noire ; mais quand, au plus fort des ténèbres, nous arrivâmes près du terme de notre voyage, l'obscurité se changea soudain en un jour brillant.

« Toute la paroisse de Ke-luong était venue à notre rencontre avec des torches allumées et je ne sais combien de dizaines de barques; les jeunes gens, fiers de leur musique et de leurs tambours, escortaient notre nacelle et faisaient un épouvantable vacarme; les femmes et les filles suivaient à quelque distance, en chantant des cantiques. C'est ainsi que nous arrivâmes à notre collège, passant triomphalement au milieu des villages païens, dont les habitants sortaient tout ébahis, pour voir celui qu'ils appellent le roi de la religion.

« Au début de nos travaux, tout paraissait froid; mais bientôt il se fit un ébranlement, le pays s'électrisa et nous fûmes accablés d'ouvrage ; nous prîmes tant et de si gros poissons que nos filets rompaient. »

C'est bien là le zèle apostolique, centre de lumière et de chaleur qui, autour de lui, ne laisse rien froid ou obscur; il brille sans cesse dans les actes et dans les paroles de l'évêque. Le travail évangélique est sa passion enflammée par le désir du salut des âmes, il le désire toujours et l'accomplit partout où il le rencontre. On a écrit cette parole très vraie :

« Il faut donner toute sa mesure pour avoir le droit d'être quelqu'un... » mais on ne donne sa mesure que dans une situation adéquate aux qualités.

Grâce à une égalité parfaite, à une exacte justesse de proportions entre son caractère et son état, Retord, simple prêtre ou évêque, fut le type du missionnaire.

Il en eut, pendant sa carrière, aux jours calmes ou troublés, l'indomptable ardeur, les invicibles espoirs, la bonté de cœur, la fermeté d'âme, la souplesse d'esprit, car il était trop pratique pour être absolu. Il avait des habiletés dont il ne perdit jamais l'occasion de se servir ; car, suivant son expression, il « s'allongeait comme un serpent qui se glisse sans bruit sous les feuilles, et une fois arrivé au lieu désiré, il se redressait peu à peu comme un dragon qui lutte à découvert contre les obstacles. »

Mais qu'il fût reçu royalement par ses fidèles ou obligé de se cacher pour éviter les mandarins, il restait lui-même, et sans qu'il eût besoin de se hausser par un effort de volonté, il était à la hauteur de toutes les situations.

Il vient de nous dire son arrivée à Ke-luong ; voici maintenant une alerte à Phung-quang, dans la province de Hanôi, et, dans ces deux récits, ne sentez-vous pas que l'homme est maître de lui parce qu'il est à sa place ? « Nous étions là quatre missionnaires. Nos effets étaient déjà pliés et partis, lorsque vers dix heures du soir, tandis que M. Titaud (1), un prêtre annamite et moi, étions à prendre une tasse de thé, tout à coup on nous annonce que le chef du canton, païen quelque peu suspect, est près de notre gîte avec une dizaine d'hommes armés de baguettes de gros tambours et qu'on ignore leurs intentions.

« C'est bien ; nous barricadons l'entrée de notre cour, nous parlons bas et nous continuons de boire tranquillement notre thé. Soudain on frappe à coups redoublés à notre porte, on l'enfonce, la troupe fait irruption dans notre paisible retraite, et nous de nous lever au plus vite, et de fuir chacun de son côté, sans avoir le temps de prendre con-

(1) Du diocèse du Puy, parti de France le 14 décembre 1842, mort le 29 janvier 1860.

seil. Je passe comme un fantôme par une porte de derrière, je saute comme un chevreuil par-dessus un mur de huit pieds, et je cours dans un autre quartier du village.

« Mais que devint M. Titaud ? Hélas ! il fut pris. Les femmes s'apprêtaient à livrer un combat pour le délivrer ; ce qu'ayant soupçonné notre brave chef de canton, il fit conduire son prisonnier en lieu sûr, au milieu des païens.

« Mais à la nuit, un petit orage et une forte averse firent rentrer tous ces païens chez eux, et quand la pluie eut cessé, je me glissai tout doucement entre les haies de bambous, je traversai les champs de riz, et m'en fus, accompagné d'une quinzaine d'hommes, jusqu'à Ke-set, belle chrétienté à une lieue de la capitale du Tonkin. Je ne voulais pas partir avant de savoir si M. Titaud pourrait être délivré ; mais les chrétiens, qui pensaient même à m'emporter de force, me prièrent de m'éloigner sans délai, afin que, n'ayant plus rien à craindre pour moi, ils fussent plus libres d'agir efficacement en faveur de mon confrère.

« En partant, je laissai deux de mes catéchistes, avec un certain nombre de barres d'argent, pour traiter du rachat du captif.

« Qu'arriva-t-il ? C'est que, dès le lendemain, à sept heures, je vis venir à moi M. Titaud, porté mollement dans un filet, tout joyeux et content de son aventure. Pendant la nuit on avait tant travaillé, tant supplié ce brave chef, qu'à la fin son cœur fut si touché, si ému, et surtout si enchanté de la petite somme de seize barres d'argent qu'on lui glissa tout doucement dans la main, qu'il consentit à laisser aller notre cher confrère en paix. »

Après avoir payé en argent, les chrétiens payèrent d'audace ; ils dénoncèrent le chef de canton au mandarin supérieur comme ayant, sans raison aucune, violé un domicile

et accepté plusieurs barres pour rendre la justice. L'accusation disait la vérité, mais elle ne la disait pas toute. Le mandarin sut pourtant à quoi s'en tenir; il resta muet, les lèvres fermées par une chaînette d'argent; il fit même rendre cinq barres à l'évêque et cinq aux chrétiens.

II

Cette fuite mystérieuse et ce procès gagné accrurent encore la réputation de Mgr Retord; elle était déjà grande, mais une fois en train de modeler une statue, le peuple ne s'arrête plus, son imagination n'est pas un moule de bronze immuable et fermé.

Tous les païens savaient l'existence de l'évêque, ordinaiment les chefs des villages qu'il visitait lui faisaient demander l'autorisation de le saluer; il les recevait, les interrogeait, leur parlait longuement dans la langue des lettrés qu'il possédait à merveille; il avait beaucoup d'entrain et de gaieté et ce grand air de supérieur qu'il abandonnait aisément avec ses missionnaires, mais qu'il conservait toujours en présence des païens. Ce n'est pas qu'il voulût poser, défaut des natures faibles, mais il savait que la forme est une force et, dans sa difficile existence, il n'avait aucune force à négliger.

Dans ces causeries, souvent il s'agissait de la France. Depuis que les commandants Lévêque et Cécille étaient apparus dans la rade de Tourane, c'était une question d'actualité. Parmi ses auditeurs, il n'était pas sans trouver d'anciens soldats de Gia-long qui avaient connu les officiers français, et ceux-là étaient les plus ardents à interroger,

sans doute parce qu'alors la joie de la conversation se doublait de souvenirs revenant plus vivaces, peut-être aussi, interprétation moins haute et aussi vraie, parce qu'ils pouvaient parfois faire la demande et la réponse.

Il les laissait tous très libres, certain d'être prêt à satisfaire leurs curiosités. C'est en effet ce qui avait lieu. La facilité et la rapidité de ses répliques les suprenait et les charmait : « Voyez, disait un chef de village, je suis le premier arithméticien des environs : je lui ai proposé plusieurs calculs, il a pris sa plume, et les a faits tout de suite sans la moindre erreur ; à son tour il m'a proposé deux problèmes seulement, et je n'ai jamais su les résoudre. »

Une éclipse totale de lune qu'il prédit plus d'un mois à l'avance acheva de leur donner de sa science une opinion extraordinaire ; il n'était pas sans sourire un peu de ses auditeurs et ne se croyait pas tenu envers eux à un grand rigorisme. Un mandarin, sous-préfet ou préfet, vint le voir. Il se présenta selon toutes les règles de l'étiquette annamite, petits présents, saluts, discours ; l'évêque écouta attentivement, plus attentivement encore que de coutume, semblait-il. Lorsque le discours fut achevé :

« Vous êtes un habile lettré, lui dit-il ; vous venez de me parler avec une incomparable élégance. »

Le mandarin joignit les deux mains et s'inclina, très flatté.

« Je suis heureux de vous avoir entendu, continua Retord ; vous m'avez dit de très belles choses. »

Et, immédiatement, il répéta le discours.

Le mandarin le regardait ébahi, sa figure jaune et ridée s'éclairait d'étonnement et d'admiration. En réalité c'était un vrai tour de force, car le discours avait été long et passablement obscur.



IDOLES BOUDDHIQUES : SATURNE OU CROQUEMITAINE

« Seigneur, fit-il, je ne suis qu'un ignorant auprès de vous, il est plus difficile de répéter un discours que de le faire.

— Eh bien, ajouta l'évêque, voulez-vous répéter le mien ? »

Et avec une imperturbable gravité, il lui récita le *Pater* en latin. Naturellement, l'Annamite ne comprit pas un seul mot.

« Seigneur, dit-il, veuillez me pardonner, je ne pourrai jamais ; vous êtes le premier lettré du royaume.

— Alors, fit bonnement l'évêque, parlons d'autre chose. »

Les religions d'Extrême Orient revenaient souvent dans ses conversations avec les païens. Il avait étudié le bouddhisme dans les ouvrages chinois et ne se faisait pas faute de dire ce qu'il en savait. Il questionnait d'abord et exposait ensuite, n'oubliant pas de multiplier les objections. Les Annamites ne sont pas grands logiciens théoriques, l'eussent-ils été d'ailleurs que leur cause était trop mauvaise et leur adversaire trop solide, pour qu'ils ne fussent pas bien vite désarçonnés.

Les bonzes n'ignoraient pas ces joutes ; en général ils n'ont pas au Tonkin, contre les missionnaires, la haine de beaucoup de leurs collègues du Japon et du Thibet. La science de l'évêque le grandissait à leurs yeux. Un de leurs chefs le voulut voir ; les païens l'en dissuadèrent.

« Comment paraîtrez-vous devant cet homme ? lui dirent-ils. Il est le roi de la religion dans ce pays, et dans toutes ses actions et ses paroles il a le ton et les manières d'un supérieur, il exerce l'autorité d'un maître qui ne connaît pas d'égal. Vous serez donc obligé de vous asseoir au-dessous de lui, vous le premier bonze des environs, ce qui sera déjà pour vous, aux yeux du public, la marque d'une honteuse infériorité ; et de quoi causerez-vous avec

ce chef des chrétiens? vous ne lui direz rien qu'il ne sache déjà; vous ne lui ferez aucune question à laquelle il ne puisse répondre sur-le-champ; tandis qu'il vous parlera de mille choses que vous ne connaissez nullement, et vous fera une foule d'objections auxquelles vous resterez sans réponse. »

III

Ces réceptions de païens et ces entretiens avec eux n'étaient qu'un moyen, le but était de les convertir. C'est le grand labeur, le plus rude et le plus doux, celui qui dilate le cœur de l'apôtre, exalte son âme, lui rend ses fatigues légères et lui fait oublier ses misères. « Croyez-le, s'écriait un missionnaire, ce n'est pas une petite tâche de défricher un sol si étranger à la culture de la foi et de faire de chaque individu en particulier un bon chrétien solide dans ses croyances, ferme contre l'éventualité toujours menaçante de la persécution officielle ou officieuse, armé intérieurement contre le paganisme qui constamment fait l'assaut de son âme. »

Ces paroles sont profondément vraies. Dans un pays païen, tout est païen, non seulement les âmes, mais le sang, l'atmosphère, le sol; le démon, depuis si longtemps propriétaire tranquille, s'est attaché à tout, même à la nature physique; il semble avoir donné aux hommes un double péché originel; aux choses, une force particulière de résistance.

Tel est l'obstacle qui revêt des formes multiples, étranges, impossibles à imaginer et souvent à comprendre; il est fait extérieurement de politique, de commerce, de reli-

gion ; il s'appuie sur les hommes et sur les choses ; malgré tout, il est renversé, non pas tout d'un coup, non pas tout entier ; il n'y a pas de chemin de Damas pour les peuples comme pour les individus, mais il l'est jour par jour, pièce à pièce, et sur la terre infidèle, l'Eglise de Dieu s'accroît, elle s'élève plus grande, plus riche, plus imposante par les travaux des ouvriers apostoliques.

Directement et par eux-mêmes cependant les missionnaires convertissent peu, mais sans eux, presque aucune conversion ne s'opérerait. Comment donc se font-elles ? Par la grâce de Dieu. Mais encore? Par la direction que le missionnaire imprime à ses catéchistes et à ses chrétiens ; par les encouragements qu'il leur donne, par la fermeté avec laquelle il les maintient. Une fois lancés en avant, ceux-là marchent avec ardeur; ils s'attaquent aux païens faciles ou récalcitrants ; ils ont pour les convaincre des arguments qu'aucun théologien ne découvrirait ou ne donnerait parce qu'il les trouverait mauvais, mais qui frappent les infidèles en plein cœur.

Mgr Retord a, sur ce sujet, une page où il raconte sa méthode. Les jeunes recrues la doivent méditer, car elle est le fruit de l'expérience d'un vieux capitaine pour qui l'ennemi n'a plus de ruses inconnues :

« J'annonce publiquement à nos chrétiens que celui qui convertira un idolâtre obtiendra une médaille ou une croix ; je les exhorte à rechercher ceux des païens qui sont de leurs connaissances, de leurs amis ou de leurs parents, à leur parler de l'Evangile et à leur prêter des livres religieux ; je prends des informations sur les païens des environs qui donnent quelque espoir de succès, et j'envoie tantôt des catéchistes, tantôt des chrétiens, hommes et femmes, leur prêcher nos vérités saintes.

« A l'église, je fais faire des prières pour la conversion des infidèles; et bientôt on m'en amène quelques-uns, puis d'autres, et d'autres encore; je les place dans une famille qui les nourrit à mes frais, et je mets un catéchiste auprès d'eux pour les instruire jour et nuit. Bientôt le bruit s'en répand, et d'autres païens demandent d'eux-mêmes à se faire chrétiens.

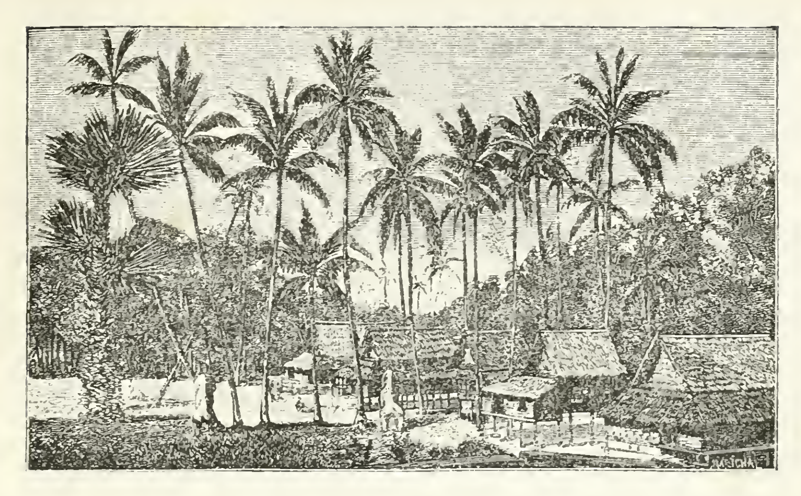
« Quand j'ai une dizaine d'adultes bien instruits et éprouvés, je leur fais préparer à chacun un habit blanc; le jour du baptême venu, j'annonce la cérémonie aux chrétiens chez lesquels je me trouve; je fais conduire mes catéchumènes à l'église au son de la musique; je les baptise solennellement; le lendemain je les confirme et leur donne la sainte communion; ensuite je les gratifie d'un chapelet et d'une médaille, et ils s'en vont joyeux et fervents comme des anges. Dès ce moment ce sont des prédicateurs qui annoncent la religion aux autres païens, et nous amènent d'autres conquêtes. »

Après ces travaux, l'évêque retourna au séminaire de Ke-non. Il se plaisait dans cette maison paisible, « au milieu de vastes enclos entourés de hauts et magnifiques bambous, traversés par une petite rivière sur laquelle on peut glisser en barque jusqu'à la mer, entrecoupés d'étangs, parsemés d'orangers, de manguiers, de papayers, de pamplemousses ». Il aimait, surtout à la tombée de la nuit, à se promener dans les allées spacieuses « où l'on peut causer, prier, rêver sans être aperçu des méchants, ni distrait par aucun bruit, si ce n'est par le chant des oiseaux ».

Qui a vécu ces heures du soir en Extrême Orient ne les oubliera jamais ; les hommes ont cessé leurs travaux, on ne les entend et on ne les voit plus, et alors commencent ces musiques étranges des pays chauds : les bourdonne-

ments des insectes, les glissements d'aile des oiseaux qui regagnent leur nid, les bramements des grands cerfs, les froissements secs des herbes de la plaine sous la brise qui s'élève, et, effrayant dans son acuïté très claire, le cri de chasse du tigre, ce roi toujours redouté de la jungle asiatique. Peu à peu la nuit s'avance, doucement lumineuse sous le resplendissement du ciel austral ; enfin les brumes montent, légères d'abord, puis épaisses, ressemblant à un brouillard intense, le repos est complet.

Mgr Retord, l'homme actif, jouissait parfois de ces moments de repos, rares exceptions dans sa vie.



UN VILLAGE DE LA FRONTIÈRE OCCIDENTALE

CHAPITRE XIX

Le Lac-thô. — En route. — Réception. — Joies chez les sauvages. — Au bord de la mer. — Nouvelles de Cochinchine. — Mgr Lefebvre arrêté et mis en liberté. — Générosité anglaise. — Retour de Mgr Retord à Ke-non. Prêtre indigène condamné à mort.

I

Sur les limites qui séparent le Tonkin du Laos, s'étend une zone intermédiaire : le Lac-thô. Ce ne sont plus les plaines marécageuses du Delta, sillonnées en tous sens par les arroyos, les canaux et les rivières, mais un labyrinthe de montagnes qui se perdent sans fin les unes dans les autres, des ravins retentissant du bruit des cascades, des forêts séculaires coupées de sen-

tiers mystérieux et, çà et là, des hameaux cachés dans les vallées ou suspendus au flanc des montagnes.

Le pays est habité par des tribus distinctes des Annamites. En 1846, il renfermait environ quinze cents chrétiens gouvernés par un prêtre annamite. Un seul évêque les avait visités : Mgr Havard. Un seul missionnaire européen, M. Rouge, avait essayé de planter sa tente parmi eux. Mais en voulant creuser un sillon, il avait creusé sa fosse; il était mort en arrivant, brisé par la fièvre, la souveraine impitoyable des montagnes tonkinoises.

Retord ne reculait pas plus devant la maladie que devant les persécuteurs ; il avait fait le sacrifice de sa vie aux chrétiens, il partit donc joyeux pour cette région malsaine. Il se fit accompagner de deux missionnaires, les PP. Legrand et Titaud; de trois prêtres annamites et d'une vingtaine de catéchistes : une véritable expédition apostolique qui devait infailliblement jeter en mouvement toute la contrée.

Après avoir donné un coup d'œil aux paroisses de la lisière des montagnes dans la province de Son-tay, ils descendirent le fleuve pendant quelques jours, mirent pied à terre au village de la Grotte de l'Eau, puis ils prirent la route du Lac-thô.

La nuit était obscure, le chemin plein de boue, de cette boue épaisse et grasse sur laquelle le pied glisse à chaque pas, l'air chargé de miasmes humides. L'évêque bientôt fut à bout de forces; il monta dans un filet et, quelques heures plus tard, il arrivait au village de la Pierre du Toit. C'était près de là, à Lao-ca (la grande fatigue), que dix ans auparavant était mort M. Rouge, le compagnon de Mgr Retord de France au Tonkin. La coïncidence frappa douloureusement les missionnaires. Les analogies donnent si facilement naissance aux pressentiments.

Cependant un peu de repos suffit au voyageur qui, le surlendemain, s'enfonça de plus en plus à l'ouest, et après avoir laissé M. Titaud à Lao-ca, se fixa au centre de la mission du Lac-thô, dans une plaine longue et étroite parsemée de vingt à vingt-cinq hameaux.

« Nous étions brisés de lassitude, nous et notre suite, nous avions marché par des sentiers difficiles, remplis de fange et de cailloux; nous avions traversé je ne sais combien de torrents, gravi de nombreux coteaux et éprouvé tour à tour le brûlant soleil de la plaine et l'humidité des forêts. Il fallut l'empressement de la foule et la joie peinte sur tous les visages de ces braves gens, pour nous faire oublier le poids du jour. »

L'enthousiasme était à son comble parmi les habitants qui se précipitaient vers leur pasteur.

« Cependant, qu'avions-nous qui pût motiver un tel concours? Rien, assurément. Nous étions nu-pieds, avec de pauvres habits retroussés jusqu'aux genoux et serrés fortement à la ceinture, un bâton à la main, et rien de plus, rien, si ce n'est le nom de ceux qui *évangélisent la paix.* »

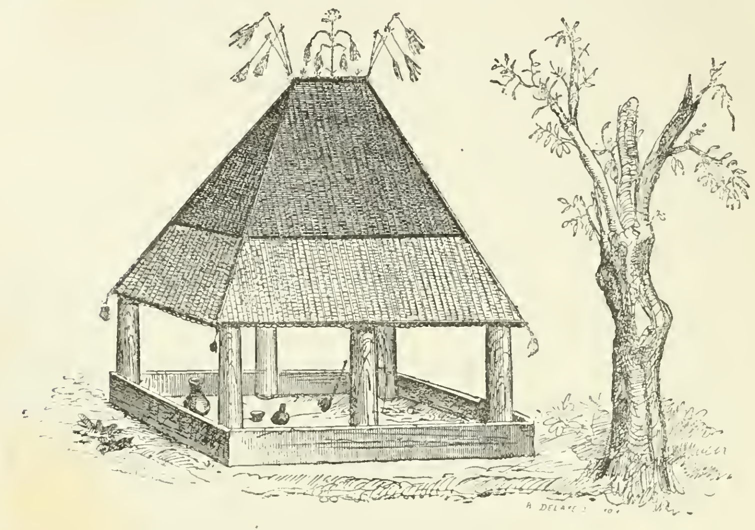
Après le cérémonial obligé des visites qui amena aux pieds du pasteur toutes les classes de la population, sans excepter les chefs idolâtres avec leurs nombreuses familles, commença l'œuvre sérieuse d'apostolat.

Pour en perpétuer les fruits, Mgr Retord fit signer à tous les anciens, même au grand chef païen du village, un plan de réforme sur les mariages, sur l'usage du vin trop fréquent au Lac-thô et sur quelques autres points de sage administration.

Il s'achemina ensuite vers le sud. Mais le bruit de sa présence s'était répandu au loin dans les montagnes et des tribus lointaines accouraient pour le saluer :

« Où donc, demandaient-elles dans leur langage expressif, où donc est le roi de la religion, celui qui fait tomber la pluie et qui commande au ciel la sérénité, celui sur le passage duquel les animaux s'arrêtent et se prosternent ? » Hyperbole d'enfants non civilisés, mais qui révèle la grande idée qu'ils avaient de l'évêque.

Retord était déjà loin, il se dirigeait vers la province de Thanh-hoa, sur les bords de la mer. Cette expédition du



TOMBEAU SAUVAGE

Lac-thô lui laissa les plus doux souvenirs qu'il redit en son langage d'une éloquence imagée :

« C'est chez les sauvages que j'ai éprouvé le plus de plaisir, franchissant leurs montagnes qui semblaient s'incliner sous nos bénédictions et sous nos pas ; traversant les déserts au milieu des herbes plus élevées que nos têtes ; parmi les pierres et les buissons qui nous déchiraient les pieds ; au travers de vallées profondes, sous l'ombre menaçante de leurs noirs rochers, dans le lit de leurs rivières limpides et fraîches, me fourvoyant dans l'épaisseur des

forêts, et m'enfonçant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux. Souvent, nous entonnions avec force un beau cantique ou un *Laudate,* et les échos de tous les environs répétaient à l'envi nos accents avec la plus sublime et la plus grandiose harmonie. De temps en temps, nous nous asseyions sur une pierre, près d'un ruisseau, sous l'ombrage d'un arbre antique, pour reprendre haleine, manger une orange et nous désaltérer avec l'eau qui coulait à nos pieds; les vieux et gros oiseaux des forêts semblaient se montrer sensibles à notre visite ; ils venaient sur les arbres d'alentour nous offrir l'hommage de leur présence, et nous réjouir par leurs cris perçants. »

Et, s'apercevant que cette façon de raconter son voyage est assez sommaire, il ajoute cette excuse, qui n'eût pas satisfait les géographes, mais suffisait à ses amis et peut-être à quelques-uns de nos lecteurs :

« Vous me parlez de vos voyages en long et en large, à droite et à gauche, remarquez-vous, et vous ne m'avez pas encore dit quand et d'où vous êtes parti, par où vous avez passé, ni ce que vous avez fait dans vos courses pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est vrai; mais un itinéraire tout hérissé de noms inconnus, serait pour vous sans intérêt. »

Il visita tous les districts de la province, restant un ou deux mois dans chacun, et y apprit de graves nouvelles de ses voisins, les missionnaires de Cochinchine.

II

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Les missionnaires sont heureux autrement que les peuples. Pendant

le XIXe siècle, l'histoire religieuse d'Annam est très mouvementée, mais les apôtres ne s'en plaignent pas. Pour se consoler des tristesses de la terre, des emprisonnements, des exils, des massacres, n'ont-ils pas la certitude du ciel !

Le 6 juin 1846, Mgr Lefebvre, l'évêque délivré l'année précédente par le commandant Cécille, était rentré en Cochinchine, accompagné d'un de ses missionnaires, M. Duclos. C'était le champ de bataille sur lequel il commandait; il ne pouvait l'abandonner.

En remontant la rivière de Saigon, il fut arrêté avec son compagnon. Duclos mourut en prison dans la capitale de la Basse-Cochinchine, et Mgr Lefebvre fut transféré à Huê. Le 6 août, il fut conduit au tribunal des causes criminelles. Quelle fut la stupéfaction de ses juges en reconnaissant leur prisonnier de l'année précédente! Grande fut la colère du roi qui, dans le premier moment d'emportement, commanda de lui trancher la tête, sans autre forme de procès; la réflexion le ramena bientôt à des pensées plus modérées.

Le procès suivit donc son cours régulier; mais craignant qu'un navire d'Europe ne vînt encore une fois réclamer le prélat, Thiêu-tri donna ordre d'accélérer l'instruction, en sorte que les procédures et le jugement furent terminés en quinze jours.

La sentence fut conforme aux décrets toujours existants de Minh-Mang : l'évêque fut condamné à mort avec tout l'équipage de la barque qui l'avait amené en Cochinchine. Prudence est mère de sûreté, quelquefois aussi d'humanité. Thiêu-tri voyait trop souvent notre pavillon flotter dans les ports de son royaume pour décapiter un Français; il ne ratifia le jugement de ses mandarins qu'à l'égard du patron de la jonque, Matthieu Gam, et fit reconduire l'évêque à Syngapore.

Le gouverneur des Straits Settlements pria Mgr Lefebvre de ne pas chercher à rentrer en Cochinchine sans l'en avertir. C'était, lui disait-il, trop exposer une vie précieuse; il écrivit au gouverneur général des Indes pour demander que des navires de la station navale fussent envoyés en Annam afin d'obtenir l'entrée des prédicateurs de l'Evangile et la liberté du catholicisme.

En avertissant Mgr Lefebvre de cette démarche, il ajoutait gracieusement, qu'après la conclusion de cette négociation, il lui offrirait une canonnière pour le transporter sur tous les points de son vicariat.

Les Anglais étaient-ils guidés par l'humanité ou par l'intérêt? Voulaient-ils étendre leur commerce ou sauvegarder les missionnaires?

La psychologie n'a pas de balance pour les sentiments du cœur, d'aucuns s'en réjouissent parce que l'illusion reste plus facile, peut-être ont-ils raison.....

L'évêque se souvint qu'il était Français, il répondit noblement qu'il était très touché et très reconnaissant de ces offres; mais que, pour l'honneur de son pays, il avait toujours jusque-là refusé l'assistance des autres nations; « cependant, ajoutait-il pour adoucir ce qu'un refus absolu aurait eu de pénible, si dans trois mois la France ne fait rien en faveur du christianisme et de la civilisation en Cochinchine, nous pourrons accepter la protection d'une puissance qui, en de nombreuses circonstances, a déjà rendu aux missionnaires catholiques de généreux services. »

Au fond, c'était un refus poli, le gouverneur le reçut comme tel, et n'insista pas.

A son arrivée dans la province de Thanh-hoa, Mgr Retord connut ces incidents, les uns par les chrétiens, les autres par des lettres de Macao.

Le renvoi de Mgr Lefebvre à Syngapore par ordre du roi et sur une de ses jonques était un fait extraordinaire ; il retentit dans tout l'Annam, plus bruyamment encore que la délivrance des missionnaires par les vaisseaux français.

Catholiques et païens y virent décidément la fin de la persécution. Si des actes d'hostilité avaient lieu encore, ce n'étaient plus, pensait-on, que les derniers coups de feu tirés au soir d'un combat meurtrier.

« Eh bien, disait gaiement Mgr Retord à ses chrétiens, nous avons pris la liberté et maintenant on nous la donne. » Comme leur pasteur, les fidèles souriaient à l'espérance de jours meilleurs. Leurs réunions devenaient plus nombreuses et plus fréquentes, leurs fêtes plus solennelles.

Les mandarins fermaient ordinairement les yeux, non sans s'inquiéter cependant de ce que leur coûterait cette condescendance, si, par hasard, le roi et ses ministres changeaient d'avis.

Le chef de canton de Cua-bang, effrayé de la longue station de l'évêque et de ses prêtres sur son territoire, les pressa de partir. Peu écouté, il menaça et il fallut bien s'exécuter. La mer était grosse, le vent contraire, les missionnaires durent s'acheminer par terre.

« Nous fîmes la plus grande partie de cette route pendant la nuit qui était noire et pluvieuse, par des chemins bourbeux et glissants. Notre caravane se débanda, plusieurs de ses membres s'égarèrent ; nous fûmes tous brisés de fatigue ; enfin, après avoir péniblement erré sur les fleuves et par les montagnes de Ninh-binh, nous arrivâmes sains et saufs dans notre pieuse communauté de Vinh-tri. »

Moins heureux que leur évêque, plusieurs prêtres indigènes furent arrêtés ; le P. Tuân, au milieu de la ville de Nam-dinh, où il était allé visiter un malade, son rachat

coûta 250 ligatures; le P. Cam fut pris à Phuc-nhac le dimanche de Quasimodo, il fut condamné à mort avec sursis.

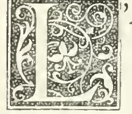
Thiêu-tri faisait grâce aux missionnaires français parce que, derrière eux, il apercevait le drapeau de France. Mais ses sujets catholiques, prêtres ou non, payaient le tribut de la prison, de l'exil ou du sang à sa tyrannie.



CHAPITRE XX

Administration générale. — Statistique. — Finances. — Division du Tonkin occidental. — Hiérarchie. — L'action de la grâce. — Combat des Français à Tourane. — La tête des missionnaires mise à prix. — Le désir du martyre et le devoir. — Nouveaux travaux.

I

'ADMINISTRATION des sacrements, la visite des paroisses, le renouvellement de la vie chrétienne, ne sont pas tout le travail d'un évêque vicaire apostolique. Bien d'autres questions s'imposent à son attention, plus hautes par certains côtés, parfois très délicates et influant sur la direction générale de la mission. Elles étaient traitées dans les mandements que Mgr Retord adressait à ses prêtres à intervalles irréguliers et assez rapprochés.

Ces mandements sont rédigés en langue annamite dans un style souple et doux. Le P. de Rhodes, qui évangélisa le Tonkin au commencement du XVII[e] siècle, comparait le langage des Annamites à un gazouillement d'oiseaux ; en lisant les mandements de Retord, on se souvient instinctivement de cette comparaison; les mots glissent sans difficultés, sans heurts, s'appelant pour ainsi dire les uns les autres.

Toutes les mesures de gouvernement et d'administration s'échelonnent dans ces lettres officielles : divisions de districts, formations de paroisses, réglementation de mariages, marche et précautions à prendre dans la rédaction des procès-verbaux des martyrs, exhortations à baptiser les enfants de païens à l'article de la mort, encouragements pressants à convertir les adultes, rappels à l'ordre pour l'envoi des comptes annuels, résumé des principaux événements du vicariat.

C'est dans l'un de ces mandements, lancé après son expédition au Lac-thô et dans la province de Thanh-hoa, que Mgr Retord publia un des grands faits de son administration : la division de la mission du Tonkin occidental.

Il mettait en pratique la maxime politique « diviser pour régner », mais il lui donnait la signification qu'elle a rarement eue et qu'elle devrait avoir toujours : Diviser pour régner mieux. Les avantages de la division des vicariats apostoliques ont été souvent énumérés : la proximité de l'évêque, la précision du commandement qui s'exerce rarement bien à de grandes distances, la multiplication des centres d'action, l'augmentation des ressources.

Le vicariat du Tonkin occidental, s'étendant des frontières de Chine à celles de Cochinchine, lui avait paru trop vaste pour qu'il pût être régi par un seul chef, surtout depuis l'accroissement du nombre des chrétiens.

En 1846, dans l'état qu'il adressait à la Propagande, il présentait cette statistique, le meilleur des arguments, parce qu'il est le plus irréfutable et le plus court :

Evêques.	2
Missionnaires	7
Prêtres indigènes.	93
Séminaristes.	323



Mgr GAUTHIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONKIN MÉRIDIONAL

Catéchistes	282
Elèves catéchistes	972
Religieuses Amantes de la Croix.	673
Paroisses	48
Chrétientés	1.176
Chrétiens	184.220

C'est appuyé sur une statistique analogue, qu'en 1843 il avait demandé la division de sa mission en deux vicariats apostoliques. Le premier devait être formé des provinces du Nord et de l'Ouest et conserver son nom de Tonkin occidental; le second, composé de deux provinces du Sud, Nghe-An et Ha-Tinh et de l'arrondissement du Bo-Chinh, serait désigné par l'appellation de Tonkin méridional. Cette division ainsi projetée et préparée avait ses racines jusque dans le passé historique de l'Annam, puisque cette partie du Tonkin ne relevait pas des pouvoirs administratifs de Hanôi.

Elle fut décrétée par une bulle du 27 mars 1846.

Le coadjuteur de Mgr Retord, Mgr Gauthier, fut placé à la tête du Tonkin méridional (1).

(1) Le Tonkin méridional eut : 4 missionnaires, 35 prêtres indigènes, 69 séminaristes, 75 catéchistes, 290 élèves catéchistes, 220 religieuses, 19 paroisses, 345 chrétientés, 66.350 chrétiens.

Voici la statistique des paroisses du Tonkin méridional, adressée à la Propagande le 28 juillet 1844, par Mgr Retord :

NOMS DES PAROISSES	NOMBRE DE CHRÉTIENS	ANNÉE DU RECENSEMENT	NOMS DES PAROISSES	NOMBRE DE CHRÉTIENS	ANNÉE DU RECENSEMENT
Da-ngang.... ...	3.214	1843	Van-tac...... ...	1.800	1842
Lu-dang.........	3.373	1830	Tho-ki..........	1.900	1842
Dan-sa..........	5.000	1830	Thanh-chuong...	3.136	1842
Côn-nam........	3.118	1843	Da-dung	5.130	1842
Huong-phuong..	2.000	1830	Ke-don...	2.547	1842
Ngan-sau........	5.067	1842	Lang-doai.......	5.000	1842
Dinh-cau........	1.889	1842	Ke-trau	2.045	1843
Ke-dong.........	4.835	1842	Dong-thanh.....	3.229	1842
Ke-Nhim........	4.636	1842	Thuan-ngai	5.248	1842
Trai-le.........	1.035	1842			

Total 64.232 chrétiens qui augmentèrent de quelques milliers jusqu'en 1846, année de la division.

Mgr Retord restait le chef de ce grand Tonkin occidental auquel il avait infusé une vie nouvelle.

Il possédait environ deux fois plus de territoire, de chrétiens, de prêtres indigènes, de catéchistes et de religieuses que son ancien coadjuteur (1).

(1) Sept provinces en totalité ou en partie : Thanh-hoa (la Fleur verte), Nam-dinh (le Midi fixe), Ninh-binh (la Paix), Ha-noi (l'intérieur du Fleuve), Son-tay (les montagnes de l'Ouest), Hung-hoa (le Progrès continu), Tuyen-quang (la grande Source).

3 missionnaires, 58 prêtres indigènes, 207 catéchistes, 254 séminaristes, 682 élèves catéchistes, 453 religieuses, 29 paroisses, 831 chrétientés 117.870 chrétiens. — Il avait 8 séminaires : Ke-non, Hoang-nguyen, Vinh-tri, Bai-vang, Trang-nia, Ke-luong, Ke-la, Lang-doan.

Voici la statistique des paroisses du Tonkin occidental, adressée à la Propagande, dans une lettre du 28 juillet 1844, par Mgr Retord :

NOMS DES PAROISSES	NOMBRE DE CHRÉTIENS	ANNÉE DU RECENSEMENT	NOMS DES PAROISSES	NOMBRE DE CHRÉTIENS	ANNÉE DU RECENSEMENT
Cua-bang	2.428	1842	So-kien	3.244	1843
Ke-tran..........	3.687	1842	Ke-non..........	1.500	1843
Ke-ngo..........	4.916	1844	Ke-dam..........	2.980	1842
Than-phu.......	2.679	1841	Nam-xang.......	3.818	1843
Phuc-nhac	10.600	1848	Ke-beo........ .	3.024	1843
Thong-xuan	1.598	1843	Bai-vang........	5.300	2843
Bach-bat........	3.482	1842	Ke-sô	2.630	1841
Lac-thô	2.000	1843	Ke-vôi...... ...	3.375	1841
Ngoc-hao........	4 000	1843	Son-mieng.......	6.235	1842
Vinh-tri.........	3.284	1843	Yen-duyen.......	5.067	1843
Yen-loc.........	3.158	1841	Ke-bac	2.719	1842
Ke-trinh	5.019	1842	Bau-no..........	3.989	1842
Ke-bang..	6.298	1844	Yen-tap.........	4.186	1842
Ke-sông.........	2.757	1842	Song-chay.......	3.962	1843
Dông-chuôi......	5.041	1842			

Total 110.548 chrétiens en 1844; augmentation de 7.322 en 1846.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de savoir quelles étaient les recettes et les dépenses de la mission, petits détails de ménage que l'on aime aujourd'hui.

En 1847, 16.264 fr. furent envoyés de France au Tonkin occidental.	16.264 »
Les honoraires de messes des missionnaires s'élevèrent à . .	2.816 »
Les offrandes des chrétiens à	2.938 »
Les prêtres indigènes, en honoraires de messes ou en offrandes, reçurent.	15.562 »
Les religieuses, par leurs travaux, apportèrent à la communauté	3.646 »
Le total des ressources était donc de	41.226 »

A peine séparé de son premier coadjuteur, Mgr Retord crut prudent d'en nommer un second. Il choisit le plus ancien missionnaire du Tonkin : Charles-Hubert Jeantet, qui commençait sa 28e année d'apostolat, très pieux, d'une activité modérée, d'un tempérament robuste, ayant passé la plus grande partie de sa vie apostolique à diriger le séminaire de la mission : « C'est notre tailleur de pierres »,

On ne peut pas dire que ce fût trop, pas même beaucoup. L'argent est le nerf de toute guerre : de celle que les hommes se font entre eux et de celle qu'ils font au diable.

Le registre des dépenses était tenu avec la même régularité et le même ordre que le registre des recettes. Il est facile de nous rendre un compte exact de l'emploi des ressources.

En tête du registre, sont inscrites les pertes, ainsi résumées :

Les voleurs nous ont pris 25 taëls d'or chinois récemment envoyés de Macao sur la fin de 1846; cet or valait. . . .	3.450 »
Le second article ne diffère du premier que par la quantité et la nature des objets : Les voleurs nous ont pris en argent et en objets différents la valeur de.	345 »
Certains casuistes, ennemis des Chinois, prétendraient que le troisième article n'est pas en rapport avec le second : En intérêts dans nos échanges avec les Chinois.	800 »
Vient ensuite l'énumération des sommes dépensées dont voici les principales :	
Pour présents aux mandarins, entretien des prisonniers, aumônes, enterrements, baptêmes d'enfants de païens, nourriture de catéchumènes pendant leur instruction, secours à quelques chrétientés pour se libérer de superstitions . . .	2.865 »
Pour impression de livres	2.961 »
Les voyages des courriers à Macao ou dans l'intérieur de la mission ont exigé	370 »
Les réparations ou les constructions des collèges et des presbytères ont demandé	339 »
Evidemment on n'a pas construit de palais.	
Les dépenses des prêtres indigènes se sont élevées à.	16.158 »
Celles des religieuses à	5.388 »

. . . .

. . . .

Au total, on a dépensé 53,661 fr., et l'évêque, rapporteur du budget, écrit en note au bas de la page : « En comparant les recettes aux dépenses, on voit que cette année la mission a éprouvé un déficit de 12.435 fr. »

Pour supporter ce déficit, le Tonkin faisait comme les particuliers : il empruntait tantôt aux Annamites, chrétiens ou païens, tantôt aux Chinois, et payait un intérêt plus ou moins élevé, selon la catégorie de ces divers créanciers.

Ce qui résulte de plus clair de cette comptabilité est évidemment la pauvreté dans laquelle tous vivaient, depuis l'évêque et les missionnaires jusqu'aux simples écoliers. Même avec le bon marché des vivres qui existait alors au Tonkin, des prodiges d'économie étaient nécessaires.

disait Retord, par allusion aux prêtres qu'il formait, « véritables pierres du sanctuaire. » Des cent et quelques prêtres dont il acheva l'éducation, quarante furent martyrs.

La consécration épiscopale fut un événement.

Aussi loin que les catholiques du Tonkin remontaient dans leur histoire, ils ne voyaient nulle fête aussi brillante. Mgr Retord en avait été l'organisateur et, sous sa main, tout prenait de vastes proportions.

« Elle a duré plus de trois heures, dit-il. Nous étions là deux évêques sans compter le nouvel élu, deux missionnaires européens, plus de vingt prêtres indigènes, plus de cent élèves latinistes, tous en chape et en surplis, tous chantres ou officiants : il y avait tambours et musique au grand complet, et au moins dix mille chrétiens réunis, sans compter un grand nombre de païens. Après le sacre, nous avons donné un banquet à tout ce monde ; et il a fallu pour cela dresser 1.900 tables de six convives chacune. Un tel repas nous aurait causé une bien forte dépense, si les présents apportés par les chrétiens, à cette occasion, n'avaient suffi ou à peu près pour couvrir tous les frais. Enfin, à la nuit, tout s'est terminé par un feu d'artifice de la fabrique de nos élèves, feu d'artifice précédé et suivi de pétards au fracas terrible et de nombreuses fusées au vol audacieux. »

II

Il était alors question d'ériger en diocèses les vicariats apostoliques de l'Asie et de leur donner une constitution définitive, en les organisant par groupes qui formeraient autant de provinces ecclésiastiques. En vertu d'un décret

de Rome, des mesures préparatoires avaient déjà été prises pour la tenue d'un concile, qui devait réunir à Hong-Kong tous les évêques missionnaires de l'Extrême-Orient.

C'eût été, moins l'autorité et le nombre, une image des premiers conciles, reproduite au XIXe siècle et au bout du monde idolâtre. Comme à Nicée, les évêques présents auraient été, pour la plupart, des survivants de la persécution; quelques-uns mêmes auraient pu montrer les stigmates des tortures et l'empreinte des fers.

Malheureusement, il y avait cette différence entre les deux époques, que les mauvais jours étaient passés pour les anciens Pères, tandis que les modernes, aussitôt leurs sessions closes, seraient rentrés dans leurs catacombes, pour y continuer leur rôle de proscrits et y retrouver leurs chances de martyre.

Or, dans ce vaste projet d'organisation qui embrassait toute l'Asie orientale, depuis le Gange jusqu'à la mer du Japon, la part faite au vicaire apostolique du Tonkin occidental était des plus considérables. Elevé à la dignité de métropolitain, il aurait eu pour suffragants les huit évêques du Tonkin, de la Cochinchine, de la presqu'île de Malacca, de Siam et de Birmanie.

Mgr Retord voyait bien des difficultés à la réunion projetée.

« Cependant, ajoutait-il dans son obéissance au chef de l'Eglise, si elle a lieu et si j'y suis appelé, je m'y rendrai, parce que, dans le serment que j'ai prêté le jour de mon sacre, il y a ces paroles : *Vocatus ad synodum, ibo;* parce que toutes nos vues et idées particulières doivent céder devant le Saint-Siège lorsqu'il ordonne, propose ou conseille quelque chose qui leur est contraire; parce que, si le concile se tient, ce ne sera pas sans une disposition spéciale

de la Providence, dont nous ne devons pas entraver les mystérieux desseins. »

La réunion n'eut pas lieu, les circonstances étaient trop critiques pour permettre aux évêques d'Extrême-Orient d'abandonner leurs postes. Rome a la ténacité et la patience qui, chez elle, s'élèveraient au génie, si elles n'étaient les conséquences de sa foi ; elle ajourna, sans l'abandonner, son projet de créer des diocèses dans les pays de missions. Il y a six ans, elle les a créés dans l'Inde ; il y a deux ans, au Japon..... La Chine et l'Indo-Chine auront évidemment leur tour.

III

Après le sacre de Mgr Jeantet, Mgr Retord recommença ses courses apostoliques : le soldat qui a fait la grande guerre supporte avec peine la vie de garnison.

Il emmenait toujours avec lui quelques prêtres européens, préférablement des jeunes ; il voyait à ce système un avantage considérable. « Pour un missionnaire nouvellement arrivé dans un pays dont il n'a aucune expérience, c'est un point très important de se former une bonne règle de conduite dans ses rapports avec les prêtres indigènes et les chrétiens, d'adopter un système de mission parfaitement en harmonie avec les méthodes des confrères plus anciens, afin qu'entre tous les ouvriers il y ait union d'efforts, identité de vues et uniformité d'action. Alors on agit comme une armée rangée en bataille, avec un ordre imperturbable et un courage invincible. »

Ces expéditions avaient toujours les mêmes caractères de simplicité de la part de l'Evêque et des missionnaires,

d'enthousiasme et de solennité de la part des populations.

D'aucuns rêvent les apôtres évangélisant sans or ni argent, au milieu des peuples, vivant dans la misère et la pauvreté; d'autres les désirent entourés d'éclat. A ces derniers, Retord répondait :

« Je vois que c'est mon équipage que vous voudriez faire changer. Vous n'aimez pas mon beau turban de soie, mon énorme chapeau de paille et mon gros bâton noueux; vous croyez qu'en voyageant pieds nus et le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, je n'ai guère l'air d'un bon pasteur. Pour être un bon pasteur, serait-il nécessaire d'avoir de brillants galons d'or, de belles boucles d'argent, des laquais en livrée, des chevaux fringants et un magnifique carrosse? Où avez-vous vu que cet attirail splendide fût nécessaire pour gagner des âmes à Dieu et aller chercher dans le fond des forêts la brebis égarée? »

Il débuta par la paroisse de Dong-chuôi, qui, depuis la persécution, ressemblait plus à un village païen qu'à un village catholique. En quelques semaines, il le transforma :

« Nous étions comme dans une mer paisible où l'on vogue à pleines voiles, poussés par une brise forte et favorable. Nous y fîmes à peu près ce que nous voulûmes : instructions particulières par nos catéchistes dans les différents villages, prédications journalières à l'église, grande affluence aux exercices de piété, confessions pendant une grande partie du jour et de la nuit, réconciliations et arrangements de procès, messe pontificale à Pâques avec tambours et musique, chœur de chantres nombreux et foule immense d'assistants, concours public de doctrine avec solennelle distribution de prix, conversions de pécheurs en tous genres et en masse. »

A l'exception de quatre ou cinq obstinés, tous les habitants revinrent à une ferveur exemplaire et soutenue.

« Telle est l'action de la grâce quand elle tombe quelque part, concluait l'Evêque, les déserts les plus arides se couvrent de fleurs odorantes, et les ronces mêmes se chargent de beaux et bons fruits. »

Il se préparait à partir pour Ke-bang et Ke-trinh « comptant sur un long avenir de jours sereins » lorsque des bruits sinistres se propagèrent arrivant jusqu'à lui : « Notre étoile pâlit, des nuages sombres se lèvent à l'horizon. »

On racontait que des vaisseaux français, en rade de Tourane, avaient coulé cinq jonques royales. Pour se venger, ajoutait-on, Thieû-tri avait lancé un décret de persécution. Le mandarin fit prier l'Evêque de quitter au plus tôt son territoire.

Retord n'aimait pas à fuir, il commençait d'ailleurs à prendre l'habitude d'aller toujours de l'avant. Il fit bonne contenance et le jour de la Pentecôte il chanta une Messe pontificale, à laquelle assistèrent plusieurs milliers de personnes. C'était sa manière de combattre à visage découvert; « mais le lendemain, plus moyen de tenir contre la tempête qui grondait dans le lointain. Il nous fallut promptement plier nos voiles, et au lieu d'aller en avant vers Ké-bang, nous virâmes de bord pour reculer tout doucement, au milieu des ténèbres de la nuit, jusqu'à Ké-non, notre point de départ. »

Les nouvelles du combat de Tourane et de la colère du roi n'étaient que trop vraies ; que s'était-il donc passé?

Au mois de mars 1847, le commandant Lapierre vint au nom du Gouvernement français réclamer la sécurité de nos nationaux et la liberté religieuse pour les chrétiens

d'Annam. Le roi fit attendre sa réponse plus d'un mois; pendant ce temps, il rassemblait secrètement des troupes; un grand mandarin, accompagné de deux mille soldats, s'était rendu à Tourane, soi-disant pour faire honneur aux Français. Le projet était d'inviter nos compatriotes à un festin, d'entourer la salle du banquet de plusieurs centaines de soldats, et d'égorger les étrangers à la fin du repas; puis, avec cinq gros navires tonkinois armés à l'européenne et une centaine de jonques, de cerner à l'improviste les deux navires barbares au milieu de la rade, de les incendier et de les couler bas sur place, et ainsi il ne resterait pas trace de l'expédition.

Ce plan avait plus d'une chance de réussir; il fut déjoué par la fidélité des chrétiens ; un des catéchistes de la mission exposa sa vie pour faire parvenir à bord des navires un billet latin, dans lequel il dénonçait le complot; nos compatriotes, ainsi prévenus, se tinrent sur leurs gardes et refusèrent l'invitation; les mandarins, déçus et furieux, essayèrent alors d'exécuter la seconde partie de leur dessein; ils entourèrent les deux vaisseaux pour y mettre le feu; ils furent reçus comme ils le méritaient, à coups de canon; en moins de deux heures, la flotte annamite fut détruite et coulée bas.

Deux des futurs gouverneurs de Cochinchine, MM. Rigault de Genouilly et Lafont, firent, ce jour-là, leurs premières armes contre les Annamites, le premier, comme lieutenant de vaisseau, le second, comme aspirant de marine.

Après le combat, les matelots mirent des canots à la mer pour secourir leurs adversaires qui s'étaient jetés à l'eau; « cela, disait Mgr Retord, a donné aux indigènes une très grande idée de la modération autant que de la force

des Français. Ici tout le monde loue leur générosité et regrette beaucoup qu'ils aient abandonné si vite la partie. — Le lendemain, ils ont mis à la voile.

« Cette affaire a grandement irrité le roi contre les mandarins, les Français et la Religion. Déjà il a fait couper la tête aux officiers échappés à la défaite. Il exerce aussi, comme il peut, sa haine contre nos compatriotes; n'en ayant pas à sa disposition, il en fait peindre, puis il fait tirer des coups de fusil sur ces portraits, qu'il fait ensuite couper en trois, se flattant ainsi de les avoir taillés en pièces. »

L'amusement était plus enfantin que royal; il ne suffit pas à Thiêu-Tri.

IV

Le 6 juin, il lança un édit foudroyant, du moins dans la forme; il interdisait à tous les Européens de mettre le pied sur le sol annamite, et, s'ils violaient sa défense, chacun devait leur courir sus et les tuer comme des bêtes fauves. Il fixait le prix de la tête des missionnaires, à trente barres d'argent. Le chiffre trente serait-il fatidique? Judas avait vendu son maître trente deniers.

Retord resta silencieux à Ke-non pendant un mois et demi; le temps des grandes fêtes était passé, « à moins, écrivait-il à ses sœurs, qu'on n'en inaugure bientôt une plus belle. L'arène des martyrs est ouverte, le sabre du bourreau est de nouveau tiré, aiguisé, levé et prêt à frapper; la paix dont nous avions joui ces dernières années n'était qu'une fausse paix, semblable à celle qui précède la tempête, semblable au sommeil du tigre dont le réveil est d'autant plus terrible qu'il a dormi plus longtemps.

« J'avais même comme perdu l'espoir de devenir un peu saint, mais voici quelques jours que je l'ai retrouvé, c'est-à-dire que j'espère pouvoir attraper encore une petite couronne de martyr. »

On accuse les missionnaires de désirer le martyre, et on leur en fait un crime, y ajoutant le reproche d'imprudence et d'exaltation. L'accusation est vraie : les lettres de Retord sont des témoins suffisants et il y en a des centaines d'autres, écrites de Chine, de Cochinchine, de Corée. Mais les reproches sont faux, car près de ce désir, plus haute et plus forte, une pensée surgit, celle du devoir.

Or, le devoir est de fuir, de se cacher, d'échapper aux espions, aux satellites et aux mandarins, le devoir est de se conserver pour diriger et affermir les catholiques. Alors le désir reste enfoui dans le cœur, s'exhalant seulement dans la prière ou dans les épanchements intimes, comme un parfum réservé. Le devoir est le souverain maître, on lui obéit.

Les ordres de Thiêu-Tri ne furent pas rigoureusement exécutés. Les mandarins, épouvantés de la première révélation du pouvoir de la France, s'attendaient à voir nos soldats revenir, et, malgré leur orgueil, ils commençaient à comprendre qu'ils auraient de la peine à nous résister. La crainte était le commencement de la sagesse; elle est partout un grand éducateur.

Attentif au courant, comme le pilote expérimenté, Retord regardait les événements. Quand il vit que le calme n'était troublé qu'à la surface, il se rendit au nouveau séminaire de Ban-phet (1), dans les montagnes de But-son,

(1) Le séminaire de Ban-phet avait 37 élèves divisés en deux classes : les autres séminaires étaient : Ke-vinh, 5 classes, 115 élèves; Ke-non, 2 classes, 56 élèves; Lang-doan, 2 classes, 37 élèves; Hoang-nguyên

et recommença ses prédications. L'essai ayant réussi, il redescendit peu à peu dans la plaine, continuant ses courses comme par le passé, quoique avec moins de bruit et de solennité.

Cette année-là, l'inondation était extraordinaire, les tombeaux, les talus, les routes disparaissaient, et le toit des maisons restait seul visible, ressemblant de loin à un rocher, refuge des naufragés. Retord admirait ce spectacle comme il avait admiré l'Océan : « Les champs sont une mer, où un navire de douze cents tonneaux pourrait facilement voguer, et les villages sont autant de petites îles verdoyantes qui semblent sortir des eaux. De tous côtés on voit des barques, petites et grandes, qui se croisent en divers sens; les unes vont à l'église, c'est l'heure de la messe; les autres au marché. Moi-même je prends un grand plaisir à faire tout seul une petite promenade le long des haies de bambous, sur une nacelle qui ne peut porter qu'un homme, et que je fais glisser sur l'eau avec la rapidité d'une flèche, au moyen de deux avirons. Parfois je fais assaut de dextérité avec quelque fort rameur, et ordinairement j'emporte le prix. » C'était un souvenir des jours de canotage sur le Rhône et la Saône, malheureusement, l'inondation qui est ordinairement la fortune du Tonkin en fut cette année la ruine, parce qu'elle dura trop longtemps, et anéantit la récolte. « Du matin au soir, nous sommes entourés de pauvres qui viennent faire retentir à nos oreilles ces cris lamentables : « Père, je n'ai pas un seul grain de riz à manger, Père, je « meurs de faim. »

La peste aggrava la famine.

L'évêque ouvrit sa bourse aux catholiques et aux païens.

2 classes, 41 élèves; total, 5 séminaires et 280 élèves. (*Arch. M. E.* vol. 703, p. 44.)

Dieu, qui récompense un verre d'eau donné en son nom, donna à l'apôtre la seule récompense qu'il ambitionnait : des conversions, des retours à la foi, des communions ferventes. Six cent vingt-cinq boudhistes embrassèrent le catholicisme, neuf mille huit cent vingt-quatre enfants de païens furent régénérés dans les eaux du baptême.

Il envoyait ces chiffres en France avec un cri de reconnaissance :

« Vous le voyez, la moisson est assez belle pour une année d'orage. Vivent Jésus et Marie ! Ce sont eux qui nous soutiennent dans les combats, les tribulations, les craintes et les angoisses. Naturellement nous devrions être écrasés, brisés, engloutis par tant d'épreuves, par de si longues adversités, par de si fortes tempêtes ; et cependant, toujours nous surnageons sur les vagues, toujours nous nous redressons sous les coups de vent. Oui, vivent Jésus et Marie ! leurs yeux nous voient, leurs cœurs nous aiment, leurs souffrances nous consolent et nous fortifient : qu'ils soient loués et bénis à jamais ! (1) »

(1) Autres Faits importants en 1846 et 1847. — Arrestation du P. Cam à Phuc-nhac, il est condamné à mort avec sursis. Seconde arrestation des PP. Dat et Truc. Arrestation et délivrance des PP. Thao et Ban. Vexations de chrétiens, principalement dans les provinces de Son-tay et de Ninh Binh. Conversion du mandarin Trac. Arrestation et délivrance du P. Tuân. Arrestation du P. Huong. Arrestation et condamnation à mort avec sursis du P. Tuyên.



CORTÈGE D'UN GRAND MANDARIN

CHAPITRE XXI

Mort de Thiêu-Tri. — Avènement de Tu-Duc. — Lettre de Mgr Retord à Louis-Philippe.—Edit de persécution (août 1848) à Ke-bang. — Trompeur trompé. — L'Evêque assiégé.

I

NE vie humaine, si humble soit-elle, ressemble toujours à un flambeau. Quand elle s'éteint, on s'aperçoit bien vite de sa fin à l'ombre qui s'accroît.

Thiêu-Tri, qui ne se classe pas parmi les grands persécuteurs, mourut le 4 novembre 1847, emporté par la débauche et par une fièvre soudaine qu'aggrava la honte de la défaite de Tourane. L'ombre allait s'accroître, enveloppant les chrétiens et les missionnaires d'Annam.

Mais, comme aux soirs des longs crépuscules, la nuit ne se fit pas tout d'un coup.

Les mandarins annamites ne songèrent point à ces enseignements des départs suprêmes qui laissent vides les places les plus hautes ou les plus petites, ils ne virent qu'une occasion de nouer ou de briser des intrigues et de faire triompher le prince dont ils espéraient recevoir plus d'honneurs et plus d'argent.

Leur élu fut le second fils du défunt, au préjudice de l'aîné Hoang-Bao. En montant sur le trône, il prit le nom de Tu-Duc (postérité vertueuse) « mais, dira plus tard Mgr Retord, la religion ne vit pas de preuves de cette vertu ».

Le nouveau roi donna un décret d'amnistie dont les chrétiens profitèrent largement. Les condamnés à mort furent seuls exceptés de cette faveur.

Ce début fit concevoir de larges espérances.

Tu-Duc était, disait-on, plus intelligent que son père et paraissait mieux disposé en faveur de la religion; on se racontait à l'oreille, que souvent son père lui avait recommandé de cesser la persécution et de donner la paix aux disciples de Jésus-Christ, puisque aussi bien il faudrait finir tôt ou tard par en venir là; le jeune prince s'était fait lire, dans les Annales du royaume, le récit des services rendus à sa famille par Mgr d'Adran et les missionnaires européens, et il en avait paru touché; on s'attendait, d'un jour à l'autre, à voir paraître l'édit qui rendrait aux fidèles la liberté dont ils avaient joui sous le règne de Gia-long.

Mgr Retord se demanda si les bonnes intentions que l'on prêtait au souverain ne pourraient être mises à profit. Directement par les missionnaires ? Non, sans doute; ils étaient toujours proscrits, et, d'ailleurs, un roi d'Annam ne traite pas ainsi avec un étranger. Mais puisque Louis-Philippe et

son gouvernement avaient donné des ordres à leurs amiraux pour surveiller la politique religieuse des Annamites, et, si besoin en était, pour prêter assistance aux ouvriers apostoliques, serait-il impossible de s'adresser à eux et de solliciter leur appui ?

Le chef du Tonkin occidental avait, presque sous ses yeux, l'attitude de l'Angleterre protégeant ses nationaux les armes à la main ; pourquoi la France n'agirait-elle pas de même ?

D'ailleurs, si le succès ne couronnait pas sa tentative, la démarche n'était pas compromettante. Mgr Retord adressa donc à Louis-Philippe une lettre réservée et prudente, ne sortant ni du caractère, ni des attributions d'un Evêque missionnaire. En résumé, il disait qu'un acte diplomatique, caché sous l'apparence d'un acte de politesse, lui semblait devoir être plus fécond en résultats que les apparitions rapides et passagères des navires français qui terrifiaient un moment les Annamites, mais leur jetaient au cœur la haine qu'engendre l'orgueil blessé (1). Voici cette lettre :

A Sa Majesté Louis-Philippe, Roi des Français.

Sire,

« La renommée de la haute sagesse de Votre Majesté, de sa gloire et de la bienveillante protection qu'elle accorde aux missionnaires français répandus dans les différentes parties du monde, est depuis longtemps parvenue jusqu'à nous. C'est elle qui, bien souvent, a ranimé notre espérance et consolé nos cœurs au milieu des cruelles épreuves par lesquelles il a plu à la divine Providence de nous faire

(1) *Archives des M. E.*, vol. 703, p. 110.

passer : c'est elle qui aujourd'hui nous donne la hardiesse de lui adresser cette lettre pour implorer son secours en faveur des malheureux chrétiens confiés à nos soins.

« Votre Majesté connaît la terrible persécution qui, depuis si longtemps, désole l'Eglise annamite. Cependant, depuis la mort du tyran Minh-Mang, elle avait beaucoup ralenti ses rigueurs. Le successeur de ce prince semblait enfin avoir compris l'injustice et l'inutilité de l'effusion du sang des prêtres et des chrétiens; en conséquence, nous jouissions, dans bien des endroits, d'une assez belle tranquillité. Nous pouvions nous livrer aux fonctions de notre saint ministère. Tous les ans, nous avions la consolation d'instruire et de baptiser bon nombre d'infidèles. Malgré plusieurs vexations locales, la religion, non seulement ne tombait pas en ruine, mais encore faisait des progrès et réparait les pertes passées, lorsque, au printemps de l'année dernière, la persécution se ralluma soudain, dans presque toute l'intensité de son ancienne fureur, Votre Majesté sait à quelle occasion.

« Le monarque annamite déchargea sur nous et nos chrétiens tous les traits de sa vengeance en lançant successivement, contre la religion et ses ministres, trois décrets de persécution pleins de calomnies et de blasphèmes; puis, le 4 novembre, il tomba tout à coup sous la main de la mort, comme un nouvel Antiochus. Son second fils, prince âgé de 18 ans, protégé par la faction de trois ou quatre des principaux mandarins de la cour, lui a succédé sous le nom de Tu-Duc, au préjudice de son fils aîné. Le prince déshérité est dans une grande irritation et ne manque pas de partisans parmi les mandarins.

« A la fin de cette année, ou vers le commencent de l'année prochaine, le nouveau roi annamite doit venir dans la

capitale du Tonkin pour y recevoir l'investiture de son royaume de la part des députés de l'empereur de Chine. On le dit d'un caractère doux et modéré. A son avènement au trône, il a fait condonation au peuple d'une année entière d'impôt.

« Il a accordé une amnistie générale à tous les prisonniers non condamnés à mort, mais il continue le système de persécution contre la religion chrétienne, inventé par son aïeul et renouvelé par son père, et nos malheureux chrétiens jettent toujours vers la France et son roi des regards d'espérance.

« Tel est, Sire, l'état actuel des choses dans ce pays. Nous avons pensé faire une chose agréable à Votre Majesté en le lui exposant avec simplicité et précision, parce qu'il nous semble fournir des circonstances très favorables pour obtenir du gouvernement annamite la liberté de religion si longtemps désirée, et acquérir à la France une gloire et aussi des avantages politiques qu'une puissance rivale et jalouse semble ardemment convoiter.

« Mais quels moyens conviendrait-il d'employer pour le bon succès d'une affaire de cette importance? Sire, votre haute intelligence, votre expérience consommée vous les feront facilement découvrir. Il ne nous appartient pas, à nous ministres des autels, de formuler aucune pensée là-dessus. Nous nous permettrons néanmoins de dire une chose à Votre Majesté : c'est que, d'après le rapport de plusieurs mandarins, si le brave commandant Lapierre n'obtint pas, l'année dernière, la concession de ses demandes, c'est uniquement parce que la lettre qu'il envoya au roi annamite n'était pas une lettre du roi de France. Car, d'après l'étiquette de la cour de Cochinchine, le roi ne doit répondre qu'à un roi; entrer en correspondance avec un

simple commandant étranger, c'est trop s'abaisser; accorder ses demandes, quelque justes qu'elles soient, c'est témoigner trop de faiblesse.

« Sire, Votre Majesté sera bien étonnée peut-être de recevoir cette lettre de notre part, c'est le seul désir de contribuer au bien de la religion, à la tranquillité de nos chrétiens et à l'honneur de la France, en procurant à Votre Majesté l'occasion d'une action aussi glorieuse pour elle devant les hommes que méritoire devant Dieu, qui en a été le motif. C'est la bonté bien connue de votre cœur qui nous en a donné la pensée. Nous osons espérer que vous la recevrez avec bienveillance et que Votre Majesté profitera des occasions favorables pour étendre jusque sur nous l'influence salutaire de sa haute protection. »

Nous sommes avec le plus profond respect,
de Votre Majesté,
les très humbles et très dévoués serviteurs,

† Pierre André, évêque d'Acanthe, vicaire apostolique du Tonkin occidental.

† Charles Hubert, évêque de Pentacomie, coadjuteur,

au nom de tous les autres missionnaires.

Au Tonkin occidental, le 28 mars 1848.

L'évêque écrivait cette supplique le 28 mars 1848. A cette date, Louis-Philippe avait quitté la France, et le gouvernement provisoire de Lamartine et de Ledru-Rollin siégeait aux Tuileries. Les missionnaires ignoraient ces changements qu'on est convenu d'appeler des révolutions, comme la marche des astres.

La lettre arriva pendant le mois d'octobre au Séminaire des Missions Etrangères, où elle resta. Nous l'y avons retrouvée, et nous l'avons citée pour montrer le désir de conciliation qui anime les missionnaires et la modération dont ils font preuve.

Lorsque Retord apprit la révolution de février, il ne s'attrista ni ne s'inquiéta. Il aimait la patrie, il devait la servir même à son dernier jour, mais la politique... Il ne disait pas comme un publiciste de nos jours qu'il était doué de trop d'esprit pour avoir une opinion politique; la boutade est spirituelle, la réponse de Retord fut apostolique :

« Je serais bien embarrassé de vous dire si je suis républicain ou monarchiste. Toute ma joie est d'être un simple missionnaire, toute mon ambition est de travailler au salut du troupeau confié à mes soins, d'en accroître le nombre et d'en perfectionner les vertus. Cela suffit à ma conscience et à mon bonheur. Oh! combien je me trouve le cœur content et léger, quand je pense que je ne touche à la terre que par le bout des pieds! que je n'ai rien à voir dans toutes les questions politiques qui bouleversent les royaumes, font des milliers de malheureux, perdent une infinité d'âmes! que je n'ai rien à prétendre dans ces places, ces dignités, ces traitements dont la convoitise fait le tourment de tant d'autres, et dont la possession ne satisfait personne! »

C'était, on le voit, toujours le même désir de sauver les âmes, toujours cette grande passion, que rien n'affaiblissait, ni la maladie, ni les persécutions, ni l'inutilité des efforts. D'ailleurs il pouvait, en ce moment, lui donner à peu près libre carrière.

II

Tu-Duc était presque entièrement absorbé par les préparatifs de son couronnement et de la réception qu'il voulait faire aux ambassadeurs chinois.

« On ne saurait croire, quelles charges énormes le voyage de ces étrangers fait peser sur le pays. Il a d'abord fallu bâtir des palais tout le long de la route et sur le bord des fleuves, pour les recevoir, eux et leur suite; construire des barques élégantes et en grand nombre, pour les transporter lorsqu'il leur plairait d'aller par eau; creuser des canaux dans certains endroits pour allonger leur route, et par là leur faire croire que ce royaume est d'une immense étendue.

« Au passage des Chinois, ordre était donné au peuple d'accourir en foule, en grands habits de fête, avec des présents en abondance, et un air joyeux et content, pour leur donner à penser que ce pays est le plus riche, le plus heureux et le plus peuplé qu'ils aient jamais vu.

« Ces ambassadeurs avaient de nombreux domestiques; trois ou quatre cents soldats les accompagnaient, armés de sabres et de piques de bois, pour prouver qu'en pays annamite les terribles et valeureux Chinois n'ont pas besoin de véritables armes pour se faire craindre et respecter.

« Quand ils voyageaient à pied, le peuple était obligé de les porter en palanquin, avec tous leurs bagages, tous les comestibles apprêtés pour leurs repas, et des sacs de terre chinoise, sur lesquels ils dormaient pendant la nuit et se tenaient assis ou couchés pendant le jour, afin de

pouvoir respirer continuellement la bonne odeur du pays natal.

« Or, je vous le demande, quelles dures corvées pour ces pauvres gens que d'avoir sur les épaules tant de monde et tant d'effets, au milieu des plus fortes chaleurs de l'été! Et, malgré cela, messieurs les Chinois affectaient le plus superbe mépris pour les Annamites. »

Le monde officiel était en fête, les ouvriers apostoliques également, et l'évêque ordonna plusieurs prêtres indigènes.

Parmi les choisis, on en remarquait un, appelé Tinh, déjà illustre par ses longues souffrances ; il avait été cinq fois condamné à mort, il avait porté huit ans la chaîne et sept ans la cangue, il avait subi vingt à trente flagellations, et l'exil pendant une année. Compris dans l'amnistie, il était revenu dans la mission, comme un vaillant athlète qui a remporté autant de victoires qu'il a livré de combats.

Il fut élevé au rang de ministre des autels : ce n'était que justice, puisque Dieu l'avait déjà placé au nombre des confesseurs.

Retord repartit ensuite pour aller à la peine, lui disait à la joie. Il donna une mission au nord du vicariat, dans la paroisse de Song-Chay, composée de 4.500 âmes, disséminées à travers plus de trente villages.

Il était là depuis quelques jours, lorsqu'on lui fit dire que le mandarin, averti de sa présence, se disposait à l'arrêter. C'était le 28 juin, veille de saint Pierre ; les chrétiens arrivaient par centaines pour célébrer la fête du premier chef de l'Eglise et souhaiter celle de leur évêque.

« Quel sujet d'anxiété et de consternation pour nos chers néophytes, écrivait celui-ci, si nous avions été obligé de partir! mais enfin le grand saint Pierre paraît s'être intéressé à nous. C'est du moins la persuasion de tous ces bons

montagnards. Bientôt le ciel se charge d'énormes nuages noirs; la nuit vient, nuit ténébreuse s'il en fut jamais ; des éclairs redoublés sillonnent l'horizon en tous sens; des coups de tonnerre, aussi majestueux que terribles, éclatent et rebondissent d'écho en écho dans la profondeur des vallées avec un fracas épouvantable; la pluie semble tomber comme au déluge. En moins de deux heures les fleuves s'élèvent de dix pieds, les ponts sont emportés sur toute la ligne, les gorges sont remplies par l'eau des torrents, par les quartiers de roche et par les arbres déracinés que le courant entraîne. Or, avec un pareil temps, on conçoit que le mandarin ne pensa pas même à sortir de chez lui, et que nous pûmes en toute liberté chanter la messe de saint Pierre. Aussi nous le fîmes avec un merveilleux élan. Mais que nos voix étaient faibles auprès de celle du tonnerre qui continuait de résonner sur nos têtes! »

Quelques semaines plus tard, ce n'était pas un sous-préfet qui menaçait de saisir l'évêque et ses prêtres, le coup partait de plus haut.

Tu-Duc prenait place dans les rangs des persécuteurs. Il publiait (août 1848) contre le catholicisme un édit contenant ces dispositions :

« La religion de Dato (1), déjà proscrite par les rois Minh-Mang et Thiêu-Tri, est évidemment une religion perverse; car, dans cette religion, on n'honore pas ses parents morts; on arrache les yeux des mourants, pour en composer une eau magique dont on se sert pour fasciner les gens; de plus, on y pratique beaucoup d'autres choses superstitieuses et abominables.

« En conséquence, les maîtres européens, qui sont les

(1) De Jésus.

plus coupables, seront jetés à la mer avec une pierre au cou. On donnera une récompense de trente barres d'argent à quiconque pourra en prendre un.

« Les maîtres annamites sont moins coupables que les premiers; on les mettra à la question pour voir s'ils veulent apostasier; s'ils refusent, ils seront marqués au visage et exilés dans les endroits les plus malsains du royaume.

« Les gens du peuple qui suivent cette religion perverse et qui ne voudraient pas apostasier, sont de pauvres idiots et de misérables imbéciles séduits par les prêtres. Il convient d'en avoir pitié; c'est pourquoi, le roi, dans son grand amour pour son peuple, ordonne qu'ils ne seront plus punis de mort, de l'exil ou de la prison; les mandarins se contenteront de les châtier sévèrement, puis on les renverra dans leurs familles. »

III

Il fallait davantage pour effrayer les chrétiens tonkinois et leur évêque. Ils répondirent à l'édit par la solennité de leurs cérémonies religieuses; les mandarins, achetés ou bienveillants, se turent. Retord resta trois mois à Ke-bang avec Schœffler, Legrand et une quarantaine de catéchistes.

« Jour et nuit le village était rempli d'étrangers; on n'y entendait que la voix des prédicateurs, des fidèles chantant leurs prières, et des enfants étudiant le catéchisme. Tous les chemins qui aboutissent à Ke-bang étaient couverts d'une foule compacte qui accourait, non seulement de tous les points du district, mais encore de Xu-Thanh, de Ha-Noi, et de la mission des Dominicains; dans cette multitude se mêlaient beaucoup de païens qui venaient, les uns

pour demander à se faire chrétiens, les autres pour se donner le plaisir de nous voir.

« Nous étions donc là au vu et au su de tout le monde; païens et mandarins, petits et grands, tous étaient comme fascinés, et personne ne parut songer à la somme promise à ceux qui nous arrêteraient; personne n'a cherché ni à nous prendre ni à nous dénoncer.

« Tous nos chrétiens étaient émerveillés et croyaient qu'il y avait quelque chose de miraculeux dans cette grande paix dont nous jouissions. Au commencement, chacun tremblait et pensait qu'il ne tarderait pas à nous arriver une mauvaise aventure, ou du moins que nous serions obligés de prendre bientôt la fuite; mais, à la fin, voyant que notre tranquillité n'était point troublée, tous s'enhardirent, et vous auriez dit que nous étions en plein pays catholique. »

Il n'en fut pas de même à Vinh-tri. Le chef du canton vit une excellente mine à exploiter dans cette réunion de missionnaires qui eut lieu quelques semaines plus tard. Leur créer des embarras, pour se faire ensuite payer ses services, tel était son plan. Il amena donc le mandarin de la sous-préfecture jusqu'au milieu de l'église, sous prétexte d'une petite promenade; c'était dire aux chrétiens : « Préparez-vous à délier bientôt les cordons de vos bourses. »

Le mandarin fut courtois pendant sa visite :

« Je sais, dit-il, qu'il y a ici trois Européens; mais mon intention n'est pas de leur faire du mal; d'ailleurs je le voudrais que je ne le pourrais pas; cette troupe de femmes qui me suit partout, me les aurait bientôt arrachés des mains. »

Quand les notables du hameau allèrent porter au chef de canton du riz et quelques ligatures :

« C'est bien peu de chose pour une affaire si importante,

dit-il ; vous avez trois missionnaires européens chez vous; si vous voulez que je les y laisse en paix, il me faut trente taëls d'argent. »

Les chrétiens eurent beau se prosterner jusqu'à terre, et employer toute leur éloquence pour exciter sa compassion, il ne voulut rien entendre.

L'Evêque avait deviné sans peine la ruse, il refusa d'entrer en pourparlers.

« C'est un homme au cœur double, dit-il aux chrétiens; sous main il nous suscite du mal, pour nous mettre dans la nécessité de l'employer ensuite à le guérir, et se donner la réputation de nous rendre des services, tout en nous tirant le sang des veines. C'est ainsi qu'il en a agi à mon retour de Xu-Nghê (1) et de Xu-Thanh (2). Il faut que ce commerce finisse et que je cesse de me laisser mettre le pied sur la gorge. Ainsi, ne donnez pas une sapèque au mandarin du Huyên, ne dites pas un mot au chef de canton ; pour nous, continuant de rester ici, nous attendrons l'événement. Si le petit mandarin vient pour nous prendre, nous nous jetterons en barque, et passerons sur la province de Ninh-Binh ; s'il nous faut perdre de l'argent, j'aime mieux que ce soit auprès du grand mandarin; car il vaut mieux, dit l'adage tonkinois, se noyer en pleine mer comme un gros navire, que dans l'huile d'une petite lampe comme un vil moucheron. »

Les Annamites approuvèrent ; seuls, ils n'auraient pas osé, mais avec l'Evêque, ils se sentaient braves.

Un mois se passa dans le silence. Enfin le chef de canton, soupçonnant qu'on pouvait bien avoir traité sans lui, dénonça la présence des prêtres européens et la prétendue

(1) Nghê-an.
(2) Thanh-hoa.

vénalité du sous-préfet. Il en résulta une visite domiciliaire que Mgr Retord et ses compagnons déjouèrent par la fuite.

Après avoir erré trois jours et trois nuits sur le fleuve, le vicaire apostolique et M. Schœffler abordèrent au village de Ke-nâp. Il y avait là un asile où les proscrits s'étaient souvent réfugiés et que l'on croyait ignoré. Malheureusement, il était connu.

Il fut entouré, toute retraite fut coupée, et le mandarin averti.

L'Evêque s'était rarement trouvé dans une situation aussi critique. Le bruit se répandit même qu'il était arrêté. En quelques heures, la nouvelle parvint à Vinh-tri. Un frisson de colère secoua la population; hommes et femmes se précipitèrent sur la route de Ke-nâp, prêts à livrer bataille aux satellites, aux soldats, au mandarin, à quiconque les empêcherait de délivrer leur chef.

Les catholiques du village les avaient prévenus; mais, préférant la ruse à la force, les uns avaient engagé des pourparlers avec les païens; d'autres, par une issue mal gardée, s'étaient glissés jusqu'aux missionnaires, et, à la faveur de la nuit qui approchait, ils les avaient fait doucement sortir. Silencieux, courbés, presque rampants dans les hautes herbes, l'Evêque et les prêtres avaient franchi le cercle des assiégeants.

Arrivés dans la rizière, ils aperçurent une troupe qui débouchait dans le village et une seconde qui s'éparpillait dans la campagne. Qui était-ce? Des amis ou des ennemis? En fuyant, allaient-ils se jeter dans le péril? Ils s'arrêtèrent et s'assirent sur quelques mottes de terre. Une voix s'éleva demandant une barque, c'était la voix d'un catéchiste. Les fugitifs la reconnurent : ils étaient sauvés. Les centaines

d'hommes qu'ils apercevaient étaient les séminaristes et les catholiques de Vinh-tri.

De l'autre côté, et tout près de Ke-nâp, le sous-préfet accourait avec des soldats; il était trop tard.

« Ce fut un grand bonheur pour le mandarin et pour nous que nous ne fussions pas tombés entre ses mains, car on l'aurait mis en pièces pour nous en arracher, et cela nous aurait suscité une bien terrible affaire. Nous redescendîmes le fleuve en barque, et le lendemain soir, nous revînmes dans notre communauté. Quant au sous-préfet, furieux d'avoir manqué sa proie, il mit à la cangue et en prison le maître de la maison où nous avions trouvé asile, ainsi que le maire du village de Ke-nâp, les fit frapper de quelques dizaines de coups de rotin pour savoir où ils avaient mis les cinq barres d'or, les dix barres d'argent, le bâton d'or et le bonnet d'argent (1) qu'il prétendait que je leur avais donnés. « Faites-moi apporter ces trésors, leur disait-il, et je vous rends aussitôt à vos familles. Que voulez-vous faire de tant de richesses? Pourquoi voulez-vous me les cacher? Est-ce que je ne sais pas tout ce qu'il en est? » Vous pensez bien que je n'avais pas donné une obole à ces pauvres gens. Enfin, après bien des prières, des allées et des venues, et après lui avoir donné la somme de deux cent cinquante ligatures, le mandarin mit nos deux hommes en liberté. Avec tous les frais, cette affaire nous occasionna une dépense de trois cents ligatures. »

A Hoa-lac, quelques mois plus tard, il y eut bataille et l'issue fut malheureuse.

Les catholiques étaient allés offrir des présents au sous-

(1) C'est ainsi qu'il désignait la crosse et la mitre.

préfet pour obtenir la permission de faire bénir le village par un prêtre.

Les dons furent bien reçus et la demande accordée. Mais, au milieu de la nuit, le mandarin arriva avec une trentaine de païens et pénétra dans la maison qu'habitait le prêtre, afin de l'arrêter. Celui-ci s'enfuit, et les néophytes, indignés de la perfidie du mandarin, se mirent à crier aux voleurs ! aux brigands ! battirent le chef et sa troupe, les lièrent tous, et, le lendemain matin, les livrèrent au gouverneur de la province en demandant justice. « Les malheureux, dit Mgr Retord, cette justice, ils la paieront cher ! »

Ils la payèrent de leur tête ou de leur fortune. Plusieurs d'entre eux furent condamnés à mort, d'autres se ruinèrent pour racheter leur vie.



CONVOI FUNÈBRE D'UN RICHE PAÏEN

CHAPITRE XXII

L'amitié. — Mgr Retord, sa famille, ses amis. — Le grand Evêque d'Acanthe à Louis Berger, sa boîte à bétel. — Trop orgueilleux pour demander. — Comment se fait une prière. — Consolations. — La volonté de Dieu. — L'Immaculée Conception.

EPOSONS-nous un instant de ces récits de travaux et de périls dans la lecture de quelques pages charmantes écrites par Mgr Retord à ses amis de France. Ne pas montrer comment il aimait serait laisser dans l'ombre un des traits saillants de sa riche nature.

I

L'amitié est l'accord parfait des choses divines et humaines dans la bienveillance et la charité. » C'est la parole d'un païen de génie ; voici celle d'un prêtre catholique :

« L'amitié est l'union libre et désintéressée de deux âmes dans l'amour du bien » (1).

Quelle définition eût adoptée Mgr Retord ? La seconde sans doute, lui eût paru plus chrétienne. Il a écrit quelque part les qualités qu'il voulait à ce sentiment très doux, très pur, très fort, auxquels plusieurs croient peu et que certains ne goûtent jamais.

« La vraie et bonne amitié, qui règne entre les vrais amis, doit être sincère, c'est-à-dire exister au fond du cœur; constante, ne jamais se démentir dans aucune épreuve ; religieuse, fondée sur des motifs divins. »

Pour déterminer ainsi les caractères de l'amitié, il n'avait qu'à étudier celle qu'il avait vouée à ses amis; elle était restée immuable, telle qu'elle s'était formée de 1828 à 1831 ; ni le temps, ni l'espace ne l'avaient affaiblie. Ce n'est pas à lui que l'on aurait pu appliquer la parole de l'égoïsme, triste comme beaucoup de choses vraies : « Loin des yeux, loin du cœur. »

Ces amis, des jeunes gens, des enfants, autrefois ses pénitents, étaient, pour la plupart, devenus pères et mères de famille. Jeune prêtre, il s'était attaché à eux, de cette affection sacerdotale, chaude, sainte et dévouée, incompréhensible pour quiconque n'a pas touché et secouru les âmes. Lorsque, caché au fond d'un souterrain, retiré dans sa paillote de Vinh-tri ou de Ke-non, il apprenait leurs malheurs et leurs peines, vite il prenait sa plume et leur adressait quelques lignes de consolation.

Plus souvent encore il écrivait à sa famille, il avait un mot particulier de gaîté et de piété pour chacun de ses parents, frères, sœurs, tantes, oncles, cousins, cousines,

(1) L'abbé Riche.

leur serrant la main, les embrassant, parlant à chacun d'eux de ce qui l'intéressait le plus. Il savait bien qu'alors c'était de lui surtout qu'il devait les entretenir. Sa mission, sans doute tous s'y intéressaient, mais le frère chéri et illustre, l'ami fidèle, voilà le vrai sujet qui faisait battre le cœur et monter les larmes aux yeux. Aussi ces lettres portent-elles un cachet tout spécial de bonté et de simplicité. On dirait une de ces causeries faites pendant une veillée d'hiver, lorsque, après les premiers épanchements et les émotions du revoir, le voyageur s'assied au foyer, raconte les incidents de son existence sur la terre lointaine, interroge sur les faits petits ou grands qui se sont passés pendant son absence.

L'Evêque ne disparaissait pas complètement dans cette correspondance, mais il restait dans une sorte de pénombre; c'était l'ami surtout qui parlait, ayant pour tous des mots délicats, des mercis d'une douceur charmante. Les lettres qu'on lui adresse sont « un beau parterre où il respire la suave odeur des plus belles et des plus odorantes fleurs », « des mines fécondes d'émotions vives et tendres », — « des oasis fleuries », — « des mondes de souvenirs gracieux et touchants. » — « Elles font battre mon cœur avec violence, couler mes larmes. »

Et cette autre parole :

« Je sais bien, que le souffle doux et frais de la brise du soir qui, sous la zone torride, s'élève tout à coup après un calme long et brûlant, n'est pas plus agréable au marin que ne l'a été votre lettre pour moi. »

Sa manière de rehausser les petits souvenirs qu'il envoie est curieuse. A propos d'une boîte à bétel et à tabac qu'il expédie à son ami, « son très cher et très ami » Louis Berger, il écrit :

« Je vous annonce une bonne nouvelle, c'est une longue lettre de votre ami d'Asie, il vous envoie une boîte à bétel et à cigares.

« Oh! comme vous allez être heureux et content! Je gagerais bien un bon cent de marrons et une bonne cruche de bière que vous en perdrez l'envie de dormir au moins pendant une nuit et le désir de manger au moins pendant un repas.

« Or, cette boîte est semblable à celle de 1845, c'est la même forme, la même grandeur, les inscrustations en nacre offrent aussi les mêmes peintures.

« Si je vous donnais l'explication détaillée des peintures et des incrustations en caractères chinois dont elle est ornée, je vous intéresserais sans doute beaucoup, mais je ne veux pas le faire, je veux voir si dans toute la ville de Lyon vous pourrez trouver un seul savant qui puisse le faire, je crois pouvoir vous en défier, et cela seul, je veux dire la difficulté d'en expliquer les peintures et les inscriptions, cela seul sera une preuve bien authentique qu'elle vous vient de votre grand ami d'Asie.

« On dira : cette boîte n'a pas été faite en France, ni en Europe, car ni l'empereur de Russie, ni le roi de Prusse, ni la reine d'Angleterre, ni le roi des Français n'en ont de semblable, elle ne peut venir que de Chine ou des royaumes voisins. Or dans ce pays il n'y a que Mgr Retord qui soit capable d'avoir envoyé une telle boîte à Louis Berger.

« De plus quand on verra mon cachet qui est dedans avec mon nom et le vôtre, quel est l'incrédule qui pourrait douter de son authenticité?

« Mais quel usage ferez-vous de cette boîte quand vous l'aurez reçue? Vous la laverez bien, la frotterez bien, l'es-

suyerez bien, vous mettrez dedans votre petit couteau, les ciseaux et dé de votre femme, puis vous la placerez sur votre cheminée, et lorsque des amis viendront vous voir, et que, l'apercevant, ils la prendront dans leurs mains, l'examineront, l'admireront et vous diront : « Oh ! oh ! Berger, mais vous avez là une boîte superbe, dans tout Lyon elle n'a pas sa pareille, où l'avez-vous prise ? d'où vous vient-elle ? Alors, assis gravement sur votre chaise et d'un air bien magistral, d'un ton bien imposant, vous vous mettrez à pérorer disant : « Cette boîte me vient de plus de 6,000 lieues, elle a été fabriquée sous la zone torride, elle a passé sous la ligne équatoriale, c'est mon grand ami, ancien vicaire de Saint-Georges, avec lequel j'ai chanté plusieurs beaux motets, plusieurs beaux *Credo*, c'est l'évêque d'Acanthe, le célèbre vicaire apostolique du Tonkin, dans l'Indo-Chine, qui m'en a fait cadeau ; c'est sa boîte à bétel et à cigares. » Vous continuerez sur ce ton au moins pendant un fort quart d'heure, et vous verrez comme vos auditeurs ouvriront de grands yeux et comme ils vous trouveront heureux de posséder une telle boîte ; comme ils seront jaloux de n'en avoir pas une semblable. Ensuite, pour prix de la leur avoir laissé voir, vous leur direz de réciter au moins cinq bons *Pater* et cinq bons *Ave* pour moi. »

II

Quand il craint que sa correspondance semble pâle ou froide, il s'en excuse par quelques mots d'aimable piété :

« Une méthode pour que cette lettre, toute insignifiante qu'elle est, vous devienne néanmoins très précieuse : avant

de la lire prenez une bonne dose de résignation à la volonté de Dieu ; en la lisant, parfumez-vous l'esprit avec l'encens de l'amour divin; après l'avoir lue, enflammez-vous un peu le cœur de charité pour la conversion du nombre immense de païens répandus dans toute l'Asie, de commisération pour nous et nos chrétiens persécutés depuis si longtemps; et à ces trois choses : résignation à la volonté de Dieu, amour divin, charité pour le salut des âmes, joignez une sainte vie et de ferventes prières à Jésus et à Marie. Après cela soyez sûrs que nous nous trouverons un jour dans le ciel. »

Les missionnaires sont parfois un peu frères quêteurs; le moyen de ne pas tendre la main quand on est pauvre et entouré de pauvres ! Retord ne sollicite rien : « Je suis un de ces pauvres honteux qui n'osent rien demander, ou, si vous aimez mieux, un de ces orgueilleux qui ne veulent point passer pour pauvres. »

Si ses lettres renferment de doux parfums d'amitié, elles contiennent aussi des trésors de piété. N'est-ce pas de belle et grande piété que ces lignes sur la prière ?

« Comment avez-vous pu croire que j'allais vous envoyer une prière que vous me commandez, presque comme les négociants commandent des pièces de soie aux fabricants tisseurs ? est-ce que les prières se commandent ?

« Elles tombent naturellement du cœur embrasé d'amour, comme les fruits trop mûrs tombent de l'arbre qui les a produits, elles jaillissent par jets, comme les eaux d'une source abondante, mais sans aucun effort et sans aucun commandement; et puis vous savez bien que ce ne sont pas les formules de prières à Marie qui sont le plus nécessaire, c'est la dévotion, une dévotion fervente, persévérante et pleine de confiance envers cette bonne Mère qu'il faut pour être ses enfants chéris et mériter sa protection. »

La pitié, ou mieux la compassion est une forme de l'affection, elle se penche pour relever, pleure pour consoler, se donne pour fortifier, eh bien, n'est-elle pas tout entière dans ces lignes vibrantes de tendresse pieuse et vraie que l'homme et le prêtre ont en même temps dictées :

« J'ai reçu votre bonne lettre de mai 1849. Ah ! comme je l'ai lue avec avidité, une fois, deux fois, trois fois même ! et combien sa lecture m'a ému, touché, attendri, vivement intéressé ! Pauvre Mariette, me suis-je dit, comme elle a été criblée par l'adversité, les peines et les douleurs ! comme elle a été éprouvée dans le creuset des souffrances et des larmes ! la mort d'un mari religieux et chéri, et de deux mères tendres et pieuses, puis cinq enfants à nourrir pour elle seule, il y avait là de quoi abattre les plus forts courages et faire pousser de longs gémissements ; mais Mariette ne s'est point découragée, elle ne s'est point laissée abattre par la douleur; la forteresse de son cœur s'est trouvée bâtie sur le roc de la foi en présence de Dieu; les vents ont soufflé, les pluies sont tombées par grosses averses, son cœur et son âme n'ont point été renversés. Oh ! comme votre fermeté, votre patience, votre résignation m'ont édifié ! avec quel plaisir j'ai vu que vous vous souveniez toujours bien du petit mot de votre ancien père : Dieu seul ! petit mot qui dit tout et qui vaut plus que bien de gros livres; et l'autre parole : courage, ma fille, l'orage passera. Oui, oui, non seulement l'orage qui vous a agitée, mais tous les autres orages qui pourront venir vous accabler pendant le cours de votre pèlerinage sur la terre passeront, comme des ombres, comme des songes; tenez-vous attachée à Dieu seul ; tous les malheurs de ce monde vous deviendront légers et augmenteront votre bonheur dans le ciel; tenez-vous toujours au pied de la

croix de Jésus seul, et vos pleurs, mêlés à ceux de Marie, à ceux de Magdeleine, au sang de Jésus, vous seront doux et suaves, et deviendront pour vous, dans cette vie, une source intarissable de mérites, et dans le ciel un torrent de joie, une brillante couronne de gloire. »

Et ce dernier mot, qui sera la grande consolation de la pauvre femme éplorée, parce qu'elle pleure plus encore sur ses morts que sur elle-même :

« Vous voulez, ma chère ancienne fille, que je me souvienne de vous dans mes prières et saints sacrifices : oh ! oui, je me souviendrai de vous, soyez-en assurée, car vous savez combien j'aimais votre famille, vous surtout, ma fille en Jésus-Christ, et pour vous prouver que je l'aime encore, je vais, dès demain et les jours suivants, dire quatre messes pour tous les membres de votre famille, deux pour les morts et deux pour les vivants, pour votre mari, mon ancien enfant de chœur, et en particulier, je me souviendrai souvent de vous devant Dieu. »

C'est dans une lettre à une de ces âmes affligées qu'il dira le principe de sa vie spirituelle moins pour satisfaire une pieuse curiosité que pour aviver une ferveur que la souffrance alanguit.

« Vous saurez comprendre ce seul mot, dans lequel est renfermée toute l'histoire de ma vie intérieure et extérieure, publique et privée, ce grand mot, c'est celui de Jésus dans le jardin des olives : *non mea voluntas, sed tua fiat*, que votre volonté, ô mon Dieu, soit faite et non pas la mienne, dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses, dans la santé comme dans la maladie, dans les succès comme dans les revers, en temps de paix comme en temps de guerre, à la vie comme à la mort, que votre volonté soit faite, ô mon Dieu. Dieu seul, Dieu seul et sa volonté sainte, Dieu seul

et sa gloire en tout et partout : voilà le grand mot qui résume ma vie, qui coupe court à toutes mes misères et qui rétablit de suite la paix et la tranquillité dans mon âme, lorsque le démon ou le monde voudraient y jeter le trouble. »

La volonté de Dieu, il ne veut qu'elle, mais encore la veut-il à la façon des hommes forts qui savent que Dieu leur a donné intelligence et activité. Il met d'abord en pratique le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » puis cette parole, qui est la dernière : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite. »

Notre récit serait incomplet si, en parlant de ses sentiments intimes, il passait sous silence son amour pour la Vierge sainte ; nous avons vu le pacte filial qu'il avait conclu avec elle, voici maintenant la lettre qu'il écrivait au souverain Pontife Pie IX pour affirmer sa foi en l'Immaculée Conception :

« Déjà j'avais éprouvé une grande consolation en déposant aux pieds de Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, mes vœux personnels sur ce même objet, ceux de tout le clergé et de tout le peuple fidèle confiés à ma sollicitude ; je demande qu'il me soit permis de réitérer ici mes très humbles prières. Le Saint-Siège m'ayant accordé, ainsi qu'à mon clergé, la faculté de prononcer ouvertement et publiquement le mot Immaculée à la Préface de la Conception de la sainte Vierge, il ne manque plus qu'une chose pour rendre notre joie parfaite; c'est que Votre Sainteté veuille bien définir, comme doctrine de l'Eglise catholique, que la Conception de la Bienheureuse Vierge Marie a été entièrement immaculée et exempte de toute tache originelle ; c'est aussi ce que je ne cesserai de demander de toute mon âme et de tout mon cœur. »



CHAPITRE XXIII

L'Asie est la perle du monde. — Le choléra au Tonkin. — Dévoûment des catholiques. — Peur des autorités annamites. — La Sainte-Enfance. — Le Jubilé. — La révolte de Hoang-Bao, frère du Roi — Edit de persécution.

I

Dieu a fait le cœur de l'homme assez grand pour que toutes les nobles affections y trouvent place. Mgr Retord aimait les siens et il le leur disait dans ce langage simple et bon que nous venons d'entendre ; près de cette affection une autre s'élevait plus forte et plus ardente, appartenant tout entière au Tonkin. C'est à ce pays qu'il avait donné sa vie et on ne la donne pas sans son cœur ; aussi parle-t-il avec enthousiasme de « cette seconde patrie », « de cette contrée à laquelle il est rivé, » « de cette terre promise », « de ce grand et superbe royaume que la Providence lui a offert », et quand il a épuisé toutes les louanges en l'honneur du Tonkin, il s'écrie : « L'Asie est la perle du monde, le Tonkin en est le diamant. »

C'est en ces termes que l'amour parle de ce qu'il aime. Aussi les années 1849 et 1850 furent-elles d'autant plus

douloureuses pour l'Evêque que les maux qui accablèrent sa mission furent plus grands. Le choléra désola le royaume avec une exceptionnelle violence.

On évalua à près d'un million le nombre des victimes. Dans le Vicariat apostolique du Tonkin occidental, les pertes des chrétiens s'élevèrent à 9,225 morts. Mgr Retord lui-même fut atteint. Douze de ses prêtres et 24 catéchistes ou séminaristes furent emportés.

Devant le terrible fléau, les mandarins s'enfermèrent dans leurs prétoires, le chef de l'Etat se tint comme muré dans son palais; espions, délateurs, satellites disparurent. La place publique resta aux disciples de Jésus-Christ, dont la charité et le dévoûment furent à la hauteur des circonstances et rappellent l'épisode de la peste d'Alexandrie, au milieu de la grande persécution de Dioclétien.

On vit les proscrits de la veille et du lendemain passer leurs jours et leurs nuits au chevet des païens délaissés par leurs parents, recueillir les orphelins abandonnés, transformer leurs maisons en hôpitaux et, pour prix de leur héroïque dévoûment, ouvrir le ciel à un grand nombre d'âmes. Le prêtre, ce privilégié de l'échafaud, circula librement, offrant aux mourants les derniers secours de la religion et les consolations de son ministère. Caché sous les espèces eucharistiques, le Sauveur Jésus s'en alla, sur la poitrine de l'apôtre, porter de village en village et de cabane en cabane, aux malheureux frappés par le fléau, le gage d'une vie meilleure et de l'éternelle résurrection.

Dès le commencement de l'épidémie, Mgr Retord prescrivit des prières publiques; les païens épouvantés, loin de chercher à troubler les chrétiens, étaient les premiers à se recommander à eux; ils les conjuraient d'ensevelir leurs morts, qui gisaient abandonnés dans les champs, sur les

chemins, au premier endroit venu, car les cercueils manquaient, et la mort ne laissait pas le temps d'en fabriquer.

Rien n'arrêta la solennité des funérailles, et l'on vit, dans les paroisses, défiler, la croix en tête, le cortège des fidèles chantant leurs prières, les prêtres revêtus de l'étole et du surplis, conduisant les défunts à leur dernière demeure selon les rites de la liturgie catholique.

A ce fléau, se joignirent les horreurs de la famine, une de ces redoutables famines comme on les connaissait en France, avant la liberté commerciale et la facilité des communications.

Les malheureux assiégèrent les portes des presbytères, implorant la pitié de ceux qu'ils avaient persécutés. Les victimes secoururent leurs bourreaux : c'est la doctrine du Christ, elle fut noblement pratiquée. Grâce à la charité des fidèles qui apportèrent d'abondantes aumônes, le séminaire de Vinh-tri nourrit à lui seul 400 pauvres par jour pendant plusieurs mois.

Parmi ces malheureux que décimaient deux fléaux, les enfants résistaient naturellement moins que les autres. C'était une moisson d'âmes à cueillir. Par ses lettres pastorales, Mgr Retord avait plusieurs fois stimulé l'ardeur de son clergé et le zèle des fidèles en faveur du baptême des enfants.

En cette grave occasion, il leur rappela ses anciennes prescriptions et leur expliqua l'œuvre de la Sainte-Enfance établie en France ; il alla même jusqu'à frapper d'une amende quiconque n'obtiendrait pas un certain résultat qu'il indiqua.

Le fait est curieux et jette un jour nouveau sur l'administration épiscopale et sur le caractère des Annamites : il dénotait l'autorité incontestée du chef et l'habitude de l'obéissance des subordonnés.

Nous traduisons cette lettre :

« Le baptême des enfants de païens à l'article de la mort est une prédication brève, mais efficace. C'est une bonne œuvre très grande, elle nous acquiert de nombreux mérites devant le Seigneur du ciel, elle est très utile à notre âme.

« Il y a des prêtres qui sont ardents à cette œuvre, ils sont dignes d'éloges; chaque année, dans leur paroisse, on baptise six à sept cents de ces enfants. C'est bien. Mais il y en a d'autres qui, dans leur paroisse, en baptisent à peine une centaine. C'est peu.

« Cette différence vient de ce que ces derniers n'envoient pas leurs catéchistes et leurs écoliers, à la recherche des enfants, qu'ils ne stimulent pas le courage de leurs chrétiens, particulièrement des médecins, des sages-femmes, des notables, des veuves, des religieuses. C'est pourquoi, à partir de cette année, tout curé qui, dans sa paroisse, n'aura pas baptisé au moins 200 enfants d'infidèles, sera mis à l'amende, il paiera autant de fois cinq tiên (1) qu'il lui manquera de baptêmes d'enfants pour parfaire le nombre 200. Il donnera cet argent à la communauté, ou bien célébrera des messes pour un chiffre d'honoraires égal à la somme qu'il devra. »

L'évêque compléta cette lettre pastorale par les recommandations suivantes :

« Je veux vous parler aujourd'hui de l'achat des enfants de païens que vous baptiserez et élèverez; vous augmenterez ainsi le troupeau du Seigneur Jésus.

« Au Royaume de France, une association a été fondée, elle prie et donne de l'argent dans ce but.

(1) Environ cinquante centimes.

« Chaque enfant offre une sapèque de France par mois, et, l'année dernière, le total de l'argent réuni a atteint le chiffre de 30 fois dix mille ligatures (1). C'est une admirable association.

« En Annam, ceux qui sont en dehors du catholicisme font inscrire leurs enfants sur le registre communal, pour qu'ils mangent le riz et la chair des sacrifices, qu'ils adorent Bouddha, les génies tutélaires et le diable, ce qui les conduira en enfer.

« Les chrétiens d'Occident font entrer leurs enfants dans l'association de la Sainte-Enfance, pour qu'ils deviennent des saints et aident à sanctifier les enfants des pays infidèles.

« Cette année, il sera facile d'acheter de nombreux enfants à cause de la famine, c'est pourquoi le Maître (l'Evêque) décide d'envoyer à chaque prêtre en district une barre d'argent; à chaque professeur des séminaires, 30 ligatures; à chaque couvent de religieuses, 20 ligatures (2).....

« Lorsque MM. les Curés auront reçu cette lettre, ils enverront une circulaire à toutes les chrétientés de leur paroisse, pour leur rappeler les indulgences accordées par le Saint-Siège à ceux qui baptisent des enfants d'infidèles, pour leur faire connaître l'association de la Sainte-Enfance et les secours qu'elle nous donne, — les exhorter à acheter les enfants des païens malheureux, — engager les catholiques à contribuer par leur argent à l'achat des enfants. »

(1) Environ 300,000 francs.

(2) On comptait alors 20 couvents de Religieuses amantes de la Croix : Lang-bac, 20 Religieuses. Chieu-ung, 12. Yen-tap, 16. Bau-no, 11. Ke-vôi, 29. Ke-nghe, 18. Bai-vang, 25. But-dong, 17. Pho-da, 17. Ke-dam, 30. Ban-phet, 24. Ke-suy, 27. Ke-uoi, 30. Ke-bang, 28. Ke-vinh, 35. Yên-moi, 29. Bach-bat, 26. Ke-tran, 12. Ke-dan, 19. Ke-ben, 8. Total : 431 Religieuses. (*Arch. M.-E.* vol. 703.)

Ces encouragements et ces secours donnèrent un nouvel essor au baptême des enfants.

En 1849, leur nombre avait été de 9,649.

En 1850, il fut de 12,765.

Et en 1852, il s'éleva à 15,216.

II

L'élan fut d'autant plus facile à imprimer à toute la mission, qu'en ce moment, elle était renouvelée dans sa ferveur par le Jubilé que Pie IX avait accordé l'année précédente, en actions de grâces de son heureux retour à Rome.

L'Evêque avait expliqué à son peuple le motif de cette insigne grâce, il n'avait pas perdu l'occasion de mettre en relief l'action de la France :

« Une bande de révoltés se sont imposés dans la ville de Rome. Ils ont fait une peine extrême au Souverain Pontife, voulant le forcer à gouverner selon leurs caprices ; le Saint-Père a abandonné sa ville capitale.

« La nation française, indignée de cette injure faite au chef de l'Eglise, envoya une armée de vingt mille hommes qui prit Rome, vainquit et dispersa les rebelles, rétablit la paix et la stabilité, puis reconduisit le Pontife chez lui.

« Alors le Saint-Père a ordonné à tous les chrétiens de prier, d'implorer la protection de Notre Très Sainte Dame la Vierge Marie, de Monsieur Saint Pierre, de Monsieur Saint Paul et de tous les saints, afin de détruire le mal et d'accorder une paix solide et durable. »

Après avoir annoncé le Jubilé, Retord l'organisa.

Son plan fut celui d'un administrateur et d'un apôtre, simple et hardi. Il assigna des époques successives à chaque paroisse pour l'ouverture des exercices, ordonna à cinq, six, sept prêtres de se réunir au jour fixé, sur un même point, pour répondre à l'empressement des fidèles.

Il avait récemment reçu de France trois nouveaux missionnaires : Néron, Bonnard, Charbonnier, deux futurs martyrs et un futur évêque.

Il les prit avec lui, pour les former et pour l'aider, puis, radieux de pouvoir encore donner libre carrière à son prosélytisme, il s'élança à travers le Tonkin :

« Vous ne sauriez croire, écrivait-il, quel bien immense ce jubilé a produit pour le salut des âmes. A Ké-vinh, nous étions dix confesseurs, et cependant nous ne pouvions suffire au travail. Mes confrères sont partout dans le ravissement.

« L'un d'eux, M. Castex, m'écrit : « Je vous avoue que « je ne connaissais pas encore la force et l'abondance des « grâces d'un jubilé. Quelle foule ! quel empressement ! « quelle ferveur pour approcher du saint tribunal ! quelle « patience pour attendre quatre ou cinq jours avant de « pouvoir passer ! Ce n'est plus nous qui allons à la « recherche des pécheurs pour les prendre dans les filets « de saint Pierre; ce sont eux qui se jettent sur nous, qui « nous pressent de manière à ne pouvoir leur échapper ni « le jour ni la nuit. » — Et l'Evêque ajoute : « Je suis émerveillé des fruits de salut que ce temps de grâces a produits : des apostats insignes, des endurcis, qui avaient résisté à toutes les exhortations précédentes, se sont convertis sincèrement et d'eux-mêmes. Plusieurs païens aussi sont venus se faire instruire. »

Un coup de foudre arrêta cet élan.

III

Le 21 mars 1851, le roi publia un nouvel édit de persécution.

Que s'était-il donc passé? Tu-Duc, nous l'avons dit, avait, de par la volonté des mandarins, supplanté son frère Hoang-bao, dans la succession au trône.

Le prince déshérité n'avait pu se résigner à sa déchéance. Avec le secours de quelques mécontents, il essaya de se révolter et tenta d'entraîner les chrétiens dans son parti, en leur promettant non seulement de donner la liberté religieuse, mais encore d'embrasser lui-même le christianisme.

Il est peu probable qu'il eût tenu parole, car c'était un homme sans intelligence et sans caractère; quoi qu'il en soit, la tentation n'en était pas moins délicate pour des proscrits, mis depuis vingt ans hors la loi par le gouvernement de leur pays. Les catholiques consultèrent leurs pasteurs, qui leur répondirent de se confier uniquement en Dieu et de se tenir en dehors des intrigues de la politique. A l'exemple des fidèles de la primitive Eglise, les fidèles d'Annam préférèrent rester les sujets soumis d'un roi persécuteur, plutôt que de se révolter contre le pouvoir établi.

Mgr Pellerin, le vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, sondé par des émissaires de Hoang-bao, fit cette simple et noble réponse :

« Les chrétiens ne détrônent pas les rois. Même dans les temps de persécution, ils sont partout et toujours des sujets fidèles ; vous apprendrez ce qu'est leur fidélité, si vous régnez un jour. »

MARICHAL

VILLAGE DE KE-SO EN 1850

Les rois d'Annam ont-ils jamais su cette belle parole?

La conspiration de Hoang-bao fut découverte : les conjurés les plus influents furent décapités, le prince fut condamné à être coupé en cent morceaux, mais son frère commua cette peine en une réclusion perpétuelle dans une prison construite pour la circonstance.

Ce châtiment épouvanta le condamné, qui profita d'un moment d'inadvertance de ses gardes pour s'étrangler avec les rideaux de son lit.

Son cadavre fut déposé dans un cercueil ordinaire et le roi le fit enterrer sans aucune cérémonie. Des domestiques creusèrent une fosse d'une profondeur double des fosses ordinaires, et, lorsque le corps y fut descendu, on la combla avec des pierres que l'on recouvrit de quelques pelletées de terre. Cette inhumation est, en Annam, le comble de l'ignominie.

Les chrétiens étaient restés absolument étrangers à cette échauffourée, leur fidélité fut traitée comme l'eût été leur rébellion. Le premier ministre de Tu-Duc les accusa d'avoir trempé dans le complot et le persuada aisément à son maître.

Un conseil extraordinaire fut assemblé, et de ses délibérations sortit un édit (1) qui se terminait par ces conclusions :

(1) 21 mars 1851. Un édit analogue du 13 février 1851 avait été publié dans la province de Quang-duc (Mission de Cochinchine septentrionale).

Autres Faits importants en 1848, 1849, 1850.— 1848 : Blocus de Ke-loi, fuite de M. Titaud. Arrestation et délivrance du P. Huy. Alerte de Mgr Jeantet et de M. Legrand. Mort de trois prêtres indigènes, les PP. Cuyên, Ninh, Thanh. Ordination de douze prêtres indigènes. — 1849 : Arrivée de M. Schœffler, Néron, Charbonnier. Mort de 4000 chrétiens, de 42 hommes de la maison de Dieu, de 18 religieuses, frappés par le choléra.

Ordination de quatre prêtres indigènes. Visite des paroisses de Bai-vang, Dong-chuoi, Ke-bang, Yên-lôc, Ngoc-hao. — 1850 : Arrivée de M. Bonnard. Ordination de huit prêtres indigènes. Arrestation et délivrance du P. Dien; cette délivrance coûte 1200 fr., fournis : 240 par la mission et le reste par les chrétiens. Continuation du choléra et mort de huit prêtres indigènes, de

« Voici quel a été l'avis de notre ministère : les prêtres européens doivent être jetés dans les abîmes de la mer ou des fleuves, pour la gloire de la vraie religion.

« Les prêtres annamites, qu'ils foulent ou non la croix aux pieds, seront coupés par le milieu du corps, afin que tout le monde connaisse quelle est la sévérité de la loi.

« Après avoir examiné ces dispositions, nous les avons trouvées très conformes à la raison.

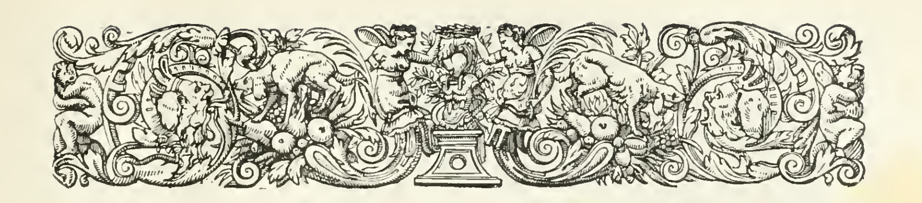
« En conséquence nous ordonnons à tous nos mandarins de mettre ces instructions en pratique, mais secrètement et sans les publier.

« Ainsi donc, si dorénavant des prêtres européens viennent furtivement dans notre royaume, pour en parcourir les provinces, tromper et séduire le cœur des peuples, quiconque les dénoncera ou les livrera aux mandarins, recevra huit taëls d'argent, et, de plus, la moitié de la fortune des recéleurs du prêtre ; l'autre sera dévolue au fisc.

« Quant aux recéleurs, petits ou grands, peu importe qu'ils aient gardé l'Européen chez eux longtemps ou peu de jours, ils seront tous coupés par le milieu des reins et jetés au fleuve, excepté les enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge de raison ; ceux-ci seront transportés en exil au loin.

« Telle est notre volonté, respectez-la. »

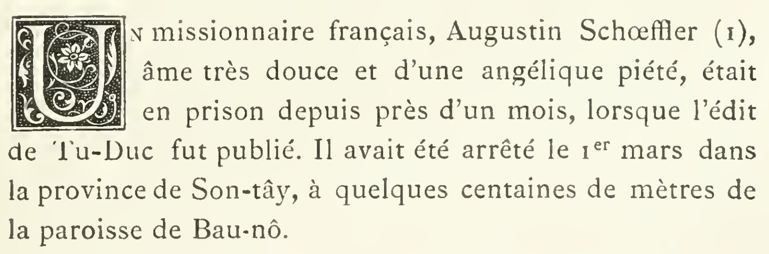
nombreux séminaristes et catéchistes. Reconstruction d'une partie du séminaire du Ke-vinh.



CHAPITRE XXIV

Arrestation de M. Schœffler. — Récit de son martyre, par Mgr Retord. — En avant. — Quand combattrai-je dans l'arène. — Le vice-roi du Tonkin. Lettre apologétique de Mgr Retord au vice-roi. — Le P. Cam.

I



Un missionnaire français, Augustin Schœffler (1), âme très douce et d'une angélique piété, était en prison depuis près d'un mois, lorsque l'édit de Tu-Duc fut publié. Il avait été arrêté le 1er mars dans la province de Son-tây, à quelques centaines de mètres de la paroisse de Bau-nô.

Cette région était alors infestée par les rebelles et les pirates, et une police spéciale avait été créée pour mettre fin à leurs brigandages. Le missionnaire français fut dénoncé au chef de cette police

Il en fut averti et résolut de changer d'asile : les chrétiens l'aidèrent, mais croyant que les païens ne mettraient leur projet à exécution que pendant la nuit, ils jugèrent prudent de faire partir le prêtre pendant le jour. Comment

(1) M. Schœffler, né à Mittelbronn en 1822, partit pour le Tonkin au mois d'août 1847.

les espions connurent-ils ce dessein?..... Toujours est-il qu'ils l'apprirent et dressèrent une embuscade.

La route de Bau-nô au hameau que voulait gagner le proscrit, court par un sentier tortueux au milieu des monticules déserts, elle est bordée de buissons et de touffes de bambous. Des satellites furent disséminés derrière les arbres et dans les ravins, avec ordre de se saisir de tous ceux qu'ils ne connaîtraient pas personnellement.

Un prêtre indigène et deux élèves, compagnons de M. Schœffler quittèrent les premiers Bau-nô, allant en éclaireurs. Tout d'un coup, ils sont assaillis. De chaque buisson sort un soldat qui se jette sur eux et les fouille. La custode, les saintes huiles et un livre de prières sont trouvés.

Evidemment, l'opération commençait bien, ces hommes étaient les disciples de l'Européen, celui-ci allait bientôt paraître. Les satellites reprirent leur poste d'observation.

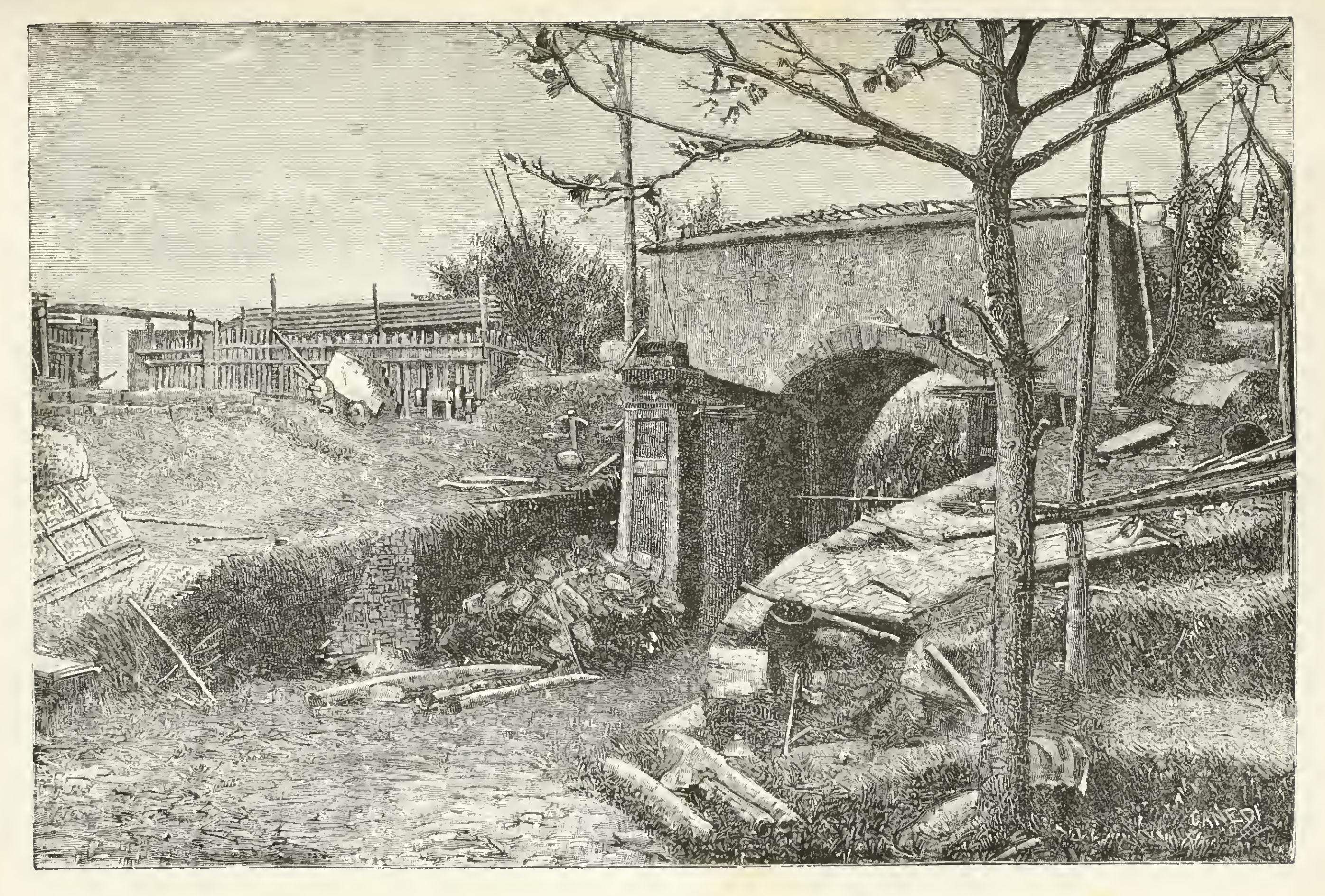
Leurs prévisions étaient justes. Quelques heures plus tard, Schœffler passa et immédiatement il fut entouré et garrotté. Son martyre commençait.

Il s'en réjouit, car il l'avait vivement désiré : « Je ne sais ce qui m'adviendra, mais le pire qui puisse m'arriver, c'est de recevoir un petit coup de sabre, et vous savez combien ce verre de sang offert à mon Sauveur me causerait de peine..... Hélas! je crois bien que mes péchés feront que je manquerai cette circonstance si belle. »

Cette humilité monta jusqu'à Dieu.

Mgr Retord a raconté toutes les péripéties du martyre de son missionnaire, comme il avait narré le détail de la mort des prêtres et des chrétiens.

L'écrivain qui aura l'honneur et la joie d'écrire l'histoire de l'Eglise du Tonkin, n'aura qu'à suivre l'Evêque, à



PORTE NORD DE SON-TAY

le copier plutôt, car où trouver dans le calme du travail l'ardeur et la vie qui éclatent dans ces pages ?

Avant de livrer le prisonnier aux mandarins supérieurs, le chef de la police du canton offrit au captif de se racheter, exigeant pour la rançon une barre d'or et cent barres d'argent. Le missionnaire affirma qu'il ne les possédait pas et ne pourrait les recueillir. Le chef fut inflexible :

« Eh bien, fit le prisonnier, puisque vous demandez absolument cette somme pour mon rachat, délivrez mes quatre disciples : eux seuls savent où ils pourront la prendre. »

La réflexion parut juste, et les quatre prisonniers furent mis en liberté.

Dans cette même nuit, le prêtre annamite emprunta une dizaine de barres et il les apportait comme un acompte, sauf à faire des billets avec caution pour le reste de la somme, dont il serait impossible d'obtenir remise, quand, avant d'arriver au village où était le captif, il rencontra des chrétiens qui en revenaient. Ceux-ci l'avertirent de la mauvaise foi du chef de la police résolu à l'arrêter de nouveau, à garder l'argent et à livrer M. Schœffler aux mandarins.

Le prêtre revint sur ses pas, et il fit bien, car les chrétiens étaient exactement renseignés.

Le missionnaire fut donc livré aux grands mandarins de Son-Tây, et subit, en leur présence, un interrogatoire judiciaire sur son nom, sa patrie, son âge, sa condition, la raison de sa présence au Tonkin, sur ce qu'il avait fait depuis son arrivée, les villages qu'il avait habités et les lieux qu'il avait parcourus. On le somma de dire à qui appartenaient les objets religieux trouvés sur lui et sur ses catéchistes ; on lui demanda si, avant de venir dans ces contrées, il savait que la religion chrétienne y était strictement défendue.

L'accusé répondit à toutes les questions, excepté à celles qui auraient pu compromettre les catholiques.

Dans un second interrogatoire, le 5 mars, il fit les mêmes réponses. Le grand mandarin dressa immédiatement son rapport en y joignant la sentence de mort prononcée par les juges.

Près de deux mois s'écoulèrent avant que Tu-Duc ratifiât le jugement, il le signa seulement à la fin du mois d'avril. Il était ainsi conçu :

« Malgré la sévère défense portée contre la religion de Jésus, le sieur Augustin, prêtre européen, a osé venir clandestinement ici pour la prêcher et séduire le peuple. Arrêté, il a tout avoué avec vérité. Son crime est patent. Que le sieur Augustin ait la tête tranchée et jetée dans le fleuve ! »

L'exécution eut lieu le 1er mai.

Quand le moment de quitter la prison fut venu, le jeune missionnaire jeta au loin ses sandales pour aller plus légèrement et plus vite à la mort. Il s'avançait comme un triomphateur au milieu de ses gardes et de ses bourreaux, le visage riant, la tête haute, tenant dans ses mains sa chaîne relevée et récitant d'ardentes prières.

Arrivé au lieu du supplice, le martyr se mit un instant en prière, à genoux sur le bord d'un champ, et offrit à Dieu le sacrifice de sa vie, puis il prit dans ses mains un petit crucifix qu'il portait sur lui, et le baisa trois fois avec une tendre émotion. Sur l'invitation du bourreau, il quitta sa tunique, rabattit sa chemise sur ses épaules avec aisance et promptitude.

L'exécuteur lui ayant lié les mains derrière le dos, il s'agenouilla, les yeux vers le ciel, et dit :

« Faites promptement ce que vous avez à faire. »

C'étaient les paroles du Sauveur à Judas.

Le bourreau tremblait, et au troisième coup de sabre seulement l'apôtre consomma son sacrifice.

Sa tête fut jetée au fleuve et resta engloutie. Son corps, emporté par les chrétiens, fut enterré dans une paroisse voisine (1).

Le Séminaire des Missions-Etrangères possède dans la salle des Martyrs la planchette sur laquelle est écrit l'arrêt de mort de M. Schœffler et un tableau représentant son martyre; c'est la reproduction de celui que Mgr Retord adressa à la Propagation de la Foi : pieux objets que le Vicaire apostolique aimait à envoyer parce qu'ils étaient comme des souvenirs et des trophées.

II

L'arrestation et la mort du missionnaire jetèrent un voile de deuil sur les fêtes jubilaires. Un frisson de terreur courut du Sud au Nord du Tonkin catholique et les fidèles se demandèrent, non sans anxiété, si la lutte sanglante allait recommencer.

L'Evêque ne leur laissa pas le temps de s'affaiblir dans cette pensée : « En avant, toujours en avant ! » était son invariable tactique. Après quelques jours de silence, il reprit ses prédications et ses courses, relevant les courages, renouvelant les énergies, ranimant l'essor. Sa confiance était contagieuse. Près de lui, les chrétiens qui tremblaient avant son arrivée, devenaient résolus. Sa présence, croyaient-ils, était un talisman.

(1) Il fut d'abort enterré sur le lieu même du supplice et placé sous la garde des soldats qui y firent sentinelle tout le reste du jour et la nuit suivante ; il ne fut emporté par les chrétiens que dans la nuit du 2 au 3 mai.

« Vous demanderez peut-être, écrivait-il, comment, malgré ces ordonnances publiques et ces édits secrets, malgré ces espionnages et cette exécution de l'un de vous, malgré ces blocus de village, ces exactions d'argent, ces dangers de toute espèce, ces sollicitudes et ces alertes de tous les jours, comment avez-vous pu faire les exercices du Jubilé avec tant de fruit? Ah! c'est là le mystère de la Providence. Lorsque le temps est devenu mauvais, après l'arrestation de M. Schœffler, le mouvement était imprimé à la roue, elle a continué de tourner, bien qu'avec un peu moins de vitesse. Au lieu de travailler plusieurs ensemble, nos prêtres se sont dispersés un à un dans chaque chrétienté, pour agir avec moins d'éclat, mais non avec moins de succès. Pour nous, après nous être blottis un instant derrière le buisson, pour laisser passer le gros de l'orage, nous avons repris nos travaux apostoliques, comme si nous avions eu la certitude que le feu de la persécution s'était entièrement éteint dans le sang de notre confrère. Dieu a béni nos efforts et secondé notre audace; nos chrétiens se sont montrés plus fervents, plus dociles, plus courageux que jamais. »

En vérité c'était bien de la grande guerre, celle qui se fait à visage découvert en donnant de toutes ses forces contre l'ennemi, et en la contemplant on se prend à admirer, à aimer plus vivement encore le capitaine qui sut la conduire, y initier ses soldats, et faire d'eux, comme il le disait, « de vieux grenadiers rompus aux combats ».

Tout en travaillant, il rêvait, il rêvait cachots et martyre.

Le martyre lui apparaissait si beau : jeune missionnaire, il l'avait désiré; évêque, presque vieillard, il le souhaitait encore, davantage peut-être, avec l'ardeur d'une foi grandie par la souffrance et d'une piété avivée par les grâces de Dieu.

Il y a des hommes qui ne croient pas qu'un être puisse désirer le martyre. — Pourquoi donc ? Parce que le martyre c'est la mort. — Ainsi répondent-ils.

Mais le désespéré désire la mort, il la cherche, et parfois il se la donne. Ce que fait le désespoir est-il impossible à l'amour ? D'ailleurs, le martyre n'est pas la mort, il est le témoignage du sang en l'honneur de Jésus-Christ, il est la victoire instantanée sur le monde, la conquête certaine du ciel, la vie suprême obtenue sans délai. Et voilà pourquoi le missionnaire peut aspirer au martyre et pourquoi il le convoite. Nous l'avons déjà dit, nous le répétons encore, parce que l'Evêque y revient souvent.

Il suffit de lire ses lettres écrites aux condamnés pour deviner ses vœux; les simples billets adressés à sa famille et à ses amis les révèlent plus clairement :

« J'aime mieux avoir la tête coupée par le glaive que d'être jeté dans la mer pour être la proie des poissons. Rien n'est beau comme un coup de sabre qui fait couler tout votre sang pour Dieu et en témoignage de la religion ; l'eau m'en vient à la bouche toutes les fois que j'y pense, mais je crains bien que ce soit là un bonheur dont je sois trouvé indigne ; d'autres, bien plus jeunes que moi, sont choisis pour le coup de sabre, et moi je suis toujours laissé de côté comme un mauvais fruit, comme un vieil instrument de rebut dont on ne sait plus que faire. »

Et ailleurs :

« La perspective de l'échafaud est un aiguillon de plus, car il n'est pas de rosée qui féconde le sol comme le sang d'un martyr. »

Ailleurs encore :

« Il pourrait se faire que je sois bientôt arrêté et envoyé

au ciel avec un coup de sabre. Ce serait vraiment le plus grand bonheur qui pût m'arriver. »

On comprend qu'animé de tels sentiments, il s'émeuve de la mort de Schœffler, comme la harpe résonnant sous la brise qui frappe ses cordes, il vibre lui aussi sous l'émotion qui l'agite, et de son cœur s'échappe ce chant (1) :

Quand combattrai-je dans l'arène
Contre la rage du tyran?
Quand verrai-je à mes pieds la chaîne,
Autour de mon cou le carcan?
Mes amis sont couverts de gloire
Et moi je ne puis que gémir.
Je veux pour gagner la victoire
Mourir, mourir, mourir !

Je veux rendre ce sol fertile,
Arracher ces épais buissons;
Je veux que ce terrain d'argile
Se couvre de hautes moissons.
Mais pour activer la nature
Le travail n'est pas suffisant,
Il faut, pour l'orner de verdure,
Mon sang, mon sang, mon sang !

Du mondain l'insensé délire
Au plaisir borne ses souhaits.
Mais, ô Jésus, sous ton empire,
Vers la croix sont tous mes attraits.
De Jésus que l'amer calice
Abreuve mon dernier soupir,
Que je succombe dans la lice
Martyr, martyr, martyr !

Au fond de son cloître, une Carmélite eut l'occasion de lire ce chant, elle y répondit en envoyant à Mgr Retord un cantique et la promesse de prier chaque jour pour la Mission du Tonkin Occidental.

(1) Il fut composé après la mort de M. Schœffler, et non après celle de M. Bonnard, comme on l'a plusieurs fois écrit.

Il lui écrivit aussitôt :

« Jamais rien ne s'est vu de si merveilleux dans le monde : un évêque d'Acanthe, au Tonkin, et une sainte religieuse du Carmel, en France, tous les deux poètes, chantant les souffrances, les croix, la mort et le martyre, le ciel et l'éternité d'un bout du monde à l'autre, et tous les deux missionnaires d'une même mission au fond de l'Asie, sans jamais s'être vus ni rencontrés un instant dans ce monde; ce qui ne les empêche pas de s'aimer très sincèrement devant Dieu; en vérité, c'est admirable. »

A certaines fêtes, les aspirants du Séminaire des Missions-Etrangères chantent les strophes composées par Mgr Retord, et c'est alors qu'elles saisissent au cœur, car on sent que pour tous ces jeunes gens, animés du souffle apostolique, elles ne sont pas un son des lèvres, un enthousiasme de poètes, mais qu'elles expriment la réalité des choses : il y a sept années à peine, en effet, vingt-trois de ceux qui les avaient chantées versaient leur sang sur la terre infidèle; et combien d'autres les avaient précédés conquérants de cette mort glorieuse...

III

Etait-ce le désir du martyre qui inspirait à Retord son étonnante confiance? Etait-ce la certitude de son prestige? Etait-ce la résignation à la volonté divine? Un mélange de ces trois sentiments peut-être. Mais il ne redoutait rien, il voyageait quand besoin en était, même le jour s'il le jugeait à propos; il traitait avec les mandarins, leur écrivait, leur envoyait des présents, en recevait d'eux; il ne craignit pas,

après la mort de M. Schœffler, d'adresser au vice-roi du Tonkin, Thuong-giai, une demande de grâce et une apologie du catholicisme.

Thuong-giai fut un des rares mandarins dont les missionnaires eurent à se louer. D'une intelligence très élevée, il était fort estimé de Tu-Duc et lui avait rendu d'éminents services; cœur généreux et caractère fort doux, il avait les sympathies du peuple.

Il avait imaginé, ou plutôt, il avait remis en vigueur un genre de conscription assez singulier. Il enrôlait les prisonniers pour combattre les rebelles et les pirates, gens qui ne se distinguent pas toujours facilement les uns des autres.

Parmi les captifs qu'atteignait ce mode de recrutement, se trouvait un prêtre indigène, le P. Cam, emprisonné depuis longtemps; Retord écrivit au vice-roi pour lui demander sa liberté; il fit la lettre en caractères chinois, mais sur papier européen, avec sa signature en français et la timbra du sceau épiscopal; autant de signes d'authenticité.

Il débutait hardiment en proclamant son double titre de proscrit et d'étranger. L'âme de Thuong-giai était assez haute pour comprendre ce langage :

« Grand Mandarin, quel est celui qui ose s'adresser à vous en toute franchise et toute vérité, à vous qui êtes investi de la confiance du roi, et qui êtes revêtu d'une des plus hautes dignités de l'empire? C'est un étranger, un Français, chef de la religion chrétienne dans ce pays où il réside depuis vingt ans, contre les lois du royaume. N'est-ce pas l'excès de la témérité que d'oser se révéler si ouvertement à vous qui pouvez légalement le mettre à mort?

« Non, grand Mandarin, ce n'est pas de l'audace, c'est de la confiance en vos vertus : elles me sont bien connues, et par les bienfaits que vous avez répandus sur les chré-

tiens, et par les louanges que partout j'ai entendu le peuple vous donner.

« Nous sommes, il est vrai, des criminels devant la loi du pays ; mais vous savez bien, grand Mandarin, que, dans la réalité, notre vie entière est vouée au bonheur des hommes et à la pratique de la vertu. J'espère donc que vous écouterez avec bienveillance les paroles que je veux vous adresser avec simplicité, sans art, et sans ombre de mensonge. »

Après ce début, il exposait la situation et les qualités du P. Cam, prisonnier, malade, mais « déterminé à souffrir mille morts plutôt que d'abandonner sa religion. Or, de tels hommes sont, pour nous, précieux comme l'or le plus pur ; nous les aimons parce qu'ils souffrent persécution pour la justice, nous les vénérons à cause de leur inébranlable fermeté. Je ne doute pas, grand Mandarin, que vous ne soyez aussi plein d'estime pour des caractères d'une si constante énergie et d'une si invincible patience ; car ce sont là des vertus que vous possédez vous-même à un haut degré.

« Maintenant, ce prêtre doit aller, ainsi que les autres prisonniers, combattre les brigands chinois. Certes, c'est là une guerre d'utilité publique, et qui n'est nullement contraire aux principes de notre religion ; et ce prêtre serait bien déterminé à servir le roi dans une chose si juste, si cela lui était possible ; mais, étranger à tout exercice militaire, jamais ses mains n'ont manié les armes ; de plus, c'est un vieillard faible et maladif ; c'est pourquoi j'ose vous prier, grand Mandarin, d'avoir pitié de son âge, et de l'exempter de suivre les troupes sur le théâtre des combats.

« Homme simple, doux et instruit, il pourrait, si vous le preniez à votre suite, vous être utile en beaucoup de

circonstances, ou bien encore s'il vous était possible de le renvoyer dans sa patrie, pour y passer en paix le reste de ses jours, nous vous en rendrions d'éternelles actions de grâces. »

Après l'exposé de ces motifs qu'un Annamite lettré devait juger très forts, l'évêque en appelle à l'expérience, à la science et à la justice du grand mandarin sur le sort des chrétiens. Il reprend, dans une énumération rapide, les accusations portées contre eux, il y répond en quelques mots, puis il cherche la raison et les résultats des persécutions. Quelle utilité l'empire annamite en a-t-il retirée ? Est-il parvenu à détruire le christianisme ? Nullement. Est-il plus prospère ? Non.

Passant à cette qualité d'étrangers et d'agents politiques qui forme la base de beaucoup d'inculpations contre les missionnaires, il s'écrie avec une éloquence qui double la vigueur de ses raisons :

« Quant à nous, prêtres européens, notre but n'a rien de politique, rien qui ait rapport aux affaires de ce monde. Nos vues sont plus élevées et plus pures. Nous venons ici pour sauver les âmes de l'esclavage du démon.

« Nous ne sommes les envoyés d'aucun roi d'Europe, nous sommes les ambassadeurs du Maître du Ciel, pour annoncer aux hommes le salut qu'il a donné au monde : c'est là notre sublime mission, et nous l'accomplirons jusqu'au bout malgré tous les périls, malgré tous les supplices. Rien donc n'est plus inutile et plus injuste que la cruelle persécution dont la religion chrétienne et ses ministres sont depuis si longtemps l'objet et les victimes. »

Et aussi gracieusement que noblement, il termine par ces paroles :

« Vous le savez bien, grand Mandarin ; aussi vous effor-

cez-vous d'en adoucir les rigueurs dans tous les lieux soumis à votre juridiction ; vous êtes vraiment pour nous, partout où vous passez, comme un frais ombrage contre les ardeurs d'un soleil brûlant, ou comme un vent léger du matin après une nuit d'orage.

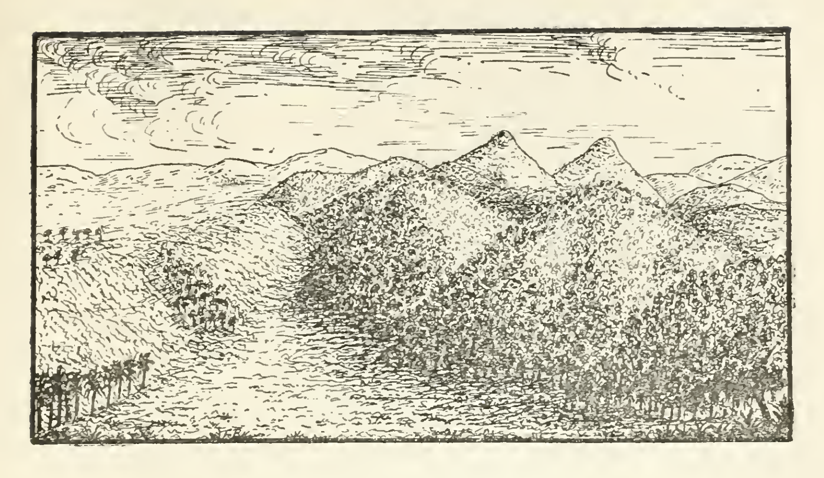
« C'est pourquoi j'ai osé vous écrire cette lettre, en vous priant de voir si, dans votre prudence, vous pourriez obtenir du roi quelque adoucissement aux maux qui nous accablent. La confiance que le prince a en vous, votre influence sur les autres mandarins, vous donnent toute puissance pour améliorer notre sort. Nous vous serons éternellement reconnaissants de l'avoir tenté, et le Maître du Ciel que nous servons ne manquera pas de vous en récompenser avec largesse. »

Le vice-roi comprit ce langage, il exempta le P. Cam du service militaire, il le laissa libre d'aller où bon lui semblerait, et l'on vit, pendant que la persécution désolait le royaume annamite, un prêtre connu de tous prêcher l'Evangile et administrer les sacrements dans la ville de Ha-nôi, être reçu chez le gouverneur, baptiser et enterrer solennellement un de ses enfants.

Plus tard, l'évêque obtint d'autres faveurs, entre autres l'érection d'un village chrétien en commune indépendante.

Thuong-giai fit plus encore. Averti par le P. Cam de l'arrestation d'un catéchiste, il envoya sur-le-champ le prêtre avec un peloton de soldats pour se saisir des païens persécuteurs.

« N'est-ce pas là une chose admirable, disait Retord, un prêtre qui est censé prisonnier pour la foi et qui va avec des soldats, de la part des mandarins, pour arrêter et mettre à la cangue ceux qui veulent encore nous persécuter. »



PAYSAGE TONKINOIS
(Fac-simile d'un dessin de peintre annamite.)

CHAPITRE XXV

Les anniversaires. — 1er Mai. — Lettres de Mgr Retord à M. Bonnard, prisonnier pour le Christ. — La sépulture d'un martyr. — Une prière exaucée.

I

Les anniversaires sont des jours privilégiés, ils apportent avec eux un parfum du passé, ils rappellent les joies, plus souvent les douleurs ; toujours une page de la vie profondément gravée dans l'âme. Mais lorsque, de nouveau, ils nous donnent bonheur ou souffrance, l'émotion devient plus vive, les fibres du cœur résonnent avec plus d'acuité sous le second coup qui les frappe.

Le 1er mai 1851, Schœffler mourait martyr.

Le 1er mai 1852, Bonnard entrait à son tour dans l'arène sanglante, et, noblement, versait son sang pour Jésus-Christ.

Premier mai ! par deux fois, quelle gloire
  Pour toi, mission du Tonkin !
Deux martyrs d'éternelle mémoire
  Surgissent brillants de ton sein.
  Bien doux le parfum de tes plages
  Au loin poussé par les zéphyrs !
  Ah ! que j'aime voir tes rivages
  Empourprés du sang des martyrs !

Ainsi écrivait Retord, parlant à un ami de cette double mort qui avait rempli son âme de tristesse, d'allégresse et de belle fierté.

Comme il avait fait le récit de la mort de Schœffler, il raconta celle de Bonnard, et aucune de ses lettres ne révèle avec plus d'éclat et de sainte poésie son grand caractère d'évêque, ses affections de père et ses élans d'apôtre. La correspondance qu'il échange avec son prêtre captif, qu'il appelle son bien-aimé, nous semble l'expression la plus pure, la traduction la plus fidèle de ce précepte de saint Paul : « Que votre conversation soit dans les cieux. »

Ces entretiens de deux âmes qui se parlent du ciel par-dessus l'échafaud, l'une pour s'applaudir d'être prédestinée au supplice, l'autre pour jalouser son bonheur ; cette humilité du héros chrétien, qui joint ses mains chargées de fers, en demandant, avec la dernière bénédiction de son évêque, le pardon des torts qu'il n'a jamais eus ; et cette foi du pontife qui se fait en quelque sorte le sacrificateur de son prêtre en le bénissant une dernière fois, comme l'encens prêt à brûler sur l'autel du martyre, ce sont là des scènes qui n'appartiennent plus à la terre, des sentiments qui planent au-dessus des passions et des intérêts

du monde, comme la victime du Calvaire plane au-dessus des victimes théâtrales des partis. Arrêté le 21 mars dans la petite chrétienté de Bôi-xuyen, dépendant de la paroisse de Ke-bang, Bonnard fut conduit à Nam-Dinh. Enfermé dans un cachot, sa première pensée fut d'écrire à son évêque. Il n'avait ni plume, ni papier, ni encre ; il emprunta à l'un de ses compagnons un chiffon de papier, prit une légère tige de bambou qu'il tailla et trempa dans une parcelle d'encre de Chine mal délayée que lui fournit un soldat, puis il retraça les circonstances de son arrestation et raconta ses premiers interrogatoires.

Il termina sa lettre par ces paroles : « J'ai sur moi mon scapulaire, ma médaille et ma croix, ce sont là, avec ma cangue et ma chaîne, des trésors que je n'échangerais pas contre ceux des monarques. »

Mgr Retord lui répondit aussitôt, « non pas, remarque-t-il, qu'il eût besoin de nos exhortations pour parcourir vaillamment jusqu'au bout sa noble et glorieuse carrière ; mais, pour nous, c'était une consolation bien douce de répandre sur lui le parfum de notre affection. »

« Votre arrestation m'a beaucoup affligé selon la chair, lui disais-je, car il m'est douloureux de vous perdre au moment où vous pouviez rendre de grands services à la mission.

« Vous avez bien du bonheur d'être, d'une manière si visible, le bien-aimé du Dieu des souffrances ; sans cela, j'aurais eu envie de vous faire quelques reproches.

« Pourquoi quitter le grand village de Ké-Bang, d'où votre travail pouvait rayonner au loin, pour aller vous jeter dans cette impasse de Bôi-xuyên? Vous y faisiez une si riche moisson ! les gerbes y étaient si nombreuses, si pesantes, et les épis pleins du froment le plus pur ! Vous faisiez

couler avec tant d'abondance, des pressoirs du Père de famille, ce vin généreux qui fait germer les plus belles vertus !

« Pourquoi, je vous le répète, vous êtes-vous éloigné de cette vigne féconde et de ce champ que le Seigneur comblait de ses bénédictions ?

« Mais non, je ne veux pas vous gronder : c'est Dieu qui l'a voulu ainsi ; vous y gagnerez le ciel, et il en tirera sa gloire et celle de son Eglise. Seulement, je suis triste de n'être pas de la partie. Quelle belle carrière que celle des martyrs !

« Oh ! je suis plus que triste, je suis jaloux de vous voir partir avant moi pour la patrie céleste, par le chemin le plus sûr et le plus court, tandis que je reste encore sur cette mer orageuse, sans savoir quand je parviendrai au port, sans même être assuré d'y parvenir jamais.

« Moi votre évêque, moi le vieux capitaine de vingt ans de service en terre étrangère, sans compter mes trois années de premières armes au pays natal, ne devais-je pas être couronné avant vous ? Comment osez-vous me supplanter ainsi ? Mais je vous pardonne, parce que c'est Dieu qui l'a voulu : vous êtes à ses yeux un fruit mûr pour le ciel, un fruit qu'il va bientôt cueillir. Plus âgé que vous, je suis aussi plus chargé de péchés, et j'ai besoin de faire plus longtemps pénitence dans ce monde. Je vous pardonne, dans l'espoir fondé qu'au ciel vous serez un nouveau et zélé protecteur de notre mission, et que, par vos prières, vous finirez tôt ou tard par m'attirer là-haut.

« Allez donc en paix, enfant gâté de la Providence, allez jouir du triomphe qui vous attend. Je vous admire d'avoir été choisi de si bonne heure, pour combattre le grand combat des héros chrétiens ; je vous porte envie, il est vrai,

mais c'est une envie d'amour, une jalousie de tendresse. Il est certain que vous serez mis à mort, préparez-vous-y donc le mieux que vous pourrez. Que vous êtes heureux! les jours de votre pèlerinage sur la terre vont bientôt finir : bientôt vous irez joindre les Borie, les Cornay, les Schœffler, les autres apôtres et martyrs de cette mission. Ah! qu'ils seront satisfaits de vous voir entrer dans leur glorieuse phalange ! »

Les commentaires sont inutiles ; ces mots du cœur seraient affaiblis par l'interprétation comme la voix humaine quand elle traverse l'espace.

II

L'arrestation d'un missionnaire n'était jamais sans faire craindre de graves complications, elle excitait les appréhensions des mandarins, redoutant d'être accusés de tiédeur, et la convoitise des espions désireux de toucher une nouvelle prime.

A ce moment, Mgr Retord, MM. Legrand et Charbonnier étaient réunis à Vinh-tri. Les mandarins le savaient, ils n'ignoraient pas non plus que Vinh-tri était le quartier général des Européens. A cette notoriété compromettante s'ajouta une ordonnance du gouverneur de la province de Nam-Dinh, qui prescrivait d'actives recherches.

Il s'ensuivit plusieurs alertes et autant de fuites précipitées. Le jour de Pâques, les trois missionnaires, après avoir célébré la messe à une heure après minuit, passèrent la journée sur des barques, prêts à s'éloigner au premier signal.

Peu à peu, le calme se rétablit, Mgr Retord en profita

pour envoyer un prêtre annamite, le P. Tinh, porter au prisonnier le viatique du grand voyage, soutien et protection même des plus vaillants.

Bonnard remercia son évêque, lui recommanda les catéchistes compagnons de sa captivité, et, laissant échapper sa joie d'être martyr, il ajoutait avec la tranquillité de sa bonne et simple nature : « Ma cangue et ma chaîne sont pesantes : croyez-vous que j'en sois peiné ? oh ! non, je m'en réjouis au contraire, car je sais que la croix de Jésus était bien plus lourde que ma cangue, que ses chaînes étaient bien plus difficiles à supporter que les miennes, et je me trouve heureux de pouvoir me dire, avec saint Paul, *vinctus in Christo*. Depuis mon enfance j'avais souhaité ce bonheur. Maintenant il me semble que le bon Dieu m'exauce.

« Continuez de m'écrire, Monseigneur, le plus que vous pourrez ; vos lettres sont pour moi un baume salutaire qui coule sur mon cœur et le soulage. J'étais si heureux de travailler sous votre direction ! »

Attaché à son missionnaire par cette douce et paternelle affection qui incline le vieillard vers le jeune homme, l'évêque n'essaya pas de le soustraire au martyre, il ne le fit jamais pour des prêtres européens, car il était sûr de leur vaillance, mais il voulut lui éviter les misères de la prison. En offrant des présents au mandarin, il obtint, en effet, tous les ménagements et tous les égards désirables.

Après les interrogatoires et la condamnation, lorsqu'on n'attendait plus que l'ordre du roi pour l'exécution, il écrivit encore au prisonnier, à ce dernier moment, sa voix se fait plus douce encore, son affection plus chaude, c'est une sorte de tendresse maternelle dont une mélancolie résignée avive le charme :

« Soyez tranquille, mon bien-aimé, toutes vos intentions seront remplies, toutes vos commissions seront faites. Je prendrai un soin tout spécial de vos chers compagnons de captivité et des autres personnes auxquelles vous portez intérêt. Je serai pour eux un bon père.

« Vous me demandez pardon ; mais je ne sais quel pardon vous donner ; vous ne m'avez jamais offensé en rien.

« Vous savez que je vous ai toujours bien sincèrement aimé ; et maintenant je vous aime plus que jamais. La bénédiction que vous sollicitez, je vous l'ai donnée dès l'époque de votre arrivée dans cette mission : elle est restée sur vous jusqu'à ce jour, elle vous suivra jusque dans l'éternité. Oui, je vous donnai ma bénédiction lorsque je vous imposai le beau nom de *Cô Huong*, c'est-à-dire *père la patrie*, *père l'encens*, *père le parfum*, car le mot *Huong* signifie tout cela.

« Or, c'est maintenant que cette aimable patrie va vous apparaître dans toute sa splendeur, et que vous allez être un de ses heureux habitants ; c'est maintenant que cet encens précieux va brûler sur l'autel du martyre, et que sa fumée va monter jusqu'au trône de l'Eternel ; c'est maintenant que ce parfum admirable va plaire à Jésus comme celui de Marie-Magdeleine, et réjouir par sa bonne odeur les anges et les hommes, le ciel et la terre.

« Je vous ai donc béni il y a longtemps ; cependant je vous bénis encore.

« Que la force de Dieu le Père vous soutienne dans l'arène des héros où vous allez entrer ; que les mérites de Dieu le Fils vous consolent sur le Calvaire où vous allez monter ; que la charité de Dieu le Saint-Esprit vous enflamme dans le cénacle de votre prison d'où vous allez sortir pour cueillir la palme des martyrs.

« Oui, soyez béni, mon bien-aimé, et quand vous serez dans le ciel, bénissez-nous à votre tour; bénissez cette Mission et tous nos chrétiens que vous aimez d'une si vive tendresse. Soyez notre avocat, notre protecteur, tant que nous serons encore sur cette terre de boue; intercédez pour nous auprès de Dieu, pour que nous puissions être bientôt vos compagnons de félicité.

« Adieu, ô mon bien cher ami ! il se fait tard, séparons-nous. Nous nous verrons dans la patrie : adieu ! adieu ! adieu ! »

Ils se revirent encore en ce monde ou plutôt Mgr Retord revit son prêtre bien-aimé.

Bonnard fut décapité le 1[er] mai; conformément aux instructions supérieures, les mandarins, aussitôt après l'exécution, firent bêcher la terre rougie du sang du martyr afin d'empêcher les chrétiens de la recueillir, et porter le corps dans une jonque montée par une compagnie de soldats en armes. Un officier passa sur une seconde barque avec sa garde. Tous avaient des vivres pour trois jours, et des munitions comme s'ils allaient faire une expédition lointaine et dangereuse.

C'était une ruse, et personne ne l'ignorait. L'Evêque avait donné des ordres pour qu'on lui rapportât le cadavre du martyr : il voulait garder cette relique à l'Eglise de Dieu. Les chrétiens prirent leurs mesures et envoyèrent un canot devant la flottille mandarinale, afin d'observer ses mouvements.

A la nuit, l'officier s'arrêta et le corps du supplicié fut jeté dans les flots.

Du canot, les chrétiens s'en aperçurent, et lorsque leurs ennemis eurent viré de bord, ils revinrent lentement sur leurs pas, relevèrent le cadavre et le portèrent au collège de Vinh-tri.

Il était une heure du matin. Averti que le précieux trésor lui était rendu, Mgr Retord ordonna de le mettre dans un cercueil et de l'exposer, la face découverte, au milieu de l'église. Lui-même l'accompagna, et longuement, de toute son âme, il pria celui qu'il avait nommé son fils et qu'il appelait maintenant son protecteur.

« Oh ! s'écrie-t-il, qu'il était beau, couché dans sa bière, revêtu des ornements sacerdotaux : on aurait dit une statue du plus bel ivoire. Sa tête, bien ajustée à son cou, semblait dormir d'un paisible sommeil, ou plutôt, il paraissait être en extase et avoir une céleste vision qui le faisait sourire. »

La nuit suivante, il célébra les obsèques, mais à voix basse, entouré de prêtres et de rares chrétiens très sûrs, qui connaissaient seuls le secret ; puis il enterra l'apôtre dans le collège de Vinh-tri.

Bientôt il lui rendit un plus beau témoignage, un de ces témoignages qui doublent l'éclat d'une auréole de sainteté. Depuis trois ans, il souffrait des yeux, sa vue faiblissait, elle ne lui permettait plus de réciter son bréviaire et l'obligeait à ne célébrer que les messes dont il savait les prières par cœur. Dans une inspiration de foi et de tendresse, il s'adressa au témoin de Jésus-Christ : « Je le sommai, dit-il, d'accomplir sa promesse d'intercéder pour moi dès qu'il serait dans le ciel. » La sommation qui était une ardente et confiante supplication fut exaucée. Quelque temps après, un médecin trouva des remèdes qui firent disparaître la maladie ; le martyr n'avait pas opéré de miracle, il avait cependant exaucé la prière de son évêque.



CHAPITRE XXVI

Energie de Mgr Retord dans ses malheurs et ses travaux. — Ses relations avec les mandarins. —Trésor d'affection entrevu sur les bords d'un nuage de la nuit. — Le trésor royal alimente un hôpital catholique. — Une académie indo-chinoise. — Imprimeries en caractères annamites et en caractères latins.

I

AITES que je m'enivre de la Croix. » Retord avait cette devise gravée sur son blason épiscopal, il en sentait la dure et lourde réalité.

Il voyait tomber ses prêtres, emprisonner et ruiner ses fidèles, lui-même était frappé par la maladie, affaibli par le travail et par les années ; il ne se courbait pas cependant, il restait ardent et joyeux, comme aux premiers jours de sa carrière apostolique. Rien ne le décourageait, rien ne changeait ses plans d'évangélisation, car il avait le cœur plein de la grande foi des apôtres. Eclairé par la lumière divine, il portait, sur ce que d'autres appelaient les désastres de sa mission, un jugement plus élevé et plus sûr. Si ses prêtres étaient martyrs, « leur sang féconderait le sol du Tonkin et ferait germer une moisson abondante ». Si ses chrétiens étaient enfermés dans les cachots, « la souffrance

raviverait leur ferveur » ; s'ils étaient ruinés, « la misère passerait et la fortune leur sourirait de nouveau » ; il avait dans l'avenir l'indomptable confiance de ceux qui ont vu la Providence s'arrêter près d'eux et les couvrir de sa main protectrice.

De ce noble sentiment naissait la résignation, non celle qui se confine dans le présent sans regarder au delà, elle n'eût pas suffi à son âme vigoureuse, mais une résignation toute brillante d'espérance ; c'est la vertu des jeunes et des forts, bonne et saine toujours, plus réconfortante encore quand on la rencontre en ceux qui ont beaucoup vécu et beaucoup souffert, parce qu'elle est une réalité de l'expérience, au lieu d'être un beau rêve, fluide et léger comme le nuage bleu qui passe.

Ses actes reflétaient cette pensée, ses lettres également, car cet homme d'action exprimait aussi fortement qu'il sentait et agissait.

« Ni la persécution de vingt ans, qui m'a passé sur la tête, écrivait-il, ni la bonne demi-douzaine de maladies, qui m'ont livré à différentes époques de terribles assauts, ni la vieillesse, qui est venue caresser mon menton et blanchir ma barbe, ne m'ont rien fait perdre de mon ancienne gaîté ; je chante toujours et bien fort toute espèce de chansons, de complaintes, de cantiques, en chinois et en annamite, en latin et en français, composés par d'autres ou par moi.

« Si donc vous voulez me voir, venez ici, et non seulement nous vous réjouirons, mais nous vous édifierons même, non pas, il est vrai, par le spectacle de nos vertus, elles sont trop minimes et trop rares, mais par la vue des grâces et des bénédictions que le Seigneur, dans sa miséricorde, répand autour de nous.

« Ainsi, par exemple, la veille de l'Ascension, jour de ma naissance, nous avons baptisé dans ma cathédrale de paille quatre-vingt-dix adultes, sans parler de ceux que nous avions régénérés précédemment ou qui l'ont été depuis, et de ceux qui se préparent à l'être bientôt. La veille de la Pentecôte, c'est-à-dire après-demain, je vais encore en baptiser trente-six.

« Ah ! qu'il est beau de voir ces longues files de païens venir, par petites bandes, par quartier de village, demander à être instruits de la religion et à être admis dans le bercail de notre bon Jésus ! Il y en a de toute espèce, quelques riches, quelques lettrés, beaucoup de pauvres, des vieillards courbés sur un bâton, de misérables veuves avec trois ou quatre enfants demi-nus, de petits orphelins au ventre affamé, des boiteux, des bossus, des aveugles, des lépreux. Tout ce qui est le rebut du monde vient s'abattre sur nous, comme les abeilles sur les fleurs. »

II

Ces travaux, ces succès, cette constance héroïque et joyeuse au milieu des persécutions, jetaient sur le nom de l'évêque un rayon de gloire humaine : « On ne saurait croire, disait Mgr Forcade, ancien vicaire apostolique du Japon, de quelle immense popularité Mgr Retord jouissait dans les missions d'Asie; son nom remplissait tout l'Extrême-Orient; sans distinction de nationalité ni de culte, on vénérait en lui la plus haute expression du courage, de la capacité et de la vertu. »

Les païens tonkinois, peuple et mandarins, partageaient

ces sentiments ; ils persécutaient les chrétiens, mais ils respectaient l'évêque, l'aimant, l'admirant, le grandissant de la science qu'ils lui prêtaient et des services que lui et ses missionnaires leur rendaient.

Mgr Jeantet envoie un remède au vice-roi du Tonkin, souffrant d'un rhume opiniâtre, un néophyte lui en prépare un autre, se disant l'élève du grand évêque Pierre ; le vice-roi est flatté; cependant il n'ose se fier à ces remèdes, il craint qu'ils ne soient un philtre pour l'obliger à embrasser le catholicisme ; enfin il s'y décide, il trouve le sucre noir excellent, la potion merveilleuse, et aussitôt en exprime sa reconnaissance à Mgr Retord, en lui désignant plusieurs espions contre lesquels il l'avertit de se tenir en garde. C'était là un vrai merci.

La nouvelle que le chef des chrétiens est un grand médecin se répandit de Hanoï dans les provinces voisines ; et d'autres mandarins vinrent aussitôt demander des remèdes au Vicaire apostolique.

Le sous-préfet de Binh-luc lui fit visite au village de Trai-nhoi. Il arriva à neuf heures du soir, redoutant d'être aperçu et compromis. L'évêque laissa dans une maison voisine M. Castex qui l'accompagnait, et parut seulement entouré de quelques chrétiens. Son costume épiscopal, sa longue barbe, sa taille plus élevée que celle du mandarin, cet air de grandeur affable qu'il savait si bien prendre en imposèrent à son interlocuteur, qui garda cependant la solennité froide et guindée des supérieurs. Mais quand il l'entendit parler annamite et chinois, discourir avec facilité sur toute espèce de sujets, politiques, religieux, littéraires, scientifiques et même amusants, il se laissa aller au plaisir de causer, et témoigna à l'évêque une considération mêlée d'étonnement et de respectueuse amitié. La conversation se

prolongea jusqu'à une heure du matin, lorsqu'elle prit fin, Mgr Retord offrit à son visiteur un couteau, un prisme et des lunettes.

Plus tard, le mandarin lui adressa deux poésies intitulées : *Trésor d'affection entrevu sur les bords d'un nuage de la nuit*, faisant ainsi allusion au secret de la conférence. Il y usait de toutes les libertés métaphoriques de la langue annamite, appelant l'évêque « montagne de vertus, océan de mérites, abîme de savoir, pluie de bienfaits, lion par le courage, diamant par le prix ».

Ces relations avec les mandarins n'eurent jamais que de bons résultats. Signalons-en un d'une piquante utilité.



M. NÉRON

Au Tonkin, de même que dans tout l'Extrême Orient, les lépreux sont assez nombreux. Par compassion pour eux, et dans l'espoir que sa charité les amènerait à la foi, Mgr Retord avait fait bâtir près de Vinh-tri, sur les bords du fleuve, une vingtaine de paillotes dans lesquelles il logeait et nourrissait environ soixante-dix de ces malheureux. Il ne faisait exception pour personne, et recevait les infidèles aussi bien que les catholiques; il éleva une chapelle au milieu du hameau; un prêtre y vint dire la messe le dimanche et les jours de fête, un catéchiste y résida et fut chargé de pourvoir aux besoins

spirituels et temporels des malades, de les instruire, de les soigner, en un mot de transformer cet hôpital en vestibule du ciel.

Il y réussit : la plupart des lépreux bouddhistes abandonnèrent leur religion qui ne savait ni ne pouvait les secourir, ils embrassèrent le catholicisme, capable de leur donner, en cette vie, un instant de tranquilité et de paix, en l'autre une éternité bienheureuse.

L'évêque n'était pas riche, sa mission non plus; d'ailleurs, aux charitables il faudrait le Pactole, et encore il leur est si doux de donner, que peut-être ils l'épuiseraient.

Il appela sur son hospice l'attention du vice-roi, et celui-ci lui obtint de Tu-Duc une allocation mensuelle de trois francs par lépreux, environ deux mille cinq cents francs par an.

Le budget royal pensionnait un établissement créé par un évêque catholique, français et proscrit.

III

La charité, comme l'esprit divin dont elle procède, est multiple dans son action et diversifiée dans sa forme.

Retord avait eu pitié des corps, il eut pour les âmes des lettrés du Tonkin, ces êtres orgueilleux et ignorants en tout excepté en lettres chinoises, une compassion également agissante et industrieuse.

Il fonda une académie qui eut ses règlements, ses programmes de concours et ses prix. Tout gradué païen pouvait entrer en lice. Un tribunal formé des sommités littéraires jugeait du mérite des concurrents; il était présidé par Mgr Jeantet, institué grand maître de cette université

d'un nouveau genre. Dans la pensée de ses fondateurs, cette institution avait pour but la foi, pour moyen l'étude. On proposait donc au concours un point d'histoire, une question de philosophie ou une thèse religieuse qui mît l'intelligence du lettré païen sur la pente de l'Evangile. Pour traiter le sujet indiqué, il était obligé de faire des recherches; on s'empressait de lui fournir des livres.

Cette lecture, aidée de la méditation et de la grâce, l'initiait aux vérités chrétiennes; en apprenant à les connaître, il les jugeait admirables, et finissait souvent par les embrasser.

Aussi un missionnaire signalait-il, deux ans plus tard, « un mouvement religieux très prononcé parmi les bacheliers et autres personnages instruits; car depuis quelque temps, les lettrés témoignent un vif désir d'apprendre de nous ce qu'ils ne trouvent pas dans leurs livres. »

L'agrandissement de l'imprimerie en caractères chinois et annamites fut le complément de cette institution, il fut entrepris et réalisé dans une éclaircie de paix.

M. Titaud, un missionnaire qui avait déjà douze ans de présence au Tonkin, en fut chargé, et pour lui éviter toute tracasserie, l'évêque donna 1.280 francs au mandarin de la circonscription. Malheureusement, en 1854, dans la nuit du Samedi Saint, le feu prit au village, et consuma une partie de la maison épiscopale, l'imprimerie, le papier et les planches de 14 ouvrages. On répara rapidement les dégâts, on augmenta même l'établissement et l'œuvre.

Au nombre des missionnaires nouvellement arrivés de France, était un jeune prêtre aussi actif qu'intelligent, Joseph Theurel, qui pendant ses derniers mois de séjour au Séminaire des Missions Étrangères, avait appris la

typographie, il fut laissé à Vinh-tri pour organiser une imprimerie européenne.

Depuis longtemps, les missionnaires du Tonkin se servaient, pour transcrire les mots de la langue annamite, de caractères latins frappés de signes particuliers, mais ils avaient été jusqu'alors obligés de faire imprimer leurs livres à Siam ou à Rome. Dès lors, ils n'eurent plus besoin de sortir de chez eux. Les premiers ouvrages édités furent plus spécialement destinés aux prêtres et aux élèves des séminaires : mandements de l'évêque, traités de théologie, livres classiques, etc.

« Tout va à merveille, écrivait alors Mgr Retord, rien n'est beau comme nos projets et nos espérances; mais pouvons-nous compter sur l'avenir? Ici, on n'est sûr que du moment actuel, et encore on se voit souvent obligé d'abandonner son œuvre avant de l'avoir finie. »

Ces craintes ne retardaient cependant pas son initiative; il était de ceux qui ne furent jamais arrêtés ni par les imperfections d'une œuvre, ni par les difficultés de l'avenir. Trop pratiquement sensé pour vouloir le tout des choses, il croyait, comme plusieurs, que c'est le meilleur moyen de tomber dans le rien, et se contentait des résultats possibles, espérant que les perfectionnements s'opéreraient peu à peu.

Sur cette route du progrès il marchait très vite, et désirait même avoir à son service les inventions dont l'entretenaient ses amis : chemin de fer, télégraphe, etc. Il n'eut jamais un mot de blâme ou de critique pour les hommes de talent et de génie, pour les rudes travailleurs qui nous ont donné tant de nouveautés utiles et agréables. Mais il descendait plus bas, jusqu'à la misère et à la souffrance, qu'il eût voulu détruire; et tout de suite

il montait plus haut, jusqu'à Dieu, dont il eût été si heureux de voir la gloire reconnue et adorée par tous.

« Ici on est pauvre, disait-il, et moi aussi. Personne n'a de voiture, ni moi non plus. On chemine généralement par d'étroits sentiers où l'on va pieds nus, et à la file les uns des autres; ce mode de voyager est aussi le mien. Mais quand le soleil de la liberté et de la paix se sera levé pour nous, alors je m'accommoderai aux circonstances des temps nouveaux; je voyagerai comme les autres en bateaux à vapeur et en chemins de fer, au risque d'être broyé sous les roues d'un vagon déraillé, ou d'être lancé en l'air par l'explosion d'une chaudière. Car je suis très amateur de tout progrès, et je voudrais que les découvertes du génie fussent poussées plus loin.

« Ainsi, je voudrais qu'on inventât une machine non seulement pour moissonner et battre le blé, mais pour le faire germer et mûrir, afin de couper court à la faim et à la misère. Je voudrais qu'on trouvât le moyen de faire à volonté la pluie et le beau temps, d'enchaîner les tempêtes et les inondations qui désolent les campagnes. Je voudrais qu'on découvrît le secret d'allonger la vie des hommes, d'en écarter les maladies et les pestes.

« Je souhaiterais par-dessus tout, que vos industriels et vos savants fabriquassent un appareil ingénieux, pour extirper du milieu des hommes la corruption des mœurs, pour détruire les passions honteuses comme on détruit les insectes malfaisants. Enfin, je désirerais que vos habiles chimistes et physiciens trouvassent une recette efficace et prompte, pour convertir tous les païens et les pécheurs, et pour en faire de bons et fervents catholiques. Voilà des progrès qui me font envie et que je préférerais de beaucoup aux inventions et procédés merveilleux de mes compa-

triotes, qui ne les empêchent pas de vivre aussi malheureux et de mourir aussi jeunes que les peuples les plus arriérés. »

Autres faits importants en 1851-1852. — Voyage de M. Charbonnier au Lac-Tho. Blocus de Tra-Co. Arrivée de M. Salinier. Recrudescence de la persécution. Blocus du Son-Mieng, de Ke-Set. Alertes de M. Titaud et de M. Castex. Mort de deux prêtres annamites. Ordination. Famine et brigandages. Alertes de MM. Titaud et Charbonnier. Vexations contre les chrétiens. Arrestation et délivrance du P. Tinh, de deux séminaristes et de six chrétiens. Visite pastorale de Mgr Retord.

1853-1854. — Famine et épidémie. Mort de M. Salinier et de huit prêtres indigènes. Visite pastorale de l'Evêque à Ke-Bang et dans les environs. Arrestation et délivrance de M. Néron.



CHAPITRE XXVII

Résultats. — Le clergé annamite. — La persécution ou la paix? — Projets de persécution. — Le plan de Thuong-Giai, vice-roi du Tonkin. — Édit de persécution. — Vivent les misères et les croix!

I

N juge un arbre par ses fruits, une administration par ses résultats. Les résultats de l'administration d'un chef d'Église et d'un apôtre sont dans la création d'œuvres de zèle, de charité, de civilisation, nous venons de les dire; dans le nombre et la sainteté de son clergé, dans le chiffre des infidèles convertis à la foi.

En 1846 (1), on comptait environ cent dix-sept mille chrétiens dans le Tonkin occidental, en 1855 il y en avait cent quarante mille. Dans ce chiffre il faut évidemment tenir compte de l'augmentation des familles, mais les conversions n'y étaient pas étrangères puisqu'elles s'étaient élevées chaque année de 500 à 1,300 (2).

(1) Année de la division de la Mission du Tonkin occidental en deux vicariats apostoliques.

(2) Nous donnons en appendice le tableau des conversions et de l'administration des sacrements au Tonkin occidental de 1831 à 1858.

Le clergé français était resté à peu près stationnaire. Il ne comptait que huit prêtres : Mgr Jeantet, le coadjuteur; Castex, le provicaire général; Galy, Titaud, Charbonnier, Néron, Vénard, Theurel. Salinier était mort le 2 novembre 1853, Mathevon et Saiget n'étaient pas arrivés.

Mais le clergé indigène avait augmenté. En 1846, il y avait 58 prêtres; en 1855, 74.

Ils se recrutaient dans huit séminaires renfermant de deux cent cinquante à trois cents élèves, Trang-nghia, Ké-non, Hoang-nguyên, Vinh-tri, Bai-vang, Ke-luong, Ke-so, Lang-doan. Chaque année, l'évêque ordonnait trois ou quatre prêtres.

Ces derniers, qu'aucune congrégation religieuse n'a formés aussi nombreux que la Société des Missions Etrangères, rendaient d'inappréciables services, surtout pendant la persécution.

Rien, en effet, ne les trahissait, ni leur langage, ni leur physionomie. Enfants du pays, ils en connaissaient tous les sentiers, ils pouvaient, sans guide et sans secours, passer d'une chrétienté dans une autre, porter à tous des paroles de foi et d'espérance. Aussitôt que le calme revenait, ils étaient là, prêts à réparer les ruines ou à soutenir une ferveur excitée par les combats.

Mgr Retord leur témoignait une grande bonté, mais il n'avait vis-à-vis d'eux ni faiblesse, ni abandon. Il suivait en cela des règles très sages tracées par le P. Saiget dans une lettre à Mgr Longer, et qui, aujourd'hui, font encore loi dans la mission du Tonkin.

Malgré leurs éminentes qualités, en effet, les prêtres indigènes gardent quelque reflet des défauts de leur race; et s'il ne faut jamais se départir envers eux de beaucoup de bienveillance, encore est-il utile d'user de fermeté.

L'évêque cachait parfois ses résistances sous un de ces extérieurs moitié indifférents, moitié souriants, auxquels les Annamites, dont le coup d'œil est très exercé, ne se trompent que fort rarement.

Un jour, deux prêtres indigènes s'avisèrent de le prier de faire avancer aux ordres un séminariste de leurs amis. Au Tonkin, on ajoute au nom des séminaristes le degré des ordres qu'ils ont reçus; un minoré du nom de Thanh est maître Quatre Thanh, s'il est sous-diacre il est maître Cinq; diacre maître Six.

Celui dont on demandait l'avancement était diacre. « Le maître Six est bien bon », disait un prêtre indigène, « il est savant », ajoutait l'autre; « et cependant, reprenait le premier, il n'est encore que maître Six »; et s'enhardissant l'un d'eux ajouta : « Si le seigneur père daignait lui donner le degré Sept (la prêtrise). » L'évêque écoutait tranquillement, surveillant sans répondre la petite manœuvre; quand il la vit près d'aboutir, il y mit fin. « Vous avez raison, dit-il, maître six est un sujet distingué et ce titre six n'est pas digne de lui, désormais appelons-le maître Six et demi, voilà qui lui convient mieux. »

Les solliciteurs eurent un sourire navré et s'inclinèrent, ils se sentaient devinés et refusés.

Une autre fois, le jour de sa fête, il fut plus sévère ; un prêtre indigène très intelligent, mais trop empressé à se mettre en avant, reçut une de ces leçons dont on se souvient toute la vie. Il vint à la tête des principaux séminaristes demander un supplément de congé. « Ah ! fit sévèrement l'évêque, pourquoi venez-vous me faire cette demande, en cette compagnie, qui vous en a donné le droit ? N'ai-je pas déjà donné congé ? C'est bien, allez, faites la fête telle que vous voudrez, mais vous ne m'y verrez pas. »

Et il tint parole malgré toutes les supplications. Ces petites choses, grains de poussière sur des diamants, n'empêchaient pas les prêtres annamites d'être des hommes de beaucoup de vertu, l'évêque de les estimer grandement, et d'en appeler sans crainte à eux dans les circonstances les plus périlleuses. Ils répondaient noblement à cette confiance.

Plusieurs avaient risqué leur vie pour porter aux condamnés à mort les suprêmes paroles d'absolution ; quelques-uns, livrés par de faux frères ou par des païens haineux, avaient payé de leur tête leur dignité sacerdotale ; d'autres, plus nombreux, allaient bientôt succomber aussi.

Car la persécution menaçait, on en parlait depuis trois ans, on la sentait dans l'air.

II

Tu-Duc hésitait cependant à s'engager à fond dans la lutte contre le christianisme. Il avait condamné à mort Schœffler et Bonnard : « Mais à quoi bon, disait-il, puisqu'il en vient toujours d'autres ? »

A la cour deux partis étaient en présence : l'un voulait qu'on en finît avec la religion chrétienne ; l'autre, par politique ou par humanité, inclinait visiblement vers la tolérance. Le roi, longtemps incertain entre ces deux partis, tint de nombreux conseils au sujet de la question religieuse, dans le cours des années 1853, 1854, 1855. A la fin, il se décida à adresser une consultation à tous les grands mandarins du royaume. Voici le texte de cette pièce importante :

« La mauvaise religion de Jésus est évidemment fausse; elle trompe le peuple et lui est mille fois plus pernicieuse que les doctrines de Phat, de Lao, de Mac et de Duong. Cependant, parmi ses sectateurs, il est certainement des hommes qui ont étudié les livres des anciens sages, il en est même qui ont obtenu des grades littéraires; assurément, ce ne sont pas les lumières qui leur manquent pour connaître l'erreur, et néanmoins ils ne l'abandonnent pas. Quelle en peut être la raison ? Est-ce attachement à leurs familles ou crainte de leurs villages ? Ils habitent la terre du roi, ils sont les sujets du roi, et ils embrassent de tout leur cœur les mœurs des étrangers. Quelle dépravation ! Quel entêtement !

« Par quel moyen pourrait-on les instruire et les ramener au bien ? Les poursuivre avec rigueur répugne à notre cœur vertueux; mais si nous les traitons avec clémence, comment pourrons-nous remédier au mal ? La bonne administration du royaume demande qu'on réfléchisse sérieusement sur cette affaire.

« Nous avons examiné la doctrine des anciens, nous l'avons comparée avec les enseignements des modernes et nous ne les avons pas trouvés d'accord. Le philosophe Duong tient pour le système de la rigueur. Quan-tu se prononce dans le même sens : « Le pardon, dit-il, produit une « mince utilité pour le présent, mais, pour l'avenir, il est la « source de grandes calamités. » Man-tu, au contraire, prétend que l'homme vertueux ne hait personne et n'a pas d'ennemis. Ces opinions nous paraissent tout à fait contradictoires.

« Quelle serait donc, eu égard aux dispositions de notre peuple et à notre système de gouvernement, la meilleure politique à suivre pour éteindre les procès, faire fleurir

l'agriculture, détruire l'injustice et abolir la mauvaise doctrine de Jésus ? Faut-il employer la force ou vaut-il mieux user de douceur ? »

En réponse à cette consultation, de nombreux rapports furent envoyés de toutes les provinces au roi, annotés par lui et discutés en conseil.

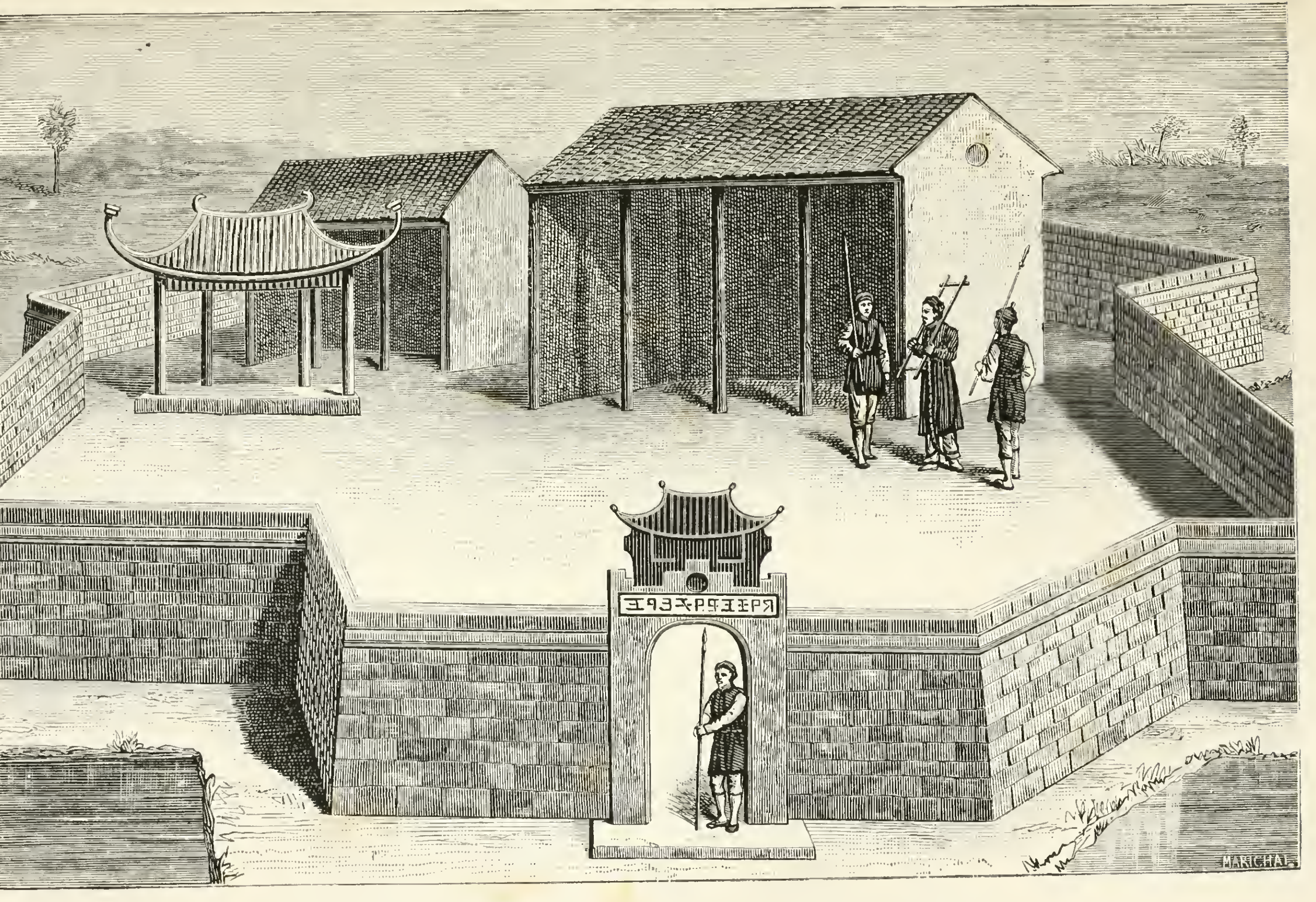
On dit qu'avant de mourir, Minh-Mang, dans sa haine satanique contre le christianisme, avait fait jurer à ses principaux mandarins, que, de leur vivant, on n'accorderait jamais la liberté religieuse. Presque tous ceux de cet âge tenaient donc pour la proscription ; au contraire, les jeunes conseillers de Tu-Duc, persuadés de l'impossibilité de réussir par la violence, auraient voulu qu'on fermât au moins les yeux et qu'on tolérât ce qu'on ne pouvait empêcher ; mais les vieux officiers de Minh-Mang étaient implacables dans leurs haines. Malheureusement pour les chrétiens, et aussi pour le royaume annamite, le parti des violents devait finir par l'emporter.

Il serait impossible de relater toutes les absurdités, tous les blasphèmes qui se débitèrent à cette occasion. La question des chrétiens ayant été mise ainsi solennellement à l'étude, chacun, pour faire sa cour au prince, crut devoir envoyer son petit plan de persécution.

Le plan du gouverneur du Binh-dinh, province de Cochinchine, était de faire des chrétiens une caste de parias et de lasser leur constance à force de vexations. Le voici en résumé :

« On ne laissera à chaque famille chrétienne que trois arpents de terre ; le surplus, pour ceux qui en ont, sera abandonné aux villages.

« Il sera défendu aux chrétiens de faire aucune transaction commerciale avec les païens.



UN PRÊTRE ANNAMITE EN PRISON (Extrait des *Missions Catholiques.*)

« Ils ne pourront s'allier avec eux par des mariages.

« Les chrétiens ne pourront avoir des barques de commerce.

« Il leur sera interdit d'aller trafiquer chez les sauvages.

« Enfin, dans les villages où il y a des chrétiens, on établira, à leurs frais, un professeur de rites et on les forcera à assister à ses leçons. »

Un autre grand mandarin, beaucoup plus modéré, proposait ceci : « Qu'on persécute encore pendant trois ou quatre ans, après quoi, on laissera les chrétiens en paix. On engagera chacun à fouler la croix ; ceux qui obéiront auront une ligature de récompense, ceux qui s'y refuseront seront punis d'une amende de six masses. »

Evidemment celui-là était pour les moyens économiques. Tu-Duc rejeta ces mesures comme absolument insuffisantes.

« Comment, dit-il, il y a près de vingt ans que nous employons tous nos efforts pour arracher les chrétiens à leur religion ; nous n'avons encore rien gagné, et vous croyez qu'en trois ou quatre ans on viendra à bout de les convertir ? Ils ne craignent pas la mort, et vous vous imaginez qu'ils seront tentés par une ligature de récompense ou qu'ils seront épouvantés par une amende de six masses ? Vous savez parler, mais vous ne savez pas agir ; vous ressemblez à ceux qui regarderaient un tigre par un tube et le croiraient tout petit. »

III

Un des rapports les plus curieux qui fut présenté au roi à cette occasion, est celui de Thuong-giai, le vice-roi du Tonkin ; il incline visiblement à l'indulgence et à la liberté religieuse ; mais pour ne pas choquer trop vivement le

prince, il multiplie les détours et les périphrases, essayant de lui faire accepter la vérité. A ce titre, c'est un spécimen achevé de diplomatie annamite, disant presque toujours le contraire de ce qu'il veut faire entendre ; le tout est de savoir lire entre les lignes.

« La religion de Jésus est absolument fausse : elle trompe les hommes et leur cause un mal affreux, ainsi que le dit très bien Sa Majesté. Néanmoins, il faut considérer ceci, que ce n'est pas d'hier qu'elle s'est répandue parmi le peuple annamite. Les chrétiens actuels le sont par la tradition de leurs parents, ou même de leurs ancêtres les plus reculés ; leur nombre, y compris les vieillards, les femmes et les enfants, s'élève à plus de cent mille (1). Or ce n'est pas dans quelques mois, ni même dans quelques années, qu'on peut espérer corriger les erreurs d'une telle multitude et les ramener au bien. »

Ainsi, dans ce début une affirmation générale : « La religion de Jésus est fausse », et des éloges aux chrétiens propres à les faire aimer, tout au moins à exciter la clémence du maître, et enfin un aperçu des difficultés que soulèvera la persécution.

Cette méthode de mêler la vérité et l'erreur était observée jusqu'à la dernière ligne du mémoire, mais en certains passages la bienveillance pour les catholiques éclatait très visiblement. On reconnaissait dans cette pièce l'ami de Mgr Retord, le mandarin de haute intelligence, de grande bonté d'âme qui, autant que possible, avait éloigné de sa province la persécution sanglante. Après avoir constaté la charité des catholiques, il allait jusqu'à dire :

(1) C'est plus de 500,000 qu'il eût dû dire, mais il fallait prendre garde de blesser le prince.

« N'est-il pas à craindre, au contraire, que séduits par la charité des chrétiens, les autres ne viennent tous les jours en plus grand nombre à eux ? »

Quelques lignes plus loin, il renchérissait encore sur l'éloge des personnes, tout en attaquant les doctrines : « Pour de vieilles et sottes erreurs, convient-il de punir si sévèrement les chrétiens ? »

Que conseillait-il donc? Un moyen terme, de ceux que la sagesse humaine imagine :

« On laissera en paix les anciens chrétiens, on les éloignera des bouddhistes qui sont le « bon peuple » et « en les groupant dans des villages séparés, on empêchera toute nouvelle conversion. »

Il terminait par ces paroles sonores :

« De cette manière, les anciens chrétiens vivront en paix, sans être inquiétés sur leurs fautes passées, et la source du mal sera tarie pour l'avenir. Le peuple est naturellement imitateur ; il faut, pour le corriger de ses erreurs, lui donner de bons exemples à suivre. La vérité est difficile à détruire, le mensonge se dissipe sans peine. Mettons en pratique notre religion sublime ; faisons-la briller d'un vif éclat ; on verra peu à peu l'erreur et la doctrine perverse disparaître d'elle-même, comme la neige fond aux rayons du soleil. Alors la paix et l'abondance régneront dans le royaume, et chacun, dans le transport de sa joie, battra des deux mains le tambour sur son ventre (1). Notre sainte religion sera de plus en plus prospère et celle des chrétiens tombera dans le mépris de jour en jour. Ses disciples, se regardant alors entre eux et se voyant isolés, comme en dehors de l'espèce humaine, reviendront d'eux-mêmes à

(1) Proverbe annamite pour exprimer la joie portée à sa plus haute expression.

nous et se corrigeront, sans qu'il soit besoin pour cela d'employer la violence. »

Comme l'écrit Mgr Retord, qui donne au long ce rapport, il y a de tout dans cette pièce curieuse : du bon sens et de l'absurde, du vrai et du faux, du sérieux et du ridicule; mais ce qui domine certainement, à travers la phraséologie embarrassée d'un rhéteur qui veut dire la vérité, sans choquer le maître, c'est la bienveillance à l'égard des fidèles et le désir très sincère d'arrêter la persécution.

Ni les sages et politiques représentations du vice-roi du Tonkin, ni celles, très fermes aussi, du vice-roi des basses provinces de Cochinchine qui s'était refusé, pour sa part, à publier l'édit de 1851, ne devaient l'emporter sur les conseils de la haine.

IV

Après trois ans de délibérations, de projets et de contre-projets, le 18 septembre 1855, l'édit de proscription générale fut promulgué. C'était le commencement d'une lutte atroce et implacable; Tu-Duc voulait en finir cette fois avec le christianisme en Annam, et il s'imaginait être plus heureux que son père Thieu-Tri et que son grand-père Minh-Mang, de sinistre mémoire.

En vertu de ce décret, les mandarins chrétiens avaient un mois pour abjurer, les soldats et le peuple six mois; les catholiques ne pouvaient concourir pour aucun degré littéraire ni exercer aucune charge.

Quiconque arrêtait un prêtre européen avait droit à trois cents clous d'argent (2.400 francs); un prêtre annamite, à cent clous (800 francs).

La peine de mort était prononcée contre tout prêtre européen et annamite.

On intima aux mandarins l'ordre absolu de veiller à la stricte exécution de cet édit.

Cette fois, Tu-Duc et ses ministres voulaient être obéis. Mgr Retord ne s'étonnait plus de ces coups de foudre qui, de temps en temps, retentissaient sur sa tête en menaçant de l'écraser.

Le vieux soldat ne s'émeut plus de la bataille, surtout lorsqu'il a accepté d'y mourir. Cependant la sérénité de l'évêque avait une autre cause que l'habitude du danger et la vigueur du caractère; elle prenait sa trempe première dans le principe surnaturel qui gardait aux dernières années de sa vie la jeunesse, l'enthousiasme et l'activité des premiers jours de sa carrière apostolique.

Voici une de ses lettres écrite au lendemain de la publication du terrible décret (1) :

« Les tribulations sont, pour ainsi dire, l'infranchissable milieu où se déroule tout le cercle de notre existence.

« Vous connaissez le triste état de la religion ici, les dangers de notre position actuelle et la lugubre perspective qui s'ouvre devant nous.

« Quelle ne doit pas être l'amertume de notre âme en comptant les maux affreux qu'une si longue persécution fait à notre Jérusalem annamite, en entendant les blasphèmes du tyran contre le Seigneur et son Christ, en voyant la rage des mandarins pour faire apostasier les fidèles et leur extorquer de l'argent!

« C'est la désolation du berger, lorsqu'il voit des milliers de loups affamés ravager le troupeau, qu'il paissait avec tant

(1) Elle était adressée au séminaire des Missions Etrangères.

de soin. C'est le deuil du jardinier, lorsqu'un sanglier sauvage vient broyer sous ses yeux les belles fleurs qu'il cultivait avec tant de précaution. Telle est notre douleur en voyant les méchants détruire en un jour le bien qui nous avait coûté de si persévérants efforts.

« Mais ne croyez pas, Messieurs, que nous nous laissions abattre par le chagrin, décourager par les revers ou intimider par la peur.

« Non, notre espérance en Dieu est toujours sans bornes. Nous savons que, sans sa permission, il ne tombera pas un seul cheveu de notre tête. Lui qui nourrit les oiseaux du ciel, qui embellit le lis des champs d'une magnificence plus grande que celle de Salomon, veillera aussi sur nous qui sommes ses envoyés et ses ministres.

« Toujours inébranlable est notre confiance en Marie, la Consolatrice des affligés et la Reine des apôtres. Elle étendra sur nous son manteau protecteur et, au moment voulu par elle, la tempête qui nous agite cessera et le ciel redeviendra serein.

« Résignés d'avance à ce qui pourra nous arriver, peines et joies, tout nous est égal, pourvu qu'après tous les orages de ce monde, nous parvenions au repos de l'éternité bienheureuse ! Donc, vivent les misères et les pleurs de cette vie, les croix et les tribulations des apôtres, et surtout les tourments et le sang des martyrs ! »



CHAPITRE XXVIII

Vingt-cinq ans d'apostolat. — Sentence de mort. — Tristesses et joies. — Un portrait idéal. — La France en Annam. — M. de Montigny. — Retraite. — Insuccès de son ambassade. — Mgr Pellerin. — Regrets de Mgr Retord. — Le dernier bulletin de victoire.

I

1856. — Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que Retord a quitté la France. Il pourrait célébrer ses noces d'argent avec le Tonkin. Le moment hélas ! n'est pas aux fêtes.

L'édit de Tu-Duc a jeté l'épouvante dans le cœur des catholiques, et si l'Evêque n'avait, malgré son âge et ses fatigues, repris son bâton de voyageur et d'apôtre pour ranimer les courages, l'effroi eût entraîné bien des malheureux loin de leur demeure, à la recherche d'un asile dans les forêts ou dans les montagnes.

Mais le chef avait paru, il avait parlé, calme et fort comme aux beaux jours, et l'anxiété avait fait place à la tranquillité, tranquillité de proscrits cependant, pour qui le moindre bruit est un signal d'alarme.

Le danger, en effet, était toujours grand.

Deux prêtres indigènes, le P. Huong et le P. Tru (1), étaient en prison avec des catéchistes et des chrétiens, attendant leur sentence. Elle fut rendue au mois de juin : les prêtres furent condamnés à mort, les autres captifs à l'exil. « Ces jugements causent tout d'abord quelque tristesse, écrivait Retord, mais cette tristesse s'apaise bientôt, pour faire place à la joie qu'inspirent les saints combats et les glorieux triomphes des confesseurs et des martyrs, alors on entonne à l'envi le cantique d'espérance : *Quand combattrai-je dans l'arène...?* Comme les matelots, qui oublient toutes les alarmes de la tempête, dès que le ciel est redevenu serein, les missionnaires oublient aussi toutes les épreuves passées, aussitôt que la paix semble un peu se rétablir, et reprennent gaîment le train ordinaire de leur apostolat. »

Avant de s'élancer de nouveau sur le champ de bataille, les ouvriers apostoliques s'étaient agenouillés sur le parvis de l'autel.

Au mois de juin, les évêques et les prêtres français s'étaient réunis à Vinh-tri pour y faire leur retraite, c'est-à-dire pour se recueillir, s'examiner, se renouveler : « ainsi nous remontons notre machine spirituelle, disait Retord, et nous nous retrempons dans l'esprit de notre belle vocation. »

Excepté M. Néron, tous les missionnaires du vicariat du Tonkin occidental étaient présents : Jeantet, le vénérable coadjuteur, qui avait amené ses théologiens recevoir les ordres sacrés, Castex et Titaud, que la mort marquait pour les enlever bientôt, Theurel, Vénard, le martyr dont on a dit, afin de caractériser le charme et la grâce de ses lettres,

(1) Ce dernier du Tonkin central.

« qu'il était né avec un bouton de rose sur les lèvres et un oiseau pour chanter à son oreille », Charbonnier et Mathevon, dont l'un devait mourir évêque et l'autre lépreux.

Ce fut en contemplant ces vaillants, qui bravaient gaiement tous les périls, que Mgr Retord traça le portrait de l'apôtre, tel qu'il le concevait. Le tableau, fait de main de maître, atteint l'idéal :

« Un bon et vrai missionnaire. Ce mot dit tout à ceux qui savent de combien de qualités et de sublimes vertus doit être doué un apôtre : constance inébranlable, fermeté invincible, humilité profonde, pureté exemplaire, patience à toute épreuve, détachement absolu de tout ce qui est terrestre, abnégation entière de soi-même et de sa propre volonté, résignation totale à la volonté divine, tendre amour pour la croix et les souffrances, haine implacable pour toutes les joies illicites de la chair et du monde, simplicité d'enfant, ardeur du jeune homme, expérience de l'âge mûr, prudence de la vieillesse, douceur angélique, caractère égal dans toutes les circonstances de la vie, foi robuste, accompagnée d'un parfait repos d'esprit dans les vérités révélées, espérance sans ombre de découragement, même lorsque tout paraît perdu, charité sans bornes, avec un cœur d'or et vaste comme l'univers, amour divin par-dessus tout, avec une âme de feu, dont la flamme rayonne sur la terre et s'élève jusqu'aux cieux, tels sont les principaux attributs d'un bon et vrai missionnaire. »

C'est un idéal, nous le disions et Retord, qui peut-être de tous les missionnaires du Tonkin en approcha le plus près, le pensait aussi, car il ajoutait :

« Ne croyez pas que j'aie voulu vous retracer mon image ni que tous mes confrères soient déjà doués des qualités et

vertus comprises dans ce programme ; certes, ils seraient trop heureux, s'ils étaient arrivés au sommet d'une si haute perfection ! mais cela signifie qu'ils se sont enrôlés sous une même bannière, pour tâcher de les acquérir peu à peu avec le secours de la grâce. »

La retraite achevée, les apôtres restèrent quelques jours ensemble. C'était si bon cette réunion de frères autour du père ; on l'eût volontiers prolongée, et d'ailleurs on employait si bien son temps. « Nous étions occupés à lire, à étudier des livres chinois et annamites, et parfois, affirmait l'évêque avec un sourire, à causer savamment de tout ce qui existe sous le soleil. »

Son expérience lui faisait sentir l'utilité de cette vie commune; il l'exprimait ainsi :

« Ces conférences sont très précieuses; on se console, on s'encourage mutuellement; le moral se remonte, le cœur se rafraîchit; chacun s'anime d'un même esprit pour agir avec unité dans un même sens; le bien se fait mieux, les abus se combattent avec plus d'avantage, quand les efforts sont dirigés avec ensemble. Dans ces entretiens, les vétérans rallument leur zèle refroidi à la flamme ardente des nouveaux, et les débutants s'instruisent de la prudence et de l'expérience des anciens; enfin, chacun met en accord les cordes de sa harpe apostolique, pour lui faire rendre des sons et plus harmonieux et plus forts, c'est-à-dire, pour parler sans figure, que chacun s'exerce à devenir de plus en plus un véritable apôtre. »

Bientôt, les missionnaires se dispersèrent de nouveau, « chacun de son côté, comme une poignée de poussière jetée au vent, et c'est là une grande tristesse, parce que l'on pense que peut-être on ne se rencontrera plus jamais en ce monde. »

II

Ce pressentiment de l'évêque devait se réaliser. La persécution allait devenir plus violente, sous l'empire d'événements imprévus.

Depuis Mgr Pigneau de Béhaine qui, en 1787, avait appelé la France en Annam, notre pays avait plus d'une fois tourné ses regards vers ces plages lointaines, illustrées par la bravoure de ses soldats et de ses missionnaires.

Des navires français s'étaient présentés pour essayer de renouer avec la cour de Hué des relations politiques ou commerciales, ils avaient été éconduits : Bougainville en 1825, de Kergariou en 1827.

La Restauration n'avait pas demandé raison de ces mauvais procédés.

Louis-Philippe n'était pas porté aux expéditions belliqueuses et n'avait aucun désir d'intervenir par les armes en Cochinchine et au Tonkin. Cependant, l'honneur et l'humanité ne lui permirent pas de laisser, sans réclamations, égorger nos nationaux. Nous avons exposé comment, en 1843, en 1844 et en 1847, nos marins ouvrirent aux prêtres français les portes des prisons de Hué.

Les Annamites avaient été épouvantés; mais, lorsqu'ils virent les années se succéder sans autre incident que des coups de canon tirés sur leurs côtes, ils se rassurèrent et leur haine se donna de nouveau libre carrière. Les têtes de Schœffler et de Bonnard étaient tombées sous le glaive, comme autrefois celles de Marchand, de Borie, de Jaccard.

C'était un défi jeté à l'humanité et à la civilisation, c'était surtout une insulte à notre pays. Le gouvernement impérial releva le gant.

En 1856, M. de Montigny fut envoyé par l'empereur à Siam, au Cambodge et en Cochinchine, pour négocier avec ces différents Etats des conventions de commerce. Il était autorisé à traiter la question religieuse, et devait exiger pour les missionnaires la sécurité et le droit de vivre en Annam, sans y être traqués comme des bêtes fauves. Evidemment, il n'y avait rien d'exorbitant dans ces réclamations; c'était une simple question d'humanité et d'honneur national; tout pays civilisé en eût fait autant.

La nouvelle de cette ambassade fut accueillie au Tonkin avec enthousiasme. « Une joie incroyable se répandit partout, disait Mgr Retord. Il fallait voir comme nous nous empressions de bâtir les plus brillants châteaux en Espagne au sujet de nos succès et de nos travaux futurs ! Déjà tout ce pays nous apparaissait catholique, avec de jolies églises dans chaque village, avec d'élégants clochers, dont il nous semblait entendre les joyeux carillons. Oh ! que c'était beau ! »

Hélas ! ce ne fut beau qu'en rêve ! Par suite de circonstances indépendantes de la volonté du négociateur qui, pendant une longue carrière, se montra, en Chine et en Annam, l'habile et courageux défenseur des intérêts de la France et de la foi catholique, la mission de M. de Montigny fut malheureuse.

Il devait se présenter sur les côtes d'Annam avec trois navires.

Le 16 septembre 1856, *le Catinat*, parti le premier, parut dans les eaux de Tourane; il apportait des lettres et des présents pour le roi de Cochinchine. Mais Tu-Duc avait défendu, sous les peines les plus sévères, d'entrer en relations avec les sauvages d'Europe.

« En effet, écrivait Sa Majesté annamite à ses mandarins,

TOMBEAU DE Mgr PIGNEAU DE BÉHAINE (Cochinchine)

ces barbares sont très ignorants et très corrompus; ils ne rendent aucun culte à leurs ancêtres; sous le rapport religieux, ils sont semblables à des chiens; pour le courage, ce sont des chèvres; ils courent les mers comme des pirates, établissent leurs repaires dans les îles désertes, ou s'embusquent sur les côtes, et de là fomentent des troubles et des révolutions dans les pays voisins. Ce serait donc pour notre royaume une honte et une calamité si nous les recevions. »

Les mandarins si bien stylés refusèrent avec insulte de se charger des lettres adressées au roi et s'opposèrent au ravitaillement. Le commandant du *Catinat*, poussé à bout, canonna les forts de Tourane, et obtint ainsi que ses lettres fussent portées à Hué, et qu'on lui vendît les vivres dont il avait besoin. Puis, comme M. de Montigny n'arrivait pas et que le *Catinat* ne savait que faire en pays ennemi, il s'en retourna à Hong-Kong.

Ce départ inattendu fut un triomphe pour le roi, qui avait tremblé bien fort malgré ses bravades. Immédiatement il expédia à tous les gouverneurs de province une petite note très peu diplomatique conçue en ces termes :

« Comme on l'avait prévu, les barbares d'Europe sont venus avec un navire à feu jusqu'au fort de la capitale, mais ils sont repartis aussitôt, pour échapper par la fuite au châtiment qu'ils ont trop bien mérité. Il n'y a donc plus à s'inquiéter d'eux. »

Les envoyés de France ignoraient encore que, dans l'Extrême-Orient, il ne faut jamais reculer après s'être avancé, sous peine de se faire mépriser de ces peuples excessivement orgueilleux, toujours prêts à s'imaginer sottement que nous les craignons. C'est la première faute de ce genre que nous fit faire en Annam l'ignorance où nous

sommes trop généralement des mœurs des nations étrangères avec lesquelles nous avons à traiter; ce ne devait pas être la dernière.

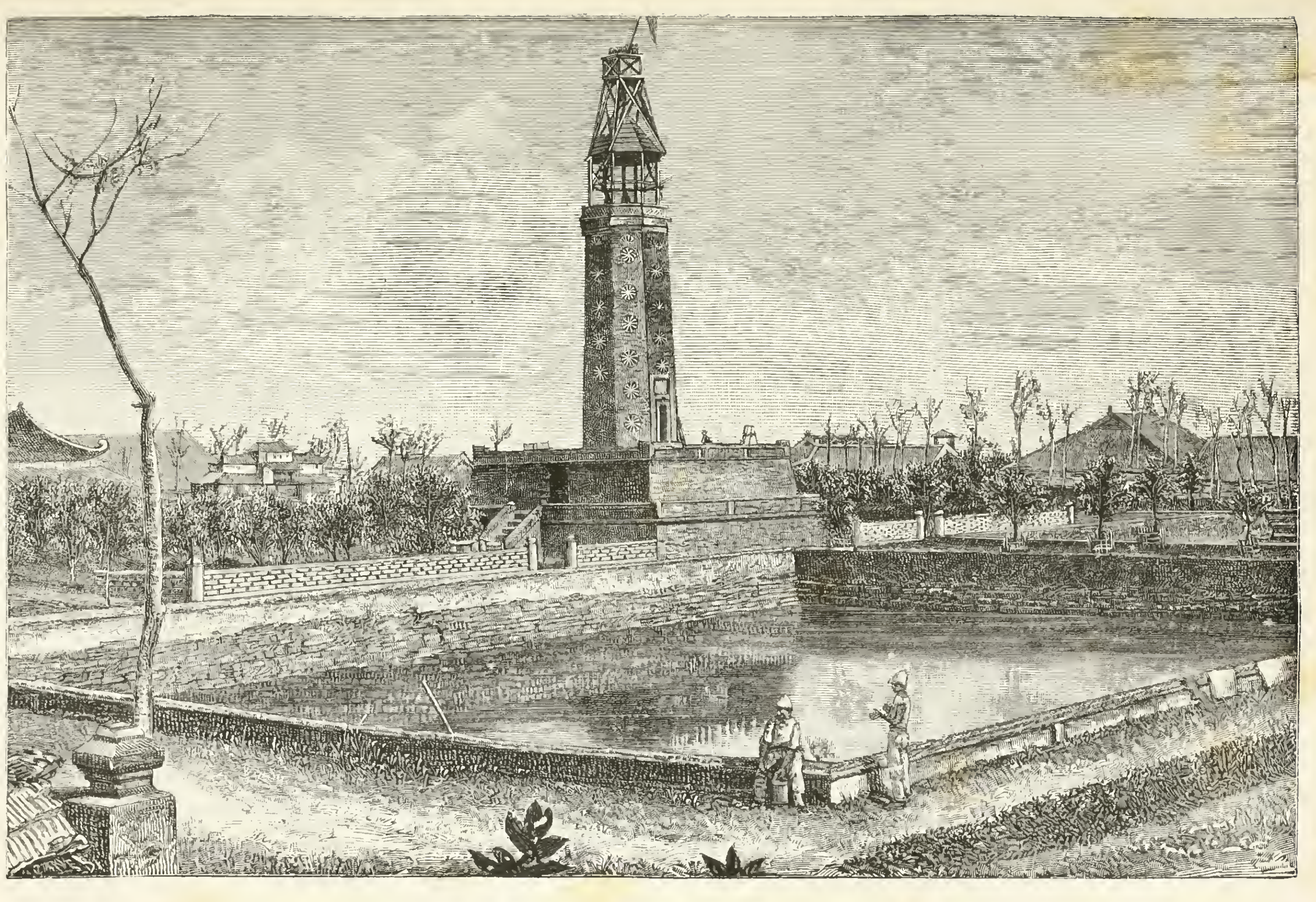
Un mois à peine après le départ si fâcheux du *Catinat*, la corvette la *Capricieuse* arrivait à son tour. On reprit les négociations ; mais comme M. de Montigny était absent, on ne pouvait encore traiter sérieusement. Les Annamites voulurent mettre ces retards à profit ; le commandant, M. Collin, fut invité avec ses officiers à un grand festin, chez le mandarin de Tourane ; bien leur prit de n'y pas toucher, les mets étaient empoisonnés.

Cependant, pour gagner du temps, le roi se montra disposé, cette fois, à écouter les propositions du gouvernement français : celui-ci demandait la liberté de commerce, la résidence d'un consul à Huê, le droit d'établir un comptoir à Tourane et la liberté religieuse pour les missionnaires et les chrétiens. Evidemment, de pareilles propositions ne pouvaient aboutir que si elles étaient appuyées par les armes.

Pendant que nous perdions le temps en négociations stériles, le roi concentrait ses meilleures troupes sur Tourane, des batteries s'élevaient de chaque côté de la rivière de Huê, de nouveaux barrages en obstruaient le cours; tout se préparait pour la résistance.

Le vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, Mgr Pellerin, voulut avertir le commandant français de ce qui se passait. Toutes les routes étaient gardées, les postes de douane doublés, le port de Tourane surveillé ; arriver jusqu'au navire était jouer sa tête. L'évêque la joua avec son aventureuse hardiesse.

Dans un lambeau de toile peinte, il se tailla un semblant de pantalon européen, se découpa un gilet, une espèce de



CITADELLE DE SONTAY ET SA TOUR (Extrait des *Missions Catholiques*)

tunique, et se confectionna un soi-disant képi. Il orna le tout de je ne sais quels vieux galons. Un prêtre indigène endossa à peu près le même costume, et voilà nos deux marins de contrebande en route vers la corvette. L'un était censé officier supérieur et portait une longue-vue en guise de fusil de chasse; l'autre suivait en qualité d'ordonnance et n'avait qu'une canne à la main. Ils traversèrent ainsi tous les postes de soldats annamites, qui firent semblant de ne pas les apercevoir. Arrivés en face du navire, ils attirèrent son attention par des signaux, un canot vint à eux et les conduisit à bord.

Grâce aux explications de Mgr Pellerin, le commandant, qui sut désormais ce qu'il fallait espérer de la bonne foi des Annamites, prit ses précautions, mais ne pouvant attendre plus longtemps M. de Montigny qui n'arrivait pas, il se dirigea vers Hong-Kong; la *Capricieuse* après le *Catinat*...

III

Que faisait donc le plénipotentiaire français, que l'on espérait depuis plusieurs mois, et dont l'absence inexplicable compromettait le succès des négociations? Ce long retard ne pouvait lui être imputé. En quittant Siam, un de ces typhons si fréquents à cette époque de l'année, dans les mers de Chine, l'avait forcé de relâcher à Singapour; de là, il s'était rendu à Bornéo, puis à Manille, d'où il était enfin parti pour la Cochinchine.

Le 23 janvier 1857, il arrivait en rade de Tourane sur un petit vapeur; trop tard! le roi d'Annam, revenu de sa première frayeur, encouragé secrètement par la Chine qui lui

avait fait dire de tenir bon, avait eu le temps d'organiser la résistance et de se préparer à lutter contre ces barbares d'Occident, qui n'étaient pas, après tout, si redoutables, puisqu'ils ne savaient pas même combiner une expédition, et qu'ils venaient les uns après les autres, au lieu de concentrer leurs forces et de frapper un grand coup. Après quelques essais de négociations, qui demeurèrent sans succès, le plénipotentiaire français, n'ayant ni vaisseaux, ni soldats pour appuyer ses demandes, se vit forcé, à son tour, de quitter Tourane, sans avoir rien fait, et de partir pour Hong-Kong le 11 février 1857.

Mais, avant de s'éloigner, il eut, dans sa générosité chevaleresque, la malheureuse pensée d'écrire à Tu-Duc, pour lui recommander les chrétiens et les missionnaires, le menaçant de la colère de la France, s'il osait encore les mettre à mort. C'était oublier que, dans ces pays, il ne faut jamais menacer, si l'on n'est en mesure d'appuyer aussitôt sa parole d'arguments plus sérieux.

Le départ des vaisseaux français jeta la consternation dans le cœur de tous les catholiques annamites dispersés des frontières de Chine à celles du Cambodge. Chaque expédition précédente avait amené un redoublement de persécution, cette fois il en serait certainement de même.

« Jamais déception ne fut plus navrante pour les chrétiens s'écriait Mgr Retord ! Et nous, il faut bien l'avouer, nous avons éprouvé un indicible serrement de cœur en voyant s'écrouler si vite tout l'édifice de nos plus chères espérances, en entendant répéter autour de nous des plaintes accusatrices et des propos extrêmement durs pour nos oreilles françaises « Sont-ce là, disait-on, vos compatriotes si vantés ? C'était bien la peine de venir de si loin, s'ils ne voulaient que manger des buffles, aller à la chasse des singes ou se pro-

mener en amateurs sur les rivages de la mer ! Ils sont venus sans que nous les ayons appelés, et ils nous quittent après nous avoir compromis ! Ils ont commencé par une bravade et fini par une lâcheté ! » Voilà quelques-unes des paroles qui traduisaient autour de nous le désappointement général. Il est vrai qu'elles étaient injustes : M. de Montigny a fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme de cœur ; son dévouement ne s'est arrêté que devant l'impossible. Mais la conséquence fut de nous laisser sous les griffes du tigre après l'avoir bien irrité contre nous. »

IV

Que devenait l'évangélisation pendant ces alternatives de craintes et d'espérances ? Elle était entravée, sans être complètement arrêtée.

Mgr Retcrd a tracé dans une page illuminée de foi et d'enthousiasme les résultats des labeurs de ses prêtres. C'est la dernière fois qu'il nous parle de ces moissons si belles que l'ouvrier offre avec joie au Père de famille. Désormais, il nous ne entretiendra plus que de la moisson sanglante, broyée avant d'être mûre.

Lisons donc ce dernier bulletin de pacifiques victoires.

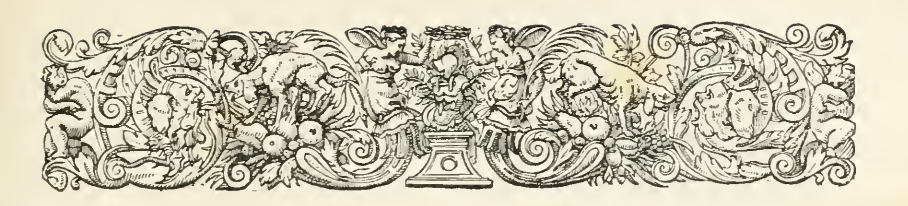
« Voici un nouvel essaim de vingt-six mille quatre-vingt-seize âmes qui vient s'abriter dans le jardin de l'Eglise : c'est la troupe des baptisés. Elle forme quatre séries distinctes : la première se compose de grandes personnes, d'adultes conquis par le zèle sur le paganisme ; il n'y en a que six cent quarante-deux, au lieu de mille à quinze cents que nous recrutions dans les années précédentes.

« La seconde catégorie embrasse une spécialité d'enfants, dont l'âge varie et s'échelonne entre deux et quatorze ans. Ils sont bien pétulants, bien légers, sans doute ; mais à leurs grands signes de croix et à l'ardeur qu'ils mettent à réciter leurs prières, on voit bien qu'ils sont chrétiens. Oui, ils sont chrétiens, mais leurs parents ne le sont pas ! Ce sont deux cent trente-neuf orphelins que nous avons achetés, instruits, baptisés et placés dans des familles pieuses, pour augmenter d'autant le troupeau de Jésus-Christ.

« Le troisième groupe, beaucoup plus considérable, contient cinq mille huit cent soixante-huit petits enfants, encore à la mamelle. Voyez comme ils sont beaux sur les bras de leurs mères ! Comme elle est blanche et pure, la robe d'innocence dont leur âme est revêtue ! Vous avez compris que ce sont là les nouveau-nés de nos chers néophytes.

« Mais c'est surtout le quatrième groupe qui est magnifique : il compte dix-neuf mille trois cent quarante-cinq petits anges, qui de la terre sont montés au ciel par le chemin le plus court, le plus prompt et le plus sûr. Comme ils sont joyeux de se trouver en paradis ! Comme ils sont étincelants de lumière ! Comme ils se parent avec bonheur d'une couronne qui ne leur a rien coûté !

« Nés dans le paganisme, sous l'empire de Satan, ils étaient entre ses griffes, et les voilà devenus les enfants de Dieu et les cohéritiers du royaume éternel : ceux-là sont des enfants d'infidèles baptisés à l'article de la mort, et qui tous, à l'exception d'un bien petit nombre, ont survécu peu de jours à leur baptême ! »



CHAPITRE XXIX

Causes des persécutions. — La haine religieuse et politique. — Blocus de Phat-diem et de Vinh-tri. — Dans un souterrain. — En barque. — La fuite. — Mort de Castex. — Un testament.

I

A plus terrible lutte, que l'Église d'Annam ait eue à soutenir depuis sa naissance au XVI[e] siècle (1) jusqu'en 1857, commençait.

Avant de la raconter, une question se pose.

Quelle est la cause des pillages, des incendies, des emprisonnements, des exils, des martyres, qui frappèrent les catholiques? Quels sentiments de cupidité, de vengeance ou de haine armèrent la main des bourreaux et dictèrent les édits de sanglante destruction?

A cette question, il n'y a qu'une réponse; mais elle fait pénétrer jusqu'aux profondeurs les plus intimes du paganisme, elle montre la base de sa doctrine, en révèle l'auteur et en dévoile les conséquences. La cause de tant de maux, ce fut la haine; le sentiment qui excita et soutint Tu-Duc et ses compagnons, ce fut la haine. La haine reli-

(1) La foi catholique fut prêchée en 1582 en Cochinchine et au Tonkin par des missionnaires espagnols.

gieuse existait depuis des siècles, elle se trouve partout et toujours dans les pays païens et peut se définir d'un mot : c'est la haine de Satan contre Dieu; c'est elle qui avait inspiré Minh-Mang, Thieu-Tri et Tu-Duc. A cette époque, elle se doubla de la haine contre l'étranger.

Chez les nations d'Extrême-Orient, la patrie n'est pas, comme en Occident, la réunion en un seul corps, d'un nombre plus ou moins considérable de provinces, liées par des souvenirs glorieux ou tristes; peut-être serait-elle quelque chose comme dans les sociétés antiques, un territoire que la religion nationale a consacré; à coup sûr et de prime abord, on peut dire que la patrie est surtout la terre des ancêtres, avec l'ensemble des lois, des institutions, des coutumes. Les peuples d'Extrême-Orient détestent l'étranger, moins parce qu'il commande au nom d'un nouveau maître que parce qu'il s'empare du sol où reposent les aïeux, impose de nouvelles lois, change les coutumes et se rit des usages anciens.

Par suite de la confusion des pouvoirs civils et religieux, ces deux haines retombaient en même temps sur la tête des chrétiens.

Pour les peuples païens, en effet, il n'y a pas de religion universelle et qui puisse réunir, dans un acte commun d'adoration, l'humanité tout entière; chaque pays a son culte de même qu'il a son gouvernement; le chef du pays, empereur ou roi, est le mandataire du ciel ou son représentant; par conséquent, il est le chef de la religion. Il a donc, de par la croyance de ses sujets, le droit de commander à l'âme et au corps, à la conscience et à l'intelligence; tout ce qu'il impose est vrai, tout ce qu'il ordonne est juste. Les empereurs d'Asie ne raisonnent pas sur ce sujet autrement que les empereurs de Rome.

Or si le chrétien obéit au roi, comme au chef du pays, il ne le regarde plus comme le pontife suprême ; il ne soumet plus sa conscience à des décisions religieuses dont il reconnaît la fausseté, il sait ce qui est bien et ce qui est mal ; il affirme par sa conduite et par ses paroles qu'il a le droit et le devoir de refuser l'obéissance à une loi inique ou à une pratique impie, et traîné devant les tribunaux, il répond comme les fidèles d'autrefois : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Mais le païen qui ne comprend ni ces distinctions, ni ces restrictions, se demande alors : Puisque le chrétien n'obéit pas à toutes les volontés et à tous les ordres du roi, à qui obéit-il ?

Evidemment, il obéit au prêtre étranger qui lui enseigne semblable doctrine. Et le prêtre étranger, le missionnaire, à qui obéit-il ? La réponse ne se fait pas attendre, elle est dictée par la confusion des pouvoirs civils et religieux : il obéit à son gouvernement.

Aussitôt le païen conclut : donc le missionnaire est un agent politique, un fauteur de révoltes, et ce qu'il appelle convertir n'est autre chose que recruter des partisans ; donc le chrétien qui se soumet aux exhortations de ce prêtre est rebelle à son roi, traître à son pays et soutien de l'étranger. « Les Français sont chrétiens, tu es chrétien, donc tu es ami des Français, donc tu trahis ton pays. » Les mandarins, qui bien des fois ont prononcé cette parole, ont traduit exactement l'opinion générale, celle qui a tout le temps existé parmi les Annamites païens ; aussi trouvent-ils leur argument irréfutable, et tous les raisonnements, toutes les affirmations, toutes les preuves du contraire s'y brisent inévitablement.

La présence de la France sur les côtes et dans les ports

de la Cochinchine et du Tonkin, l'intérêt qu'elle portait aux missionnaires et aux chrétiens, ses réclamations en leur faveur, les combats livrés dans la baie de Tourane, excitèrent dans le cœur des Annamites païens la crainte et l'horreur de notre pays. Ils se vengèrent sur les catholiques, les coreligionnaires des Français.

M. de Montigny n'était pas encore éloigné que déjà, à Hué, des mandarins et des hommes du peuple étaient livrés aux supplices pour leur faire dénoncer leurs relations avec nos marins.

Au Tonkin, des ordres sévères furent donnés pour s'emparer des missionnaires. Les mandarins obéirent et entreprirent immédiatement des expéditions contre les villages soupçonnés de donner asile aux prêtres européens.

Ils divisaient leurs troupes en deux ou trois colonnes, ils s'avançaient de nuit ou de grand matin vers la paroisse désignée et l'entouraient, pendant qu'un détachement parcourait les rues et fouillait chaque maison. C'est cette opération que les missionnaires désignent sous le nom de blocus.

Le premier blocus de l'année 1857 fut celui de Phat-Diem, centre d'un vaste district de 8.000 fidèles. Il eut lieu le 2 février, sous le commandement du gouverneur de la province de Ninh-Binh. On voulait prendre le prêtre annamite, curé de la paroisse. Celui-ci sortit facilement du cercle d'opération des troupes, grâce au dédale de canaux et d'arroyos au milieu desquels est situé le village. Mais les assiégeants mirent la main sur le catalogue des chrétientés environnantes et sur la liste nominale des néophytes. C'était une indication précieuse, bien supérieure à celles des espions. Aussi les arrestations furent nombreuses ; des condamnations capitales auraient suivi si

l'évêque n'avait su débourser de l'argent à propos, car il est à remarquer que Mgr Retord fort économe en toutes choses, très peu disposé à verser des sommes dont il ne voyait pas fort clairement l'utilité, devenait prodigue dès qu'il s'agissait de racheter des prisonniers chrétiens.

II

Quelques semaines plus tard, le 27 février à huit heures du matin, Vinh-tri fut cerné. Le vicaire apostolique y était avec deux missionnaires : Charbonnier et Vénard.

Les deux prêtres se glissèrent dans une cachette pratiquée entre deux murs et l'évêque se précipita dans un souterrain. Les perquisitions durèrent deux heures, elles amenèrent un soldat dans le jardin de la maison épiscopale. Heureusement, à ce moment même, la trompette mandarinale sonna le rappel et le soldat repartit « n'ayant eu que le temps d'être ébahi de la beauté des fleurs et embaumé de leur parfum ».

Les trois prêtres français avaient échappé. Le supérieur du séminaire, le P. Tinh, fut moins heureux. Il fut saisi et emmené à Nam-Dinh.

Cinq jours après Vinh-tri fut de nouveau attaqué ; un millier de soldats, flanqués de deux éléphants et munis de deux pièces de canon, cernèrent le village. Prévenus à temps, Retord, Charbonnier et Vénard s'étaient jetés dans une barque et avaient remonté le fleuve à quelques centaines de mètres.

Les livres, les ornements, tous les objets du culte avaient été transportés dans les hameaux voisins, les prêtres anna-

mites et les élèves avaient pris la fuite. Il ne resta plus au séminaire que de vieux serviteurs. Toutes ces précautions diminuaient le danger ; ce qui valait encore mieux, c'est qu'un sous-préfet, ami de l'évêque, faisait partie de l'expédition. Il pria le général de lui confier l'exécution de ses ordres, qu'il accomplirait, assura-t-il, de manière à concilier les rigueurs de la justice avec les ménagements dus au pauvre peuple. Ses offres furent acceptées, et le sous-préfet, qui ne pouvait entièrement éluder les prescriptions de son supérieur, fit abattre onze maisons, le tiers de celles qui composaient les établissements de la mission : c'était un malheur, mais non l'anéantissement tant redouté.

Toujours regardant l'avenir, Retord, après s'être agenouillé et résigné à la volonté de Dieu, se relevait aussitôt « afin de continuer, oublieux du passé, à être joyeux et content ».

Le P. Tinh, fait prisonnier lors du premier blocus de Vinh-tri, fut décapité le 6 avril. Un incident marqua son martyre, que Retord a raconté : en le frappant une première fois le bourreau brisa son sabre et fut obligé d'en prendre un second. Ce fait fut pris par le mandarin pour un signe évident de l'injustice de la condamnation, et, le soir même, il offrit un sacrifice afin d'apaiser les mânes irrités du supplicié.

A cette époque, l'évêque n'était plus à Vinh-tri, sa résidence ordinaire; des perquisitions répétées l'avaient forcé de chercher un refuge dans les montagnes, et il était parti accompagné de M. Charbonnier. Sa fuite n'avait pas été sans péril : avertis de son départ, des mandarins s'étaient postés sur le fleuve. Par un hasard que l'apôtre qualifie de miracle, ils ne soupçonnèrent point que la jonque qui passait renfermait les proscrits et ne la hélèrent pas.

Le fugitif avait choisi pour retraite une chaumière isolée, au pied d'un gigantesque rocher de granit, tout près d'un petit village chrétien.

Il y resta près de deux mois ; sa vie était, selon son expression, « celle d'un ermite contemplatif. » Il ne sortait que vers le soir et, gravissant la montagne, il respirait un instant l'air pur, contemplait l'horizon et bien vite rentrait dans sa chaumière pour n'être pas surpris par les tigres qui, depuis quatre mois, avaient dévoré plus de cent personnes dans les environs.

Il eut plus tard quelques lignes de souvenir pour cette solitude, qui le cachait aux persécuteurs et lui faisait goûter la joie du repos. Le lutteur a des minutes pendant lesquelles il savoure la tranquillité ; c'est fatigue peut-être, c'est plus encore ce besoin de paix que tout homme porte en lui-même.

« Dans notre ermitage, nous avons vraiment passé d'heureux jours, sans cesse occupés à lire, à étudier, à correspondre avec nos confrères ou à prier Dieu de tout notre cœur. Le temps s'écoulait pour nous avec une étonnante rapidité. A ce doux repos, il manquait une épreuve, à un ciel si serein il fallait un nuage : la maladie vint me visiter, non pas avec une gravité menaçante, mais assez douloureuse pour convertir en gémissements mes nuits d'insomnie, et me pénétrer pendant le jour d'une mélancolique tristesse, *sicut passer solitarius in tecto.* »

Le Jeudi Saint, au milieu de la nuit, il quitta sa retraite pour aller faire la bénédiction des saintes huiles à Kien-khê (Ruisseau des procès). Il était encore très faible, il tomba en défaillance pendant la cérémonie ; revenu bientôt à lui, il acheva les rites sacrés et retourna ensuite dans son asile où il célébra les solennités pascales « sans bruit, sans

la moindre pompe, comme on devait les célébrer jadis aux Catacombes ».

Une affligeante nouvelle le rappela dans la plaine. Son provicaire général Castex était dangereusement malade au séminaire de Hoang-nguyen, le devoir et l'amitié l'appelaient près de lui.

Il y arriva après trois nuits de marche, à temps pour recevoir le dernier soupir du saint missionnaire dont il écrivait : « la pensée qu'un jour il pourrait être mon successeur dans le gouvernement de cette Église annamite faisait ma consolation et reposait mon espérance. »

Pour le remplacer, il nomma Theurel et Charbonnier ses provicaires, afin qu'en cas de mort, chose si naturelle à prévoir pour lui et son coadjuteur, spécialement menacés, le Tonkin occidental eût à sa tête des hommes déjà familiarisés avec le pouvoir et désignés d'avance à la consécration épiscopale.



CHAPITRE XXX

Edit du 7 juin 1857. — L'inondation. — La famine. — Mgr Retord fait réparer la digue de Vin-tri. — Arrestation des PP. Dat et Khang. — De nouveaux décrets. — Le vice-roi de Ha-noi et le gouverneur de Nam-Dinh. — Pamphlets. — Les effets de la persécution. — Que sont les apostasies ? — La révolte. — Mgr Retord ordonne aux chrétiens de rester fidèles au roi.

I

Le 7 juin 1857 un nouvel édit accentua la persécution dans tout le royaume d'Annam.

Le souverain s'efforçait de stimuler le zèle des mandarins, des soldats, des notables, des magistrats en retraite ou destitués, en un mot de tous les païens, qui avaient des chrétiens dans leur voisinage ; il leur ordonnait de rechercher et d'arrêter les prêtres européens ou annamites avec leurs élèves. Des primes et des dignités étaient promises à tous ceux qui déploieraient quelque activité, et des peines rigoureuses prononcées contre les fonctionnaires coupables d'incurie, contre les particuliers qui oseraient encore donner asile aux prêtres.

Le décret amena l'arrestation et le martyre d'un évêque espagnol, Mgr Diaz, qui fut décapité le 20 juillet.

Cependant le mal qu'il causa fut moins grand qu'on n'aurait eu lieu de le craindre, parce que, peu de mois après, une terrible inondation détourna l'attention des mandarins; ils n'eurent pas même le temps de publier partout l'édit royal.

Les eaux des fleuves avaient brisé toutes les digues, le pays ne présentait plus que l'image d'une vaste mer semée d'îlots verdoyants, formés par les haies de bambous qui entourent les villages. Cette inondation, aussi forte et aussi longue que celle de l'année précédente, fit plus de ravages, à cause d'une forte tempête qui éclata le jour même de l'Assomption. Un grand nombre d'habitations furent renversées par l'orage, et beaucoup de personnes périrent noyées, surtout dans la province de Ha-noi.

« C'était vraiment, dit Mgr Retord, un spectacle lamentable au-dessus de toute expression. Ceux qui n'ont pas vu ces choses ne peuvent ni les comprendre en les lisant, ni se les figurer dans toute leur horreur. »

L'inondation s'étendit dans cinq ou six provinces et dura deux mois, elle s'éleva dans l'intérieur des maisons à plusieurs pieds de hauteur, elle avaria une grande quantité de riz emmagasiné, submergea et perdit entièrement celui qui venait d'être semé.

Ce malheur s'ajoutant à la perte et à l'insuffisance de deux récoltes successives, une famine affreuse éclata. Un grand nombre de pauvres moururent de faim. On trouvait à toute heure, dans les pagodes, sur les marchés, au bord des chemins, des misérables tombés d'inanition. Des païens enterrèrent leurs enfants vivants pour ne pas les voir mourir de faim. L'Evêque et les deux missionnaires qu'il avait près de lui, Charbonnier et Mathevon, furent réduits à manger de la bouillie faite avec de la farine extraite d'une espèce particulière de palmier.

Les routes et les champs se couvraient de mendiants qui ressemblaient plus à des spectres qu'à des vivants : toutes les nuits, des affamés brûlaient des maisons et même des villages pour se procurer quelque nourriture par le pillage.

Afin de se défendre contre ces brigands d'un nouveau genre, les villages se fortifièrent comme autant de petites citadelles, ils s'entourèrent de buissons épineux, hérissèrent de pieux leurs avenues, tendirent des pièges en creusant des fossés et montèrent la garde jour et nuit.

A la cessation de la famine, on songea à réparer les maux causés par l'inondation. La Mission avait été éprouvée : les eaux avaient emporté une partie de la berge du fleuve près duquel étaient étagés le séminaire, le couvent des religieuses et la demeure épiscopale de Vinh-tri.

Afin de remédier à ce fâcheux état qui pouvait amener l'éboulement des maisons, Mgr Retord fit appel à tous ses prêtres et les pria de transmettre ses paroles aux chrétiens. Nous avons traduit une page de cette lettre écrite en annamite, en gardant quelque chose de la forme primitive ; la voici :

« Le fleuve a débordé, il a enlevé une partie de la rive près de Vinh-tri et baigne maintenant la haie de bambous qui entoure la communauté. Des chrétiens ont dû transporter ailleurs leur demeure. Le Maître (l'*Evêque*) s'inquiète de cette situation périlleuse, car une nouvelle crue des eaux peut enlever les bâtiments de la communauté.

« Malgré la persécution, malgré les perquisitions et le blocus, le village de Vinh-tri a tenu bon. Il n'a pas, comme on a fait ailleurs, abandonné les maisons, les jardins, les rizières, il a voulu conserver cette terre où reposent plusieurs illustres martyrs.

« Aujourd'hui, le Maître désire réparer les malheurs

qu'ont eu à supporter les habitants de Vinh-tri ; il a résolu de construire une digue. C'est un grand travail, très dispendieux. Les fidèles de la paroisse ne peuvent l'entreprendre et l'achever, car ils ne sont pas riches.

« Le Maître a interrogé les hommes expérimentés et tous lui ont répondu qu'il fallait nécessairement planter trois rangées de pieux, à cause de la profondeur et de la rapidité du fleuve. C'est une dépense d'environ dix mille ligatures.

« La mission ne peut donner cette somme ; que tous les prêtres viennent donc en aide à la communauté ; elle est la mère, si la mère est forte, les enfants pourront s'appuyer sur elle ; autrement, c'est la ruine totale.

« Que les prêtres chargés des districts des montagnes et des forêts nous envoient des arbres : bambous, rotins, etc..., que ceux qui sont à la tête des paroisses de la plaine nous fournissent de l'argent ou des vivres.

« Le Maître n'ignore pas que, cette année, ses prêtres ont éprouvé plus de travaux et de fatigues qu'à l'ordinaire, que les pasteurs se sont exposés à la mort pour sauver leur troupeau. Le Maître en a ressenti une douloureuse émotion. Il prie Dieu, souverain du ciel et de la terre, de les récompenser et de les protéger ; mais il espère que, malgré les désastres, ils trouveront quelques ressources.

« Le Maître acceptera tout avec reconnaissance. Il demande, il n'exige pas. C'est un conseil et non une obligation. Les généreux, qui lui donneront beaucoup, sont assurés de sa reconnaissance ; les autres, ceux qui tiennent à leur argent et le veulent garder, libre à eux. »

Personne, ou à peu près, n'usa de cette liberté. Comme l'avait dit l'évêque, la communauté était la mère, les fils ne la pouvaient laisser en souffrance.

La digue que fit entreprendre Mgr Retord était un ou-

vrage d'utilité publique. Etrange situation de proscrit faisant exécuter par des proscrits des œuvres qui incombaient au gouvernement et aux communes.

L'ouvrage marcha très vite, heureusement; car, débarrassés des soucis de la famine et de l'inondation, surexcités par la présence sur les côtes du Tonkin de deux navires, espagnol et français, les mandarins pressèrent l'exécution des ordres royaux.

Les recherches étaient si actives qu'il était impossible que quelque victime ne tombât entre leurs mains. La première fut un prêtre indigène de la mission espagnole, le P. Dat; la seconde, un prêtre de la mission française, le P. Khang, curé de Ke-trinh (1).

Une récompense de dix barres d'argent (environ 900 fr.) avait été accordée par le roi à ceux qui les avaient arrêtés. Cette prime excita l'ardeur des païens et redoubla leur surveillance. Dans la frayeur du péril, les dévoûments devinrent plus timides, et les prêtres ne trouvèrent presque personne qui osât leur donner asile.

II

Deux nouveaux décrets aggravèrent encore la situation.

Parmi les mandarins, il y avait heureusement quelques divergences de vues et d'action. Le gouverneur de Ha-noi était bienveillant. Il ne pouvait s'opposer à l'arrestation des chrétiens, mais il se montrait doux envers eux, il les faisait venir en sa présence : « Allons, mes frères, leur disait-il, pourquoi vous obstinez-vous? Vous me forcez de vous garder en prison, de vous faire frapper, vous me peinez. N'y

(1) Tous les deux furent martyrisés le 10 février 1858.

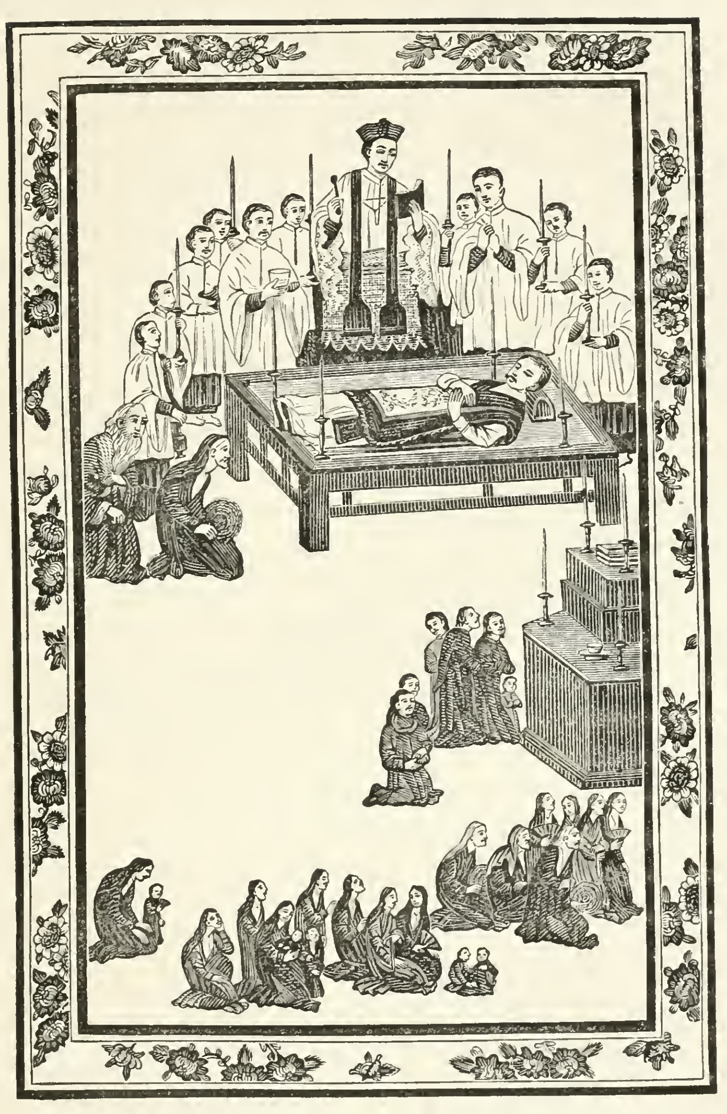
a-t-il pas un moyen de vous tirer d'embarras sans me forcer à sévir? — Gardez votre religion, restez chrétiens dans votre cœur, personne ne vous en empêche, mais ici, signez ce billet, faites un pas au-dessus de la croix. Votre Dieu sait bien votre situation, vos prêtres aussi : tous vous pardonneront. »

En vérité, on ne pouvait avoir plus d'ignorance et de bonté.

Le gouverneur de Nam-Dinh montrait, au contraire, la haine la plus âpre. Il employait tous les supplices connus. La cangue, qui empêche le repos jour et nuit, les ceps qui entament la chair, le rotin cinglant comme une lanière de cuir, les tenailles brûlantes ou froides dont les blessures sont si douloureuses et d'une guérison très lente, l'agenouillement sur des pointes de fer clouées dans une planche, lui servaient tour à tour. Il inventa de nouvelles cruautés qui atteignaient l'âme plus encore que le corps. Jusqu'alors il suffisait aux apostats pour être relâchés de fouler la croix aux pieds. Il n'en fut plus ainsi. On les força à donner cinq coups de rotin à chaque chrétien fidèle, à frapper le crucifix en proférant des blasphèmes, à brûler de l'encens, à se prosterner devant les idoles, à prononcer à haute voix le vœu sacrilège de ne plus croire en Jésus-Christ, enfin à signer un billet d'apostasie définitive avec acceptation de la peine de mort, en cas de retour à la foi catholique.

Même après toutes ces précautions sacrilèges, les apostats devaient rester pendant trois mois la cangue au cou pour faire toutes les corvées des prisons et des prétoires. Jamais on n'avait vu semblable acharnement.

Le même mandarin se faisait pamphlétaire jetant à la face de Jésus-Christ et de la sainte Vierge des injures qu'aucune plume honnête ne saurait transcrire. La dernière partie de ce factum, traduite par Mgr Retord, peut seule être citée :



LEVEE DU CORPS POUR LES OBSÈQUES D'UN PRÊTRE INDIGÈNE
(Extrait des *Missions Catholiques*)

« Comment des gens qui sont nés dans ce royaume illustre, peuvent-ils consentir à suivre les habitudes dépravées de la religion des Européens, plutôt que les traditions de leurs ancêtres? Insensés que vous êtes!

« Qui de vous a jamais vu l'Europe, pour s'en faire une juste idée?

« Moi, j'y suis allé autrefois pour faire le commerce (1), quand j'étais jeune; eh bien, voici la vérité sur ce fameux pays : il n'y a que dix-sept grands villages, composés de gens pauvres et barbares; on n'y compte pas autant de soldats que dans notre seule province de Nam-dinh.

« Que pouvez-vous attendre d'eux? Ils sont si peu capables de vous secourir, si peu redoutables pour notre roi, que, lors même qu'ils seraient près de nos rivages avec leurs barques de guerre, j'irais sans crainte élever sous leurs yeux mon théâtre de chanteurs, pour me réjouir à leur vue et faire comprendre à tous le dédain qu'ils méritent.

« Que pouvez-vous aussi espérer des prêtres de Jésus et de leurs disciples, qui sont, les uns mis à mort, les autres envoyés en exil, sans que leur Dieu soit venu les tirer de nos mains? Du reste, combien êtes-vous dans cette partie septentrionale du royaume? à peine un sur dix : et vous voulez vous révolter? un seul mot sorti de la bouche d'or de Sa Majesté, comme un coup de foudre, pourrait vous anéantir tous à l'instant...

« Que les chrétiens brûlent leurs livres et effets religieux; qu'ils ne reçoivent et ne cachent plus les prêtres dans leurs maisons; qu'ils s'excitent mutuellement à suivre les bonnes coutumes du royaume; par ce moyen ils s'élèveront jusqu'aux régions suprêmes du bonheur, jusqu'au palais de l'éternel printemps.

(1) Cette assertion était fausse.

« Telles sont les instructions que j'ai cru nécessaire de leur donner en langage vulgaire ; c'est comme une pluie bienfaisante de vertus que je répands sur eux pour les rafraîchir. S'ils m'écoutent, ils jouiront pendant de longues années de la plus douce paix ; les soldats, repliant leurs étendards, ne tireront plus leurs sabres du fourreau, et tous ensemble, dans nos loisirs sans fin, nous chanterons la joie de notre félicité et la douceur de nos plaisirs. »

III

Quel était l'effet de ces cruautés et de ces appels à l'apostasie ?

Dans son étude sur saint Cyprien, Mgr Freppel expose en ces termes l'utilité des persécutions : « La lutte tenait tous les esprits en haleine ; un repos prolongé endormit le zèle de plusieurs. Ce contraste, messieurs, est dans la nature des choses. Vivement attaquée, une société déploie toutes les forces qui sont en elle, ses membres se serrent et se relèvent sous les coups de l'agression. La vie reflue des extrémités vers le centre, et la résistance devient d'autant plus énergique qu'on y met plus de concert et d'unité.

« Ces causes extérieures viennent-elles à disparaître, le corps social se ressent de l'absence d'un stimulant qui excitait son activité : les nerfs se détendent, les liens se relâchent ; il n'y a plus la même vigueur dans l'accomplissement du devoir, et l'on se laisse aller à une sorte d'indifférence qui paralyse les efforts généreux de l'âme. Alors les passions humaines reprennent le dessus, et la nature retombe sur elle-même languissante ou inerte.

« Voilà pourquoi l'épreuve est nécessaire au chrétien, et ce

qu'il est facile d'observer dans le drame intime de la conscience se produit en grand sur le théâtre de l'histoire. Dieu se sert des méchants pour exercer la vertu des bons et la persécution est le réveil des âmes assoupies dans les douceurs d'un repos trompeur. »

Mais auprès de ces avantages, que de désastres ; auprès de ces grandeurs, que de faiblesses ! Combien d'enfants morts sans baptême, d'adultes sans sacrements ! Combien de justes tomberont faute de secours ! Combien de pécheurs ne se convertiront point ! Que de superstitions ! Que de mariages célébrés sans dispense ! Que de chrétiens s'allieront avec des gentils ! Que d'affligés sans consolation et de veuves sans ressources ! Plus de sacrements, plus de prédications, plus de prières, plus de bonnes œuvres, plus de catéchisme. Dans cet état déplorable, l'idolâtrie reprenait évidemment de nouvelles forces.

Et les apostasies? car il y en avait, dont il est bon de dire un mot. Sans doute, elles n'impliquaient pas l'abandon total de cœur et de bouche des pratiques chrétiennes et le retour aux superstitions païennes ; elles n'étaient que des renoncements passagers, mais n'était-ce pas trop déjà que ces paroles prononcées pour échapper à l'exil ou à la mort, quoiqu'elles fussent immédiatement rétractées aux pieds du prêtre? C'était encore là un des déplorables effets de la persécution.

Un incident vint compliquer la situation des catholiques. Il y a toujours, en Annam, des aventuriers prêts à lever l'étendard de la révolte contre le pouvoir, habiles à grouper autour d'eux des pirates, des pauvres, des gens sans foi ni loi. Ces révoltes ont généralement lieu à l'époque des famines. On commence par le brigandage, on finit par la

guerre civile. La révolte éclata dans la province de Hung-yen et passa rapidement dans celle de Hai-duong.

Des chrétiens se demandèrent s'ils n'avaient pas le droit d'offrir leur secours aux ennemis de leurs persécuteurs. L'évêque entendit parler de ces projets de révolte qui s'agitaient dans quelques têtes, et de même qu'il avait prohibé toute participation à la révolte tramée par Hoang-Bao, il défendit de prêter aide et secours à celle qui s'annonçait.

« Dans une lettre écrite à tous nos prêtres, dit-il, j'en démontrai clairement le caractère criminel, le succès impossible, la tentative imprudente ; et, Dieu merci, je n'ai pas appris qu'aucun de nos néophytes se soit enrôlé parmi les rebelles. Cette réserve a été cause que nous avons été un peu tranquilles de ce côté, et que nous avons pu rendre quelques services aux prêtres du Tonkin central, en les abritant chez nous au moment des plus imminents dangers. »

Cette attitude de Mgr Retord et de son ancien coadjuteur Mgr Gauthier, au Tonkin méridional, sauva certainement l'autorité de Tu-Duc. Que seraient devenus les mandarins, en effet, si les évêques des missions françaises et espagnoles avaient jeté contre eux leurs quatre cent mille chrétiens bien groupés, bien disciplinés, commandés par leurs catéchistes ? Evidemment, ils eussent été balayés comme un fêtu de paille par un vent de tempête.

Mais fidèles à leur devoir, disposés à mourir comme les pasteurs des premiers siècles, les chefs de l'Eglise du Tonkin prêchèrent et pratiquèrent l'obéissance au souverain qui les proscrivait et les tuait.

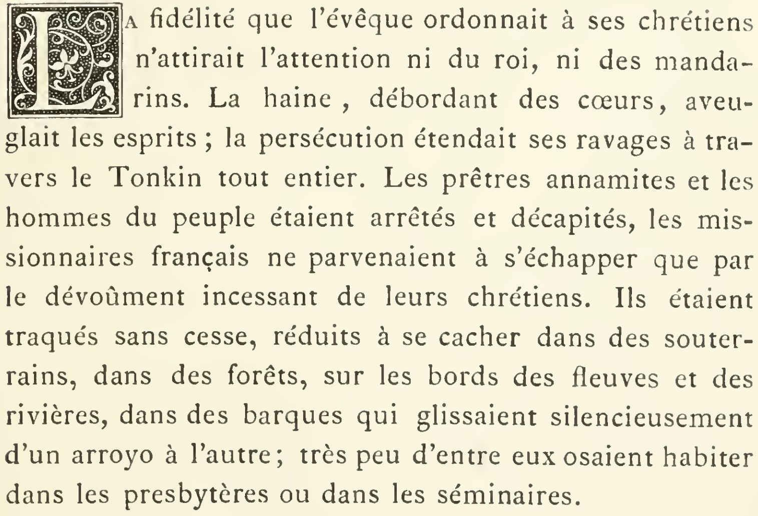
C'est de la grande charité chrétienne, de celle qui ne sait vaincre que par la croix, comme le roi Jésus, notre premier maître et notre suprême éducateur.....



CHAPITRE XXXI

La persécution. — Episodes. — Mgr Retord dans un souterrain. — Mgr Jeantet dans un souterrain. — MM. Theurel et Vénard. — Destruction du séminaire de Son-nga. — Départ de Vinh-tri. — S'il faut mourir... — Blocus de Kim-bang. — Ruines. — Sur le Calvaire.

I



La fidélité que l'évêque ordonnait à ses chrétiens n'attirait l'attention ni du roi, ni des mandarins. La haine, débordant des cœurs, aveuglait les esprits ; la persécution étendait ses ravages à travers le Tonkin tout entier. Les prêtres annamites et les hommes du peuple étaient arrêtés et décapités, les missionnaires français ne parvenaient à s'échapper que par le dévoûment incessant de leurs chrétiens. Ils étaient traqués sans cesse, réduits à se cacher dans des souterrains, dans des forêts, sur les bords des fleuves et des rivières, dans des barques qui glissaient silencieusement d'un arroyo à l'autre; très peu d'entre eux osaient habiter dans les presbytères ou dans les séminaires.

Mgr Retord revenu furtivement de Vinh-tri, écrivait :

« Nous étions chez nous comme l'oiseau sur la branche,

sans cesse agités par une foule de mauvaises nouvelles annonçant que des espions nous avaient vus, que nous étions dénoncés, que les mandarins allaient venir bloquer notre village ; et alors quel malheur pour la mission et pour les chrétiens, qui seraient pillés, et dont plusieurs seraient mis à mort à cause de nous ! Pour leur épargner ce malheur, tantôt nous allions sur le fleuve nous cacher dans quelque barque, tantôt nous nous retirions dans un de nos souterrains, espèce de tombeaux où l'on s'enterre avant la mort.

« Une fois nous y sommes restés ensevelis pendant huit heures, n'ayant pour respirer que l'air communiqué par un petit tube de bambou ; quand nous en sortîmes, nous étions tout hébétés et presque idiots.

« Cependant, je le répète, les peines corporelles qu'on éprouve dans ces moments critiques ne sont rien en comparaison des angoisses de l'âme : on ne peut pas dormir, on ne veut pas manger, on n'a de goût pour aucun travail, la vie est à charge, et la mort, si elle venait, serait accueillie comme une bonne fortune. »

Mgr Jeantet subissait à Ke-non des épreuves analogues. Après avoir vu sa résidence envahie par les mandarins, ses élèves dispersés, son collège livré au pillage, et dix-neuf de ses meilleurs prêtres ou chrétiens emmenés captifs, il s'était réfugié avec quelques séminaristes dans une caverne des montagnes voisines.

Un accident faillit mettre un terme à ses souffrances. On était alors en hiver. Un soir, l'un de ses jeunes gens eut la pensée de fermer hermétiquement l'étroite ouverture de la caverne, pour mieux se garantir du froid, et, cette précaution prise sans en rien dire à personne, il alluma un brasier de charbon. Pendant que l'évêque et ses disciples fai-

saient cercle autour du feu, celui-là même, qui était l'auteur de cette imprudence, tomba le premier sans connaissance. Au même moment, tous les réfugiés se sentant suffoqués, comprirent que l'antre n'avait plus sa libre issue, on l'ouvrit aussitôt et tout danger disparut, le pauvre asphyxié, porté au grand air, reprit peu à peu ses sens. Si l'effet du charbon avait été aussi prompt sur les autres que sur lui, c'en était fait de la petite troupe fugitive, la caverne devenait son tombeau.

Les missionnaires n'étaient pas plus heureux que leurs chefs. Theurel et Vénard, entourés d'une population tremblante, qu'alarmaient les allées et venues incessantes des mandarins, traversèrent quelques jours de fortes crises et furent contraints de s'ensevelir dans des souterrains. Le missionnaire qui dirigeait alors l'imprimerie, l'intrépide P. Titaud, vit tomber son église et sa maison; lui-même, après la disparition de ses typographes se retira dans un lieu solitaire. Pareille aventure arriva à M. Saiget.

Serré de plus près, Mathevon faillit tomber, par hasard, entre les mains des païens. Il venait d'arriver dans un petit village où il n'y avait que trois maisons chrétiennes, lorsque tout à coup se présentent des païens qui cherchaient deux ivrognes accusés de s'être battus; ils s'emparent de son catéchiste et de son guide, et l'auraient infailliblement pris lui-même, s'il n'avait eu l'inspiration de sauter sur un petit galetas, où quelques vieilles nattes le dérobèrent à la vue des profanes.

M. Néron qui habitait les districts du Nord-Ouest et Galy ceux du Sud étaient aussi vivement harcelés. La ruine du séminaire de Son-nga (montagne d'ivoire) vint augmenter les tristesses :

« Cet établissement était sous le nom d'un chrétien, riche

propriétaire et chef de canton. Des voisins idolâtres, jaloux de sa fortune, envieux de sa dignité, sans doute aussi irrités de quelques actes de justice exercés contre eux, voulurent profiter de ce renouvellement de persécution pour se venger et le perdre. Ils l'accusèrent, devant les grands mandarins, d'abriter sous son toit les missionnaires européens et annamites, d'avoir sur son territoire des églises où les prêtres tenaient des assemblées religieuses et prêchaient leur doctrine.

« Afin de tirer cet homme du danger de perdre sa place, ses biens et même la vie, on dut licencier presque tous les élèves, abattre la jolie chapelle de Saint-Joseph, qui n'était faite que depuis deux ans, démolir la moitié des maisons, en disperser et cacher soigneusement les matériaux. Pour acheter la protection des mandarins de la province et faire tourner le procès à la honte des accusateurs dans la crainte que d'autres ne prissent l'envie de les imiter et de susciter des chicanes du même genre, il fallut débourser une somme d'environ cinq mille francs. »

Mgr Retord et M. Charbonnier durent quitter Vinh-tri. Les habitants du village étaient prêts à les garder au péril de leur vie :

« S'il faut mourir, disaient-ils, les pères et les enfants mourront ensemble.

« S'il faut mourir, leur répondit l'évêque, nous voulons mourir seuls pour Dieu et pour vous, sans vous occasionner aucun malheur, nous mettons vos personnes, vos biens et nos établissements sous la protection de Jésus et de Marie, nous confions votre défense aux anges gardiens et nous allons demander aux montagnes quelque abri ignoré. »

Ce fut le dernier mot de ce sublime débat de générosité.

Cependant, quand les Annamites virent s'éloigner leur



THÉOPHANE VÉNARD
(Extrait des *Missions Catholiques.*)

évêque, plusieurs d'entre eux se sentirent plus inquiets de l'avenir et, s'approchant de l'évêque, ils lui demandèrent s'il ne serait pas bon d'abattre quelques-unes des maisons du séminaire.

Retord ne s'étonna pas de la question, il connaissait depuis longtemps ses chrétiens, braves à leurs heures, mais plus souvent timides, il leur fit cette fière réponse, capable de les réconforter : « Abattre des maisons, jamais, mais je vous permets d'en élever d'autres tant que vous voudrez. »

Il remonta le fleuve jusque sous les rochers de Lan-mat (Lys frais) et vint camper au pied de la montagne de l'Eléphant (Nui-voi).

II

Les mauvaises nouvelles l'assaillirent dans cette retraite. La ruine de Ké-bang fut une des premières. Des espions avaient remarqué dans cette paroisse la présence des deux prêtres annamites et d'une vingtaine d'élèves latinistes.

Ils les dénoncèrent comme des conspirateurs « ourdissant en secret la trame de quelque formidable révolution. » Sur leur rapport, le général commandant à Nam-dinh accourut avec 700 hommes (16 janvier), et cerna le village afin de mettre la main sur les grands coupables dénoncés.

Le blocus et les fouilles durèrent 15 heures. Les prêtres échappèrent, mais trois écoliers et quatorze catholiques furent arrêtés, la chrétienté fut pillée, le couvent des Amantes de la Croix dévasté, l'église détruite.

Ce n'était là qu'un épisode du combat, de la déroute, hélas! Dans le Tonkin tout entier, transformé en champ de

bataille, les mêmes désastres se reproduisaient. En quelques semaines, l'on eut à déplorer la destruction d'une douzaine d'églises et de presbytères, la dispersion des élèves de quatre séminaires, l'emprisonnement de centaines de chrétiens, des dépenses considérables nécessaires pour satisfaire la cupidité des hauts mandarins. La sanglante tragédie de Ngoc-duong, dans la mission du Tonkin central, où plusieurs centaines de personnes avaient été brûlées ou égorgées, couronna cette série de malheurs.

Le juste d'Horace reste sans peur sous l'écroulement des ruines, mais le poète s'est bien gardé de nous le peindre sans angoisses et sans douleurs. La foi chrétienne, pas plus que la vigueur du caractère, n'empêche les larmes de couler, et les fronts de s'incliner jusqu'à terre sous le fardeau qui les écrase.

Depuis vingt ans que Retord commandait au Tonkin, il avait été l'homme de l'invincible confiance. Il avait été proscrit, poursuivi, errant, il avait vu ses chrétiens décimés, son vicariat ravagé par le fer et par le feu, il avait prié près du cadavre de ses prêtres indigènes et de ses missionnaires, et jamais une parole d'amertume n'était sortie de ses lèvres, jamais son cœur n'avait semblé trop étroit pour contenir ses angoisses, jamais sa ferme et féconde intelligence n'avait hésité devant les mesures qui sauvaient les uns et rassuraient les autres.

Cette fois, il se sentit vaincu, brisé, anéanti. Sa devise, cette éclatante devise d'apôtre et de soldat : « Mon Dieu ! faites que je m'enivre de la Croix » était réalisée. La sainte ivresse était venue et l'évêque chancelait; lui-même a raconté cette heure de poignante anxiété, la plus douloureuse de sa carrière. Il était sur le sommet du Calvaire

qu'enveloppaient les ténèbres, il pleurait de ces larmes qui ont leur source au plus profond de notre être :

« Oh ! s'écriait-il, que la vie est amère, mon cher ami, quand elle est si longtemps et si rudement agitée ! Quel chagrin et quelle angoisse de ne recevoir jamais que de mauvaises nouvelles ! d'être sans cesse accablé sous une foule d'affaires désastreuses et navrantes ! de respirer toujours au milieu d'une sphère de crainte et de proscription ! de voir le bien compromis par la sottise et l'imprudence des uns, par la faiblesse et la lâcheté des autres ! d'entendre les blasphèmes et les calomnies des mandarins, sans pouvoir leur répondre et les réduire au silence ! de savoir nos chrétiens poursuivis, spoliés, tourmentés de mille manières, sans pouvoir les secourir efficacement !...

« Un jour, que j'étais plus triste encore que de coutume, je faisais une longue lamentation sur les tribulations de ma vie passée au Tonkin, tribulations augmentées encore par les fréquentes maladies ou les infirmités corporelles que j'éprouve, je disais en présence de mes confrères : « Oh ! si je pouvais, avant de mourir, avoir quelques années d'une liberté pleine et entière, *seulement pour voir comme ça fait*, que je me trouverais heureux ! Oh ! oui, que je serais content de ne plus être réduit à me cacher comme un scélérat, d'aller au grand jour prêcher l'Evangile à tous, aux mandarins comme aux autres ; de travailler quelque temps sans entraves et de toutes mes forces ! Ce serait trop de bonheur ! »

« Tout à coup, MM. Charbonnier et Mathevon m'interrompirent : « Comment, Monseigneur, me disaient-ils, n'êtes-vous donc pas heureux avec toutes les misères de la persécution ? Est-ce que vous ne devez pas être satisfait des nombreuses et si belles croix dont le Seigneur vous gra-

tifie ? Souvenez-vous qu'au jour de votre sacre, vous avez pris pour blason de votre noblesse épiscopale les deux croix de saint Pierre et de saint André, vos glorieux patrons, avec la devise : *Fac me cruce inebriari.* » — « Assez, assez, leur répondis-je, j'ai tout compris : vous avez raison. Eh bien ! que la très sainte volonté de Dieu soit faite. Vive Jésus ! vive sa croix ! vivent toutes les tribulations qu'il plaira à la divine Providence de nous envoyer ! Surtout aujourd'hui, 2 avril, jour du Vendredi Saint, où je termine cette longue relation, je répète du fond de mon âme ce vœu de mon apostolat : *Fac me cruce inebriari.* »

Ce fut fini, les larmes se séchèrent, le cœur reprit sa vaillance, l'esprit sa fermeté, jusqu'à l'heure de l'agonie qui allait bientôt sonner. Oh ! le grand et saint missionnaire !



CHAPITRE XXXII

Vie de proscrits. — Un héros. — Chez les sauvages. — La destruction d'une église. — Le Tonkin du mois d'avril au mois de novembre 1858. — Un rayon d'espérance. — L'asile de But-son. — Où aller?

I

Les villages chrétiens du Delta étaient bloqués tour à tour. L'évêque et deux de ses missionnaires, Charbonnier et Mathevon, se jetèrent dans les montagnes, se cachant tantôt dans une grotte de rocher, tantôt dans une petite hutte construite à la hâte avec quelques branches d'arbres, ne pouvant rester plus de deux ou trois jours dans chacun de ces asiles qui semblait sûr à l'arrivée et, le lendemain, était soupçonné des païens.

Les fugitifs repartaient alors, se dirigeant à gauche ou à droite, selon l'inspiration momentanée de leurs conducteurs; ils marchaient, les pieds en sang, à travers les sentiers mal frayés. Cette vie de proscrits, dont les souffrances dépassaient vingt fois celles du martyre, dura dix mois. « Mgr Retord, ont dit ses compagnons d'infortune, ne

perdait rien de sa piété ni de sa gaieté, il était notre soutien et notre force. »

L'héroïsme des chrétiens jetait sur ces journées sinistres une dernière grande clarté : sept d'entre eux furent dévorés par les tigres en portant la nourriture aux proscrits. Un diacre fit le sacrifice de sa vie. Sur la dénonciation d'un lettré que tentait la prime offerte aux espions, une troupe de soldats bloqua l'entrée de la caverne où l'évêque était caché avec Charbonnier, Mathevon et plusieurs séminaristes. Afin de donner le temps de s'enfuir aux trois Européens, le diacre se livra lui-même aux satellites, comme s'il était le coupable cherché. La joie de cette capture fut telle que les mandarins ne s'aperçurent qu'assez tard de leur méprise. Ils furent entretenus dans cette erreur par la vue des mitres, des crosses, des autres insignes épiscopaux et des ornements sacrés déposés dans l'antre. Détrompés enfin sur le caractère de leur prisonnier, ils s'en vengèrent en le mettant à la torture, pour lui faire déclarer la retraite des missionnaires.

Le diacre garda un silence absolu, et fut condamné à l'exil dans la province de Lang-son.

Ayant épuisé tous les asiles de la plaine, l'évêque prit le parti de se réfugier chez les sauvages qui habitent la partie occidentale de la province de Ninh-binh. Il était éloigné d'eux d'une journée et demie de marche ; il envoya un catéchiste les prévenir, et les sauvages vinrent aussitôt le chercher.

Après 36 heures de marche, il arriva au village de Dong-bau, exténué de fatigue et de faim, mais au moins espérant quelques jours de paix.

Les sauvages étaient dévoués, mais ils n'étaient pas très braves ; au bout de quinze jours, leur courage fut épuisé, ils



TRAVAUX CHAMPÊTRES AU TONKIN (Extrait des *Misstons Catholiques*).

n'osèrent plus garder chez eux trois Européens et offrirent de leur construire une petite cabane au milieu de la forêt, en dehors du village. Retord ne voulut pas les condamner à de perpétuelles angoisses.

« Faites la cabane, leur dit-il, nous irons y loger. »

Et quand il y entra, se tournant avec un sourire vers ses prêtres :

« Eh bien ! fit-il, voilà le palais de l'évêque d'Acanthe. »

La fièvre visita les malheureux dans cette pauvre hutte ; un catéchiste mourut. On y resta cependant; où aller?

Un incident réveilla les terreurs des sauvages et força l'évêque et les missionnaires à chercher encore un autre refuge. Des officiers et des soldats vinrent chasser dans la forêt, un capitaine contourna même le fourré qui cachait la cabane des Européens. Les chrétiens prièrent l'évêque de s'éloigner, il y consentit et s'installa sur le sommet de la montagne la plus élevée des environs; l'abri était sûr, mais il était si malsain que M. Charbonnier tomba malade et dut retourner dans la plaine.

Après quinze jours de résistance, il devint évident que rester dans cet antre, c'était pour tous la mort à bref délai. Mgr Retord demanda aux sauvages de leur trouver un nouvel asile. Ceux-ci lui indiquèrent un fourré à peu près impénétrable sur une petite colline entourée de marais. L'évêque s'y rendit. Continuant, malgré les obstacles et les périls, de correspondre avec plusieurs de ses prêtres et de ses catéchistes, il apprenait presque chaque jour, des nouvelles de sa mission. Quelles nouvelles ! blocus, pillages, emprisonnements, exils, massacres. Il écoutait silencieux, s'inclinant dans la résignation, cette dernière vertu de ceux qui ne peuvent plus rien; et lui, l'homme des grandes luttes, des saintes audaces, de toutes les incroyables vail-

lances, il disait : « Attendons, c'est l'affaire du bon Dieu. »

Il ne voulait pas cependant que les malheurs et le courage de ses chrétiens fussent ignorés de l'Europe, et il en adressait le récit à ses amis ou aux directeurs de la Propagation de la foi. Sa dernière lettre, datée du 7 octobre, résumait toutes les calamités survenues du mois d'avril au mois de septembre : c'est un inventaire de ruines, un catalogue de morts.

II

« Quelques jours après Pâques, blocus de Nam-huan, parce qu'un des habitants de ce village, près duquel le *Lyly*, navire espagnol, avait jeté l'ancre, fut accusé d'avoir conduit ce navire au port de Balat. — Cette affaire a été arrangée avec de l'argent.

« Arrestation du P. Cuong, revenant de Trai-muc avec deux charges d'effets religieux. — Ce père et ses effets ont été rachetés avec de l'argent.

« Arrestation d'une soixantaine de nos principaux chrétiens de Nam-dinh, les uns ont apostasié, d'autres se sont rachetés avec de l'argent, d'autres ont pu s'enfuir, trois ont été relâchés à cause de leur grand âge ou de leur jeunesse, une dizaine ont été envoyés en exil perpétuel sur les confins septentrionaux du royaume, et un, regardé comme le chef des autres, Lang-tao, le plus riche de nos chrétiens de Nam-dinh, a remporté la palme du martyre, le 26 juillet.

« Au commencement de mai, le grand mandarin de Nam-dinh donne une ordonnance pour forcer tous les fidèles de la province à fouler la croix aux pieds, à bâtir

des pagodes aux idoles et à leur offrir des sacrifices. A cette occasion, les chrétiens éprouvent des vexations incroyables et sont obligés de dépenser de grandes sommes auprès des mandarins subalternes pour adoucir leur triste position.

« Le 18 mai, un homme de Ke-vinh, porteur de lettres européennes, est arrêté près de Nam-dinh et livré au grand mandarin. Peu de jours après, un autre individu, porteur de quelques lettres annamites, mais en caractères européens, éprouve le même sort. De ces deux hommes, l'un a été envoyé en exil, l'autre est dans la prison des condamnés à mort.

« Par les déclarations que les tortures forcèrent les porteurs de ces lettres de faire, les mandarins connurent les noms et l'existence de plusieurs de nos missionnaires et de nos prêtres indigènes, l'état de nos collèges, de nos maisons de Dieu, de quelques-uns de nos couvents de religieuses et d'un grand nombre de nos principales chrétientés.

« Quelque temps après, deux catéchistes venant de Xu-doai, d'où ils apportaient des lettres du P. Néron et des Pères annamites de cette province, sont aussi arrêtés dans la province de Ha-noi et livrés au grand mandarin. Ils ont grandement souffert : l'un d'eux, Van-Mau, est mort de maladie et de misère en prison ; l'autre, Van-Vi, est condamné à l'exil.

« Toutes ces lettres, auxquelles les mandarins ne comprenaient rien, mais qu'ils jugeaient devoir contenir des affaires terribles ; les dénonciations vraies ou fausses arrachées par les tortures à leurs porteurs ; puis les bruits répandus par les marchands chinois que les Européens se préparaient, à Hong-kong, pour une expédition contre ce pays, exaspérèrent nos mandarins contre les chrétiens, les prêtres annamites et surtout les missionnaires; et aussitôt

ils lancèrent nommément des mandats d'arrêt dans toutes les provinces de cette mission, contre moi et MM. Titaud, Charbonnier, Theurel, contre une quinzaine de prêtres annamites et plusieurs catéchistes. De suite, les espions sont en campagne, et de tous côtés surgissent des dénonciateurs, séduits par l'appât des récompenses promises par le roi et les mandarins. C'est une guerre à mort.

« Le 31 mai, le P. Qui, vicaire de Phuc-nhac, est arrêté à Bac-hat, et le 19 septembre il est décapité pour la foi à Ninh-binh.

« Le 11 juin, les mandarins de Ha-noi bloquent les villages de Hoang-nguyen, de Bai-do, de Bai-vang, Dong-tu, Cham-thuong, Cham-ha et Con-hien; ils arrêtent un diacre, trois catéchistes, six autres individus de notre collège, trois chrétiens, un païen et leurs femmes, principaux habitants de ces endroits. Notre collège, la maison de Dieu et les églises de ces villages sont abattus, brûlés, et, de tous les individus arrêtés, un est condamné à mort, trois aux travaux forcés pour un an et demi, trois ont été relâchés : les autres sont condamnés à l'exil.

« Vers le même temps, les villages de Ngoc-lau, Ha-thao Vu-dien, Cao-da, sont aussi bloqués : on n'y trouve rien de prohibé ; puis on bloque Phu-da, où l'on arrête un cathéchiste, un vieux domestique, et où l'on saisit quelques effets religieux.

« Le 15 juin, blocus de Ke-non une première fois, puis une seconde fois quelques jours après. Arrestation d'un de nos élèves et d'une dizaine d'individus, chrétiens ou païens ; destruction de notre établissement et confiscation de nos jardins et de nos champs.

« Le 19 juin, blocus de Ke-vinh, arrestation de cinq élèves et de trente-trois des principaux habitants, dont dix-



Mgr CHARBONNIER
MISSIONNAIRE DU TONKIN OCCIDENTAL,
MORT VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE
(Extrait des *Missions Catholiques*.)

neuf, dit-on, sont condamnés à mort; destruction entière de notre communauté, pillage complet de tous nos effets. Maintenant on détruit ce village, on en chasse les chrétiens, on abat leurs maisons pour les faire habiter ensuite par des païens : c'est une désolation épouvantable. Un poste militaire est établi en tête du village; on a fouillé partout dans notre jardin et sur l'emplacement de nos maisons; on a trouvé beaucoup d'effets enfouis et ce qui nous restait de vin de messe. Le couvent de nos religieuses, la maison de nos tailleurs et celle de nos imprimeurs sont entièrement détruits.

« A la même époque, blocus de Ke-nguoi, destruction du couvent, dispersion des religieuses, pillage de leur riz et du nôtre, et de tous leurs effets ; vente, au profit du fisc, de leurs jardins, de leurs champs et des nôtres.

« Arrestation en Kim-son, d'un de nos professeurs de latinité et de deux de nos élèves ; de la dame Co-hai-nham et de sa fille, à Nam-dinh; d'un autre de nos élèves à Traingo, et de deux de nos principaux chrétiens dans le district du P. Titaud.

« Le 27 juin, blocus de Ke-dua pour prendre le P. Tinh, qui venait de mourir. On saisit quatre hommes de la maison de Dieu et trois chrétiens du village; la maison de Dieu et l'église du village sont détruites. Le P. Tri, curé de Ké-tran, et deux de ses hommes sont aussi arrêtés à Traibut le 18 juillet : ils sont encore dans les prisons de la ville.

« Le 29 juin, blocus de Kien-khe, arrestation du chef de canton et de trois individus qui conduisaient des effets religieux. Destruction de la belle église de ce village. Cette affaire est terminée : elle nous a coûté environ seize barres (1) ».

(1) La barre d'argent vaut environ 80 fr. de notre monnaie.

III

Trois mois s'étaient écoulés, trois mois dont chaque jour, presque chaque heure, avait accumulé ruines sur ruines, désastres sur désastres ; la mission du Tonkin ressemblait à ces villes mises au pillage par un ennemi ivre de fureur et de sang. Et cependant l'heure de la paix était encore bien éloignée. Tant qu'il resterait un missionnaire, un chrétien, une église ou un couvent, Tu-Duc, ses mandarins et leurs satellites voulaient poursuivre leur sinistre besogne. L'évêque continuait d'enregistrer les malheurs que chaque jour il apprenait :

« Au commencement de juillet, blocus de Ke-dam, arrestation d'un de nos domestiques, de deux religieuses et du maire ; destruction du couvent, dispersion des religieuses, vente de leurs champs.

« Le 8 juillet, arrestation de Mgr Melchior, l'évêque espagnol, et de deux de ses servants.

« Le 28 juillet, ce prélat fut coupé en morceaux, sa tête fut exposée durant trois jours au haut d'un pieu, puis fendue en quatre et jetée dans le fleuve. Ses deux servants furent décapités pour la foi le même jour.

« Le 9 juillet, arrestation du P. Can, curé de Ha-noi, et de deux lépreux chez qui il était caché. Il est condamné, mais non encore exécuté.

« Le 13 juillet, blocus de Lan-mat, où sont arrêtés le sous-diacre Triem et le catéchiste Hue, servants de Mgr Jeantet ; ce prélat est sur le point de tomber entre les mains des mandarins.

« Le 14 juillet, blocus de But-son une première fois, et

une deuxième fois, trois ou quatre jours après, tous mes effets sacerdotaux et épiscopaux sont pris dans un antre des montagnes, ainsi que mes habits, mes livres et tous mes papiers. Beaucoup d'effets de MM. Charbonnier et Mathevon aussi sont saisis. Deux principaux du village sont mis à la cangue et conduits à Ha-nôi. Cette affaire est terminée : elle nous a coûté vingt-deux barres et trois cents ligatures (1), ainsi que la perte de tous nos effets. Les deux hommes impliqués sont relâchés.

« Blocus de Dong-son et de Kim-bang, où sont arrêtés un catéchiste de M. Theurel et deux hommes du curé de l'endroit. Vers le même temps, blocus de Trung-linh, où cinq hommes de la maison de Dieu sont arrêtés.

« Le 26 juillet, arrestation du P. Lim à Cat-lai avec deux de ses servants et trois chrétiens. Le P. Lim est condamné à mort, ses co-détenus à l'exil, mais la confirmation de leur sentence n'est pas encore arrivée de la capitale.

« Le 13 août, arrestation du P. Qui, curé de Ke-beo ; vers le même temps, arrestation du catéchiste Van-Han et d'un autre catéchiste nommé Van-Hang. Ils sont tous dans la prison noire de Ha-nôi.

« Le 14 août, blocus de Lat-son pendant six jours, durant lesquels deux cents hommes nous ont cherchés dans tous les recoins des montagnes de ce village et des environs.

« Après Lat-son ils ont bloqué Ke-so, où un homme au service de M. Vénard a été pris, ainsi que trois sauvages que j'avais envoyés là me chercher quelques effets. Les trois sauvages ont été délivrés pour la somme de quatre cent trente francs ; mais l'homme de M. Vénard a été conduit

(1) A cette époque, la ligature valait environ 1 fr. 20 de notre monnaie.

dans les prisons de la ville. Après Ke-so, on a bloqué Trai-chua, Lang-do, Ke-luong, Trai-nhoi, où rien n'a été pris. Tous ces blocus occasionnent de grandes avanies, comme vous le savez.

« Le 20 août, blocus de Phat-diem par le petit mandarin, qui a arrêté quatre hommes de la maison de Dieu et deux religieuses, qui ont pu être rachetés pour la somme de sept barres d'argent.

« Blocus de Thien-duong, où une soixantaine de charges d'effets religieux de notre communauté ont été saisies et brûlées, et où des hommes ont été arrêtés. Cette affaire nous a déjà coûté vingt-cinq barres d'argent : elle n'est pas encore terminée. Maintenant il ne nous reste plus rien de notre belle communauté de Ke-vinh : tout a été pris, pillé ou brûlé.

« Les 12 et 13 septembre, les chrétientés de Muou-giap, Thanh-quyet, Lang-van, Hoang-quyen ont aussi été bloquées, mais je crois qu'on n'y a rien trouvé. On m'annonce que le grand village de Phuc-nhac a aussi, ces jours-ci, été cerné et fouillé par les mandarins, qui n'y ont trouvé aucun objet religieux ».

A cette époque, Mgr Retord apprit l'expédition franco-espagnole en Cochinchine et la victoire de Tourane. Son cœur tressaillit, réchauffé par un rayon d'espérance, le relèvement des ruines lui apparut dans une vision dont, hélas ! il ne devait pas voir la réalisation. « Je prendrai avec moi, disait-il, deux ou trois missionnaires, quatre ou cinq prêtres indigènes, une quinzaine de catéchistes. Nous donnerons des retraites, nous prêcherons, nous confesserons de toutes nos forces. Je ferai le tour de ma mission et nous aurons bientôt réparé le mal que nous font à présent les mandarins. »

Jusqu'au dernier jour, brisé par la maladie, accablé par le malheur, Retord demeurait l'enthousiaste vigoureux de la carrière apostolique, le prêtre assoiffé du salut des âmes, le croyant obstiné en l'avenir religieux du Tonkin; pour avoir été donné il y a trente-cinq ans, l'exemple n'est ni moins beau, ni moins réconfortant, il peut être rappelé à ceux que troublent les misères et les peines du jour, les incertitudes du lendemain.



CHAPITRE XXXIII

L'expédition franco-espagnole en Annam. — Espoir et crainte. — Expectative. — Les missionnaires et les conquérants. — L'agonie d'une Eglise et l'agonie d'un évêque. — Mort de Mgr Retord.

I

u'était donc cette expédition franco-espagnole qui ranimait les espérances de Mgr Retord. Le voici en quelques mots :

L'Eglise annamite était à l'agonie lorsque les rapports de M. de Montigny, les conseils de plusieurs amiraux, les explications de Mgr Pellerin, les exhortations pressantes de quelques évêques décidèrent Napoléon III à entreprendre l'expédition de Cochinchine. L'Espagne se joignit à la France.

Les raisons de cette double intervention étaient graves. Pendant vingt-cinq ans, de 1833 à 1858, sept évêques : un Français et six Espagnols, neuf missionnaires : six Français, un Italien et deux Espagnols, avaient été décapités ou étranglés par ordre des rois d'Annam. D'autres avaient été incarcérés, torturés, condamnés à mort ; d'autres avaient

péri sur les montagnes et dans les forêts où la haine des persécuteurs les avait forcés de chercher asile. Nos consuls avaient été insultés, nos marins n'avaient échappé que par hasard à des guet-apens dressés avec une infernale habileté. C'était un long défi jeté à notre pays, qui ne pouvait demeurer plus longtemps sans y répondre.

Le vice-amiral Rigault de Genouilly fut mis à la tête des forces françaises, le colonel Lazarote commanda les troupes espagnoles. Le 30 août 1858, l'escadre partit de l'île de Haï-nan (Chine) où elle s'était ralliée et s'avança vers les côtes de Cochinchine; le 31 au soir elle était dans la baie de Tourane.

Le lendemain, 1er septembre, l'attaque commença. Les forts furent rapidement détruits à coups de canon, l'ennemi prit la fuite avant qu'on eût pu le joindre et, le même soir, la baie et la presqu'île de Tourane étaient au pouvoir des alliés qui avaient cinq hommes blessés. La facilité de ce brillant coup de main montrait la faiblesse de résistance des Annamites et confirmait les paroles de Mgr Pellerin à l'empereur.

Si, au lendemain de la victoire, l'amiral eût marché sur Hué, nul doute qu'en peu de jours la guerre eût été finie et une paix avantageuse signée.

Malheureusement, Rigault de Genouilly connaissait mal le pays, et, par une obstination déplorable, il refusait d'interroger ceux qui, seuls alors au courant de la situation, auraient pu le renseigner utilement. Il croyait peut-être, comme beaucoup d'autres, hélas! que les missionnaires ne pouvaient avoir que des vues intéressées et qu'il fallait se garder de leur demander avis.

La nouvelle de la prise de Tourane avait rapidement circulé d'une extrémité à l'autre du royaume annamite, elle



LE FLEUVE ROUGE (Extrait des *Missions Catholiques.*)

avait pénétré jusque dans les montagnes qui donnaient asile à l'évêque. On attendait d'autres succès plus décisifs.

Mais le silence se fit, l'expédition française s'immobilisa à Tourane, l'amiral ferma l'oreille aux conseils éclairés.

Les missionnaires sentirent l'inquiétude les gagner : « On craint, écrivait Mgr Retord, que toute la guerre ne se termine par là, et que notre situation future ne soit pire que la précédente, ou bien que les choses ne traînent trop en longueur, ou qu'elles ne soient faites qu'à demi, c'est-à-dire qu'on craint (nous et nos chrétiens surtout) que le roi ne soit laissé sur le trône, ou qu'il ne soit remplacé par un païen, qui, lorsqu'il sera bien affermi, persécutera comme ont fait les descendants du roi Gia-long. »

Puis, avec l'autorité que lui donnait une expérience de vingt-sept années en Annam, il ajoutait cet avis qui, s'il avait été suivi, nous eût épargné bien de l'or et bien du sang :

« Si Monsieur l'amiral veut faire les choses d'une façon solide et durable, glorieuse pour la France et la religion, il faut qu'il s'empare du pays au nom et pour le compte de la France, ou qu'il y mette un roi chrétien sous la protection de la France, qui garderait le port et les îles de Tourane à perpétuité. »

Les politiques qui lurent ces paroles les traitèrent sans doute de rêverie, et cependant c'était le seul plan efficace, celui qui eût assuré à la France, du premier coup, l'autorité en Cochinchine et au Tonkin. Mais comment persuader à certains hommes qu'un évêque missionnaire peut concevoir un projet d'exécution facile, de prompt et grand résultat ? Comment les faire consentir à appuyer franchement et fermement le catholicisme, même quand l'intérêt de la patrie est en jeu, même quand le catholicisme devient un simple moyen pratique d'arriver au succès ?

II

Mais passons, la mort nous appelle, Retord agonise en même temps que son Eglise.

Le 16 octobre, il fut saisi par un redoublement de la fièvre qui le minait depuis plusieurs semaines. Afin de ne pas gêner ses compagnons, M. Mathevon et trois prêtres annamites, il se fit construire une petite hutte particulière.

Un prêtre indigène, qui avait quelques connaissances médicales, lui donna des soins et des remèdes, mais sans vaincre la fièvre qui affaiblissait beaucoup le malade. Le 21, dans l'après-midi, l'évêque éprouva un irrésistible besoin de sommeil. Le pauvre médecin diagnostiqua : « Il veut dormir, c'est bon signe. » Le soir, il constata le même état. Vers minuit, il se releva et interrogea le catéchiste qui veillait : « A-t-il parlé ? — Non. — A-t-il pris quelque nourriture ? — Non. »

Il regarda plus attentivement. L'évêque était immobile sur son lit de feuilles, les yeux vitreux et sans regard, les lèvres entr'ouvertes, la respiration très forte : « Seigneur Père ? » dit le prêtre. — Le malade ne fit aucun signe. Le prêtre reprit : « Seigneur Père, vous souffrez beaucoup? » — Même silence. — « Il va mourir ! » s'écria-t-il effrayé, et il courut avertir le P. Mathevon.

Le missionnaire administra au mourant les derniers sacrements : les prêtres annamites et les catéchistes, agenouillés autour de la couche funèbre, sanglotaient avec désespoir. Ils y restèrent jusqu'à neuf heures du matin. A ce moment, le malade fit un brusque mouvement des mains, un spasme crispa son visage, un dernier souffle

s'exhala, puis les traits se détendirent, reprenant leur douceur accoutumée, l'âme était partie... C'était le 22 octobre 1858.

Le corps fut enterré dans la forêt. Il y demeura dix ans et fut ensuite transféré dans la chrétienté de Ke-so, devenue la résidence des évêques du Tonkin occidental; en 1880, il fut déposé dans la superbe église de ce village, construite par Mgr Puginier.

Aujourd'hui le catholicisme prospère au Tonkin, la France y règne ; on dit que ce sont les vivants qui font les conquêtes. — Seuls ? — Les morts qui jonchent le champ de bataille ne préparent-ils pas la victoire, à moins qu'ils ne l'assurent ?



TABLEAU

DE L'ADMINISTRATION DES SACREMENTS

Dans la Mission du Tonkin occidental

DE 1831 A 1858

DATES	BAPTEMES			CONFESSIONS	COMMUNIONS	EXT.-ONCTIONS	MARIAGES	CONFIRMATIONS
	ADULTES	CÉR. SUPPL.	ENFANTS DE PAIENS					
Avant la division en deux Missions (1)								
1831	444	5.291	1.801	200.765	93.828	2.735	765	2.873
1832	492	5.904	1.808	184.525	89.054	3.494	676	3.585
1833	190	3.435	1.799	101 978	53.443	3.047	443	681
1834	249	4.714	1.576	136.233	68.071	2.370	528	1.855
1835								
1836	223	4.612	1.973	126.849	60.453	2.866	583	292
1837	275	5.877	1.156	137.734	63.187	2.632	828	517
1838	199	3.833	930	88.542	45.900	1.797	595	421
1839	128	3.504	1.123	74.343	40.269	2.637	540	71
1840	112	4.705	1.290	70.946	40.062	2.481	482	128
1841	134	6.391	1.554	85.899	45.655	2.043	478	197
1842	303	9.905	2.489	136.028	74.106	2.600	866	6.952
1843	591	8.877	3.345	171.483	97.384	3.550	852	9.513
1844	1.237	8.051	4.162	181.418	112.811	4.172	1.036	6.563
1845	1.328	7.653	5.524	226.413	131.415	3.785	1.158	10.180
Après la division des deux Missions								
1846	888	4.987	5.869	166.769	103.824	3.399	857	6.605
1847	558	3.962	9.428	147.750	96.519	2.643	765	2.812
1848	625	4.275	9.824	172.467	102.210	3.986	678	3.021
1849	693	5.008	9 649	210.717	141.338	4.371	1.045	6.406
1850	1.094	5.061	12.765	240.262	160.621	9.336	824	5.493
1851	845	4.241	8.614	265.515	190.418	2.743	915	6.574
1852	1.210	4.944	15.216	221.745	158.269	5.909	829	2.403
1853	1.535		16.033					
1854	1.451		20.229					
1855	576	4.035	19.193	185.365	140.166	3.305	1.298	1.693
1856	642		19.825					
1857	551	3.427	19.334	171.640	126.917	2.857	815	1.947

(1) Voir page 261.



TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES GRAVURES

Lyon. — Imprimerie E. VITTE, rue Condé, 30.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 164 478 0


PERLVSTRAT
VELOCI CVRSV
VT ALIGER ORB
A Ω
IN PRI CIPIO
ERAT VERBŪ